4/2/5

LIBRARY
MAR 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

DD
401
1790
T.15

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME SIXIEME.

1790.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DU MARQUIS D'ARGENS.

EPITRE I.

A D'ARGENS.

Sur la faibleſſe de l'eſprit humain.

Oui, je doute avec vous, j'adopte cher d'ARGENS,
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légèrement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes,
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions :
Je vois entre les mains d'un Philoſophe libre,
Sa balance en flottant reſpecter l'équilibre.
Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.
Fier et préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe,
J'aimais à décider, c'était une faibleſſe ;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême et l'orgueil des Docteurs.

En ſonge je volais aux plaines immortelles,
Ouvrant les yeux j'ai vu que je n'avais point d'ailes,
Je fus me défier d'un eſprit inventif,
Curieux, mais léger, prompt, mais ſpéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait ſon ouvrage.
Il me ſemble, d'ARGENS, tout étant pour l'uſage,
Que nous avons reçu certain degré d'eſprit,
Qui bien que limité pour nos beſoins ſuffit.
Cet eſprit fut pour nous un préſent néceſſaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine misère,
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait ſuccombé ſous le nombre des maux;
Imbécille en naiſſant, expoſé ſans défenſe,
La mort l'eût moiſſonné dès ſa plus tendre enfance;
Un tiſſu délié, de fragiles reſſorts,
Artiſtement unis compoſent notre corps;
Contre les aquilons et la biſe perçante,
Rien ne nous garantit qu'une peau tranſparente;
Il fallait en tout temps combattre les ſaiſons,
Tondre, filer, ourdir et tramer les toiſons,
Charpenter dans les bois, creuſer dans les carrières,
Et ſur des chars tremblans mener de lourdes pierres.
Mais ſur tout autre ſoin il fallait ſe nourrir,
Expliquer ſes beſoins, s'aider, ſe ſecourir,
Par des ſons variés, interprêtes de l'ame,
Du feu qui la nourrit, communiquer la flamme,
Pour notre ſûreté créer des arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, dompter les animaux;
Ainſi ſur nos dangers la nature attendrie,
A la faibleſſe humaine accorda l'induſtrie.
Mais lorſque notre orgueil ſur le bon ſens prévaut,
Que notre eſprit trop vain veut s'élever trop haut,

Que l'homme veut percer de ſes yeux téméraires
La nuit dont la nature a voilé ſes myſtères,
Son audace frivole, au lieu d'embraſſer tout,
De ſon étroite ſphère apprend à voir le bout.
Non, l'eſprit hors des ſens n'a plus d'intelligence,
Nos organes groſſiers font toute ſa puiſſance,
Notre raiſon ſans eux comme un eſquif léger,
Sans bouſſole et ſans mâts flotte au gré de la mer,
Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des abſurdités tout ſyſtême conduit,
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.
Serait-ce donc à l'homme à décider en maître,
Sur tant de profondeur qu'il ne ſaurait connaître?
Par le rapport des ſens et leurs illuſions
Il reçoit des objets quelques impreſſions;
A l'entendre on dirait que le maître du monde,
Quand il forma les Cieux, quand il abaiſſa l'onde,
Daigna le conſulter ſur ſes profonds deſſeins,
Qui règlent la nature et fixent les deſtins:
Et l'orgueilleuſe Athène et la ſavante Rome
Définiſſaient les Dieux lorſqu'ils ignoraient l'homme.
Eſt-ce à toi, vil mortel, à l'eſprit limité,
D'aſſervir ſous tes lois l'immenſe éternité?
Parle, inſecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Voi l'abyme des temps et ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces ſiècles ſi nombreux,
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux?
Ton œil qui peut à peine endurer la lumière,
Prétend percer des Cieux la brillante carrière?
Plutôt des humbles champs où s'elève Berlin,
L'on pourrait découvrir le ſuperbe Apennin,

Que de connaître à fond tous les premiers principes,
Et pour les deviner fuſſions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés cet énigme muni,
En petit comme en grand préſente l'infini.
Demande à ce docteur ce qu'eſt la cohérence,
S'il connaît la matière et ſa pure ſubſtance?
Il avouera que non, mais ſans ceſſe il écrit
En mots alambiqués un roman ſur l'eſprit;
Par un obſcur jargon il veut expliquer l'ame,
C'eſt un ſouffle, une eſſence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et ſe perd dans ſa route au lieu de l'applanir.
Sur des ſujets abſtraits ſa raiſon trop ſtérile,
Voulant être profonde eſt tout au plus ſubtile:
Sait-il donc s'il eſt libre, ou ſi ſa volonté
Obéit en eſclave à la fatalité?
Il ne ſe connaît pas, mais ſon eſprit devine
Que ce vaſte univers n'eût jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du ſein de l'antique chaos;
Et ce juge éclairé décidant ſans connaître,
Dira comme de rien ſe peut former un être?
Sait-il ce qu'eſt le vide? A-t-il pu concevoir,
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir?
Laiſſons à cet Anglais digne de notre eſtime,
L'honneur d'avoir trouvé par un calcul ſublime,
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion,
Et quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps peſant ſur l'autre également l'attire?
Le grand Newton l'ignore et ſon art n'en dit rien.
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?

Dans une région de ténèbres couverte,
Qui de ces grands ſecrets ſera la découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Malgré tous ſes efforts n'a pu les éclaircir?
Lorſqu'un enfant d'Euclide avec exactitude,
Veut marquer ſur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des vallons ou meſurer des champs,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens,
Son opération dépend de leur juſteſſe.
Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe,
Si l'on veut raiſonner n'eſt-il pas de ſaiſon
De connaître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore, au haſard s'abandonne,
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne;
Reſſerré dans lui-même, un déſir curieux
Egare ſa penſée et la perd dans les Cieux.
Sait-il ſi la raiſon eſt frivole ou ſolide?
Si ſon eſprit ardent peut ſe tenir en bride?
Ou ſi malgré ce frein par des écarts fréquens,
L'imagination emporte le bon ſens?
Mais l'orgueil dans ſon cœur reſpecte ſa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.
On dirait en effet que notre eſprit trompeur
Froid pour la vérité s'échauffe pour l'erreur,
Dans cent abſurdités ſa faibleſſe nous plonge;
Du brillant merveilleux le ſéduiſant menſonge,
S'imprimant dans l'eſprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité.
Il eſt comme un miroir dont la glace infidelle,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui ſont préſentés.

L'homme ne connaît pas jusqu'où va sa faiblesse :
Au sein de la folie il vante sa sagesse ;
Enivré d'amour-propre il chérit ses talens,
Et de sa propre main se parfume d'encens.
Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse,
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse ;
Qu'un Adepte paraisse et promette son or,
Cent dupes du grand œuvre en attendront leur sort ;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.
Qu'un Astrologue vienne, et lisant dans les Cieux,
Annonce par son art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'effroi, rêveur et taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,
Et croit pour avertir des grands événemens,
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi ! ces astres muets sont-ils donc des Prophètes ?
Quoi ! tout est-il perdu quand on voit des comètes ?
J'en fais dont les cerveaux sont vivement frappés
D'esprits et de vampirs autour d'eux attroupés ;
Les ombres dans la nuit leur semblent des fantômes,
Sans cesse en frénésie ils en ont les symptômes,
Et toujours allarmés de spectres effrayans,
Ils accusent les morts des crimes des vivans.
Les superstitieux encor plus ridicules,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules ;
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs ?
Sous des mots captieux proférer des oracles ?
Par des prestiges vains fabriquer des miracles ?
Rassemblons tous les temps, voyons tous les pays,
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,

S'en trouve-t-il un seul, je consens qu'on le nomme,
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme ?
Oui, l'homme de tout temps fut le jouet honteux
Des grossières erreurs des Prêtres frauduleux ;
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile, (*)
L'encens fuma jadis devant le Crocodile.
O comble de forfaits ! nos antiques Germains,
Prodiguaient leur encens à des Dieux inhumains,
L'erreur leur immolait pour appaiser leurs haines,
Sur des autels sanglans des victimes humaines.
Du moins le monde en paix suivant ses visions,
N'avait point combattu pour ses opinions ;
Mais depuis les Chrétiens dans leur sang se plongèrent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgèrent ;
Défenseurs d'une foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots assassins se portaient le trépas,
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs sans rien gagner par elles ;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faiblesse ou croit par préjugé !
Mais que devient au fond cette raison si vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine ?
Je n'y vois que faiblesse et qu'imbécillité,
Le bon sens est captif de la crédulité ;
Une erreur singulière est sûre de séduire,
FOLARD à Saint-Médard a pu nous en instruire,
Le bon sens est voisin du transport insensé,
L'entre-deux par malheur est bien peu nuancé ;
Oui, l'ame la plus forte est pleine de faiblesse,
Ce n'est qu'un bon esprit qui voit sa petitesse.

(*) L'Oignon.

Les hommes doivent tout aux organes des ſens ;
Leur miniſtère inſtruit leurs eſprits impuiſſans,
Par eux en combinant s'ecquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence ;
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon ;
De leur eſprit borné la petite étendue
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue ;
De tant de mots nouveaux les ſons articulés
Enveloppent des riens en termes ampoulés.
De ce vaſte Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devait t'être acceſſible ?
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu ;
Tes deſtins ſont d'un homme et tes vœux ſont d'un Dieu.
Tandis que l'Aigle atteint le ſéjour du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre ;
Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
La prudence le règle et lui ſert de ſoutien.
Non, ne condamnons point cet amour des ſciences
Qui remplit notre eſprit d'utiles connaiſſances ;
Qu'un ſage ſoit ſavant ; mais loin de s'entêter,
Qu'apprenant à connaître, il apprenne à douter,
Et que, de ſa raiſon gouvernant ſa faibleſſe,
Dans ſon propre néant il puiſe la ſageſſe.
Un peu d'or pour un pauvre eſt un immenſe bien,
C'eſt apprendre beaucoup de voir qu'on ne ſait rien.
De tous les animaux que l'univers enferme,
Chaque eſpèce a ſes lois, ſes limites, ſon terme ;
La Nature fixa par ſes arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme eſt ainſi qu'ANTÉE illuſtré par la fable,
Sur terre ce géant fut toujours indomptable,

Mais par HERCULE un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément il périt étouffé.
Il faut, sage D'ARGENS, s'enfermer dans sa sphère;
Qui pourrait respirer hors de son atmosphère,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt à l'air.
De même notre esprit sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, D'ARGENS, seraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la Métaphysique,
Notre esprit dégagé des terrestres liens,
Pourrait en s'élevant aux champs aériens
Y voir ce qu'il suppose et tout ce qu'il ignore,
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;
Nos yeux seraient perçans, nos désirs satisfaits,
On n'aurait plus besoin du microscope anglais,
Point de problême alors, tout serait axiome,
On pourrait disséquer la monade et l'atome,
Et prenant la Nature à l'instant que tout nait,
Décomposer chaque être et savoir ce qu'il est.
L'Eternel nous cacha ces objets des Sciences,
Il nous rendit heureux sans tant de connaissances;
Plions modestement nos vœux à ses arrêts,
Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits,
Qu'à notre esprit débile et prudemment timide
La modération serve toujours de guide;
Ce fut dans son école où fleurit autrefois
Ce Philosophe Grec dont nous suivons les lois;
Ce sage de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle se couvrit de l'égide sceptique;

De notre faible esprit il connaissait l'orgueil,
Et d'un système adroit le dangereux écueil.
CICÉRON, son disciple, au fond de l'Ausonie,
Transporta son école et son Académie;
Philosophe prudent, généreux Sénateur,
Père de la Patrie et fléau de l'erreur.
O sage CICÉRON, présidez à ma verve,
Soyez mon Uranie et soyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau dompta
Le rapace VERRÈS, l'affreux CATILINA;
Qui retiré depuis dans les champs de Tusculе
Apprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute sa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.
Oui, laissons dans les cieux la science sublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime;
Que sert-il après tout à l'esprit curieux
De descendre aux enfers, d'escalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce sombre dédale,
Appliquons notre esprit à l'utile morale;
C'est elle qui fondant tous les replis des cœurs,
Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus et leurs vices,
Dompter des passions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les Rois jusqu'au niveau des hommes:
C'est elle qui nous fait triompher des revers.
O céleste morale, épurez tous mes vers,
Accordez EPICURE avec l'âpre Stoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,

Préparez le chemin qui mène à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.
Tant que la deſtinée et ſa viciſſitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connaître un temps fait pour jouir,
DESCARTES ni LEIBNITZ ne pourront m'éblouir.

LETTRE PREMIERE.

DU MARQUIS D'ARGENS.

A Liége ce premier Juillet.

SIRE,

J'AI retardé de deux ou trois jours d'écrire à Votre Majeſté pour pouvoir lui faire un détail circonſtancié de tout ce qui m'eſt arrivé juſqu'au moment que je ſuis parti de l'armée, pour aller à Liége reprendre ma compagne de voyage, et continuer ma route pour Paris en paſſant par Bruxelles. 1747.

Ne recevant pas mes paſſe-ports à Wéſel, après les avoir attendus cinq jours, je partis pour Aix-la-Chapelle, où à peine je fus arrivé que je les reçus par une eſtafette que m'envoya M. le Maréchal de Doſſow.

D'Aix-la-Chapelle je me rendis à Liége avec une eſcorte de dix hommes que me donnèrent les Autrichiens, et qui vint de leur camp me prendre à Aix. En arrivant à Liége, j'y laiſſai Marianne, et je vins avec une eſcorte juſqu'au camp. Je m'adreſſai le même jour à M. de Puiſieux, Miniſtre des affaires

1747. étrangères, qui me fit beaucoup de politeſſes, et qui m'en a toujours fait pendant mon ſéjour à l'armée. Il me préſenta le lendemain au Roi, qui me reçut très-gracieuſement. Il ſe mit à rire en me voyant, et dit à M. de Puiſieux aſſez haut: *voyez donc comme il reſſemble à ſon frère.* Il me demanda enſuite des nouvelles de la ſanté de V. M., quand j'étais parti de Berlin, etc.

Le jour que je fus préſenté au Roi, je dînai chez le Maréchal de Saxe, le lendemain chez le Duc de Richelieu, le ſurlendemain chez M. d'Argenſon, Miniſtre de la guerre, et hier chez M. de Puiſieux. Aujourd'hui, ſixième jour de mon arrivée, je ſuis parti de l'armée, et c'eſt de Liége que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. Le Roi m'a fait donner un paſſeport, qu'il a ſigné de ſa main, et j'ai un ordre du Miniſtre pour prendre des eſcortes juſqu'à Bruxelles. On m'a promis toute la juſtice poſſible pour mes affaires; enfin tout va fort bien, excepté le préſent que je n'aurai qu'après que M. de Puiſieux aura parlé à M. de Chambrier; encore faut-il pour cela que V. M. apprenne à ce dernier quelle eſt ſa volonté à ce ſujet. Voici l'explication de cette énigme. Le bon Valory, qui me hait cordialement, je ne ſai pas pourquoi, a eu la bonté d'écrire que le préſent que le Roi ferait, ne devait point être pour moi, qui n'étais porteur de la lettre de V. M. que *par accident*, mais qu'on devait le donner à l'écuyer qui conduiſait les chevaux. Sur cela, lorſque je partis, M. de Puiſieux me parla naturellement; il me dit qu'il était dans un grand embarras; qu'il voyait d'un côté, que portant la lettre de V. M.,

votre intention paraiſſait être que ce fût moi qui eût le préſent, mais que d'un autre côté, il voyait que M. de Schwérin conduiſait les chevaux, que dans ce doute il ſerait bien aiſe que M. de Chambrier lui dit un mot. Je répondis à M. de Puiſieux, que je m'eſtimais ſi heureux d'exécuter les ordres de V. M., que je ne penſais point au préſent dont il me parlait; que comme cependant V. M. pourrait penſer que c'était, ou parce que je n'avais point été agréable au Roi, ou parce que j'avais pu faire quelque faute que je n'avais point reçu le préſent; je le priais de permettre que je vous écriviſſe naturellement ce qu'il m'avait dit; il me répondit que je lui ferais plaiſir, et que je le tirerais d'embarras. Voilà, Sire, de quoi il eſt queſtion. C'eſt la réponſe de M. de Chambrier qui décidera cette affaire. Je ſupplie V. M. de ne jamais diſputer de belles-lettres avec Valory, car je crois qu'il ne me hait que parce que je n'ai pas été de ſon avis. 1747.

J'ai vu ici M. le duc de Richelieu; il m'a dit qu'il avait appris par la voie des miniſtres que V. M. avait été mécontente de lui, lorſqu'il était à Dreſde: il a ajouté qu'il avait écrit à ce ſujet une lettre au Comte de Rottembourg, qu'il chargeait de le juſtifier auprès de V. M. J'ai répondu à cela que j'ignorais abſolument de quoi il était queſtion, et que V. M ne m'en avait jamais parlé.

La perte des Français dans la dernière bataille eſt plus conſidérable que celle des alliés; les premiers ont eu la victoire, mais il leur en coûte deux mille hommes de plus qu'à leurs ennemis.

M. de Lœwendal fait le ſiége de Bergen-op Zoom;

1747. les trois quarts des gens disent à l'armée qu'il ne réussira pas, et peut-être le souhaitent-ils, car ils ne s'aiment guère entr'eux.

J'espère que V. M. voudra bien m'apprendre s'il y a rien dans ma conduite qui lui déplaise. Je prends la liberté de lui envoyer cette lettre par la voie de son Résident à Aix-la-Chapelle, dans la crainte que celle que je lui adresse en droiture ne s'égare; les postes ici étant souvent en confusion et mal réglées. Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE II.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 15 août.

SIRE,

Je suis arrivé à Paris depuis trois jours; j'y ai trouvé une lettre de M. Darget dans laquelle il me dit que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de Stettin. J'ai été assez malheureux pour ne point recevoir sa lettre; apparemment elle sera arrivée à Wésel, lorsque j'en étais déjà parti.

En partant de Liége j'ai passé par l'armée française une seconde fois; de là j'ai été à Bruxelles, où j'ai trouvé M. de Chambrier qui était sur son départ; il pourra instruire V. M. de ma conduite et des marques d'amitié qu'on m'a témoignées.

J'ai vu à l'armée la comédie; rien n'est plus

Nota. Les réponses aux premières lettres du Marquis d'Argens ne se trouvent pas.

pitoyable; les acteurs ne jouent point du tragique et estropient le comique. Le nommé Drouillon, dont on a parlé à V. M., est un comédien détestable; sa femme, qui joue les amoureuses, vaut beaucoup mieux que lui; elle est cependant mauvaise et passe pour telle dans une troupe misérable, les bons acteurs ayant resté dans les villes principales du royaume et n'ayant pas voulu aller courir les champs. Il y a ici à Paris quelques comédiennes de province, qui n'ayant pu trouver des troupes, cherchent à se placer; elles ne valent guères mieux que celles que j'ai vues à l'armée. Il est venu ce matin chez moi une nommée de Barnaud, qui s'est présentée pour jouer les premières amoureuses; elle a quarante ans, il lui manque cinq ou six dents, et elle est d'une figure aussi aimable que Madame de Hauteville. Je n'ai pas manqué, Sire, de lui promettre que je vous instruirais de l'envie qu'elle a d'aller à Berlin, et je m'acquitte de ma promesse. Je rapporte tout ceci à V. M., pour lui faire sentir la nécessité de patienter encore quelque temps. Je trouverai ou à Rouen, ou à Lyon, ou à Marseille, ou à Strasbourg quelque excellent sujet; c'est là où il le faut chercher, ailleurs il n'y a que le rebut des troupes de ces villes. Quant au théâtre de Paris, il est impossible d'en faire sortir des acteurs sans des sommes considérables, et l'on en peut trouver en province d'aussi bons. J'attends sur cela la réponse de V. M. 1747.

La muse de la danse est arrivée en fort bonne santé à Paris; je l'ai remise à sa cousine la Salé: je suis fort content de sa conduite; elle a refusé de

——— danſer à l'armée, malgré les ſollicitations de plu-
1747. ſieurs ſeigneurs qui l'ont vue et reconnue à Liége; il faut qu'elle continue de même à Paris. La Laurette n'eſt point ici, et n'y a point été; j'ajouterai à cela que l'opéra manque totalement de ſujets, et qu'excepté la Camargo, qui a quarante trois ans, il n'y a que des danſeuſes du troiſième ordre, bien inférieures à la petite Lani. Je ſupplie V. M. d'être perſuadée que je ferai ſur tout cela ce qu'il faut.

Je compte de voir demain Vanloo et ſa femme; je veux leur plonger le poignard dans le ſein et leur faire connaître ce qu'ils ont perdu. Ce ſont des imbécilles qui ſe ſont laiſſé ſéduire par les diſcours de pluſieurs perſonnes qui ne connaiſſent ni Berlin ni V. M. Si elle eſt toujours dans le deſſein d'avoir un grand peintre, je lui en ferai avoir un à bien meilleur marché que Vanloo, auſſi fameux et auſſi bon que lui; V. M. peut choiſir entre Natoire (c'eſt aujourd'hui le premier peintre de Paris) et Pierre; ce dernier eſt élève de le Moine, a parfaitement le goût du deſſein et du coloris de ſon maître; ſes tableaux ſont fort eſtimés; il n'a que trente-cinq ans. V. M. peut s'informer à Schmidt de ſon mérite. Ces deux peintres forment avec Vanloo la première claſſe; les meilleurs de Paris auprès d'eux ne ſont que de la ſeconde. Je vis hier Voltaire; il m'a paru fort charmé de revoir ſon ami Iſaac; il a voulu me mener chez Madame de Pompadour, qui eſt dans une maiſon de campagne aux portes de Paris; mais mes affaires me retenant à Paris, je l'ai prié de différer de quelques jours. On a jugé, il y a deux jours, ſon affaire avec Thévenot, violon de l'opéra; les

dépens

dépens ont été compenſés et les mémoires de Thévenot flétris et ſupprimés comme calomnieux. Voltaire n'eſt pas content de l'arrêt, et il a raiſon. 1747.

J'ai ſoupé dans une des meilleures maiſons de Paris avec M. de Mairan; c'eſt un petit homme fort doux, d'une grande politeſſe, qui parle avec beaucoup d'aiſance, qui dit de fort bonnes choſes et n'a rien de l'encolure du géomètre; il y a autant de différence de ſa converſation à celle de M. Euler, qu'il y en a entre les écrits d'Horace et ceux du ſavantiſſime et pédantiſſime Wolfius. J'ai fait connaiſſance avec l'abbé Bernis chez madame d'Argental, nièce du Cardinal de Tencin; c'eſt un aimable homme, il doit me remettre deux petites pièces charmantes, que j'enverrai par le premier courrier à. V. M.

Paris eſt très-brillant, et l'on ne s'y aperçoit point de la guerre. On continue d'y faire des recrues avec aſſez de facilité, et on lève dans le royaume cinquante bataillons qui encore ſeront habillés et armés pour le mois de Mars.

Je travaille à mes affaires, et j'eſpère que grâce à la protection de V. M. elles ſe termineront promptement et heureuſement. J'ai déjà pris quelques arrangemens avec mon frère, qui eſt pénétré des obligations qu'il a à V. M. Le Roi vient de lui accorder l'agrément d'une charge de Préſident à mortier et lui en a fait expédier *gratis* les patentes; c'eſt une récompenſe très-conſidérable. Je commence à croire volontiers qu'il faut qu'il ait couru quelque riſque d'être pendu, et que les plaiſanteries de l'hiver paſſé n'étaient pas ſans fondement; il aſſure

—— cependant n'avoir jamais été en danger d'eſſuyer
1747. aucune avanie, et il continue à ſe louer beaucoup des Anglais : je crois qu'il ſera bientôt employé dans quelque cour ; c'eſt une raiſon de plus pour preſſer la concluſion de mes affaires : je regarde le moment où elles finiront comme bien heureux, puiſque ce ſera celui où je partirai pour aller faire ma cour à V. M. et revoir le meilleur maître du monde.

M. Darget me marque que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire deux fois. Je n'ai point été aſſez heureux pour recevoir aucune de ſes lettres. Je la ſupplie de m'apprendre où eſt-ce qu'elle me les a adreſſées, pour que je puiſſe les retirer, et de vouloir adreſſer celles dont elle m'honore *à mon Chambellan le Marquis d'Argens, à l'hôtel de Strasbourg, rue du ſépulcre, fauxbourg ſaint Germain, à Paris.*

Je n'ai point encore été à la comédie italienne, ni à la françaiſe, mais j'ai vu déjà deux fois l'opéra, ayant la loge du Duc de Duras, autrefois Duc Durfort, dont j'ai la clef; cela m'évite une dépenſe conſidérable. V. M. voit que les anciennes connaiſſances ſervent toujours, et que l'office que je chantai à Philipsbourg chez le Duc de Richelieu, m'eſt encore utile aujourd'hui. J'ai trouvé l'opéra très-faible, eu égard à ce que je l'avais vu. Toutes les chanteuſes ſont médiocres. La le Mauve et la Peliſſier n'y ſont plus ; les danſeurs, excepté Duprès, qui vieillit cependant, ſont mauvais. J'ai déjà parlé à V. M. des danſeuſes. Il y a une haute-contre ; c'eſt ce que les Italiens appellent un *contr'alto*, qui eſt la plus belle voix que j'aye ouïe de mes jours. Ce muſicien s'appelle Gelio. On joue un opéra de

Rameau, qui m'a paru au deſſous du médiocre; ce n'eſt ni de la muſique françaiſe, ni de la muſique italienne. 1747.

Il ne paraît ici aucun livre nouveau, que quelques miſérables brochures de politique, où il n'y a pas le ſens commun. Voltaire fait une épître ſur la bataille donnée en dernier lieu auprès de Maſtricht, elle eſt imprimée; mais il la déſavoue, et prétend ne l'avoir point faite ainſi qu'elle paraît; je ne l'envoie point à V. M., parce que je ne doute point qu'elle ne l'ait déjà reçue par le canal de Thiriot.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE III.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 26 Août.

SIRE,

J'ai reçu par la voie d'un banquier, une des deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle me permettra de lui dire qu'elle me ſoupçonne à tort d'être pareſſeux. Depuis un mois que je ſuis à Paris, j'ai entièrement fini mes affaires, mes parens ont enfin pris conſidération, il ne s'agit plus que des engagemens que je dois prendre avec eux, pour éviter de retomber à l'avenir dans le même inconvénient. Ils m'offrent de me céder par contrat public, tels fonds que je voudrai, ſur leſquels fonds feront hypothéqués mes revenus. Cela eſt pour moi ſi important, que quoiqu'il y ait trois cents

lieues pour aller ou pour revenir de Provence à
1747. Paris, je pars en poſte pour Aix à la fin de ce mois: je ſerai de retour vers la fin de Septembre à Paris; j'en partirai le premier d'Octobre, et allant en poſte j'arriverai le quinze à Berlin; ainſi Mlle Cochois y ſera plus de ſix ſemaines avant l'opéra. La Laurette ne vient point ici; elle s'eſt engagée à Londres: on a fait jouer quelques reſſorts pour engager la Cochois à entrer à l'opéra; mais ils ont été inutiles; elle a même refuſé de danſer. D'ailleurs, j'ai déclaré ici publiquement qu'elle était engagée. Enfin je réponds à V. M. de cette affaire. Le duc de Richelieu eſt arrivé à Paris depuis trois jours. Il va à Gènes. J'aurais été avec lui juſqu'en Provence, mais il reſte encore une douzaine de jours à Paris et pendant ce temps-là je ſerai déjà arrivé à Aix; ainſi je n'irai point avec lui.

J'ai été dîner il y a quelques jours à Paſſy chez Madame de Tencin, ſœur du cardinal; c'eſt le rendez-vous des beaux eſprits ſexagénaires; elle eſt fort polie, elle a de l'eſprit; elle me fit une queſtion que je dirai un jour à V. M.

Je ſoupe ſouvent avec l'abbé de Bernis dans une des meilleures maiſons de Paris; il y lut l'autre jour deux pièces de vers; je les lui demandai, pour les envoyer à V. M. je crois qu'elle trouvera l'une bien ſupérieure à l'autre. L'abbé Bernis eſt d'une figure aimable, et d'un caractère fort doux.

J'ai vu deux fois le jeune prétendant; j'ai même dîné une fois chez lui; c'eſt un prince bien fait, dont l'air eſt modeſte, qui parle peu, et qui paraît

avoir beaucoup de jugement; il me dit qu'il avait appris avec une ſatisfaction infinie que pendant qu'il était en Ecoſſe, V. M. avait parlé de lui avec bien de la bonté. Il eſt ici fort mal à ſon aiſe, et paraît ſupporter ſon état avec beaucoup de fermeté. J'ai bien des choſes à dire là-deſſus à V. M. 1747.

Je ne vous ai point encore parlé, Sire, dans mes lettres ni de la comédie Françaiſe, ni de l'Italienne. La dernière ſe ſoutient aſſez bien; la Sylvia eſt toujours la meilleure actrice du royaume, l'arlequin eſt un grand ſujet, la Caroline joue avec plus de vivacité que de génie, mais elle eſt jolie; de Haye eſt un excellent valet, et Lélio eſt très-bon pour les petits-maîtres, et certains rôles de caractères. Quant à la comédie Françaiſe, je la trouve tombée affreuſement. La Dumenil, ſi vantée par M. de Voltaire a une voix ſépulcrale et eſt outrée très-ſouvent; la Gauſſin eſt jolie, mais elle n'a que certains rôles tendres, elle eſt dans les autres au deſſous du médiocre; la Carville a des entrailles, mais elle ne raiſonne point aſſez ſes rôles. Ces comédiennes ſont toutes auſſi éloignées de la le Couvreur et de la de Seine, que l'hyſope eſt au deſſous du cédre. Quant aux acteurs, Grandval joue médiocrement le tragique, et divinement bien les petits-maîtres amoureux; Lanoue ſerait un grand comédien, ſi une figure affreuſe ne gâtait tous les talens qu'il a. Tous les autres comédiens ſont ou médiocres ou mauvais.

J'ai dit à V. M. dans mes autres lettres ce que je penſais de l'opéra.

1747. J'ai vu M. de Maurepas, il m'a fait beaucoup de politeſſes et même quelques offres de ſervice.

On attend ici le roi vers le dix ou le douze du mois prochain ; ainſi je n'irai à Verſailles qu'à mon retour de Provence, le voyage que je pourrais y faire à préſent me paraiſſant d'une très-petite utilité. Je dois dîner demain chez le duc d'Elbeuf, prince de la maiſon de Lorraine, avec Crébillon le père ; je manderai par ma première lettre à V. M. des nouvelles de cet auteur, et de ſa tragédie de Catilina, qu'il doit y réciter. Je ſuis avec un profond reſpect, etc.

LETTRE IV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

A Paris, 5 ſeptembre.

SIRE,

J'AI reçu le *duplicata* de la lettre de V. M. dans le moment que j'allais partir pour la Provence. Je n'ai point encore été aſſez heureux pour que ſa lettre en original me parvînt. J'ai été à la poſte, où j'ai fait un bruit épouvantable ; on m'a promis de chercher, et de faire toutes les perquiſitions poſſibles.

J'exécuterai les commiſſions de V. M. le mieux qu'il me ſera poſſible. Celle de l'homme de lettres qui ne ſoit point pédant, et qui ait un caractère aimable, me paraît la plus difficile. Tout ce qui a dans ce pays un certain mérite, eſt preſque impoſſible à déplacer. Greſſet, par exemple, dont V. M. me parle, a deux emplois qui lui rendent deux mille écus ; il

faut ajouter à cela une des plus jolies femmes de Paris pour maîtreſſe; un homme d'ailleurs prévenu en faveur de ſa patrie ne la quitte point, lorſqu'il y eſt retenu par le cœur et par l'intérêt. L'inclination que les Français, gens de lettres ont pour Paris, eſt ſi grande; ils ſont ſi contens des agrémens qu'ils penſent y avoir, qu'il eſt même difficile d'en faire ſortir des gens médiocres. Cet abbé le Blanc, que V. M. a voulu avoir, et qu'elle eſt fort heureuſe de n'avoir point eu, eſt un homme très-peu conſidéré; c'eſt un bel eſprit ſubalterne, et très-ſubalterne; cependant cet homme trouve des reſſources et des agrémens à Paris dans bien des maiſons, parce qu'aujourd'hui en France tout le monde a la rage du bel eſprit, et que les financiers, ainſi que les ducs, veulent qu'il ſoit dit qu'ils reçoivent chez eux les ſavans. Il y a quelques jeunes gens qui ont des connaiſſances; mais les uns manquent totalement par le ton de la bonne compagnie, et ne ſont préciſément que des auteurs; les autres ſont des gens qui ayant de l'eſprit ont un caractère mépriſable, et qui comme l'abbé Fréron ont été à Biſſêtre ou à Vincennes, pour des actions flétriſſantes. Malgré ces difficultés V. M. peut-être aſſurée qu'au retour de mon voyage de Provence, qui ne durera en tout que vingt jours, je tâcherai de la ſatisfaire. 1747.

Quant au peintre, cet article eſt plus aiſé que l'autre; mais il faut que je m'y prenne finement; ſans cela cet homme demanderait tout ce que V. M. voulait donner à Vanloo, et je ſouhaiterais l'engager à meilleur marché.

Je viens aux comédiennes: les deux filles dont

—— parle Petit, chantent au concert de Rouen; elles
1747. n'ont jamais joué la comédie; on dit qu'elles ſont aſſez jolies, mais je crois qu'il ne faut avoir recours à cela que ſi je ne trouve point à Lyon, où je ſerai dans quatre jours, ou à Strasbourg à mon retour, quelques bons ſujets; ils ſont bien rares, même à Paris, et je puis proteſter à V. M. que ſur la réputation de Mlle. Babet, qui paſſe ici pour une fille de beaucoup d'eſprit, on m'a fait à ſon ſujet quelques propoſitions à la comédie Françaiſe. V. M. n'aurait pu s'empêcher de rire, de voir la grimace que je fis; je me contentai cependant de répondre que les perſonnes qui avaient du talent et du mérite ne quittaient jamais le ſervice de V. M. Elle a fait pour ſon ſpectacle une perte dans Cochois le fils; c'était, il eſt vrai, un fou, et un inſolent; mais c'était un excellent comédien, auſſi au deſſus de tous les comiques de la comédie françaiſe de Paris, que Hauteville était en folie au deſſus de tous ſes camarades. J'aurai l'honneur de rendre compte inceſſamment à V. M. de ce que j'aurai vu à Lyon. Je ſuis avec un profond reſpect, etc.

LETTRE V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Marſeille, 27 ſeptembre.

SIRE,

A la diligence que je fais, V. M. ne m'accuſera plus de pareſſe. Je ſuis arrivé en Provence il y a huit jours, mes affaires ſont terminées à ma ſatisfaction. Je pars pour Paris dans ſix jours, où je vais chercher la Cochois, et V. M. peut être aſſurée que nous ſerons rendus à Berlin ſelon ſes ordres à la fin du mois d'octobre. Voilà près de ſix cents lieues que j'aurai faites en deux mois. Après cela que V. M. diſe que je voyage lentement. Je finirai en arrivant à Paris l'engagement du peintre que V. M. ſouhaite d'avoir. Elle peut être aſſurée que je ne lui donnerai que de l'excellent. 1747.

J'ai vu en allant en Provence preſque toutes les troupes du royaume. Dans celle de Dijon, tous les ſujets ſont au deſſous du médiocre, dans celle de Lyon il y a un comique bon, mais qui demande des appointemens extraordinaires, une amoureuſe médiocre entretenue par un amant, ainſi difficile à avoir, et qui ne vaut pas le quart de la penſion qu'elle m'a demandée. La troupe d'Aix, ma chère patrie, eſt exécrable; il n'y a pas une ſeule perſonne capable de jouer des ſeconds rôles dans une bonne comédie. Enfin l'ennui de ne trouver rien qui pût convenir à V. M. m'a obligé d'aller à Marſeille. J'y ai trouvé les trois plus excellens ſujets du royaume,

1747. Je n'excepte pas même ceux de Paris, au deſſus deſquels je les mets, ſi l'on excepte la Dumenil; deux de ces ſujets ſont le ſieur Rouſſelois et ſa femme, qui avaient été autrefois engagés pour le ſervice de V. M. et qui ne furent point aſſez heureux pour aller à Berlin. Le mari joue ſupérieurement dans le tragique, ainſi que dans le comique; il a la nobleſſe et le bon ſens de Baron, le feu de Dufrêne et la voix de Quinault l'aîné. Cét homme ferait depuis long-temps à Paris, où il a débuté avec un ſuccès extraordinaire, ſi un gentil-homme de la chambre qui croyait avoir quelque raiſon perſonnelle de ſe plaindre de lui, ne s'était déclaré ouvertement ſon ennemi. Enfin, Sire, je n'ai jamais rien vu de ſi parfait que cet acteur, et il eſt auſſi au deſſus de tous les comédiens que nous avons à Berlin, que la Cochois eſt au deſſus de l'Auguſte et de l'Artus. Quant à ſa femme, c'eſt une jeune beauté de vingt ans, le viſage ovale, les yeux vifs et tendres, le nez effilé, la bouche petite et remplie de grâces; elle eſt un peu plus grande que Marianne, a la taille fine et charmante, elle joue avec beaucoup de délicateſſe et de bon ſens; c'eſt dans le tragique le ſon de voix touchant de la de Seine, et dans les grandes amoureuſes la nobleſſe de la le Couvreur; elle a la poitrine un peu faible; mais comme elle joue ici la comédie ſix fois par ſemaine, elle ne ſe reſſentira plus de cette incommodité à Berlin, où elle pourra ſe repoſer trois ou quatre jours de la ſemaine.

Le troiſième ſujet eſt une grande fille âgée de dix-ſept ans, appelée Drouin, ſœur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris; elle eſt faite au tour,

elle a les yeux remplis de feu, la bouche gracieuſe, le tour du viſage bien fait; elle a au théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuſes avec eſprit, et les ſoubrettes en cas de beſoin; elle déclame auſſi fort bien dans le tragique. 1747.

Ces trois ſujets, Sire, ſont prêts à s'engager pour le ſervice de V. M. J'ai trouvé d'abord quelque difficulté dans le ſieur Rouſſelois et ſa femme, attendu qu'il ſe plaignait qu'on lui avait fait quitter un engagement conſidérable qu'il avait à Bordeaux; mais je lui ai ſi bien fait connaître les avantages qu'il y avait d'être au ſervice de V. M., qu'il eſt aujourd'hui charmé d'y entrer.

Je n'ai rien voulu conclure avec ces trois ſujets que je n'aye eu l'honneur auparavant de ſavoir les intentions de V. M., parce que je ne ſais ſi les conditions qu'ils propoſent pourront lui convenir. J'ai vu ici les engagemens du ſieur Rouſſelois et de ſa femme; ils ont chacun mille écus de France, et ils demandent mille écus chacun d'Allemagne; je leur ai offert huit cents écus. J'ai péroré et harangué inutilement pendant une heure.

Quant à la petite Drouin, je dis petite, parce qu'elle eſt remplie de grâces et qu'elle a encore ces manières enfantines qui conviennent ſi bien à la jeuneſſe, elle conſent de s'engager pour ſix cents écus. Il y a encore une autre choſe dont il faut que je prévienne V.M., c'eſt que ces ſujets ne peuvent venir qu'à pâques, parce qu'ils ſont engagés juſqu'alors, et il faut que je faſſe faire à ce ſujet une réflexion à V. M. Elle ne trouvera aujourd'hui que de très-mauvais comédiens, tout ce qu'il y a de bon eſt

engagé dans les troupes jusqu'à pâques. Je dirai plus
1747. à V. M., c'est que je ne lui conseillerais pas de prendre ceux qui déserteraient, parce qu'ayant fait une mauvaise action, ils seraient capables d'en faire une seconde et de quitter ainsi le service de V. M. Je crois donc qu'elle devrait prendre patience jusqu'à pâques. La troupe passera l'hiver comme elle pourra, et je me charge avec les acteurs qu'elle a, de faire représenter jusqu'à pâques une bonne comédie par semaine. Que V. M. me permette de lui dire une chose. Nous fesons toujours de grandes recrues, mais elles ne sont guère bonnes. En vérité, Sire, depuis que je suis en France et que j'ai vu la comédie de Paris et celle de Marseille, je suis encore plus convaincu que je ne l'étais que V. M. n'a que deux comédiens à qui le titre d'acteur convienne, Favier et la Cochois. Grand Dieu, que tout le reste paraîtrait mauvais à côté des sujets que je vous propose! Et quant aux filles dont Petit parle, cela fait des actrices si médiocres, qu'on n'en a pas voulu même dans les troupes ordinaires; elles chantent dans les chœurs du concert de Rouen. D'ailleurs, Sire, je crois qu'il nous faut des sujets faits et non point à faire, qui peut-être ne pourraient jamais être formés. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE VI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 3 novembre.

SIRE,

Je ſuis arrivé à Paris depuis deux jours, et j'en ſerais d'abord reparti, ſi Mlle. Cochois ne m'avait demandé quatre ou cinq jours pour finir quelques affaires. Je les lui ai accordés ſans peine, parce que j'ai compris que vu la déſertion de Lani, et des autres miſérables qui l'ont ſuivi, elle arriverait à temps pour les répétitions de l'opéra, Sodi et les autres ſujets qu'on a engagés ne pouvant partir que vers le dix ou le douze de ce mois, temps auquel la Cochois ſera déjà en chemin. 1747.

Il n'eſt rien de ſi affreux que l'action de Lani; il mériterait que V. M. lui fît ſentir tout le poids de ſon indignation. J'ai dit dans tout Paris ce que je devois dire au ſujet de ce faquin et de ſes compagnons de déſertion et de friponnerie; et je continuerai à les faire ſi bien connaître avant que de partir d'ici, qu'ils ſe repentiront de leur ſottiſe. Lani a placé ſa ſœur à la comédie françaiſe, où elle a déjà danſé, et joué deux rôles: mais un des directeurs de l'opéra que je connais, m'a promis qu'il l'obligerait à quitter, attendu qu'ayant été autrefois à l'opéra, elle ne pouvait plus entrer à la comédie.

Comme je ſais que je ne ſaurais mieux faire ma cour à V. M. qu'en lui diſant toujours la vérité,

—— je suis persuadé de ne point lui déplaire en l'assu-
1747. rant qu'on a eu tort de lui dire que Teiffier avait tenu quelques discours qui méritaient sa disgrâce. Elle sait que j'aimerais mieux mourir que de lui en imposer dans la plus petite chose. Je puis lui protester que pendant le temps que j'ai resté à Paris, quoiqu'il fût pressé par les directeurs de l'opéra d'entrer à leur service, il a toujours parlé avec le respect le plus profond de tout ce qui peut avoir le moindre rapport à V. M. J'ai voulu savoir si pendant mon absence il aurait commis quelque faute : j'en parlai hier à M. de Chambrier ; voici les propres termes du Ministre de V. M. : *il faut que je rende justice à Teissier ; il est bien différent des autres, il m'est toujours revenu qu'il avait parlé avec tout le zèle possible de Berlin, et du Roi ; c'est un témoignage que je dois à la vérité, et que je serais charmé de lui rendre, si le Roi me le demandait.* Cette réponse de M. de Chambrier, Sire, m'a déterminé à vous écrire à ce sujet, d'autant qu'il ne faut pas que je cache à V. M. que nous avons grand besoin de Teiffier. Tout ce que nous avons engagé ici en hommes est mauvais ; il n'y a que Sodi de bon, tout le reste ne vaut pas Giraud à beaucoup près ; c'est ce qu'elle verra elle-même dans peu. V. M. demandera peut-être pourquoi j'ai souffert que Petit engageât des sujets si médiocres ; je lui répondrai que je n'étais pas à Paris lorsqu'il les a arrêtés, et que même si j'y avais été, j'aurais fait comme lui, puisque la brièveté du temps, et la nécessité d'avoir un ballet pour l'opéra cet hiver, ne laissait pas la liberté du choix. Ainsi l'on a été obligé de se contenter de ce que l'on n'aurait

pas arrêté dans un autre temps. Si j'avais osé prendre quelque chose sur moi, j'aurais voulu faire avec ces gens des engagemens pour un temps plus court, quoiqu'à parler naturellement je crois que la plupart d'entr'eux se donneront à eux-mêmes leur congé dans moins de deux ans. Si je connaissais un autre danseur sérieux qui approchât de Teissier, j'appuyerais moins, Sire, sur l'article de son rappel; mais je suis fâché que nous laissions aux Parisiens un homme si difficile à remplacer, et qu'ils destinent dans leur opéra à succéder à Duprés dans quelque temps, et il est vrai qu'il a été très-goûté. 1747.

La Caroline n'a point voulu partir pour huit mille francs; elle en demande dix. Je dois encore avertir V. M. qu'elle avait été sans doute trompée par le nom de Caroline; vous avez cru, Sire, que c'était sa sœur aînée la comédienne, qui plaît infiniment à Paris; c'est sa cadette, qui n'est encore qu'un enfant; elle est de la taille qu'avait la petite Lani, lorsqu'elle arriva à Berlin; elle a moins de mérite qu'elle, et danse bien moins régulièrement: il est vrai qu'elle a plus d'ame, et qu'elle est plus jolie; mais, Sire, donner huit mille francs à un enfant qui n'a qu'un quart de part à la comédie italienne, ce qui peut faire dix-huit cents livres, n'est-ce pas assez bien payer? Si V. M. me permet de le dire, les appointemens trop forts payés à des sujets qui ne sont point excellens, sont cause que ceux qui le sont, demandent dans la suite des augmentations, et que quoiqu'ils soient bien payés, ils se figurent ne l'être pas assez.

Il est venu ce matin chez moi une nommée

——— Mme. Ribou qui a penſé m'arracher les yeux: elle
1747. m'a dit que j'étais cauſe qu'on ne l'avait pas engagée, par rapport aux ſujets que j'avais arrêtés à Marſeille; je lui ai répondu que j'avais juſqu'au moment qu'elle me parlait ignoré ſi elle était ſur la terre; elle m'a dit que c'était tant pis pour moi; je n'ai rien répliqué, car j'ai craint d'être battu, et je lui ai promis, pour m'en débarraſſer, d'écrire à ſon ſujet à V. M. On m'a dit qu'elle avait voulu donner mille écus à cette actrice; vous auriez été un peu ſurpris, Sire, lorſque vous auriez vu une femme âgée de quarante ans, et aſſez laide. Je ne ſais au reſte ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe. Ce qui me donne une faible idée de ſes talens, c'eſt qu'elle eſt depuis plus de huit mois ſur le pavé de Paris, ſans trouver aucune troupe: il me paraît qu'on arrête un peu trop aiſément des ſujets pour le ſervice de V. M ſans les examiner, et ſur-tout qu'on diſpoſe bien libéralement de ſa bourſe.

Un certain Loinville qui eſt venu me voir, m'a dit qu'on avait écrit pour lui, et qu'il demandait huit mille livres; j'ai plié les épaules, et je lui ai tourné le dos; je connais ce Loinville, et l'ai vu en Provence il y a près de trente ans; c'eſt un bon comédien de province, et puis c'eſt tout; inférieur à Favier, et ſupérieur aux autres que nous avons.

M. Petit m'a fait voir une femme qu'il voulait engager pour jouer les rôles de reine, les caractères; elle n'eſt pas d'une figure brillante, ni même jolie; mais elle n'eſt pas bien laide; je l'ai entendue déclamer quelques vers avec bon ſens, et elle a joué une ſcène comique avec beaucoup de

feu;

feu ; elle voulait mille écus ; j'ai mis cela à ſix cents écus, et j'ai ſignifié à M. Petit que je ne ſignerais pas autrement ſon engagement ; je regarde cela comme une affaire faite, et V. M. l'aura à ſon ſervice. 1747.

Petit m'a encore préſenté deux jeunes gens, pour jouer des confidens dans le tragique, et des ſeconds amoureux ; j'en ai été extrêmement content ; ils ſont jeunes, d'une jolie figure ; ils ont de la voix et de l'intelligence ; je les ai entendu déclamer deux ou trois ſcènes, et quoiqu'ils ne ſe donnent que pour des confidens, je les ai trouvés auſſi bons, et peut-être meilleurs que Desforges et Roſemberg ; du moins ils jouent avec plus d'eſprit et de vérité ; je leur ai offert quatre cents écus, et j'ai déclaré qu'autrement je ne prenais aucune part à leur engagement. Nous trouverons dans le courant de la ſemaine, les deux confidentes dont nous avons encore beſoin, pour rendre la troupe de Berlin la plus complète et la meilleure de l'Europe. M. Darget m'écrit là-deſſus les volontés de V. M., et je veux engager, pour le même prix que les confidens, deux jeunes filles, jolies, qui ayent des talens et de la vertu ; car ſi je prenais des catins, elles déſerteraient, ou elles mettraient encore le déſordre dans la troupe.

J'ai envoyé l'engagement définitif à Rouſſelois et à ſa femme ; je le dis encore à V. M., elle a dans ces deux ſujets, après Dumenil et la Noue, ce qu'il y a de meilleur dans le royaume. Ils partiront au commencement du carême avec la petite Drouin, auſſi jolie que la Barbarini, mieux faite qu'elle, et qui ſera avant un an la plus aimable actrice de l'Europe. M. Lenfant, commiſſaire ordonnateur en Provence,

——— m'enverra à Berlin leur engagement, qu'ils lui
1747. donneront à meſure qu'il leur remettra le mien. Je trouverai le leur ainſi en arrivant à Berlin.

J'aurai avant qu'il ſoit trois jours engagé un des plus grands peintres de Paris ; j'en ai deux en main, je prendrai le plus raiſonnable ; car dès que les gens à talens que ſouhaite V. M me font des propoſitions qui me paraiſſent tant ſoit peu déraiſonnables, je leur ris au nez, et j'en cherche d'autres.

Je ne donne aucune nouvelle des armées à V. M., parce qu'elle les ſait auſſi-tôt que moi. J'ai pris pendant que j'ai été en Provence des mémoires ſur les deux dernières campagnes d'Italie, qui pourront amuſer V. M. J'oubliais de lui dire que n'ayant eu d'avis qu'à mon arrivée de Paris, d'engager la figurante dont j'avais parlé à V. M., Don Philippe, qui l'avait déjà vue à Marſeille, et qui l'avait trouvée jolie, ainſi que moi, lui fit propoſer de s'engager pour ſeconde danſeuſe dans une troupe qu'il compte faire aller cet hiver dans la ville où il reſtera, et qu'il a fait venir à Nice en attendant ; l'aimable danſeuſe eut cependant la fermeté de balancer entre le Prince et le Chambellan ; elle me dit que ſi j'étais aſſuré de la faire recevoir, elle partirait pour Berlin. Je n'avais point d'ordre, je craignais de faire perdre à cette fille une eſpèce de fortune : je n'oſai rien prendre ſur moi, elle partit pour Nice. Ah, Sire, pourquoi n'ai-je pas été aſſez heureux pour recevoir en Provence la lettre où M. Darget me diſait de l'engager. J'ai perdu la conſolation de mes vieux jours.

Plus gente chérubine ne ſe vit onc
Blancheur de lis et croupe de chanoine.

Cependant si V. M. souhaite voir cabrioler sur le théâtre de Berlin cette merveille de nos jours, elle m'a dit qu'elle y viendrait, si on l'engageait à pâques, et qu'elle accompagnerait dans le temps Rouſſelois et sa femme. 1747.

J'aurai l'honneur d'écrire à V. M. par le premier courier sur l'affaire du peintre. Voltaire est à Fontaineblau, dont il reviendra mecredi, je souperai avec lui chez Madame du Châtelet. Cela pourra me fournir quelque nouvelle littéraire, pour envoyer à V. M. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE VII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Requête d'un pauvre malade à un grand Roi qui se porte bien.

A Potsdam, ce 28 mars.

SIRE,

Je m'étais flatté depuis deux jours de l'heureuse espérance que je pourrais être assez fortuné pour faire ma cour à V. M. mais me voilà encore perclus depuis hier de la moitié du corps. Une misérable humeur scorbutique prend à chaque moment diverses formes. M. Cothénius m'assure qu'à l'aide d'une cure de dix ou douze jours, il me rendra aussi vigoureux qu'un athlète des jeux olympiques ; mais j'ai, Sire, une autre maladie que V. M. peut seule guérir : cette maladie c'est la crainte que j'ai de lui déplaire, et tous les remèdes ne sont rien au corps, si l'esprit est 1750.

1750. malade. V. M. peut à l'exemple du Messie me guérir dans un instant, en me fesant assurer de sa part par le saint abbé de Prades, que je puis avaler en paix tous les diaboliques breuvages que Cothénius ordonnera. N'allez pas vous figurer, Sire, que le métier de feseur de miracles ne convient pas à V. M.; rappelez-vous que les plus grands princes ne l'ont pas mépriſé. Vespasien, qui après tant de mauvais souverains, mit fin aux maux de l'Empire, daigna s'abaisser à guérir un boiteux en lui marchant sur la jambe, en Syrie, et un aveugle en Judée en lui frottant les yeux de sa salive. V. M. peut faire un miracle avec moins de peine, et elle conviendra que quelque peu que je vaille, je vaux bien un vieux Juif borgne. Je me recommande donc à sa bonté, et j'ai l'honneur, étendu sur mon chalit entre deux vieux bouquins, l'un grec et l'autre latin, de me dire avec le plus profond respect, etc.

LETTRE VIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 14 mai.

SIRE,

1751. J'AURAIS eu l'honneur d'écrire à V. M. en arrivant à Paris, si je n'avais craint de lui déplaire. Dans l'idée où j'étais qu'elle était mécontente de ma conduite, j'appréhendais qu'elle ne condamnât cette liberté. Je ne saurais exprimer la joie que j'ai ressentie, lorsque M. de Chambrier m'a dit que vous aviez

la bonté, Sire, de me permettre de vous écrire, puiſque cela me fournit l'occaſion d'aſſurer encore V. M. que j'ai été forcé par une maladie opiniâtre et dangereuſe de ne point obéir auſſi ponctuellement à ſes ordres que j'euſſe ſouhaité de le faire. Il y a environ ſept mois, Sire, que j'arrivai à Paris dans un état déplorable. M de Chambrier a dû certifier à V. M. que je ne lui en impoſe point, et que je ne lui en ai jamais impoſé à ce ſujet. Je fus obligé par l'ordre des plus habiles médecins d'aller paſſer l'hiver dans un pays extrêmement chaud. Si je n'avais pas été malade, pourquoi n'aurais-je pas paſſé ce même hiver à Paris, au lieu d'aller au pied des montagnes de Gènes? j'en ſuis revenu, Sire, il y a un mois dans la meilleure ſanté du monde. Mon premier ſoin en arrivant à Paris, a été d'aller chez M. de Chambrier, pour ſavoir s'il n'avait point d'ordre à me donner; il m'a répondu qu'il ne ſavait rien de précis ſur mon compte; cela m'a empêché de continuer ma route juſqu'à Berlin, ne ſachant ſi j'avais le malheur d'être entièrement diſgracié de V. M. Qu'elle me permette donc de lui demander, avec l'empreſſement le plus reſpectueux, la grâce de m'inſtruire de ſes ordres! je m'eſtimerai très-heureux, s'ils me procurent le bonheur de continuer d'être au ſervice du meilleur maître du monde. Je n'ai jamais perdu de vue, Sire, un ſeul inſtant, depuis que j'ai été éloigné de V. M., les bontés dont elle m'a honoré; et dans tous les pays où je vivrai, elles ſeront également gravées dans ma mémoire. Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc. 1751.

EPITRE II.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur ſon jour de naiſſance.

En ce grand jour nâquit le fameux Jean-Baptiſte,
1754. Non pas ce dur docteur baptiſant les Hébreux;
Dont le peuple au déſert allait ſuivant la piſte;
Mais le marquis d'Argens, auteur fort lumineux,
Et qu'en lieu ſolitaire on ne voit de coutume,
Ce ſage a pris ſon gîte en un bon lit de plume;
L'impaſſibilité l'éloigna des travaux,
Il s'endort mollement dans les bras du repos;
A Philisbourg ſon front fut ſurchargé d'un caſque,
Bientôt après d'un Juif il emprunta le maſque;
Pour draper librement les fous et les bigots,
Que ſon front ſoit toujours ombragé de pavots;
Et que ſans ſe nourrir de miel, de ſauterelle,
Il puiſſe un jour atteindre aux jours de Fontenelle.

Par ſon très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,
Le Poëte de ſa cour.

LETTRE IX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 8 février.

SIRE,

Il était deux heures avant le jour, lorſque le poſtillon que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer, a frappé à ma porte: tous mes gens dormaient profondément, et ayant été le premier à l'entendre, je

crie à gorge déployée, qu'on ouvre à M. Carita mon apothicaire qui m'apporte l'émulsion que je dois prendre ce matin. Mon laquais un moment après, entre dans ma chambre, avec un homme botté, habillé de bleu, tenant un paquet à la main : je me frotte les yeux, je les ouvre tant que je puis, et je ne comprenais pas par quel enchantement un apothicaire avait été métamorphosé tout à coup en postillon et une bouteille d'émulsion en lettre. Enfin revenu un peu à moi-même, je sors de dessous ma couverture un bras à demi-paralytique, j'ouvre la lettre, et à l'aide d'une bougie que tenait mon laquais à demi-nud, je lis les vers de V. M. (qui, par parenthèse, quand ils ne seraient faits que par un particulier, feraient passer mon chalit à l'immortalité; ils sont dignes de Chaulieu). Ma lecture finie, je me fais étayer de coussins, et soutenu ainsi qu'un vieux bâtiment qui va crouler, j'ai l'honneur d'écrire ces lignes à V. M., qui m'ont coûté bien des *hai* ! et des *hé* ! car vous savez, Sire, que je ne suis rien moins que stoïcien. Au reste V. M. ne me rend pas justice, en croyant que la paresse me tient au lit; passe encore, Sire, si vous aviez cette pensée, lorsqu'il faut que de Potsdam je vienne à Berlin; mais pour rester à Berlin, quand je puis être à Potsdam, il faut que je sois aussi paralytique que l'était celui de l'évangile. Je guérirai pourtant, j'espère, dans trois ou quatre jours ; et la pharmacie assure que je n'aurai pas pris encore deux douzaines de clystères, trois médecines et six bouteilles d'émulsion, que l'on me dira, *prends ton lit et marche*, et va à Potsdam. 1754.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE X.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 7 novembre.

SIRE,

1754. DEPUIS qu'il a plu à V. M. de joindre au titre de conquérant celui de réconciliateur des enfans prodigues, et qu'elle a bien voulu prendre soin de ramener dans le giron de l'église un père de l'église du XVIIIème siècle, l'abbé de Prades; j'ose me flatter qu'elle voudra bien me procurer le sort d'Esaü, et que déshérité comme cet ancien Juif, j'aurai cependant le bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. V. M. peut me rendre ce service, qui me fera prospérer dans ce monde et dans l'autre.

Mon père et toute ma famille m'ont écrit les lettres les plus pressantes, pour que V. M. veuille bien faire écrire à son ministre à Paris de recommander à M. de Sechel, un nommé M. Pseautier, directeur des postes en Provence, lorsque l'occasion se présentera où M. de Sechel pourra lui rendre quelque service. Cet homme ne demande qu'une lettre de recommandation vague et dont l'effet n'aura peut-être jamais lieu; cependant un jour cela pourrait lui faire avoir un meilleur poste. Mon père, qui depuis vingt ans ne m'a jamais écrit que trop froidement, me traite de la façon du monde la plus tendre dans sa lettre, et me dit que je l'oblige dans cette occasion, il saura un jour réparer une partie du mal qu'il m'a fait. J'avoue à V. M. que s'il me laissait dans

ſon teſtament quatre ou cinq mille écus au deſſus de ma légitime, je n'en ſerais pas fâché. Je ſais qu'étant attaché à V. M., je n'aurai jamais beſoin de perſonne ; mais, Sire, les coups de canon tuent les Turenne, les Berwick et même les Charles XII. Si V. M. veut me donner caution qu'elle ne commandera plus ſes armées, je renonce de tout mon cœur à ce que je puis avoir après la mort de mon père ; ayant dix ans de plus que V. M., trente coliques et quinze rhumatiſmes par mois, je dois, par des règles plus ſures que toutes celles des algébriſtes, décamper d'ici-bas quinze ans avant V. M. Je ſuis, etc. 1754.

EPITRE III.

AU LIT DU

MARQUIS D'ARGENS.

O meuble fait pour charmer le repos !
Toi que Morphée ombragea de pavots,
Du doux ſommeil compagnon légitime,
Soulagement à l'âpreté des maux,
Souffre un moment que ma Muſe t'anime,
Et ſens, ô Lit ! tout le prix que tu vaux.
Tu ne ſais point quel eſt l'eſprit ſublime
Que tu ſoutiens mollement ſous ſon dos ;
C'eſt ce d'Argens, la terreur des bigots,
Ce grand Iſaac que tout Paris eſtime,
Qui foudroya les préjugés, les ſots.
Sur ton chevet ſa cervelle féconde
Conçoit des plans, et mûrit ſes écrits

Si promptement publiés dans le monde,
1754. Et dont Bordeaux (*) connait si bien le prix.
Mais, mon cher Lit, ta nature stupide
N'a point senti jusqu'où va ton bonheur.
Jamais la flamme amoureuse d'Ovide
N'eut pour Corinne une aussi vive ardeur;
Sa passion n'eût point cette fureur
Que ton Marquis témoigne pour tes charmes;
Quand il te quitte, en proie à sa douleur,
Il veut en vain nous cacher ses alarmes;
Jamais ne fut un plus fidelle amant.
Plutôt Ninus dans sa course fatale
Aurait trahi son fidelle Euryale;
Plutôt Orphée aurait vécu content
Seul et toujours séparé d'Eurydice;
Ou Pénélope, absente encor d'Ulysse,
Aurait donné au premier poursuivant
Avec sa main son empire vacant,
Avant qu'on vit ton Marquis, le modèle
D'un Céladon, d'un soupirant fidelle;
Quand l'ombre arrive et que le jour s'enfuit,
Passer sans toi la moitié d'une nuit.
Pour ton duvet qui sent la pourriture,
Et tes vieux draps aussi crasseux qu'usés,
Et tes rideaux déchirés et percés,
Et tes coussins avec la couverture,
Ton bon patron quitterait, je l'assure,
Bibliothéque, amis, biens et parens,
Pour végéter entre tes draps puans.
Est-il chez nous un goût qui s'éternise?
En jouissant bientôt l'amour s'épuise,

(*) Libraire de Berlin.

1754.

Dans quels pays vit-on des soupirans
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans ?
Quel Cupidon eut jamais barbe grise ?
O Lit ! toi seul (et je m'en scandalise)
Tu sus fixer notre inconstant d'Argens.
Mais quel miracle ! observe que le temps,
Qui détruit tout dans sa course rapide,
De tes faveurs l'a rendu plus avide ;
Naguère au moins dans tes crasseux réduits
Il se bornait à se fourrer les nuits ;
Mais à présent, moins sage et moins timide,
Plus acharné dans ses folles amours,
Tu le retiens et les nuits et les jours.
O vous ! grands Dieux qu'a célébrés ma verve,
Toi Dieu du Pinde, immortel Apollon,
Auguste, sage et prudente Minerve,
Vengez les arts, et vengez votre affront.
Souffrirez-vous que ce Marquis transfuge,
Que ce d'Argens, loin du sacré vallon,
Au fond d'un lit se soit fait un refuge,
Et qu'oubliant votre culte et son nom,
En entassant les pavots et l'opium,
Sur son chevet il élève un trophée
A son idole, à son pesant Morphée ?
Armez vos bras et rendez aux beaux arts
Ce nourrisson déserteur et rebelle,
Et qu'arraché du sein de sa ruelle,
Il n'ose plus quitter vos étendards.

LETTRE XI.

DU MARQUIS D'AEGENS.

Potsdam, 4 octobre.

SIRE,

1756. Je ne sais si la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. lui sera rendue à Vienne ; car en vérité, de la manière dont elle conduit ses affaires, on doit toujours supposer que tous les quinze jours elle prend une province. Il y a un mois que vous êtes parti de Potsdam, vous voilà maître de la Saxe, et la victoire glorieuse que vous venez de remporter sur les Autrichiens met sous votre puissance la moitié du royaume de Bohème. Toute l'Europe retentit du bruit de vos actions éclatantes, et les papiers publics lui ont déjà appris que c'est principalement à votre célérité, à votre courage, à l'étendue de vos lumières que sont dûs les progrès et les victoires de vos armées. Il y a pourtant, Sire, une chose qui m'afflige. On dit que vous avez passé cavalièrement trente six heures sans prendre aucune nourriture, et que vous ne vous êtes pas donné le loisir, la veille de la bataille, de manger un seul morceau. Je prie V. M. de songer à ce beau passage du Palladium : *le pain fait le soldat.* Vérité très-importante. La gloire nourrit l'ame, mais il faut quelque chose de plus à l'estomac, sur-tout lorsqu'il est faible, et que de la santé de cet estomac, dépend le bonheur d'un grand Etat Faites jeûner les Saxons tant que vous voudrez, j'y consens de très-bon cœur ; mais n'allez pas leur

donner le pernicieux exemple de leur apprendre à se passer de manger. 1756.

A propos des Saxons, lorsque je pense à la façon dont vous les traitez, je suis tenté de croire qu'à la qualité d'archevêque de Magdebourg, vous voulez ajouter celle de grand pénitencier, et que vous jugez necessaire de faire jeûner le roi de Pologne et ses soldats, jusqu'à ce que le temps de la pénitence que vous leur avez imposée, soit accompli. En attendant, ils n'auront pas besoin de rhubarbe, ni de poudres digestives. L'indigestion est une maladie à laquelle ils ne seront pas sujets; et M. le comte de Bruhl sortira de ce camp avec la taille d'une jeune fille de quinze ans.

Permettez, Sire, avant de finir ma lettre, que je supplie V. M. d'absoudre en qualité d'évêque l'abbé de Prades, si par hasard il a assommé quelque Autrichien et a encouru les censures de la sainte mère église. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XII.

DU ROI.

Sans date.

Mes troupes, mon cher Marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philosophe, je n'y ai été que pour ce qu'est un homme sur 25,000. Vous badinez de la famine des Saxons; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, et c'est bien la façon d'apprivoiser un Luculle que de lui faire faire abstinence. J'ai reçu votre première lettre; je

n'y ai point répondu, parce que j'étais par monts et
1756. par vaux. J'ai laiſſé l'abbé en Saxe, ne voulant pas ſouiller ſes mains pures, de ſang catholique. La tête a tourné aux Français, il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient ſur mon compte. On dirait que le ſalut de la France tient à la maiſon d'Autriche; et les larmes d'une Dauphine ont été plus éloquentes que mon manifeſte contre les Autrichiens et les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore les ſuites du tremblement de terre qui a renverſé toutes les cervelles politiques de l'Europe, et je vous ſouhaite tranquillité, ſanté et contentement. Adieu.

LETTRE XIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 17 octobre.

SIRE,

VOILA donc Albe incorporée dans Rome, et par votre prudence les ennemis de l'Etat en deviennent les citoyens et les défenſeurs. Après des actions auſſi éclatantes, quel eſt l'homme, quelque prévenu qu'il ſoit, qui ne ſe trouve obligé de convenir de la ſupériorité de vos lumières? Les Français vous condamnent; c'eſt ainſi que les Athéniens déclamaient contre Philippe, quand il devenait l'arbitre de la Grèce. Vous allez l'être de l'Europe. Il eſt naturel que les Athéniens modernes, auſſi frivoles que les anciens, en imitent la conduite: les diſcours injurieux des Français ſont le panégyrique

de votre gloire. Je ſouhaite, Sire, que ces inſenſés, ſéduits par un eſpoir trompeur, faſſent des feux de joie dans la plus petite maladie que vous aurez, et qu'ils publient que vous êtes mort; de pareils feux indécens ont fait le plus beau trait de l'hiſtoire de Guillaume III. 1756.

J'ai ſoigneuſement exécuté la commiſſion dont M. le comte de Finckenſtein m'a chargé; mais comme je n'entends pas l'allemand, et qu'il a fallu ſe ſervir de l'imprimeur qui a prêté ſerment et qui imprime au château tous les manuſcrits qu'on veut tenir ſecrets juſqu'à leur publication, j'ai été obligé de me ſervir, pour la correction de l'imprimerie, de M. de Francheville, qui eſt de même à ſerment, qui ſait l'allemand et qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'eſt du conſentement et de l'avis de M. le comte de Finckenſtein que j'ai agi de même. Quant à la lettre de V. M., elle eſt charmante, écrite avec toute la nobleſſe poſſible; on n'y a changé qu'un ſeul mot. M. le comte de Finckenſtein m'ayant dit que les Suédois s'empreſſaient depuis un mois de témoigner beaucoup de bonne volonté, et qu'il craignait qu'ils ne fuſſent vivement offenſés de l'épithète d'ariſtocratie *cruelle et ſanguinaire*, j'ai mis ariſtocratie *tumultueuſe*. J'eſpère que V. M. ne condamnera pas ce petit adouciſſement, puiſque ſon miniſtre me paraiſſait dans une véritable peine.

Nous avons été ici, Sire, dans une douleur inconcevable, M. Fédersdorf et moi, ſur des lettres venues de Berlin, qui diſaient que vous aviez été bleſſé dans une embuſcade, et qui aſſuraient que

1756. vous étiez prisonnier. Ces nouvelles étaient assez bien circonstanciées pour nous jeter dans le désespoir. Nous avons d'abord envoyé à Berlin, pour aller à la source, et après sept heures de souffrances, nous avons appris que tout ce qu'on nous avait raconté et même écrit, n'était qu'un tissu de mensonges. V. M. permettra qu'à l'occasion de ces fabricateurs de mauvaises nouvelles, je lui rapporte un bon mot de M. Mittchel, envoyé d'Angleterre : *On voit*, a-t-il dit, *des Jacobites à Berlin, et il n'y a point de Prétendant ; cela est singulier.*

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XIV.

DU ROI.

Sans date.

1757. Cette année, mon cher Marquis, a été terrible pour moi. Je tente et j'entreprends l'impossible pour sauver l'Etat ; mais en vérité, j'ai besoin plus que jamais du secours des causes secondes pour réussir. L'affaire du 5 novembre a été très-heureuse ; nous avons 8 généraux Français, 260 officiers, passé 6,000 hommes de prisonniers. Nous avons perdu un colonel, 2 autres officiers et 67 soldats ; il y a 223 blessés. C'est à quoi je ne devais pas aspirer ; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé ; il a fait l'espion, et j'en ai beaucoup de preuves évidentes : cela est bien infame et bien ingrat. J'ai fait prodigieusement de vers. Si je vis, je vous les montrerai au quartier

d'hiver

d'hiver ; ſi je péris, je vous les légue et j'ai ordonné de vous les remettre. A préſent nos bons Berlinois n'auront plus rien à craindre de la viſite ni des Autrichiens, ni des Suédois, et en gagnant une bataille, je n'y profite que de pouvoir m'oppoſer avec ſûreté à d'autres ennemis. Ces temps affreux et cette guerre feront ſûrement époque dans l'hiſtoire. Vos Français ont commis des cruautés dignes des pandours ; ce ſont d'indignes pillards. En vérité l'acharnement qu'ils me marquent, eſt bien honteux ; leurs procédés ne tendent qu'à ſe faire un ennemi irréconciliable d'un ami qui leur a été attaché ſeize ans. Adieu, mon cher Marquis, je vous crois au lit ; n'y pourriſſez pas, et ſouvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous repoſer, et juſqu'à préſent je ne ſais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le ſort de Mithridate, il ne me manque que deux fils et une Monime. Adieu mon aimable pareſſeux. 1757.

LETTRE XV.

DU ROI.

Sans date.

SOUVENEZ-VOUS, mon cher Marquis, que l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. J'ai lu et relu le troiſième chant de Lucrèce ; mais je n'y ai trouvé que la néceſſité du mal et l'inutilité du remède. La reſſource de ma douleur eſt dans le travail journalier

que je suis obligé de faire et dans les continuelles
1757. dissipations que me fourniſſent le nombre de mes ennemis. Si j'avais été tué à Kolin, je serais à préſent dans un port où je ne craindrais plus les orages. Il faut que je navigue encore sur cette mer orageuſe, jusqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher. Je vous souhaite la santé et toutes les eſpèces de bonheur qui me manquent.

EPITRE IV.

DU ROI.

Erfort, 23 septembre.

AMI, le sort en eſt jeté;
Las du deſtin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adverſité,
J'accourcis le terme arrêté,
Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur aſſuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la Parque,
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;
Et sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque,
Où sans diſtinction, le berger, le monarque,
Paſſent dans le séjour de l'éternel repos.

Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros. 1757.
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'hiſtoire;
Souvent quarante ans de travaux
Ne valent qu'un inſtant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.
Adieu, grandeurs; adieu, chimères;
De vos bluettes paſſagères
Mes yeux ne ſont plus éblouis:
Si votre faux éclat dans ma naiſſante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des déſirs indiſcrets, long-temps évanouis;
Au ſein de la philoſophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illuſion du ſonge de la vie,
Et je ſus avec modeſtie
Rejeter les poiſons qu'offre la vanité.
Adieu, divine volupté;
Adieu, plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaînant la gaîté,
Compagnes dans notre jeuneſſe
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'inſipide vieilleſſe,
Les arides glaçons de la caducité.
Ah! que l'Amour me le pardonne,
Plaiſirs, ſi je vous abandonne.
(Ma Muſe ne ſait point flatter.)
Quand neuf luſtres complets m'annoncent mon automne,
Plaiſirs, je vous voyais tous prêts à me quitter.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé ſous la triſteſſe
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'allégreſſe?

——— Et ſous les griffes du vautour,
1757. Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter ou ſoupirer d'amour?
Depuis long-temps pour moi l'aſtre de la lumière
N'éclaira que des jours ſignalés par nos maux.
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter ſur ma triſte paupière.
Je diſais au matin, les yeux chargés de pleurs,
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs:
Je diſais à la nuit, ton ombre va paraître
Pour éterniſer mes douleurs.
Laſſé de voir toujours la ſcène injurieuſe
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels la rage audacieuſe
Décharger contre moi leur haine furieuſe,
Et les traits dangereux de leurs iniquités;
J'eſpérais que du temps le tardif bénéfice
Ferait renaître enfin un deſtin plus propice,
Que les cieux long-temps obſcurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons et des orages,
Seraient à la fin éclaircis
Par l'aſtre lumineux, qui perçant les nuages,
De ſes rayons brillans dorant les payſages,
Ramènerait des jours par ſes feux radoucis.
Je me trompais hélas! tout accroît mes ſoucis.
La mer mugit: l'éclair brillant dans la tempête,
Le tonnerre en éclats va fondre ſur ma tête;
Environné d'écueils, couvert de mes débris,
A l'aſpect des dangers qui par-tout me menacent,

Les cœurs des pilotes ſe glacent,
Ils cherchent, mais en vain, un port ou des abris. 1757.
Du bonheur de l'Etat la ſource s'eſt tarie;
La palme a diſparu, les lauriers ſont fanés.
Mon ame de ſoupirs et de larmes nourrie,
De tant de pertes attendrie,
Pourra-t-elle ſurvivre aux jours infortunés
Qui ſont près d'éclairer la fin de ma patrie?
Devoirs jadis ſacrés, déſormais ſuperflus!
Défenſeur de l'Etat, mon bras ne peut donc plus
Venger ſon nom, venger ſa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus?
Nos héros ſont détruits, nos triomphes perdus;
Par le nombre, par la puiſſance,
Accablés, à demi vaincus,
Nous perdons juſqu'à l'eſpérance
De relever jamais nos temples abattus.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton! O manes de Brutus!
C'eſt votre exemple qui m'éclaire
Parmi l'erreur et les abus;
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.
Tes ſimples citoyens, Rome, en des temps ſublimes,
Etaient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce ſiècle les plus grands rois?
Il en eſt encor un qui jaloux de ſes droits,
Fermement réſolu à vivre et mourir libre,
De lâches préjugés oſant braver les lois,
Imite les vertus du Tibre.

1757. Ah! pour qui doit ramper, abattu ſans eſpoir
Sous le tyrannique pouvoir
De nouveaux monſtres politiques,
De triumvirs ingrats, ſuperbes, deſpotiques,
Vivre devient un crime et mourir un devoir.
Le trepas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable;
Ce n'eſt pas ce ſquelette au regard effroyable,
Ce ſpectre redouté des timides humains;
C'eſt un aſyle favorable,
Qui d'un naufrage inévitable
Sauva les plus grands des Romains.
J'écarte ces romans, et ces pompeux fantômes
Qu'engendra de ſes flancs la ſuperſtition,
Et pour approfondir la nature des hommes
Je ne m'adreſſe point à la dévotion.
J'apprends de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Diſſout les êtres compoſés;
Que ce ſouffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organiſés,
N'eſt point de nature immortelle;
Il naît avec le corps, s'accroit dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle;
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans;
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.
Je vois quand l'ame eſt éclipſée,
Qu'il n'eſt plus hors des ſens mémoire, ni penſée,
Et que l'inſtant qui fuit la mort,
Se trouve en un parfait rapport
Avec le temps dont l'exiſtence
A précédé notre naiſſance.

Ainſi par un ancien accord 1757.
Tout homme eſt obligé de rendre
Au ſein divers des élémens
Ces principes moteurs, inviſibles agens,
Que la nature avait ſu prendre
Pour former la texture et le jeu de nos ſens.
Tout diſparaît enfin de ce ſonge bizarre:
Mégère, Tiſiphone, et le ſombre Tartare,
La vérité détruit ces fantômes ſavans.
Lieux que la vengeance prépare,
Vous êtes vides d'habitans.
Ainſi donc, cher ami, d'avance je m'attends
Que ton eſprit un peu profane
Ne prendra pas le ton des myſtiques pédans,
Dont la rigidité condamne
Tous ſentimens hardis, des leurs trop différens:
Je ne m'étonne point, d'Argens,
Que ta ſageſſe aime la vie;
Enfant des arts et d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces, et de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroiſie,
Tes deſtins ſont égaux, tes déſirs ſont contens.
Ainſi ſans crainte et ſans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,
Ta prudente philoſophie
Trouve dans ces amuſemens
Que ton goût ſagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agrémens,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéans.

1757. Pour moi, que le torrent des grands événemens
Entraîne en ſa courſe orageuſe,
Je ſuis l'impulſion fâcheuſe
De ſes rapides mouvemens :
Vaincu, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde,
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la Fable eſt féconde,
N'en a ſouffert jamais Prométhée aux enfers.
Ainſi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin barbare, et trompant leurs bourreaux,
D'un noble eſſort briſent leurs chaînes,
Sans m'embarraſſer des moyens,
Je romps les funeſtes liens
Dont la ſubtile et fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.
Adieu, d'Argens; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cauſe.
Au moins ne penſe pas du néant du caveau
Que j'aſpire à l'apothéoſe.
Tout ce que l'amitié par ces vers te propoſe,
C'eſt que tant qu'ici-bas le céleſte flambeau
Eclairera tes jours tandis que je repoſe,
Et lorſque le printemps paraiſſant de nouveau
De ſon ſein abondant t'offre les fleurs écloſes,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes et de roſes,
Tu daignes parer mon tombeau.

LETTRE XVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 avril.

SIRE,

J'AI trouvé dans la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de nouvelles marques de ses bontés. Vous ressemblez, Sire, à ces génies bienfesans des anciens, qui se fesaient connaître à ceux qu'ils protégeaient en les accablant toujours de nouveaux bienfaits. Quand serai-je assez heureux pour pouvoir vous remercier à Sans-Souci de toutes vos grâces, et vous y voir jouir d'une paix que vos glorieux travaux vous auront procurée. Vous me dites que vous vous préparez à aller combattre vos ennemis; c'est me dire que vous allez les vaincre : mais je n'en suis pas moins alarmé. Je crains sans cesse, ainsi que tous vos fidèles sujets, dont vous êtes le père, qu'il ne vous arrive quelque accident. C'est dans vous seul que réside la gloire et le bonheur de tous vos États. 1758.

Je ne sais, Sire, si je pourrai profiter du congé que vous avez daigné m'accorder, à cause de la grande faiblesse dont je suis encore. Pour faciliter un voyage qui m'est si nécessaire, V. M. pourrait me rendre le plus grand service, si à tant de grâces qu'elle m'a faites elle en ajoutait encore une dernière; car après cela ce serait abuser des bontés de V. M. que de

1758. l'importuner davantage. J'ai trouvé à Berlin un de mes cousins germains, M. de Mons, capitaine au régiment de Piémont; c'est un jeune homme de trente-trois ans, dont la conduite à Berlin et à Magdebourg a mérité l'estime publique, et l'amitié de M. de Seidlitz, qui pourra rendre compte à V. M. de son caractère. Si elle daignait lui accorder la permission d'aller à Aix sur sa parole, il m'accompagnerait jusques à Chambéri, après quoi je continuerais ma route par la Savoie pour Nice, et lui la sienne pour Aix par le Dauphiné. Il me serait de la plus grande utilité d'avoir la compagnie d'un officier français jusques en Suisse, et sur-tout d'un parent et d'un ami. J'ose ajouter à ces premières raisons que toute ma famille, et ma mère sur-tout, dont j'attends la plus grande partie de ce que je dois avoir, me saura un gré infini de ce congé. Ainsi, Sire, si vous m'accordez cette grâce, après m'avoir vous-même accablé de bienfaits, vous me procurerez de nouveaux biens dans ma patrie, et vous me ferez terminer aisément les discussions que je serai peut-être obligé d'essuyer. Pardonnez-moi, Sire, si je vous écris aussi longuement dans le temps que vous êtes occupé des affaires les plus sérieuses; mais je connais l'excès de vos bontés, et vous ne sauriez croire le bien que vous me ferez, si vous m'accordez la grâce que je prends la liberté de vous demander. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XVII.

DU ROI.

Sans date.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, sans date, de sorte que je pourrais supposer qu'elle est des ruines de Carthage, ou de Cochinchine; mais ce qui me fait présumer que vous êtes en Provence, c'est que depuis votre départ toutes les gazettes sont pleines d'un monstre qui fait des ravages affreux dans la Provence; ce ne peut être que vous; car en qualité de Prussien, vous devez passer pour un monstre en France, au moins à Versailles, et quand même cela ne ferait pas, peut-être vous-a-t-on vu enveloppé dans votre redingote avec votre capuchon et votre mouchoir devant le nez, et j'avoue que c'est-là une figure assez monstrueuse pour qui n'y est pas accoutumé. Les gazettes disent que vous dévorez des enfans et des femmes. Fi, où avez-vous pris cette vilaine coutume? Cela ne vous est jamais arrivé depuis que je vous ai connu, mais on change de mœurs en voyageant; au défaut de cela, de janséniste que vous étiez, vous vous êtes fait jésuite, parce que votre frère d'Eguilles l'est et qu'il vous a donné je ne sais quelle métairie pour vous corrompre; vous êtes, Marquis, dans le cas du proverbe, *dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es.* Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'est pour courir les bois et donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris; mais, que dira 1758.

1758. mon frère le très-chrétien roi de France, s'il apprend que mon chambellan, ce monſtre, vient pour dévorer les enfans du parc de Verſailles, du bois de Senar et de la forêt de Fontainebleau? On a envoyé contre vous un eſcadron de dragons en Provence; à Paris on fera marcher les gardes Françaiſes, et quelque adreſſe (à ce qu'on dit) que vous ayez à ſauter de branche en branche, les coups de fuſil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité et qu'en allant à Paris vous vous contentiez de vous nourrir de poiſſons et de viande, comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers? Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commiſſions ſi ſecrètes, que je les ignore; en vous ſachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs menſonges et les accréditeront dans le public; tout le corps diplomatique ſera ému en apprenant votre arrivée; les eſpions de trotter et les fauſſes conjectures de s'étendre; ce ſeront là les fruits de votre voyage; et puis qu'y ferez vous? Vous avez une rente ſur l'hôtel de ville qu'on vous paye régulièrement. Vous voulez parler à vos amis? Vous pouvez faire la même choſe en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez à faire viendront vous trouver. Vous ferez bien de retomber par Bruxelles ſur Wéſel; mais pour Dieu ne dévorez point d'enfans dans votre voyage: la viande eſt à bon marché, vous pourrez en avoir partout, et ſi votre imagination s'eſt échauffée au ſoleil ardent de Provence, au point de vous faire jouer le monſtre, que le ſoleil flégmatique de la Weſtphalie rafraîchiſſe votre tête au point de vous rendre à votre

retour tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, Marquis, au mois de Septembre ; encore aurez-vous fait une prodigieuſe diligence ; car autant que je m'en ſouviens, les trois rois ne feſaient en quinze jours que treize milles. Enfin vous en uſerez en tout ceci ſelon votre prudence ordinaire, et je recommande cela ainſi que tout ce qui vous regarde en la ſainte garde du Père éternel. 1758.

EPITRE V.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Que la peur des ennemis avait déterminé à quitter Berlin.

Restez, Marquis dans cet aſile
Où mes *Pénates* et mes dieux
Protégent le ſéjour tranquille
Que j'héritai de mes aïeux,
Sans crainte que dans d'autres lieux
Le Ruſſe inſolent vous exile.
Envoyez pour vous à Paris
De Mons affronter la chicane,
Y recueilir tous les débris
De ces biens qu'un père en ſoutane
Vous ôta, pour plaire à Fleuris,
Dont votre jeuneſſe profane,
Livrée au tendre amour, aux ris,
Jadis ne connut pas le prix.
Puiſſe toute la pharmacie
Vous fournir de puiſſans ſecours,
Pour allonger de votre vie
L'agréable et fortuné cours !

1758. Mais, cher Marquis, ſans vous déplaire,
Je crois, en dépit du docteur,
Que ce n'eſt point l'apothicaire
Qui peut nous vendre le bonheur.
Un eſprit libre de frayeur
Que la philoſophie éclaire,
Peut nonobſtant ſon méſentère,
Et foie, et rate, avec tumeur,
Un ſquirre, un cancer, un cautère,
Triompher des maux qu'il reſſerre,
Par le fonds de ſa belle humeur.
Quoi! dans ces lieux remplis d'alarmes
Le guerrier boit, s'amuſe et rit;
Ni la mort, ni le bruit des armes
Ne ſaurait émouſſer les charmes
Du plaiſir qui ſe reproduit:
Et vous pourriez vous en défendre,
Vous, qui libre de tous les ſoins,
N'avez point de remparts à prendre?
Vous, qui ſans travaux, ſans beſoins,
Chaque nuit pouvez vous entendre
Avec Babet, et ſans témoins?
Ah! tandis que moi miſérable,
En don-Quichotte véritable,
Je cours les grands événemens,
En donnant chaque jour au diable
Les triumvirs impertinens.
De votre ſort plus favorable
Puiſſiez-vous jouir fort long-temps!

LETTRE XVIII.

DU ROI.

Sans date.

VOTRE lettre m'a trouvé, mon cher Marquis, dans les travaux de l'enfantement; je dois accoucher de Schweidnitz; je suis obligé de la couvrir de tous côtés contre ce Daun qui fait rôder une douzaine de ses subdélégués pour faire échouer notre entreprise. Cela m'oblige à une attention perpétuelle sur les mouvemens de l'ennemi, et sur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par-là que ma pauvre tête n'est guère poétique. Ce vers que vous reprenez sera corrigé sans faute; c'est un rien; mais je demande du délai jusqu'à la fin de notre siége, qui d'ailleurs va bien jusqu'ici. Je n'ai, je vous jure, aucune vanité et je donne tant de part au hasard et aux troupes dans la réussité de mes entreprises, que je n'ai point la manie des postillons; cependant s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura sans faute. Les gazetiers vous ont menti selon leur noble coutume. Cette nouvelle a été mise par la cour de Varsovie dans les papiers publics, pour tranquilliser la nation sur la marche du Kan, qui frise leurs frontières. Je ne vous dirai rien pour cette fois du Pont ni de l'empire d'orient. Je suis si las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à présent toute mon attention à l'opération que j'ai entreprise; il y a, je vous assure, de quoi donner de l'occupation à 1758.

un jeune homme; mais quelle vie pour un pauvre
1758. vieillard, uſé et caſſé comme moi, dont la mémoire diminue et qui voit dépérir ſes ſens et la force de ſon eſprit! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher Marquis, des livres, de la converſation, un bon fauteuil et du feu, voilà tout ce qui me reſte, et peu de momens après, le tombeau. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux et tranquille et ne m'oubliez pas.

LETTRE XIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Hambourg, 22 février.

SIRE,

1759. Après avoir rendu à V. M. un million de grâces de la bonté qu'elle a eue de permettre que je puſſe rétablir ma ſanté et prendre du temps pour me remettre d'une maladie cent fois plus dangereuſe et plus longue que celle que j'ai faite à Breslau; j'oſerai lui dire que je ſuis beaucoup plus courageux qu'elle ne le penſe, et que je pars dans cinq jours pour Berlin, preſque privé de l'uſage d'une jambe. Si les bains d'herbes, et l'été ne me fortifient pas les nerfs, me voilà appuyé triſtement ſur une béquille pour le reſte de mes jours. Du moins ſi j'étais eſtropié pour le ſervice de V. M., je m'en conſolerais; mais devenir perclus dans un lit et dans un fauteuil, cela eſt bien fâcheux; cependant une choſe me conſole, c'eſt que depuis trois ans vous êtes ſi accoutumé à voir des boiteux, des borgnes, des manchots, enfin

des

de toutes sortes d'estropiés, que vous ne trouverez pas mauvais que je paraisse devant vous la hanche gauche plus haute que la droite et une jambe à demi pliée : je voudrais avoir l'autre en aussi mauvais état, et vous voir une fois paisible, jouir tranquillement à Potsdam, de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise. J'espère que l'automne vous rendra à vos peuples, heureux et jouissant de la plus parfaite santé. Voilà de nouveaux alliés, qui vont faire en Italie une puissante diversion en votre faveur, et jamais le roi d'Espagne ne pouvait mourir plus à propos. Encore un effort, Sire, cette campagne, et tout est gagné ; vous pourrez dire alors comme disait David : *j'ai vu les nations frémir, s'élever contre moi, et former des projets plein de vanité ; elles ont été dissipées comme le vent dissipe les nuages, et leurs espérances n'ont été que de vaines illusions.* A propos de poëte Hébreu, je prends la liberté d'envoyer à V. M. des vers sur le cardinal Cotin, qu'on assure être de Fréron ; peut-être qu'elle ne les a pas encore vus, et je crois qu'ils ne lui paraîtront pas mauvais.

1759.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 26 mars.

SIRE,

J'AI reçu la lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, dans le moment que je partais de Hambourg, et j'ai attendu d'être à Berlin pour avoir l'honneur.

de lui répondre ; car avant d'y arriver je n'ai jamais
1759. été certain un ſeul moment, à cauſe de ma faibleſſe, du temps où je pourrais être aſſez heureux pour la revoir. Enfin, après quatorze jours de route, je ſuis venu glorieuſement à bout de faire trente milles. Ma ſanté ſe rétablit pourtant, et ſi vous voulez me permettre de faire une campagne de ſix ſemaines ou de deux mois, je compte d'être en état pendant les mois de juillet et d'août de vous ſuivre juſqu'à Vienne, cela ne me cauſera aucune dépenſe, ni aucuns frais à V. M. J'ai été obligé d'acheter des chevaux, puiſqu'en paix comme en guerre, une de mes jambes ne peut pas me ſervir une heure de ſuite ; j'ai donc pris un carroſſe.

Malgré ce que V. M. me dit de la ſupériorité du nombre de ſes ennemis, je ſuis toujours convaincu qu'elle viendra à bout de les réduire à lui accorder une paix glorieuſe. La France eſt par rapport aux finances dans l'état le plus pitoyable ; elle n'a plus aucun crédit dans les pays étrangers, et ſon commerce eſt entièrement ruiné. Les Anglais s'y prennent de la manière qu'il convient pour la réduire à ſe prêter aux conditions qu'on voudra lui offrir. Si les Anglais ſe rendent maîtres de Québec, ils forceront, s'ils en ont envie, les Français à faire la guerre à la Reine de Hongrie. Cette dernière priſe de la Guadeloupe a achevé de jeter dans la conſternation tous les négocians du royaume. Enfin, au pied de la lettre, il n'y a plus en France ni finances, ni marine, ni commerce ; comment continuer à payer les ſubſides ? Il s'agit de faire encore un effort cet été, et la paix ne peut manquer de ſe conclure en automne.

J'ai vu depuis un mois plusieurs des plus gros négocians de Hambourg, deux entre autres qui venaient depuis quinze jours de France, l'un de Marseille, l'autre de Bordeaux; le premier m'a assuré qu'au lieu de quatre cent soixante vaisseaux que les Marseillois envoyaient tous les ans dans le levant, il n'en était parti depuis deux ans que dix sept, tous les autres ayant été pris, ou brûlés, ou coulés à fond. Le négociant de Bordeaux m'a dit que depuis onze mois, il n'était parti de cette ville que trois vaisseaux pour les îles de l'Amérique et pour le nord, au lieu de cinq à six cents qui partaient toutes les années pour différens endroits. Enfin, Sire, un fait certain, c'est que depuis dix-huit mois les Français n'ont pas reçu une livre de sucre de leurs plantations. Ce sont les Danois qui prennent le sucre aux raffineries de Hambourg, qui le vont vendre en France, et achevent d'en faire sortir l'argent. Les Français n'ont jamais été si bas pour les finances dans les plus grands malheurs de Louis XIV. Ajoutez à cela un mécontentement général de la nation, qui demande la paix; un esprit de vertige répandu dans leur conseil d'état; des ministres qui se haïssent, qui cherchent à se détruire, qui sont presque tous les jours remplacés par de nouveaux, et vous verrez, Sire, qu'il faut que la France songe sérieusement à la paix. Et si elle est épuisée, qui donnera des subsides aux barbares et aux Tartares, qui soudoiera ces Suédois? qui payera ce tas de cuistres rassemblés, à qui l'on donne le nom de l'armée de l'Empire? Je conviens que les Autrichiens sont de braves gens et des ennemis qu'on ne doit pas mépriser; mais vous 1759.

1759. les avez battus si souvent, que vous les rebattrez toujours de nouveau, lorsque vous voudrez vous servir des lumières supérieures que la nature vous a données. L'Europe, Sire, est persuadée de ce que je dis à V. M., et vos ennemis, malgré leur nombre, ne paraissent rien moins qu'assurés de leur bonne fortune. Je fais les discours qu'ils tiennent, parce que je viens d'un pays où ils ont beaucoup de partisans: la seule chose qui pourrait rendre vos ennemis vainqueurs, c'est si vous veniez à périr. Vous devez donc songer, Sire, à votre conservation, non seulement par rapport à vous, mais encore par rapport à tout votre peuple. Quant à moi, Sire, je suis plus obligé que qui que ce soit au monde de faire des vœux pour V. M.; car, si j'étais assez malheureux pour la perdre, j'aimerais mieux aller vivre dans quelque colonie anglaise de l'Amérique que de retourner en France. Je ne saurais exprimer à V. M. les injustices que l'on m'y a fait essuyer depuis quelques mois, et j'ai été fort heureux de tirer d'abord à Hambourg trente deux mille livres; car on ne veut plus laisser sortir les quinze mille qui devaient m'être payées au commencement de Février. Mon frère m'a écrit que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de me payer les intérêts de cette somme, qu'il garderait jusques à ce qu'à la paix les choses prissent une autre face. Pour me chagriner davantage, les gens du roi ont dénoncé ma philosophie du bon sens au Parlement de Paris comme un livre impie, et il a été brûlé par la main du bourreau; l'arrêt qui le condamne, a été ensuite mis dans toutes les gazettes étrangères. Je prie V. M. de se souvenir que ce livre

eſt imprimé depuis vingt-trois ans, qu'il a été fait en Hollande, par conſéquent dans un pays où les Français n'ont aucune juriſdiction, que perſonne juſques ici en France ne s'était aviſé d'y trouver rien de contraire ni aux mœurs ni à la Divinité. Peut-on montrer plus de haine et de paſſion ? ces gens-là ne cherchent pas même à les couvrir, car ils ont fait brûler par le même arrêt le poëme de Voltaire ſur la religion naturelle, et ils ont eu l'inſolence de mettre dans leur arrêt qu'ils ont fait imprimer : *Poëme par le Sr. de Voltaire dédié au Roi de Pruſſe.* Ce qui m'afflige le plus, c'eſt que malgré tant de ſujets de me plaindre, je ſuis obligé de me taire, de diſſimuler, et d'attendre la paix pour ravoir ce qui me revient, et ſur-tout le bien de ma mère, qui a quatre-vingts ans paſſés. Mais je puis proteſter à V. M. que ſi j'avais le malheur de la perdre, j'aimerais mieux être privé de tout ce que j'ai dans le monde que de vivre dans un pays où de pareilles indignités ſont autoriſées. Si j'avais vingt ans de moins, je demanderais à V. M. la permiſſion de faire la campagne dans l'armée du prince Ferdinand. J'ai l'honneur, etc. 1759.

LETTRE XXI.

DU ROI.

Sans date.

Vous trouverez bien ridicule, mon cher Marquis, que depuis ſi long-temps je vous promette des nouvelles et que je ne vous en donne jamais : ce n'eſt aſſurément pas ma faute ; mais plutôt celle des

événemens qui se font attendre, et des distances que
1759. les courriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire soit politique, soit guerre, sinon que le maréchal Daun a fait camper sa nombreuse armée et que je suis encore en cantonnemens, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes nouvelles de Saxe; cela m'est très-agréable, et j'en serais plus ravi, si les coups avaient été plus décisifs: il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages sur nos ennemis: je les demande au ciel; mais comme je n'ai point de St. Siméon le stylite, ni de St. Antoine, ni de St. Jean Chrysostome, pas même de St. Fiacre, je doute que le ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant et encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque chose de bon à vous mander, vous le saurez tout aussi-tôt.

En attendant, mon cher Marquis, je m'amuse avec les Papes Nicolas et Adrien, avec l'Empereur Louis et le Roi Lothaire, avec Mesdames Teutberge et Valrade. Je suis sur le point de voir naître le grand schisme d'occident et je me sens porté à croire que tout l'univers à été imbécille depuis Constantin jusqu'à Luther, se disputant dans un jargon inintelligible sur des visions absurdes, et l'épiscopat établissant sa puissance temporelle à l'aide de la crédulité et de la sottise des princes et des nations: la suite de l'histoire de la religion, considérée en ce sens, présente un grand tableau aux yeux d'un philosophe et devient une lecture instructive pour quiconque pense et réfléchit sur l'esprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand service au bon sens en composant cette histoire. Vous allez faire un terrible

livre, à ce qu'il me paraît, mon cher Marquis ; si vous voulez ramaſſer toutes les contradictions et toutes les abſurdités des théologiens, vous vous engagez dans un énorme ouvrage. 1759.

Je vous crois grec comme Démoſthène ſur votre parole. Vous étiez déjà un grand Grec pour moi qui ne ſais que le *Pater emon;* auſſi y parut-il bien à ce ſouper où ſe trouva le Duc de Nivernois : où vous ſoutintes la moitié de la converſation en grec, et où je voulais un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des ſavans propos que vous tintes vous deux.

Pour moi je n'ai point profité à cette malheureuſe guerre comme vous; j'y ſuis devenu philoſophe pratique; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai ſu, et je n'ai appris qu'à ſouffrir patiemment les maux que je ne pouvais éviter. Adieu, mon divin Marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert, qui en vérité ſont du poids de notre monnaie courante. Je vous prie de bien conſerver votre ſanté et de vous reſſouvenir de vos amis, qu'un eſprit malin lutine par le monde ſelon ſon caprice.

Vale.

LETTRE XXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 avril.

SIRE,

1759. Vous avez permis que je priſſe la liberté de vous écrire quelquefois; je n'oſe cependant le faire auſſi ſouvent que je le ſouhaiterais, dans la crainte de détourner V. M. des choſes importantes dont elle eſt ſans ceſſe occupée; mais les ſuccès de vos armes dans la Bohème et les commencemens heureux de cette campagne me donnent trop de joie pour pouvoir m'empêcher d'en féliciter V. M. Je deviens tous les jours plus aſſuré que la fin de cette campagne vous rendra heureux et content à vos peuples, et qu'après vous être couvert de gloire, vous paſſerez à Potsdam et à Sans-Souci des jours fortunés, au milieu des choſes magnifiques que vous y faites et que vous y raſſemblez. Je ſais que vous avez à ſurmonter des difficultés qui étonneraient et même qui abattraient tout autre prince que vous; mais la même fermeté et la même prudence qui vous ont tiré d'affaire juſqu'aujourd'hui, vous conduiront à une paix durable et honorable. Je vous regarde comme l'Hercule moderne, vous êtes obligé de faire des prodiges; vous combattez contre une hydre; mais vous viendrez à bout d'en abattre toutes les têtes. Je ne m'aveugle pas, Sire, ſur la ſituation des choſes préſentes, je ſais qu'elles ſont dans un état très-critique; mais enfin, Sire, je juge du futur par le paſſé, et je ne doute pas qu'un calme heureux ne ſuccède bientôt

à tant de tempêtes. Je regarde la ligue d'aujourd'hui comme celle de Cambrai; elle ne produira ainſi qu'elle aucun effet et s'en ira de même en fumée. V. M. a bien tort de me dire que le mal d'autrui n'eſt que ſonge. Je vous l'ai déjà dit pluſieurs fois, Sire; mon ſort, par les arrangemens que j'ai pris, eſt ſi fort attaché à la conſervation de V. M., que ſi j'avais le malheur de la perdre, Dieu ſait ce que je deviendrais. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que j'irais plutôt à la Jamaïque où à la nouvelle Ecoſſe, que de retourner en France. Mais à propos de ma très-chère patrie, vous venez de mettre en deuil plus de trente femmes que vous avez rendues veuves par le changement des priſonniers de guerre; en revanche vous avez tari la ſource de cinquante fauſſes nouvelles que ces Meſſieurs publiaient tous les jours; c'était ainſi qu'ils payaient les politeſſes dont on les accablait. 1759.

J'ai reçu une lettre de Voltaire; il y avait quatre ans qu'il ne m'avait écrit; mais il n'a pu réſiſter à l'envie de ſavoir ce que je penſais du révérend père Malagrida et des autres jéſuites Portugais. Que dit V. M. de ces honnêtes gens? L'aventure du Roi de Portugal eſt une belle leçon pour tous les rois, et ſur-tout pour les rois proteſtans. C'eſt une choſe affreuſe que le Pape oſe ſoutenir d'infames parricides, et qu'un prince cruellement aſſaſſiné n'oſe pas chaſſer de ſes Etats les principaux auteurs de ſon aſſaſſinat. Voilà un beau ſujet pour faire ſous le nom d'un quaker un ſermon contre toutes les religions qui ont des prêtres. Si je n'étais pas encore incommodé et toujours ſouffrant de ma jambe, j'aurais déjà donné matière à une nouvelle brochure. J'ai l'honneur, etc.

EPITRE VI.

AU MARQUIS D'ARGENS.

En lui envoyant les lettres de Phiphihu que le Roi avait compoſées : elle contiennent une ſatire du Pape, qui avait envoyé au Maréchal Daun une toque et une épée bénites.

1759. MARQUIS, je vais ſur vos briſées,
Tantôt Suiſſe, (*) tantôt Chinois,
Je reſte incognito ſous ces formes uſées,
Et débite mes billeveſées
Contre ces potentats fournois,
Gens durs et de mauvais aloi.
Je révèle au Public, me cachant ſous un maſque,
La honte d'un pontife et les crimes des rois
Que ma plume en jouant, par un travers fantaſque,
Avec ménagement perfiffle quelquefois.
Je fais flèche de tous les bois.
Puiſque mon fer s'émouſſe, il faut bien que ma plume
Me venge des affronts dont l'ennui me conſume,
Et verſe ſelon ſon pouvoir
Les flots de la plaiſanterie,
Et d'une modeſte ironie,
Sur le Saint Père, unique eſpoir
De l'auguſte et fière héroïne
Qui reſpire le ſang et trame ma ruine;
Sur la cour ennemie et le cœur traître et noir
D'une princeſſe à haute mine,
Que dans le fond du nord où ſa grandeur domine,

(*) Il avait paru des Lettres d'un Suiſſe dans leſquelles le Roi développait la politique de la cour de Vienne.

Jadis Algarotti fut voir,
Sur ce prêtre insensé qui contre moi fulmine 1759.
L'anathême matin et soir,
Ayant au * * la cristalline,
En main le sceptre et l'encensoir:
Je l'avoûrai, ma conscience
Voudrait qu'avec plus d'indulgence
Je pardonnasse en bon chrétien
De tant d'affronts reçus l'irréparable offense.
Non, je n'en vois pas le moyen;
On nous dit, et chacun le pense,
Que le plaisir de la vengeance
Est un plaisir des Dieux, et pour le goûter bien
Je suis en ce moment païen.
Comment! par respect pour le trône
Nous faut-il laisser outrager,
Et flatteurs rampans ménager
Ces avortons de Tisiphone,
Ces rois qui n'épargnent personne,
Lorsque la force en main ils peuvent se venger?
Si j'avais du brillant génie
Reçu le rare don du ciel,
J'aurais plus finement su draper la manie
De ce tas d'écoliers qui de Machiavel
Ont fait leçon de perfidie,
Qui prêts à se canoniser,
Avec un air de modestie,
Ne parlent que de m'écraser.
Mais après les Lettres persannes,
Et les écrits d'un certain Juif,
Le lecteur fort rébarbatif
Rira de mes œuvres profanes,

Et d'un regard un peu trop vif
1759. Aux ongles connaiſſant la bête,
J'ai trouvé, dira-t-il, dans l'écrit que l'on fête
Au lieu d'un maître un apprentif.
Ah ! pauvre chantre d'Arcadie,
Ainſi tu te peinas en vain
Pour imiter la mélodie
Du roſſignol ou du ſerin,
Tes airs en ſont la parodie.

LETTRE XXIII.

DU ROI.

Sans date.

Je ſuis charmé, mon cher Marquis, de vous ſavoir arrivé à bon port à Berlin. C'eſt un grand voyage pour vous et voilà votre campagne achevée. En vérité je ſuis auſſi impatient que vous d'apprendre la reddition de Caſſel, et je commence à craindre que malgré tous les avantages du Prince Ferdinand, il ne faſſe un pas de clerc qui le recule d'autant qu'il eſt avancé. Les Français ſont muets comme des carpes, ils ne diſent rien aux Anglais. Enfin nous touchons à l'ouverture de la campagne, et probablement elle ſe fera avec les mêmes déſagrémens et dangers que la précédente. Je vous avoue que cela me rend rêveur et mélancolique quand j'y penſe. Je me dis ſouvent qu'on ne peut réſiſter au torrent des événemens qui nous entraîne, et à cette fatalité qui pouſſe les hommes comme les vents agitent les ſables et les flots. Cette conſolation n'eſt guère conſolante, mais

tout eſt dit. Je vous rends grâces de la deſcription que vous me faites de Sans-Souci. Dieu ſait ſi jamais j'y remettrai le pied. Cependant ce que vous m'avez dit m'a fait grand plaiſir. Je penſe à ce lieu comme les Juifs à Jéruſalem, ou comme Moïſe à la terre ſainte, où il voulut conduire le peuple d'Iſraël et où il lui fut interdit d'entrer lui-même. 1759.

Que vous dirai-je, mon cher Marquis, du Roi de Portugal? N*** a fait du mal par-tout et en fera, tant que les ſouverains ne feront pas comme Céſar, ſouverains pontifes chez eux. Ces gens abuſent trop impunément du nom de la religion, qui devrait être le plus grand frein du crime; ils s'armeñt du couteau ſacré qu'ils prennent ſur l'autel pour égorger les rois, et de la piété des faibles pour fonder ou étendre les vœux de leur cupidité et de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire eſt inconcevable; il faut qu'il ſoit un imbécille et ſon Cardinal ſecrétaire un ſcélérat à rouer vif; mais que nous font ces gens à préſent?

Je ſuis plus en peine de Caſſel ou de mes détachemens, que de tous les jéſuites de l'univers. J'ai ſans ceſſe devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté et un attachement inviolable à l'Etat; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite les yeux fermés dans une mer agitée de divers vents et ſans ſavoir où j'aborderai. C'eſt là le vrai fond de ce qui me regarde et de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité; cependant jugez vous-même ſi la philoſophie peut donner cette impaſſibilité parfaite à un homme né avec des paſſions vives?

Adieu, mon cher Marquis, écrivez-moi souvent.
1759. Faites mes complimens à la bonne Babet, et soyez persuadé de l'estime que je vous conserverai toute ma vie.

LETTRE XXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 mai.

SIRE,

J'ai reçu les vers que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer. Comment peut-on être occupé du commandement d'une armée de cent mille hommes, et trouver encore le temps de faire des vers aussi ingénieux, et infiniment plus corrects que ceux de la Fare et de Chaulieu? Vous exécutez tout ce que vous voulez; et je crois que si vous en aviez la fantaisie, vous feriez en même temps un admirable plan de bataille, et un sermon aussi beau que le font ceux de Saurin.

J'avais déjà vu dans tous les papiers publics cette toque et cette épée que le pape a envoyées au Maréchal Daun: je voulais engager le gazetier de Berlin à mettre dans sa gazette que le Prince Ferdinand attendait de Londres un chapeau et une épée bénits par l'archevêque de Cantorbéry; et qu'on ne doutait point chez tous les protestans que la bénédiction de Cantorbéry ne fût plus efficace que la romaine. Il faudrait accabler de plaisanteries les Autrichiens et les Français: ces gens-là publient cent

sottises qui font beaucoup d'impression, et on les laisse faire. Au lieu de tant de mauvais sermons que font nos ministres, pourquoi ne prennent-ils pas occasion d'écrire une lettre pastorale dans laquelle ils feraient voir la ruine entière du protestantisme, si les ennemis de V. M. viennent malheureusement à bout de leurs desseins? J'écrirais bien quelque brochure à ce sujet; mais c'est en allemand qu'il faut que soit fait un pareil ouvrage, pour être répandu parmi le menu peuple et lu de tout le monde. Je n'ai vu qu'une seule pièce en faveur de la bonne cause qui soit écrite avec goût; c'est une lettre sur les libelles; je vous ai d'abord reconnu, Sire, et vous pouvez être assuré qu'à la cinquantième ligne j'étais aussi certain que vous étiez l'auteur de cet ouvrage que si vous me l'eussiez dit. On l'a traduit en allemand, et par là il devient encore plus utile. 1759.

J'aurais envie de faire une feuille tous les mois sous le titre de *Mercure de Harbourg*, dans lequel je tournerai en ridicule sans aigreur et sans invectives toutes les impertinences que publient les ennemis. Je ferai imprimer cet ouvrage en français et en allemand; personne ne saura que j'y travaille que celui qui le traduira, car le traducteur deviendra aussi nécessaire que l'auteur, puisque c'est le peuple qu'il faut instruire, et les gens qui parlent français en Allemagne ne font qu'un petit objet, eu égard à ceux qui n'entendent que l'allemand. Si V. M. ne désapprouve pas mon idée, je commencerai dès qu'elle me fera savoir sa volonté. Il me paraît que ce projet peut être utile pour la publication de quelques pièces que V. M. s'amuse à faire et que j'insérerai dans le Mercure de

——— Harbourg, comme venant des auteurs ſous le nom
1759. deſquels il plaira à V. M. de mettre ſes ouvrages.

Je ne ſuis point étonné des ſottiſes et des impertinences de pluſieurs officiers Français; je les avais prévues, et V. M. peut ſe rappeler que j'eus l'honneur de lui dire à Breslau pourquoi elle avait la complaiſance de placer un tas de jeunes étourdis dans ſa capitale. Je n'en ai, grâce au ciel, pas vu un ſeul pendant tout le ſéjour qu'ils ont fait dans cette ville. Dieu les maintienne en joie à Spandau! Tout ce que je puis dire à V. M., c'eſt que nous n'entendrons plus à chaque inſtant quelque nouvelle qui n'avait aucune réalité, et qui pourtant ne laiſſait pas que d'inquiéter pendant deux ou trois jours tous les honnêtes gens de Berlin. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXV.

DU ROI.

Sans date.

Oui, mon cher Marquis, j'ai fait des fautes, et le pis eſt que j'en ferai encore. N'eſt pas ſage qui a envie de l'être. Nous reſtons toute notre vie tels à peu près que nous ſommes nés. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans les circonſtances préſentes, c'eſt que toutes les fautes deviennent capitales; cette ſeule idée me fait frémir. Repréſentez-vous le nombre de nos ennemis irrités de ma réſiſtance, leurs efforts pernicieux et redoublés, et l'acharnement avec lequel ils voudraient m'accabler: voyez le deſtin de l'État ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les

belles

belles eſpérances que vous donne votre prophète —— 1759.
s'évanouiront comme la fumée que le vent chaſſe et diſſipe en un moment.

Pour me diſtraire de ces images triſtes et lugubres, qui rendraient à la fin mélancolique et hypocondre juſqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure: elle me fait illuſion ſur ma ſituation préſente et me procure ce que les médecins appellent *de lucides intervalles;* mais auſſitôt que le charme eſt diſſipé, je retombe dans mes ſombres rêveries; et mon mal, qui avait été ſuſpendu, reprend plus de force et d'empire. A propos, votre Iroquois eſt en pleine fonction; il peut même dès aujourd'hui, ſans paſſer pour homicide, tuer autant d'autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des complimens ſur mes vers, qu'aſſurément ils ne méritent pas. Mon eſprit n'eſt pas aſſez tranquille, et je n'ai pas aſſez de temps pour les corriger; ce ſont des eſquiſſes, ou plutôt des avortons, qu'un démon poétique me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, et qui vous paraiſſent moins mauvais, quand vous les rapprochez de la ſituation affreuſe où je me trouve. Ecrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, et n'oubliez pas un pauvre philoſophe, qui peut-être pour expier ſon incrédulité, eſt condamné à trouver ſon purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite paix, ſanté et contentement, en vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE XXVI.

DU ROI.

Sans date.

—— Je vous avoue, mon cher Marquis, que je ſuis très-
1759. fâché de paraître devant le public en qualité de poëte; tous ces gens ſont en mauvaiſe réputation; le jugement le moins défavorable qu'on en porte, c'eſt qu'ils ſont fous. Pour le dictionnaire des athées, il eſt du dernier ridicule. J'ai été un peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de la Beaumelle pour collègue; ce miſérable n'a jamais penſé, et il ſe trouve du nombre de ceux qui font honte à la philoſophie par faibleſſe, comme ces transfuges qui ſe ſauvent des armées par lâcheté. Une des ruſes dont les théologiens ſe ſervent avec le plus de ſuccès, eſt celle de confondre les libertins et les philoſophes. Ces premiers, qui ſe livrent plutôt aux ſaillies impétueuſes de leur tempérament qu'à leur raiſon, ſe jettent ſouvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la ſuperſtition. C'eſt là que les théologiens triomphent, et les conſéquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes qui n'en ont aucune, leur fourniſſent leurs meilleures armes. Mais après tout j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, et il me faut recourir à la plus fine induſtrie et aux plus excellens ſtratagêmes pour réſiſter aux démons politiques qui me perſécutent impitoyablement. Ces idées abſorbent toutes les autres dans mon eſprit, comme un violent mal rend inſenſible à un moindre. Enfin,

mon cher Marquis, je ne suis bon à rien qu'à guerroyer, puisque tel est mon fâcheux destin. 1759.

Ecrivez-moi toujours et soyez persuadé de mon amitié. Adieu.

LETTRE XXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 Mai.

SIRE,

Je n'ai jamais rien lu d'aussi plaisant que votre bref du pape, et votre lettre du prince de Soubise: je suis persuadé que les ennemis mêmes de V. M. seront forcés d'avouer qu'on ne peut rien voir de plus ingénieux.

J'ai changé le plan de mon ouvrage, et le titre. Je prendrai celui-ci, qui me paraît plus intéressant et plus conforme à mon idée: *Mémoires de l'académie des nouvellistes du café de Saint James.* Je feindrai que quelques Anglais ont formé une société dans laquelle chacun est obligé de lire à toutes les assemblées quelques pièces politiques. Voilà le moyen de placer à chaque séance de la prétendue académie toutes les satires que je voudrai. Le titre de mon ouvrage me fournira encore l'occasion de tourner bien des choses en ridicule; et je tâcherai de faire un livre qui soit assez intéressant pour être lu, même à la fin de la guerre et lorsqu'il aura perdu le prix de la nouveauté. Enfin, Sire, si vous voulez bien m'aider et faire valoir mon projet en m'en-

1759. voyant ce que vous ferez dans vos momens de loisir, je suis assuré que mon ouvrage réussira; je compte d'en envoyer dans sept ou huit jours à V. M. la première partie imprimée.

Le bref du pape m'a paru si plaisant, que je le traduirai en latin, et je le ferai imprimer en deux colonnes, le latin d'un côté et le Français de l'autre: ce qui lui donnera encore un plus grand air de vraisemblance, parce que tous les brefs du pape sont toujours en latin, lorsqu'ils sont adressés à la cour impériale, ou aux ministres de cette cour.

Dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., le bruit se répand dans la ville que le prince Henri est entré dans Nuremberg, et que V. M. a repoussé et battu un gros corps d'Autrichiens. Je suis persuadé, Sire, que vous ferez dans cette campagne tout ce qu'il faut pour vaincre vos ennemis de tous les côtés, et je ne doute pas d'avoir le bonheur de vous revoir tranquille à Potsdam à la fin de cette année, comblé de gloire et jouissant d'une parfaite santé; car selon moi ce dernier article est aussi important au bonheur des héros qu'il l'est à la tranquillité de nous autres pauvres simples mortels.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

Reich-Hennersdorf, 28 Mai.

JE suis si occupé ici, mon cher Marquis, de nos sottises héroïques, que je crains fort de vous seconder faiblement dans votre louable projet. Je n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occasion. Ma tâche sera bien difficile à remplir. L'ennemi que j'ai vis-à-vis de la Silésie est de quatre-vingt-dix mille hommes; j'en ai à peu-près cinquante mille pour lui résister. L'embarras commencera à se faire sentir dès que les armées entreront en campagne; il faudra beaucoup d'adresse, d'art et de valeur pour se tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg; ce serait une très-grande faute, s'il avait poussé cette pointe dans les circonstances présentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Russes. Il n'est pas temps encore de chanter victoire, ni de présager l'avenir; le gros de la besogne, le nœud de la difficulté nous attend, et il faut voir ce que le destin ordonnera des événemens; quels qu'ils soient, ils ne dérangeront pas ma philosophie. Pour ma santé, et pour le contentement de mon cœur, ce sont des choses auxquelles je ne pense pas et qui me sont très-indifférentes. Je vois bien, mon cher Marquis, que vous êtes séduit comme le Public. Ma situation peut jeter peut-être un certain éclat de loin; mais si vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une 1759.

——— groſſe et épaiſſe fumée. Je ne ſais preſque plus s'il
1759. y a un Sans-Souci dans le monde; quel que ſoit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin, mon cher Marquis, je ſuis vieux, triſte et chagrin. Quelques lueurs de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps: mais ce ſont des étincelles qui s'évanouiſſent, faute d'un braſier qui les nourriſſe; ce ſont des éclairs qui percent des nuages orageux et ſombres. Je vous parle vrai; ſi vous me voyiez, vous ne reconnaîtriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard griſonnant, privé de la moitié de ſes dents, ſans gaieté, ſans feu, ſans imagination; et moins que les veſtiges de Tuſculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets, moins des années que des chagrins; voilà les triſtes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent préciſément dans les diſpoſitions où doit être un homme deſtiné à ſe battre à outrance; avec ce détachement de la vie on ſe bat de meilleur cœur, et l'on quitte ce ſéjour ſans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de ſang, conſervez votre bonne humeur, juſqu'à ce qu'un juſte ſujet d'affliction vous arrive; et mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que de mon côté j'emploierai le peu de talens que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée et de canon. Adieu, cher Marquis. Que le ciel vous conſerve en paix et ſous ſa ſainte garde!

LETTRE XXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 18 Juin.

SIRE

J'AURAIS eu l'honneur d'écrire plutôt à V. M., si l'on pouvait venir à bout des imprimeurs; ces gens-là ne finissent jamais. J'ai suspendu pour quelques jours mes *Mémoires de l'académie des nouvellistes*, parce que j'ai cru que je pouvais faire quelque chose de plus utile dans un goût sérieux. Voici deux lettres sous le nom d'un ministre du saint évangile. Dans la première je me suis proposé de prouver que l'objet de la maison d'Autriche et celui de la France avait été dans tous les temps d'anéantir la réformation: dans la seconde lettre j'ai montré que l'Autriche et la France croyaient que le moment de l'exécution de leur dessein était arrivé. 1759.

Si j'avais cette éloquence vive et persuasive que la nature vous a accordée si libéralement, j'aurais pu faire quelque chose de très-bon; mais outre la médiocrité des talens que le Ciel m'a donnés, la faiblesse de mon corps s'est communiquée à mon ame, et mon esprit n'est guères moins énervé que mes organes. J'ai tâché de réparer par l'exposition de la vérité les défauts de l'orateur, et j'ai eu recours à la raison toute nue, ne pouvant la présenter avec des ornemens qui l'auraient rendue plus convaincante. C'est cette raison qui a fait trouver grâce à cet ouvrage auprès des lecteurs: et puisque

ces lettres ont été plus heureuſes que je n'oſais m'en
1759. flatter, je compte d'en publier encore cinq ou ſix nouvelles, ſi j'ai la force de les faire.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le bref du pape avec la traduction latine. Il y a plus de ſel et plus d'imagination dans cette pièce que dans tout ce qu'on a publié et qu'on publiera pendant le cours de cette guerre.

Perſonne ne ſait que je ſuis l'auteur des lettres que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; l'imprimeur même qui les imprime l'ignore; il n'y a que M. de Beauſobre à qui j'en aye fait la confidence, qui eſt chargé de l'impreſſion. Je ſupplie V. M. de ne point me nommer, car tout le public eſt perſuadé que cet ouvrage eſt véritablement écrit par un miniſtre du ſaint évangile, et nous perdrions tout le fruit qu'on peut en retirer, ſi l'on ſavait que c'eſt la production d'un auteur dont les livres ont été brûlés dans pluſieurs pays pour cauſe d'irréligion.

J'aurais un grand beſoin de prendre les eaux minérales à Sans-Souci, ſi vous vouliez bien me permettre d'y aller pour une quinzaine de jours. Je ſouhaiterais calfeutrer mon pauvre étui, qui s'en va périſſant de tous côtés. Les médecins m'aſſurent que les eaux et l'exercice me feront grand bien. Je me promène ici en carroſſe, mais l'on veut que je marche à pied.

Je n'ai point fait encore paraître la lettre de M. de Soubiſe, parce que je la garde pour mes *Mémoires des nouvelliſtes*; j'y travaillerai dès que j'aurai fait encore deux lettres du miniſtre réfugié.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXX.

DU ROI.

Sans date.

Vos deux lettres, mon cher Marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée, cela eſt admirable. J'aurais ſeulement voulu que vous euſſiez été inſtruit d'une anecdote à l'égard de la ſeconde, c'eſt que la France a fait déclarer à la république de Hollande, qu'elle avait à la vérité intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne ſerait point queſtion du Prétendant. Cette petite inadvertance peut ſe corriger facilement, et il n'y a qu'à dire que la France ne voulant pas nommer le Prétendant, de crainte de rendre ſon entrepriſe odieuſe, ne pouvait pourtant l'entreprendre qu'en ſa faveur. Vous vous moquez, mon cher, et de moi et de mon bref du pape; le mettre en parallèle avec vos lettres, c'eſt comparer une épigramme de Rouſſeau à l'Enéide de Virgile; je ſais me rendre juſtice, et mon cerveau glacé du nord ne peut ſe comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'eſprit plus vif que mes chers compatriotes: nous n'oſons prétendre à l'eſprit; encore ſommes-nous trop heureux, ſi dans deux époques de notre vie, l'on nous trouve du bon ſens. Vous avez des ailes, et je me traîne ſur des béquilles. N'inſultez point du haut de votre gloire à ma misère, et ſouffrez que je rampe ſur vos pas dans une carrière que vous fourniſſez d'une courſe rapide. 1759.

1759. Je ne trahirai point votre ſecret; vous ſavez que le premier vœu qu'on exige des politiques, eſt adreſſé au dieu du myſtère. Pour moi malheureux, qui ſuis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres et jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir ma langue dans la barrière de mon ratelier, et par conſéquent votre ſainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les lettres qu'ont produites les pieux effets de ſon zèle pour le proteſtantiſme.

J'ai une douzaine de points à obſerver à préſent dans la poſition où je me trouve, qui me cauſent de telles diſtractions, qu'il m'eſt impoſſible de fournir des matériaux de perſifflage. La campagne précoce que Daun a annoncée ſe réduira à *ſemper auguſtus*, ſobriquet qu'on avait donné aux armées autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher, vous ſavez que ma maiſon et ce que la fortune m'a laiſſé de biens, eſt fort à votre ſervice; j'exige pour loyer de la maiſon, que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, et ſi le vieux jardin et le chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher Marquis, prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cauſe, ſur-tout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu ſans doute, puiſqu'ils ſont obligés de guerroyer toujours.

LETTRE XXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 juillet.

SIRE,

VOUS avez trop de bonté d'approuver mon ouvrage; je n'ai d'autre mérite que celui d'un zèle véritable, et c'eſt en faveur de ce zèle que V. M. veut bien m'encourager. J'ai d'abord réparé la faute qu'elle m'a indiquée, et j'ai ſuivi dans la nouvelle lettre que j'ai l'honneur de lui envoyer l'idée qu'elle a bien voulu me donner. 1759.

J'ai employé la première partie de cette troiſième lettre à montrer que la France ne pouvait avoir d'autres vues, quoiqu'elle cherche à les cacher, que celles d'agir en faveur du Prétendant. J'ai réfuté dans la ſeconde partie les raiſonnemens que j'ai entendu faire quelquefois à Hambourg à des Allemands, et à des négocians Hollandais. J'ai ſur-tout appuyé ſur le ridicule de ſe laiſſer ſéduire aux éloges outrés que l'on fait de la reine de Hongrie et du roi de France, parce que j'ai vu bien des gens être la dupe de ces éloges. Je me flatte que V. M. trouvera que j'ai traité cet endroit avec toute la modération poſſible. Je cherche à prendre un air d'impartialité, qui peut ſervir mieux que la trop grande vivacité. Ce qui me fait plaiſir, c'eſt que ces lettres ſe débitent en allemand; cela pourra les rendre utiles; ſans cela elles l'auraient été fort peu. Je ne connais pas davantage le traducteur, que je ſuis

connu de lui. Tout le monde eſt ici perſuadé que
1759. les lettres françaiſes ſont véritablement faites par un miniſtre, ou du moins par un bon proteſtant.

Je remercie V. M. de la bonté qu'elle a de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. M dès que j'y ſerai arrivé, et de l'inſtruire de ce qu'elle ſouhaite ſavoir. Puiſſé-je avoir le bonheur de la voir bientôt comblée de gloire et jouiſſant d'une tranquillité parfaite dans ce beau ſéjour qu'elle continue de faire embellir!

Je joins aux lettres françaiſes deux exemplaires des deux premières allemandes, ſi par haſard V. M. avait envie de les faire lire à quelqu'un qui n'entendît pas le français. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXII.

DU ROI.

Sans date.

Je vous écrivis hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun eſt à Cotbus, il marche ſur Luben et Berlin. Fuyez ces malheureuſes contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Ruſſes de nouveau entre-ci et Francfort. Vous pouvez croire que c'eſt une réſolution déſeſpérée. C'eſt l'unique reſſource qui me reſte pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau-de-vie à ces troupes découragées, pour eſſayer par ce moyen de leur inſpirer plus de valeur; mais je ne me promets rien du ſuccès. Ma

seule consolation est que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois; fuyez et attendez l'événement, pour pourvoir à votre sureté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, et vous pouvez compter que j'en conserverai jusqu'au dernier soupir un souvenir reconnaissant. 1759.

LETTRE XXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 14 août.

SIRE,

Il ne vous arrive que ce qui est arrivé à César, à Turenne, et plusieurs fois au grand Condé. Si vous prenez sur vous de vous posséder, de soigner votre santé, et de faire usage des ressources que vos lumières vous fourniront, tout sera bientôt réparé. Je meurs de douleur de ne pas être auprès de vous pour pouvoir vous dire sans cesse ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Au nom de votre peuple, au nom de votre gloire qui sera à jamais immortelle malgré les événemens fâcheux qui peuvent vous arriver, ne vous livrez point à des mouvemens, qui en altérant votre santé, sont plus nuisibles à votre peuple que la perte de plusieurs batailles. Songez que Louis XIV a éprouvé les plus grands revers, et qu'il passe pour plus grand d'avoir su les soutenir, que pour avoir conquis nombre de provinces. Quel est votre but ? de défendre votre Etat, et si

1759. vous venez à manquer à cet Etat, il eſt perdu à jamais et ſans reſſource. La paix faite dans certaines occaſions n'eſt ni honteuſe, ni préjudiciable. Quel eſt le prince, le héros qui n'ait pas été forcé de céder quelquefois au torrent des événemens ? Enfin, Sire, je vous adore, vous le ſavez. Si vous périſſez, votre peuple vous accuſera éternellement de ſon malheur; ſi vous vivez, de quelque façon que les choſes tournent, il vous adorera, car vous ſeul pouvez le ſauver du malheur où il tomberait en vous perdant. Excuſez, Sire, la liberté que je prends, mais elle eſt pardonnable dans un homme qui, s'il avait cent vies au lieu d'une, les donnerait avec plaiſir pour vous voir heureux. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 21 août.

SIRE,

Je ſuis au déſeſpoir de n'être pas auprès de vous; mais puiſque vous me l'ordonnez, je m'éloignerai de quelques milles de Berlin. Je vais attendre à Tangermunde la nouvelle de la victoire que vous remporterez ſur vos ennemis. Ce n'eſt pas la valeur ni la bonne volonté qui a manqué à votre infanterie, mais la chaleur exceſſive qu'il a fait le jour de la bataille avait épuiſé ſes forces: la nature n'en a accordé qu'une certaine quantité aux hommes; quelque courageux qu'ils ſoient, ils ne peuvent cependant s'élever au-deſſus de cette même nature. Je ſuis

convaincu qu'ils répareront leur faute à la première occaſion, et que vous retrouverez de véritables ſoldats pruſſiens. La fortune, pour vous avoir abandonné une ſeule fois, ne vous a point tourné le dos. Dès que vous voudrez ſonger à la conſervation de votre perſonne, les choſes prendront bientôt une face riante. Je voudrais pour tout au monde être auprès de vous. J'aurais un million de choſes à vous dire, et je vous prouverais, malgré votre douleur, que votre perte ſeule peut entraîner celle de l'Etat. Vivez, conſervez-vous, quelles que ſoient les affaires, tôt ou tard elles deviendront bonnes. Et quand même, Sire, la perte de la bataille nous aurait amené à Berlin les ennemis, ce qui n'eſt pourtant pas arrivé, parce que nous aurions payé une contribution, tout aurait-il donc été détruit? Penſez, Sire, que le prince Ferdinand peut, s'il veut, aujourd'hui entrer en Franconie, dévaſter cette partie de l'empire qui nous eſt contraire, et forcer une partie des Autrichiens à courir vers la Bohème. Vous avez perdu, mais vos ennemis ont encore plus perdu que vous. Je connais votre ſenſibilité, Sire, et c'eſt elle que j'appréhende plus que vos ennemis. Il eſt vrai qu'il eſt bien fâcheux qu'un roi qui s'expoſe plus que les ſimples ſoldats, ſoit abandonné de ces mêmes ſoldats; mais enfin, Sire, s'ils font des merveilles à la première occaſion, tout sera réparé, et ils les feront ces merveilles, parce que je ſuis aſſuré que V. M. les ramènera à leur devoir, par l'eſpérance de la récompenſe, et par l'aſſurance de l'oubli du paſſé. 1759.

J'ai répondu à M. Bernouilli, ainſi que V. M. m'a fait la grâce de me l'ordonner. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Wolffenbuttel, 9 ſeptembre.

SIRE,

1759. Je vais me rendre à Berlin; j'y attendrai les nouveaux ordres de V. M. et je ſuis toujours prêt à aller où vous ſouhaiterez. Je vous ſupplie, Sire, de n'avoir aucun égard à ma ſanté; quand elle ſerait encore plus faible, elle deviendra forte dès le moment que je pourrai avoir le bonheur de vous voir.

Quand j'arrivai à Tangermunde, tout était ſi rempli d'étrangers, qu'il me fut impoſſible de trouver un logement. Je ne voulus pas reſter dans des villages à cauſe des petits partis de l'armée de l'Empire qui rôdaient aux environs de Magdebourg et de Halberſtadt, et je pouſſai ma route juſqu'à Wolffenbuttel, où je ſuis encore, et d'où je partirai demain. Je n'ai jamais douté, Sire, que vous ne réparaſſiez bientôt l'échec de la dernière bataille, et je ſuis convaincu que tout ira bien à la fin, et beaucoup mieux que vous ne le penſez, pourvu que vous conſerviez votre perſonne; c'eſt en elle ſeule que réſide la conſervation de votre Etat. V. M. aura ſans doute vu la lettre du Maréchal de Belle-Isle qu'on a trouvée à Detmold dans les papiers du Maréchal de Contades. Il n'y a rien de ſi affreux que les projets de renouveler dans le pays de Hanovre les horreurs du Palatinat, et de faire *un déſert avant le mois de Septembre* (ce ſont les propres termes de M. de Belle

Isle

Isle) de cet électorat. Cet homme deviendra le mépris de tous les honnêtes gens dans quelques partis qu'ils soient. Je ne doute pas que le Roi d'Angleterre ne pense dorénavant sérieusement aux affaires de l'Allemagne; il connaît aujourd'hui ce qu'il doit attendre de ses ennemis; que deviendraient ses états en Allemagne, si malheureusement vous veniez à succomber? Si l'on a découvert par cette lettre jusqu'où va la fureur du ministère de France, on y a vu d'un autre côté l'état misérable de leurs finances, puisque le Maréchal écrit que sans les contributions que Fischer doit lever, il est impossible de subvenir aux besoins les plus pressans de l'armée. Que sera-ce donc si les Anglais font quelque coup d'éclat avant la fin de cette année? 1759.

Je ne doute pas que vous n'ayez encore bien des peines et des travaux avant la fin de la campagne; mais pour mener les choses à une heureuse fin, vous n'avez pas besoin de vaincre, mais de temporiser. La guerre défensive est la ruine de vos ennemis. Il faut que la campagne finisse dans six semaines, les neiges et les glaces vous rendront la tranquillité. Comment vos ennemis pourront ils vivre dans un pays où ils n'ont ni vivres, ni magasins? Quel argent immense faudra-t-il l'année proechaine aux Français pour continuer la guerre et pour payer les subsides à des alliés qui, sans ces mêmes subsides, ne peuvent agir. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

Cotbus, 17 septembre.

1759. VOILA Berlin à la vérité hors de danger. Les Ruſſes ſont à Guben et à Forſt; mais je ſuis encore environné d'embarras cruels, de pièges et d'abymes. Il eſt fort aiſé, mon cher Marquis, de dire *il faut faire une guerre défenſive*; mais j'ai un ſi grand nombre d'ennemis que force m'eſt d'embraſſer l'offenſive par néceſſité. Je ſuis ici dans un triangle où j'ai les Ruſſes à gauche, Daun à droite et les Suédois à dos. Faites la guerre défenſive, je vous en conjure. C'eſt tout le contraire; je ne me ſoutiens juſqu'ici qu'en attaquant tout ce que je puis, et en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'eſt poſſible. Je fais depuis la guerre mon noviciat de zénoniſme; je crois, ſi cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impaſſible qu'Empedocle et que Zénon même. Non, mon cher Marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penſerai à vous revoir que lorſque l'hiver aura établi une bonne trève pour ſix mois Entre-ci et ce temps il y aura bien du ſang de verſé et beaucoup d'événemens bons et mauvais qui nous éclairciront de notre ſort. Adieu. Je vous embraſſe, mon cher Marquis.

LETTRE XXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 septembre.

SIRE,

JE connaissais à V. M. toutes les qualités de César, mais je ne savais pas qu'elle y joignît celles du grand Amiral de Coligny, plus craint, plus admiré, plus redoutable à ses ennemis après la perte d'une bataille qu'avant le combat. Voilà vos affaires remises entièrement, ou peuts'en faut. Votre armée a cédé la victoire à vos ennemis, mais vos lumières les ont privés de tout le fruit qu'ils auraient pu remporter de leur avantage. 1759.

Pendant que vous remettez les affaires au point de finir la campagne heureusement, les Anglais viennent de hâter la paix en détruisant la flotte française. Il ne reste pas un seul vaisseau à la France dans toute la Méditerranée, et les Anglais peuvent y donner la loi avec une seule escadre de trois ou quatre vaisseaux. Et voilà la prétendue descente en Angleterre évanouie, le Canada perdu, car je ne doute pas que Québec ne soit pris dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. La flotte de Brest n'oserait sortir; les Français sentent trop que si elle était battue, leur marine serait entièrement ruinée et anéantie. Toutes les colonies de l'Afrique et de l'Amérique, toutes les côtes du royaume sont en proie aux Anglais. De quel endroit les Français pourront-ils tirer de l'argent pour suppléer

—— à celui qu'ils ont déjà dépenſé avec tant de profuſion ?
1759. Les parlemens refuſent obſtinément d'enrégiſtrer les nouveaux impôts. Enfin la défaite de la flotte de la Clue coûte cinq mille matelots pris ou noyés, perte irréparable pendant vingt ans. Lorſque l'on conſidère toutes ces circonſtances, il eſt naturel d'en conclure que ſi les Anglais offrent aux Français une paix tant ſoit peu raiſonnable, ils l'accepteront, et quitteront leurs alliés, s'ils ne veulent pas concourir à une paix générale. Je ſuis perſuadé, Sire, que les Français ont déjà renoncé à s'emparer de l'électorat de Hanovre; toutes les démarches qu'ils font encore, ne ſont que de vaines oſtentations. *Le défert* du Maréchal de Belle-Isle eſt une chimère dont la bataille de Minden aura défabuſé le miniſtère de Verſailles; ajoutez à tout cela les neiges et les glaces qui vont venir dans trois ſemaines, les avantages que le Prince Henri et le Général Finck ont remportés, et vous conviendrez, Sire, que j'ai raiſon de dire que la fin de la campagne va bientôt redonner aux Anglais, le moyen d'offrir aux Français une paix qu'il faut qu'ils acceptent bon gré ou malgré, pour peu qu'elle ſoit raiſonnable. J'ai toujours penſé, Sire, et j'en ſuis encore fermement convaincu, que cette ligue monſtrueuſe qui s'eſt formée contre V. M. aura la fin de celle de Cambray. Enfin, Sire, tout ira bien, pourvu que vous conſerviez votre perſonne, ſi précieuſe à votre Etat, et à laquelle eſt attaché non-ſeulement le bonheur de tous vos ſujets, mais la liberté de toute l'Allemagne. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 6 octobre.

SIRE,

UNE femme nommée Madame Tagliazuchi, qui m'avait toujours été inconnue, m'écrivit hier qu'elle 1759. s'adreſſait à moi pour que j'avertiſſe V. M. qu'elle avait des choſes de la plus grande conſéquence à lui révéler et qui regardaient directement votre perſonne. J'envoyai ſur-le-champ chercher cette femme; elle me dit qu'elle était l'épouſe du poëte qui fait les opéra. Je lui demandai d'abord, ſi ce qu'elle ſavait, regardait quelque attentat contre la perſonne de V. M.; elle me dit que non, et que ce qu'elle voulait déclarer, était cependant très-important, quoiqu'il ne regardât pas la perſonne ſacrée de V. M. Je la queſtionnai beaucoup, mais elle ne voulut jamais s'ouvrir entièrement à moi; diſant toujours qu'elle ne confierait ſon ſecret qu'à V. M. ou à la perſonne à qui V. M. m'écrirait de lui dire de s'adreſſer. Cependant, Sire, quoique cette femme ait voulu me faire un myſtère de ſon ſecret, je crois l'avoir découvert par les queſtions captieuſes que je lui ai faites, et voici ce que je penſe: cette femme eſt née ſujette de la Reine de Hongrie, elle voyait ici beaucoup d'officiers étrangers et ſur-tout des Italiens; quelqu'un de ces officiers aura cru cette femme capable d'entretenir une correſpondance et de donner des avis à la cour de Vienne. Soit que cette femme ait d'abord été ſéduite et que la crainte de ce

qui pouvait lui arriver, l'ait fait changer de deſſein,
1759. ſoit qu'elle n'ait agi que pour tromper la cour de Vienne et pour ſe faire un mérite auprès de vous; il eſt certain qu'elle m'a dit dans la converſation, qu'elle avait des pièces très-importantes. Je ne doute pas même qu'elle ne remette des chiffres que la cour de Vienne lui aura fait donner par ceux qu'elle aura chargés de la corrompre, et ces chiffres pourront être utiles à V. M. pour déchiffrer d'autres lettres. Ce qui me fait croire qu'elle a des chiffres, c'eſt que je lui dis qu'elle feſait ſagement d'être fidelle à V. M. et qu'on aurait bientôt connu ſon infidélité, ſi elle eût lié quelque correſpondance avec la cour de Vienne, à moins d'avoir un chiffre; elle me répondit que cette difficulté ne l'aurait pas embarraſſée, ſi elle avait voulu manquer à ce qu'elle vous devait. Enfin, Sire, lorſque V. M. nommera quelqu'un à qui cette femme doit s'adreſſer, vous ſerez bientôt inſtruit de tout. Je prie donc V. M. de vouloir me mander ce que je dois dire à cette femme, qui me preſſe pour avoir une réponſe de V. M. et qui m'aſſure que ce qu'elle a à découvir eſt très-important et ne ſouffre aucun délai. Enfin, Sire, quand il ſerait vrai que tout ceci ne fût qu'une tête italienne qui ſe ferait échauffée et qui aurait pris des chimères pour des vérités, ce qui pourrait encore bien être, car cette femme ne paraît rien moins que prudente et tranquille; je crois cependant que la peine qu'on aurait priſe de ſavoir ce qu'elle veut déclarer, ſerait ſi légère, qu'on ne la regretterait pas, quand même on découvrirait que cette femme n'eſt qu'une folle. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 octobre.

SIRE,

J'AURAIS bien peu profité, si après avoir vécu vingt ans avec des gens sensés en Allemagne, j'avais conservé une cervelle provençale. Vous verrez, Sire, par le mémoire que m'a remis Madame Tagliazuchi de quoi il est question, et vous déciderez ensuite. Si V. M. ne m'avait point écrit en propres termes : *quoi que cette femme puisse vous dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi*, j'aurais prié le Commandant de faire arrêter le nommé Ranuzzi, jusqu'à ce qu'elle eût mandé ce qu'elle veut qu'on en fasse, cet homme me paraissant un espion des plus avérés ; mais je me suis contenté de dire à Madame Tagliazuchi que si cet homme sortait de Berlin avant la réponse de V. M., elle en répondrait, et elle m'a assuré qu'elle le retiendrait. 1759.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XL.

DU ROI.

Sans date.

VOUS voyez, mon cher Marquis, que les mystères de Madame Tagliazuchi étaient des misères, comme je l'avais prédit ; j'ai cependant ordonné qu'on arrêtât ce manan, si grand corrupteur : pour savoir

1759. mes ſecrets, il faut me corrompre moi-même, et cela n'eſt pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puiſées dans des ſources bourbeuſes, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je ſuis ici au même point où j'étais il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu; il prépare tout pour ſa marche; cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Ruſſes. Mais ceci fini, il me reſte encore une bonne tâche à remplir. Je ſuis malade; cela ne m'arrêtera pas et je ſerai fidèle à mes devoirs tant qu'il me reſtera des forces.

Je travaille encore ſur Charles XII. Mon ouvrage n'eſt qu'un enchaînement de réflexions : cela veut être fait avec ſoin, à tête repoſée : ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en eſt venue, parce que je me trouve préciſément ſur le lieu que Schulenbourg a rendu fâmeux par ſa retraite. Sans ceſſe occupé d'idées militaires, mon eſprit, que je veux diſſiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrais le fixer à préſent ſur d'autres ſujets. La guerre finie, je ſolliciterai une place aux invalides; c'eſt où j'en ſuis réduit. Si vous me revoyez jamais, vous me trouverez bien vieilli : mes cheveux griſonnent, les dents me tombent, et ſans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos reſſorts; un trop grand effort les fait détendre. Vous ſavez ce que l'on conte de Blaiſe Paſcal. Vous m'avez dit vous-même que la compoſition vous avait tellement épuiſé en Hollande qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle votre devancier à éprouvé la même choſe. Moi, indigne de vous délier les ſabots, quoique

je n'en ſois pas là encore, je ſens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, et je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je ſuis chargé. 1759.

Il reſte encore un grand mois pour achever cette campagne, et il faudra voir ce que l'hiver amènera. Envoyez-moi en attendant les révolutions romaines et de Suède de Vertot. N'oubliez pas vos amis en purgatorie, et ſoyez perſuadé de mon amitié et de mon eſtime. Adieu, Marquis.

LETTRE XLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 octobre.

SIRE,

Lorsque je loue la conduite de V. M., la vérité dicte mes diſcours, et le caractère de courtiſan n'y a aucune part. Ainſi vous permettrez que je vous diſe encore qu'il n'y a rien de plus beau que votre dernière marche en Siléſie ; et je ſuis convaincu que vos ennemis en conviennent eux-mêmes. Je ſuis bien affligé d'apprendre que vous êtes incommodé, et ſi j'oſe demander avec la plus grande inſtance une grâce à V. M., c'eſt de me tirer de l'inquiétude cruelle où je ſuis, et de me donner des nouvelles de ſa ſanté. J'eſpère que vous n'aurez qu'une fluxion ; c'eſt une maladie qu'on prend aiſément dans cette ſaiſon. J'attends avec impatience de

1759. voir votre ouvrage sur Charles XII. Comment pouvez-vous dire que le feu de votre génie s'éteint ? Par la manière dont vous vous exprimez, vous montrez qu'il n'a rien perdu, ni de sa force, ni de son agrément. Si vous voulez être cru, il faut vous résoudre à ne pas parler et à ne point écrire. Je reçois votre lettre samedi au soir ; je ne pourrai avoir que lundi matin chez Néaulme les révolutions romaines et celles de Suède ; je les ferai partir sans faute. Il me tarde bien que la campagne soit finie, pour avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds. Je suis inconsolable que vous n'ayez pas voulu que j'allasse à Furstenwalde. J'espère que cet hiver nous donnera la paix. Les Français viennent encore d'être totalement battus dans les Indes orientales ; ils ont été obligés d'abandonner le fort David. On leur a pris leurs établissemens les plus considérables, et les affaires sont aussi délabrées dans les Indes orientales que dans les occidentales. Ces nouvelles sont certaines, car elles ont été apportées par trois vaisseaux arrivés successivement à Londres. Si les Anglais veulent, la paix est assurée. V. M. dira que les Français peuvent se retirer de l'alliance, sans que les autres puissances cessent la guerre. Mais qui payera les barbares ? qui donnera des subsides aux ennemis de Stralsund ? La maison d'Autriche a-t-elle jamais fait la guerre sans l'argent des Hollandais et des Anglais ? et si elle veut continuer la guerre l'armée du Prince Ferdinand peut pénétrer jusqu'aux portes de Vienne, n'ayant plus à faire aux Français. Quel plaisir alors pour le Roi d'Angleterre de mortifier une Reine, qui oubliant toutes les obligations qu'elle lui avait,

a voulu favoriſer une armée qui voulait faire *un véritable déſert de ſon électorat*, et occaſionner une deſcente en Angleterre qui le renverſait du trône lui et ſa maiſon ! Des attentats de cette nature ne s'oublient jamais, quelques démarches que la po iti- que puiſſe faire. J'ai toujours pris la liberté de dire à V. M. que ſi les Français quittaient cette alliance, (qu'ils regretteront pendant trente ans d'avoir con- tractée) tout le reſte de la ligue tomberait bientôt. V. M. aura pu voir par la première lettre que j'eus l'honneur de lui écrire au ſujet de Madame Tagliazuchi, que je regardais cette femme comme une folle et un aſſez mauvais ſujet ; mais il n'en eſt pas moins vrai cependant que le dit Ranuzzi, que vous avez donné ordre d'arrêter, était un eſpion envoyé par Daun, qui avait le deſſein en ſortant de Berlin d'aller à votre armée, et que Madame Tagliazuchi aurait fort bien fait de chaſſer de ſa maiſon dès le moment qu'elle le connut, ſans entrer dans tous ces pourparlers qui ne ſont peut-être pas auſſi inno- cens que le prétend la dite Dame. Enfin, Sire, je remercie V. M. de m'avoir débarraſſé de toutes ces tracaſſeries, qui commençaient à bien fatiguer ma paiſible philoſophie. 1759.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XLII.

DU ROI.

Sans date.

1759. Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, dans les tourmens de la goutte, et je me ſuis reſſouvenu que le philoſophe Poſidonius, lorſque Pompée paſſa par Athènes et lui fit demander s'il pouvait l'entendre ſans que cela l'incommodât, lui répondit : il ne ſera pas dit qu'un auſſi grand homme que Pompée veuille m'entendre et que la goutte m'en empêche, et il fit à Pompée un beau diſcours ſur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois, ô douleur! quoi que tu faſſes, tu ne me feras pas avouer que tu ſois un mal. J'imite ce philoſophe, et je vous réponds à vous, dont le caractère vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris enſemble. Vous voulez ſavoir mon mal, mon cher; perclus du bras gauche, des deux pieds, et du genou droit, ma main droite, le ſeul membre dont juſqu'à préſent j'ai l'uſage libre, me ſert à vous écrire, et à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à *** qui eſt à un demi mille d'ici. Vous pouvez comprendre en combinant ces différens malheurs, infortunes, maladies, pertes d'amis, incapacité d'agir lorſque cela ſerait néceſſaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez rien à craindre, les Ruſſes vont à Poſen, et de là à Thorn; le chemin eſt sûr par Berlin, Francfort, Croſſen juſqu'ici; ainſi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher, ma grande faibleſſe m'empêche de continuer.

LETTRE XLIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 octobre.

SIRE,

JE reçois la lettre de V. M. dimanche matin le 28. Je partirai ſans faute après-demain le 30, et j'arriverai à Glogau dans le même temps qu'elle y arrivera. Quelque faible que je ſois dans ces temps d'hiver, j'irais à pied au bout du monde pour avoir le plaiſir de vous voir. Je crains que vous ne vous faſſiez porter trop tôt à Glogau ; ſi vous venez à vous refroidir, cela peut allonger votre maladie. Je ſens bien que vous devez être fâché de ne pouvoir pas achever le reſte de la campagne ; mais vous pouvez ordonner de faire ce que vous auriez exécuté, ſi votre ſanté l'avait permis. D'ailleurs dans quinze jours, ſi vous vous ſoignez bien, vous ſerez en état de ſupporter la voiture, et vous pourrez vous faire tranſporter où vous jugerez à propos. Enfin il eſt des choſes qui ſont au deſſus des forces humaines, et contre leſquelles le meilleur remède, c'eſt de penſer qu'on n'a pu les éviter, ni les prévenir. Vous avez reçu il y a deux ou trois jours la nouvelle de la priſe de Québec. Voilà donc toute l'Amérique ſeptentrionale perdue pour les Français, et les Anglais peuvent faire revenir cet hiver en Europe près de dix mille hommes de troupes, plus de trente vaiſſeaux de guerre, et en laiſſer encore aſſez pour prendre la Martinique au mois de Mars. Croyez, Sire, que

1759.

cet hiver verra les Français abandonner tous leurs
1759. alliés, et par conséquent nous aurons la paix au printemps, et nous irons à Sans-Souci voir la galerie qui sera, à ce que m'a dit aujourd'hui l'inspecteur des tableaux, qui arriva hier de Potsdam, la plus belle chose qu'il ait vue dans le monde, quoiqu'il ait été six ans en Italie. J'ai l'honneur etc.

P. S. J'envoye à V. M. des vers qu'on dit avoir été affichés pendant la nuit à la porte du château de Versailles.

Bateaux plats à vendre,
Soldats à louer,
Généraux à pendre,
Ministres à rouer.
O France! une femelle
Fit toujours ton destin;
Ton bonheur vient d'une pucelle
Et ton malheur d'une catin.

LETTRE XLIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 7 novembre.

SIRE,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., j'ai eu encore un accès de fièvre; mais comme il y a deux jours que je ne l'ai plus, j'espère que j'en serai quitte. Je suis bien charmé

de voir V. M. rétablie ; mais il faut qu'elle se garantisse du froid. Je ne doute pas que vous ne fassiez à la fin une campagne très-heureuse ; puisse-t-elle vous rendre en santé et content à tous vos sujets ! 1759.

Ma pauvre philosophie vient encore d'être troublée. On a bien raison de dire qu'il faut éviter jusqu'à la moindre fréquentation avec les fous. Madame Tagliazuchi, dont je n'avais plus entendu parler depuis que cet homme a été arrêté, vient de m'écrire la lettre que j'envoie à V. M. ; elle est si impertinente, que quelque stoïcien que je sois, je n'ai pu m'empêcher d'y être un peu sensible Je ne sais ce que cette folle veut me dire, et j'ignore tous les contes et toutes les tracasseries dont elle me parle. J'avais bien raison d'écrire à V. M. la première fois que je lui parlai de cette femme, que sa tête me paraissait dérangée. Je vois bien ce qui la met en mauvaise humeur ; je lui ai dit, et je l'ai dit à M. Kircheisen : *pourquoi elle avait attendu à déclarer cet homme que la cour de Vienne eût exigé de savoir son nom et d'être servie gratis pendant trois mois.* Voilà, je crois, les horribles discours qu'elle ne peut me pardonner. Je serais obligé à V. M., si elle voulait faire dire à M. Kircheisen de dire à cette Mégère de m'oublier, et de me laisser paisible. Comment cette folle s'est-elle avisée de s'adresser à moi, qui depuis dix-huit ans que j'ai l'honneur d'être au service de V. M. ne me suis jamais trouvé dans aucune tracasserie ? V. M. dira que je dois mépriser les discours de cette femme ; j'en conviens ; mais, il est pourtant disgracieux que sur des discours des rues où je n'ai aucune part, je sois obligé

d'eſſuyer les injures les plus atroces et les plus
1759. groſſières. Les dévots mettent tous leurs chagrins aux pieds du crucifix, je mettrai les miens entre les mains de la philoſophie, et dût cette femme me régaler tous les jours d'une pareille épître, je ne parlerai plus à V. M. de ſemblables misères.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XLV.

DU ROI.

Sans date.

Je me ſuis fait traîner ici, mon cher Marquis. Demain je joindrai mon armée, et je me flatte que Daun et ſes Autrichiens ne s'apercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'eſpère que la Saxe ſera entièrement nettoyée d'ennemis et que tout ſera tranquille. Si vous vous portez bien alors et que vous puiſſiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaiſir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, et où j'aurai ſoin de votre logement. J'ai tant à faire à préſent qu'il m'eſt impoſſible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne ſoit finie, et nous l'enfermerons dans telle petite maiſon qu'il vous plaira. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE

LETTRE XLVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 novembre.

SIRE,

Je viens de lire avec un plaisir infini vos réflexions sur Charles XII ; elles sont parfaitement bien écrites, le style en est précis et sentencieux, il a tout le bon de celui de Tacite, sans en avoir l'obscurité. Quant aux pensées ; je me contenterai de dire à V. M. qu'elles m'ont convaincu par leur justesse qu'il n'y a que de grands généraux qui puissent écrire sur d'autres grands généraux, et que ce que peuvent faire sur ces hommes rares de simples écrivains, quelque bons qu'ils soient, ne produit jamais qu'un élégant verbiage. Mon Dieu que l'histoire de Charles XII m'a paru misérable en lisant vos réflexions ! Il faut que chacun se mêle de son métier Je ne trouve rien de si ridicule qu'un prêtre, qui enfermé dans son couvent, écrit les campagnes de M. de Luxembourg et de M. de Turenne. Cependant combien d'histoires militaires n'avons-nous pas, composées par des jésuites, des bénédictins et des pères de l'oratoire ? 1759.

Je ne manquerai pas, Sire, de faire imprimer votre ouvrage avec toute l'attention possible, et soyez assuré, Sire, qu'il n'y aura aucune faute d'impression. J'aurais envie d'en faire tirer cinquante exemplaires et d'en cacheter trente dans un paquet, que je laisserai au château dans la chambre de l'imprimerie et

1759. que vous retrouverez à la paix. Cet ouvrage eſt admirable, et vous ſerez bien aiſe dans la ſuite d'en donner quelques exemplaires à vos généraux. J'attendrai vos ordres là-deſſus. On commence cependant de travailler demain à ranger les caractères de la première feuille. Je donnerai à cet ouvrage la forme in-quarto, pour qu'il puiſſe être joint à vos autres ouvrages hiſtoriques, et à votre poëme ſur l'art de la guerre.

Ne doutez pas un ſeul inſtant, Sire, que je ne parte pour la Saxe, dès que vous me l'ordonnerez. Si je ſuis malade, ce voyage me guérira; et le plaiſir de vous revoir après la fin d'une ſi belle et ſi glorieuſe campagne me redonnera la ſanté. J'ai une grâce à demander à V. M., c'eſt que je puiſſe mener madame d'Argens. Voici trois ans de ſuite que je fais toutes les années une maladie conſidérable. J'eſpère que cela n'arrivera pas cette année par la diète que j'obſerve; mais ſi V. M. n'avait pas eu la bonté de permettre que ma femme m'accompagnât à Breslau, livré aux ſoins de mes domeſtiques, je ſerais allé faire ma révérence au père éternel, et je vous prie d'être bien perſuadé que ſans vouloir faire le courtiſan, j'aime beaucoup mieux être avec vous à Sans-Souci, qu'avec lui dans ſon paradis. O Sans-Souci! ô Sans-Souci! Pourquoi ne puis-je pas donner mon *frieſel* à la R***, ma diarrhée à la C*** et mes indigeſtions à L***! Si cela pouvait avoir lieu, ces trois perſonnes ſongeraient plus à la pharmacie qu'à la guerre. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLVII.

DU ROI.

Wilsdruf, ...

LES marmites et les cuillers des Français me paraissent de plaisantes ressources pour faire la guerre. C'est une momerie pour faire illusion au public. Je suis persuadé que l'objet en sera mince; mais comme les lettres imprimées du maréchal de Belle-Isle crient misère, ils ont voulu en imposer à leurs ennemis, et leur persuader que l'argent ciselé et godronné du royaume leur serait suffisant pour pousser l'année qui vient une campagne vigoureuse. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent. Voilà Munster pris par les Hanovriens, et l'on assure que le 25 les Français sont partis de Giessen, pour marcher sur Friedberg et repasser le Rhin. Nous autres, nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans des villages; la dernière botte de paille et le dernier morceau de pain décideront de celui de nous deux qui restera en Saxe; et comme les Autrichiens sont extrêmement resserrés et ne peuvent rien tirer de la Bohème, je me flatte qu'ils partiront les premiers; patience donc jusqu'au bout, et voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'use cette année-ci toute ma philosophie; il n'est point de jour que je ne sois obligé de recourir à l'impassibilité de Zénon. Je vous avoue que c'est un dur métier, quand il faut le continuer. Epicure est le philosophe de 1759.

1759. l'humanité, Zénon eſt celui des Dieux, et je ſuis homme. Depuis quatre ans je fais mon purgatoire ; s'il y a une autre vie, il faudra que le père éternel me tienne compte de ce que j'ai ſouffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverſes et des infortunes; il faut que je porte mon fardeau (quoique très-peſant) comme un autre, et je me dis: ceci paſſera comme nos plaiſirs, nos goûts, nos peines et nos heureux deſtins. Adieu, cher Marquis. Mes lettres vous paraîtront bien noires; je ne ſaurais, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'eſprit eſt inquiet et chagrin, on ne voit pas couleur de roſe. Je vous embraſſe, et je ſouhaite de vous revoir bientôt.

LETTRE XLVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 novembre.

SIRE,

Si la fortune vous perſécute, votre fermeté et vos lumières vous mettront au-deſſus de ſes caprices. L'exemple du paſſé m'aſſure de l'avenir et je ne doute pas un ſeul inſtant que vous n'ayez déjà réparé en partie une infortune à laquelle vous n'avez aucune part. Quand on a agi dans les règles les plus exactes, on ne répond point, dans quelque métier que ce ſoit, des événemens, et moins dans celui de la guerre que dans tous les autres. Je comprends combien vous devez ſouffrir, parce que quelque

courage et quelque génie qu'on ait, on ne peut s'élever au-deſſus de l'humanité; mais les grands hommes comme vous ont toujours vaincu par leur conſtance ce qui aurait accablé des ames communes. Il faut que cette campagne finiſſe, les glaces et les neiges vont ramener la tranquillité pendant quelques mois, et j'eſpère que le printemps donnera la paix à l'Europe, quand les Français auront achevé de fondre les vieilles cuillers qu'ils envoient à la monnaie pour avoir de l'argent: feront-ils la guerre avec leurs marmites et leurs caſſeroles? et payeront-ils en monnaie de cuivre les ſubſides aux Ruſſes et aux Suédois? Si les Anglais avaient voulu envoyer l'été paſſé une flotte dans la Baltique de quinze vaiſſeaux, nous aurions actuellement la paix, et s'ils veulent l'envoyer au commencement du printemps, nous verrons bientôt la fin de la guerre. Le prétexte qu'ils ont pris de leur commerce avec la Ruſſie, eſt ridicule; car les Ruſſes n'auraient oſé rompre avec eux; d'où auraient-ils tiré l'or et l'argent que leur fourniſſent les Anglais pour leur monnaie? et ſi les Ruſſes avaient voulu faire les méchans, pas un ſeul vaiſſeau n'eût pu arriver à Pétersbourg. J'ai beaucoup de reſpect pour le roi d'Angleterre; mais il ne fait pas uſage des notions les plus communes, s'il ne ſent pas que ſon électorat ſerait détruit et ruiné de fond en comble, et cela dans moins de ſix ſemaines, ſi vous veniez malheureuſement à ſuccomber ſous vos ennemis. 1759.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Freyberg 16 décembre.

1759. Je me suis aperçu, mon cher Marquis, que vous avez eu la fièvre, à l'édition que vous m'avez envoyée ; elle s'est trouvée si incorrecte, que je vous la renvoie corrigée ; faites la réimprimer et jetez ces vingt exemplaires au feu. Ces gens sont si gauches, qu'ils ont entièrement changé le sens de mes pensées par les plus lourdes bévues. Le petit Beausobre pourrait bien y donner plus d'attention. Les Huns et les Visigoths, s'ils avaient eu des imprimeurs, n'auraient pas plus mal fait. Vous me parlez beaucoup des Français et de leurs pertes; cela est manifeste; mais la paix n'en est pas une suite certaine. Mes affaires sont encore dans une assez mauvaise situation. Des secours m'arrivent à présent; mais les neiges sont si abondantes ici, la quantité qui en est tombé si considérable, qu'il n'est presque pas possible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis.

Voilà ma situation, environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras et de périls; quand j'ajoute à tout cela les trahisons de la fortune dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'ose me fier à elle dans mes entreprises; ni dans mes forces non plus; il ne me reste donc que le hasard, et je n'espère que dans l'enchaînement des causes secondes. Quand vous aurez fait achever l'impres-

sion de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en envoyer trois exemplaires. Le comte Finck me les fera tenir, et les courriers ne refuseront pas ses paquets. Adieu, mon cher Marquis. Je ne sais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai; mais je sais, à n'en pas douter, que je vous aimerai toujours. 1759.

LETTRE L.

DU ROI.

Sans date.

NON, Marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux sans prévention
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux
A mieux corriger notre ouvrage,
Et pensons que c'est un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé et revu sur l'original.

J'espère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohème, et qu'enfin dans peu de jours nous pourrons finir la plus malheureuse et la plus rude campagne que j'aye faite de ma vie. Mon neveu avance avec un gros secours et l'ennemi fait des préparatifs qui dénotent sa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai

1759. souffert pendant un gros mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuse situation a été accompagnée. Je suis si las de me plaindre de la fortune que je lui fais grâce par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le dictionnaire encyclopédique, que je voudrais acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien sur ce que je deviendrai cet hiver, parce que foi d'honneur je n'en sais rien. Adieu, cher Marquis, je vous souhaite santé, paix et contentement.

LETTRE LI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 24 décembre.

Il vient de paraître ici un grave personnage, auprès de qui Daniel, Jérémie, Josias et tous les prophètes grands et petits ne sont rien. Cet homme depuis dix-huit mois passait pour un fou, parce qu'il avait prédit l'année cinquante-huit que vous essuieriez de grands malheurs dans l'année cinquante-neuf. Il a été depuis quinze jours chez tous ceux à qui il avait annoncé ses prédictions et leur a dit fort sérieusement: "Messieurs, j'ai passé pour fou „ auprès de vous, parce que je vous avais annoncé „ la vérité; l'événement a justifié tout ce que je vous „ avais dit; prenez-moi encore pour un fou, si vous „ le jugez à propos; je vous assure que le Roi va être „ bientôt au dessus de tous ses ennemis, et que „ jusqu'à la fin de la guerre il n'aura plus que des

„ succès heureux. „ Comme les discours de cet homme singulier sont l'entretien de toute la ville, j'ai été curieux de m'informer de quoi il était question. Mr. Gottskowsky et d'autres gens sensés qui connaissent cet homme, disent que véritablement il leur avait dit en cinquante-huit que les Prussiens auraient de grands revers en cinquante-neuf, et qu'il avait toujours ajouté ce qu'il annonçait encore aujourd'hui, qu'en soixante les Prussiens seraient et plus heureux et plus glorieux qu'ils ne l'avaient jamais été. Quant à moi, sans être prophète et sans avoir l'honneur d'exalter mon ame, je suis bien persuadé que vous réparerez tous les maux que peuvent avoir causés des fautes où vous n'avez jamais eu aucune part et qu'humainement vous ne pouviez ni prévoir, ni éviter, les causes secondes étant au-dessus de toute la prudence humaine. Vous êtes comme ces habiles architectes, qui par la grande connaissance qu'ils ont de leur art, savent raffermir et resserrer les crevasses qui se sont faites à des bâtimens que des orages imprévus où des tremblemens de terre avaient ébranlés. 1759.

J'ai remis à l'impression *les réflexions* etc. et je me flatte que vous serez plus content de cette édition que de la première. Mais permettez, Sire, que je prenne la défense de votre campagne contre vous-même. L'on ne pourra jamais vous en imputer les malheurs, parce que vous n'en avez point été la cause, et qu'ils sont arrivés indépendamment des soins que vous avez pris; votre gloire, Sire, n'en a pas reçu la moindre atteinte. Je ne puis pas dire la même chose de l'édition des réflexions; mais il est pourtant vrai que la copie du manuscrit m'a induit dans plusieurs erreurs.

1759. J'en envoie la preuve à V. M. L'ancien manuscrit dit, *on distingue ceux*, la nouvelle correction dit, *on ne fait attention qu'à ceux*. La correction nouvelle dit, *un vaste champ aux remarques*, dans l'ancien manuscrit *remarques* est effacé. Dans la nouvelle correction il y a, *je crains bien que ce beau phénix*, dans le manuscrit, *je crois que ce phénix*. Je pourrais envoyer encore plusieurs autres endroits à V. M.; mais cela l'ennuierait. D'ailleurs je dois convenir qu'il y a deux ou trois fautes, et entre autres une assez lourde dont je suis coupable; je l'avais corrigée trois fois, et ces maudits imprimeurs l'ont encore commise en tirant la dernière épreuve. J'ai déjà donné ordre de faire venir l'encyclopédie de Hollande; car les libraires ne font venir ce livre que pour ceux qui le demandent, attendu la cherté du prix, et ils ne l'ont pas dans leur boutique. Vous voulez donc, Sire, parcourir cet hiver un océan immense de mauvaises choses, dans lequel flottent quelques excellentes dissertations géométriques de d'Alembert et quelques ballons métaphysiques enflés de vent, qui en faisant défendre cet ouvrage, lui ont donné une réputation qu'il a déjà perdue dans tous les pays où il est permis de l'avoir. Les derniers articles que Voltaire a mis dans ce livre, se ressentent de la vieillesse et ne valent guère mieux que son Candide; de l'esprit souvent, peu de jugement et point de profondeur. Mais vous verrez tout cela par vous-même, et vous en jugerez bien mieux que moi. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 8 janvier.

SIRE,

J'AI l'honneur de souhaiter à V. M. une heureuse année, qui la rende glorieuse, contente et en parfaite santé à ses sujets. Je la remercie infiniment des marques de bonté dont elle daigne m'honorer, et je la prie d'être persuadée que j'en conserverai le souvenir jusqu'à la mort. J'envoie à V. M. quatre exemplaires de la nouvelle édition de Charles XII; je joins à ces exemplaires celui que V. M. m'a renvoyé corrigé de la première édition, pour qu'elle puisse juger qu'il n'y a plus une seule faute dans la seconde. Je vous prie d'être persuadé que ce n'est pas ma faute, s'il y en a eu dans la première. J'avais la fièvre, et j'ai été obligé de me fier pour les dernières épreuves aux imprimeurs, mais j'ai revu quatre fois les épreuves nouvelles, et je ne crois pas qu'une édition des Elzevirs puisse être plus correcte. Vos vers sur les prophètes sont charmans. Mais vous avez beau vous plaindre de la fortune; je vois qu'elle vous est toujours attachée, quoiqu'elle ait semblé vous abandonner quelquefois. L'affaire de Maxen est fâcheuse; j'en conviens; mais songez qu'elle est arrivée le vingt du mois, que le vingt-un du même mois l'Amiral Howe a détruit la flotte française, le vingt-deux les alliés ont pris Munster, le vingt-cinq le Prince votre neveu a battu les Wurtembergeois. 1760.

1760. J'ai mille et mille choſes à vous dire : mais je vous écris à la hâte, parce que je ſuis accablé d'un rhume violent, qui depuis quinze jours ne me laiſſe pas un moment tranquille, et me cauſe une toux qui va quelquefois juſqu'à me faire cracher du ſang en quantité. On dit que le plaiſir et la conſolation des damnés, c'eſt d'avoir des compagnons. Si j'étais un diable, je ferais fort conſolé de mon mal, car il eſt épidémique dans Berlin et auſſi fréquent que l'année de la coqueluche, il y a environ vingt-deux ans : j'étais alors militaire, pourquoi faut-il que je ne ſois aujourd'hui qu'un miſérable fardeau de la terre, quand je ſouhaiterais avoir cent vies pour les ſacrifier au ſervice de V. M. ? J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LIII.

DU ROI.

Le 15 janvier.

Je vous remercie, mon cher Marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes ; cela n'en valait pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourraient ils être bons ? mon ame eſt trop inquiète, trop agitée et trop accablée, pour que mon eſprit produiſe quelque choſe de paſſable. Ce triſte vernis ſe répand ſur tout ce que j'écris et ſur toutes mes actions. La paix n'eſt rien moins que certaine ; on l'eſpère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire eſt de lutter conſtamment contre l'adverſité ; mais je ne puis ni ramener la fortune,

ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma situation demeure la même; encore un revers et ce sera le coup de grâce. En vérité, la vie devient tout à fait insupportable, quand il faut la traîner dans les chagrins et dans de mortels ennuis; elle cesse d'être un bienfait du ciel; elle devient un objet d'horreur qui ressemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans exercent sur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher Marquis, que de me faire changer de sentiment. Vous voyez les objets d'un point de vue qui les adoucit en les affaiblissant; mais si vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas? Adieu Ne vous fatiguez point l'esprit de soins inutiles, et sans prévoir l'avenir, conservez votre tranquillité tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'Etat, ni à négocier, ni à trouver des expédiens à tout, ni à répondre des événemens. Pour moi, qui succombe sous ce fardeau; c'est à moi seul d'en souffrir la peine; laissez-la moi, mon cher Marquis, sans la partager. Je vous embrasse, en vous assurant de mon estime. *Vale.* 1760.

LETTRE LIV.

DU ROI.

Sans date.

Vous en userez, mon cher Marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je suis si étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck, que je ne puis pas encore revenir de mon

1760. étonnement. Cela dérange toutes mes mesures et me pénètre jusqu'au vif. L'infortune qui persécute ma vieillesse, m'a suivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre elle tant que je pourrai. Ce petit hymne que je vous ai envoyé, adressé à la Fortune, a été fait trop vîte; il ne faut chanter victoire qu'après avoir vaincu. Je suis si excédé des revers et des désastres qui m'arrivent, que je souhaite mille fois la mort, et que de jour en jour je me lasse davantage d'habiter un corps usé, et condamné à souffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit confondus ensemble déchirent mon ame. Voyons donc la fin de cette exécrable campagne, et alors je vous écrirai ce que je deviendrai moi-même, et nous arrangerons le reste. Ayez pitié de mon état et n'en faites point de bruit, car les mauvaises nouvelles se répandent assez d'elles-mêmes. Adieu, cher Marquis. *Quando avrà fine il mio tormento?*

LETTRE LV.

DU ROI.

Sans date.

J'OUBLIAI en vous écrivant dernièrement, mon cher Marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand, et au général Seidlitz, qui est blessé et se fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon Charles XII. C'est une petite attention qui peut-être leur fera plaisir. Ma situation ne change en rien, et je suis toujours aussi inquiet pour l'avenir que

je l'ai été jusqu'ici. Mandez-moi pour m'amuser les mensonges de votre prophète et les fornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le ciel que cette paix dont on parle, commence bientôt à nous donner des espérances plus solides que celles que nous avons jusqu'à présent et que nous voyions nos peines et nos travaux terminés par une paix durable et avantageuse! Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse, et je fais mille vœux pour votre contentement. 1760.

LETTRE LVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 24 janvier.

SIRE,

J'AI d'abord remis les exemplaires à Monseigneur le prince Ferdinand et à M. le général Seidlitz. Je ne saurais exprimer à V. M. combien S. A. R. a été sensible au présent de V. M. Sa santé est beaucoup meilleure; sa maladie n'est plus qu'un reste de faiblesse de nerfs qui se rétablira entièrement, dès que la saison deviendra meilleure.

Mon prophète, dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts et merveilles. Je ne sais si c'est un faux prophète, mais je sais bien qu'il ne manque pas d'esprit; V. M. pourra en juger par deux réponses qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théologien et l'autre à un prince. Le théologien est un nommé M. Susmilch, pasteur, et luthérien rigide. Vous ne savez, dit-il à mon prophète, ni le grec, ni le latin, comment pouvez-vous sur

1760. une traduction allemande de la bible grecque, juger de ce qu'elle contient? Monſieur, répondit le Daniel de Berlin, la traduction allemande ne rend donc pas le ſens de l'Ecriture? Si cela eſt, comment oſez-vous la propoſer aux chrétiens, comme contenant la pure parole de Dieu? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable ſens de la bible ſur une traduction approuvée par tous les ſynodes, ou il faut avouer que tous les miniſtres luthériens trompent ceux dont ils ſe diſent paſteurs. M. Suſsmilch s'eſt tu, et il a bien fait, car il n'avait rien de bon à répondre. Je viens à préſent à la réponſe faite au Prince, c'eſt au Margrave de Schwedt: il demanda à cet homme s'il était vrai qu'il ſe mêlât de faire des prédictions? J'ai été aſſez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. Allez, dit le Margrave, vous êtes fou. Ma femme, répondit le prophète, qui eſt une ſotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connais la portée de ſon eſprit. Je ne ſais ſi Daniel, Jérémie, Habacuc et tous les prophètes grands et petits auraient répondu plus finement. V. M. dira peut-être que mon prophète aurait mérité quelques coups de bâton; je n'ai rien à dire à cela, ſi ce n'eſt qu'on peut mériter d'être battu, parce qu'on a fait une réponſe ingénieuſe, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voilà à demi converti, et que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puiſque je crois déjà aux modernes. Mais je ſuis bien aiſe d'avertir V. M. que je ſuis toujours un bon et fidèle ſectateur d'Epicure. Je ne puis cependant me refuſer à l'évidence, et voici un fait que je

tiens

tiens de la bouche d'un miniſtre luthérien, homme d'eſprit et de notre académie des ſciences. Un mois avant la bataille de Kuſtrin, mon prophète va chez ce miniſtre et lui dit; Monſieur, je viens vous avertir que dans trente jours le roi gagnera une bataille ſanglante ſur les Ruſſes; près de quinze mille ſeront tués et reſteront long-temps ſur le champ de bataille, pour ſervir de pâture aux oiſeaux. Le jour que cet homme avait prédit, fut préciſément celui du jour de la bataille. Je ſais bien que c'eſt le haſard qui a vérifié les prédictions de cet homme, mais il faut convenir que c'eſt un ſingulier haſard. Si j'étais aſſuré que l'événement voulût m'être auſſi favorable, je me mêlerais d'être prophète; cela ferait enrager Voltaire, et il n'oſerait plus ſe moquer des gens qui exalteraient leur ame. J'ai l'honneur, etc. 1760.

LETTRE LVII.

DU ROI.

Sans date.

Il me ſemble, mon cher Marquis, que votre prophète friſe le bel eſprit; il faut que ce ſoit un grand génie, qui s'ouvre une carrière nouvelle:

Car, Marquis, jamais Iſaïe
Ou Habacuc, ou Jérémie
Chez les Juifs vaincus et contrits
N'eurent je penſe la manie
De paſſer pour des beaux eſprits.

Le malheur rend craintif, et la peur ſuperſtitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent

1760. l'avenir avec effronterie et assurance, trouvent des esprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions: *Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.* Je souhaiterais que nous pussions rire plus à notre aise de ces balivernes; mais l'envie de rire m'est passée: je suis frappé de trop de malheurs, et environné de trop d'embarras; avec cela il me reste trop peu d'espérances pour que je puisse m'égayer.

Je vous envoie une ode que j'ai faite pour mon neveu; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette ode n'est point remplie de mensonges et qu'elle n'est que trop modeste pour la personne qui en est le héros. J'ai eu une fluxion à la joue qui m'a fait souffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du ciel, et malgré cela je vis, et je vois cette lumière que je désire cent fois qui soit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme subisse son destin. Je souhaite que le vôtre soit heureux, et que vous n'oubliiez pas un ami qui est dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime et qui vous aimera toujours. Adieu.

LETTRE LVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 Fevrier.

SIRE,

J'AI relu cinq fois votre ode au prince votre neveu. Cet ouvrage est véritablement digne de vous et de lui. C'est l'éloge le plus grand que l'on puisse

faire, et en même temps le plus vrai. Après avoir employé la critique la plus sévère, je n'ai trouvé qu'un seul vers qui m'a paru un peu prosaïque, le voici : *Je puis au moins prévoir par mes heureux présages ;* cela me paraît un peu dur à l'oreille, et les mots *puis*, *prévoir*, *présages* dans un seul vers, forment un son qui n'est pas aussi harmonieux que tout le reste de cette belle ode, dont Rousseau se serait fait honneur, et qui est, je le répète encore, véritablement digne du héros qui l'a composée et du héros auquel elle est adressée. 1760.

Vous plaisantez sur mon prophète. Voici bien une autre chose que des prophéties. Un de nos académiciens, M. Gleditsch, soutient que M. de Maupertuis lui a apparu dans la salle de l'académie à côté de la pendule, et qu'il l'a vu pendant près d'un quart d'heure de suite. Cela fait ici un bruit étonnant. Après cela continuez de faire l'incrédule ! Quant à moi, j'ai résolu de faire dire deux messes pour le repos de l'ame du président, afin que s'il lui prend envie de jouer le rôle d'un vampire, il me laisse dormir en repos, et aille à Genève sucer et tourmenter le sieur Arouet de Voltaire.

Je suis toujours persuadé que, malgré les fâcheux accidens de l'année passée, vous serez heureux dans celle où nous venons d'entrer ; et quelque chose que vous puissiez me dire, vous ne me convaincrez pas du contraire ; sur-tout s'il est vrai, comme on le dit ici, que les Anglais enverront une flotte dans la mer Baltique. La fortune, il est vrai, a depuis quelque temps semblé vous être moins favorable ; mais sans croire ni aux prophéties, ni aux revenans, je ne

1760. puis m'empêcher de céder à certains preſſentimens qui me diſent que vous réſiſterez à tous vos ennemis, et qu'à la fin vous prendrez entièrement le deſſus ſur eux. Avant les batailles de Rosbach et de Liſſa je vous écrivais la même choſe. La ſituation des affaires était bien différente de celle d'aujourd'hui; ma ſécurité ſemblait encore plus déplacée, le temps ne tarda pas à la juſtifier.

Monſeigneur le prince de Bévern m'a écrit une lettre en faveur d'un gentilhomme français qui lui avait été recommandé et dont je connais toute la famille. Je l'ai vu lui-même il y a quelques années, lorſque j'étais en France. Une affaire d'honneur qu'il eut, l'obligea de ſortir du royaume et de ſe retirer à Nice. Sa famille m'ayant écrit pour me le recommander, il vint me voir à Menton. Depuis ce temps ne pouvant plus rentrer en France, il paſſa au commencement de la guerre au Canada, où il a ſervi avec diſtinction. N'y ayant plus rien à faire dans ce pays, et ne pouvant reſter en France, il a pris le parti de ſervir dans les autres pays. Je puis répondre à V. M. à ſon ſujet de trois choſes; la première c'eſt qu'il a beaucoup de valeur, la ſeconde c'eſt qu'il a de la probité, et la troiſième qu'il eſt d'une des meilleures maiſons, je ne dis pas de ſa province, mais de tout le royaume. Quant au bon ſens, c'eſt un article dont je ne ſuis jamais caution pour un Français, et ſur-tout pour un Provençal. Il ſait fort bien l'Italien et paſſablement l'Allemand, du moins il s'explique aſſez pour être entendu dans cette dernière langue. Il ſouhaiterait entrer dans un bataillon franc. Il a environ trente deux ans,

eſt d'une jolie figure. Lorſqu'il quitta la France, il était lieutenant dans le régiment de Champagne ; en Canada il était capitaine, et a ſouvent eu l'honneur de voir rôtir et manger des hommes par les ſauvages. Si V. M. juge à propos de lui faire donner une lieutenance, il ſera très-ſatisfait, et comme il ne manque de rien, il ſera d'abord l'équipage dont peut avoir beſoin un lieutenant d'un bataillon franc. J'aurai l'honneur de dire encore à V. M., que je réponds pour le ſujet que je lui propoſe, de la naiſſance, de la probité et de la bravoure. Je la ſupplie de me faire la grâce de me répondre un mot, pour que je ne faſſe point manger ſon argent inutilement à ce jeune homme. J'ai l'honneur, etc. 1760.

LETTRE LIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 7 mars.

SIRE,

Il s'en faut de beaucoup que mon prophète n'annonce plus l'avenir; il ſoutient toujours que nous ſerons auſſi heureux cette année que nous avons été malheureux l'année paſſée : il offre d'être puni comme un impoſteur, et d'être enfermé comme un fou, s'il ſe trompe dans ſes prédictions. Quant à moi, ſans avoir l'honneur d'être prophète, je ſuis convaincu que nos affaires iront très-bien. Vous vous défiez de la fortune; je ne ſaurais, Sire, vous blâmer à ce ſujet; elle vous a été peu favorable

1760. dans cette dernière campagne ; mais ce qui me raſſure, c'eſt que je vois que lorſqu'elle a ſemblé vouloir entièrement vous abandonner, elle a tout à coup fourni des moyens pour réparer les pertes qu'elle avait cauſées. On doit craindre pour la *cauſe publique*, quand les funeſtes événemens ſont arrivés par la faute de cette *cauſe publique*; mais dans toutes nos infortunes paſſées, je ne vois que des particuliers en faute, et jamais l'armée, ni le ſouverain. La bataille de Francfort contre les Ruſſes, n'aurait jamais eu lieu, ſi lorſque l'armée pruſſienne entra en Pologne, elle eût été conduite différemment qu'elle ne le fût. Les ſoldats pruſſiens ſe ſont rendus priſonniers à Maxen et ont mis les armes bas : mais les ſoldats pruſſiens ne ſont pas les capitulations, ce ſont ceux qui les commandent. La dixième légion ſe ſerait rendue priſonnière, ſi Céſar étant abſent, les chefs de cette légion avaient jugé à propos de ſe rendre. On dit ici à Berlin une nouvelle qu'on aſſure être certaine, c'eſt que vous commanderez la grande armée contre les Autrichiens, le prince Henri l'armée contre les Ruſſes, et le général Fouquet un corps détaché. Je ne ſais pas, Sire, le ſecret d'exalter mon ame et de lire dans les myſtères des Dieux; mais ſur cette ſimple diſpoſition des forces et des armées de V. M. je veux perdre la tête, ſi vous ne vous mettez pas au-deſſus de tous vos ennemis. Votre plus grande peine, Sire, pendant la durée de cette guerre a été de réparer des fautes où vous n'aviez aucune part, et vous allez employer des généraux qui n'en ont jamais commis.

Toutes les gazettes assurent que les Anglais enverront une flotte dans la mer Baltique; s'ils le font, c'est une des meilleures choses qu'ils auront exécutées pendant cette guerre. Si quelques misérables vues de commerce les empêchent d'agir aussi sensément, ils méritent de perdre l'estime que les belles choses qu'ils ont faites depuis deux ans leur ont acquise. 1760.

V. M. a trop de complaisance de faire la moindre attention aux faibles remarques que j'ai osé lui communiquer, les changemens qu'elle a faits me paraissent excellens, et rendent cette épître de la plus grande correction. Les vers, Sire, que vous faites pendant la guerre ont toute l'harmonie et la douce mélodie de ceux que les Muses dictent dans la plus profonde paix. J'ai l'honneur, etc.

EPITRE VIII.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Sur des louanges qu'il donnait au Roi.

De Freyberg, 20 mars.

Non, jamais courtisan au langage flatteur,
N'a d'un encens plus fin su nourrir son idole,
Que vous qui prodiguez à votre serviteur
Un parfum qui pour lui ne vaut pas une obole.
Je ne suis plus, Marquis, frais de l'école,

1760. Ni dans ce bel âge enchanteur
Où notre ame ingénue, encor novice et folle,
Avale avidement un poiſon ſéducteur.
La louange eſt une vapeur
Qui devant le bon ſens ſe diſſipe et s'envole ;
La vérité ſévère, à l'œil plein de rigueur,
Se montre à mes regards, et pourſuit de l'erreur
Un fantôme aimable et frivole,
Que l'amour-propre allaite et forme dans mon cœur;
Elle m'offre un miroir où, lorſque je m'y mire,
Je puis de mes défauts compoſer la ſatyre ;
J'y vois avec étonnement
Ce bonnet redouté que ſur ma tête griſe
Avec ſes deux mains lourdement
A fait enfoncer la ſottiſe.
Quel que ſoit mon penchant enclin à m'admirer,
Marquis, dans cet état je ne puis m'y livrer.
Ah ! qu'il eſt différent, au ſein de la victoire,
Tout couvert de lauriers moiſſonnés par la gloire,
D'avoir dompté, ſoumis des peuples belliqueux,
Ou d'être maltraité, chaſſé, battu par eux.
Ce n'eſt pas le chemin du temple de mémoire,
Mais bien de l'hôpital, ou d'un deſtin affreux.
A mes faibles talens je ſais rendre juſtice,
Et dans ces jours de ſang, dans ces temps orageux,
Sans ceſſe au bord du précipice,
Mes malheurs me ſervent d'indice
De mon peu de capacité,
Et me font étouffer ma folle vanité.
Non, mon ame n'eſt pas aſſez fière, aſſez haute,
Pour ne point avouer que ſouvent par ma faute
J'eſſuiai de cruels revers,

Sous mes pas incertains mes ennemis pervers
Ont à loisir creusé des gouffres, des abymes. 1760.
J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts ;
Mais l'honneur dont je suis les altières maximes,
M'a peut-être entraîné dans des piéges couverts.
Trop peu fait pour goûter un remède timide,
J'ai su lui préférer un conseil généreux :
En le prenant toujours pour guide
Il me semblait moins odieux,
S'il fallait être malheureux
Sous le bras qui me persécute,
Qu'une audace intrépide eût signalé ma chûte,
Que de brûler à petit feu.
Rien de parfait en notre espèce :
Certain démon qui nous oppresse,
Par un assemblage fatal
En nous a réuni le bien avec le mal,
Le vice à la vertu, l'orgueil à la faiblesse,
Et la folie à la sagesse.
De ce bizarre composé
Je suis pétri, je le confesse,
Mais je n'ai point la petitesse
De m'en sentir désabusé ;
Contentons-nous de ce mélange
Auquel notre destin, Marquis, nous a réduit,
L'homme tient de la brute et tant soit peu de l'ange,
De la clarté du jour et de l'ombre des nuits ;
Par charité pour mes ennuis
Epargnez-moi toute louange
Et prenez-moi tel que je suis.

LETTRE LX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 16 mars.

SIRE,

1760. S'IL était vrai que je vous parlasse en courtisan, je serais charmé de l'avoir fait, puisque j'aurais occasionnné par là les beaux, *mais très-beaux* vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Vous allez encore dire que je cherche à vous flatter ; je vous répondrai que j'aime encore mieux que vous m'accusiez de flatterie, que si ma conscience me reprochait le mensonge. Je prends la liberté de dire à V. M. ce que je pense, ma bouche est l'interprête de mon cœur. Vous croyez avoir fait des fautes, moi je pense au contraire que vous avez réparé celles des autres. J'ai pour moi aujourd'hui la saine partie du public; la postérité décidera dans l'avenir qui de vous ou de moi a raison : je suis convaincu que V. M. en sera admirée, et qu'elle prendra votre défense contre vous-même. Nous ne finirions jamais, Sire, sur cet article; nous le discuterons un jour à Sans-Souci après la paix, que nous aurons peut-être plutôt que vous ne l'espérez. Combien d'événemens imprévus ne peuvent pas survenir, qui donneraient à l'Europe cette paix qui lui est si nécessaire et qu'elle attend avec impatience ?

V. M. m'a ordonné de lui écrire toutes les balivernes; en voici une : votre cuisinier Champion ne

vous fera plus des ragoûts ni trop salés, ni trop poivrés. On lui a coupé *rasibus* ce qui servit au premier homme à peupler le genre humain; il en est mort le troisième jour. On dit dans toute la ville que le chirurgien qui a fait l'opération et qui est une espèce de fou (c'est un nommé Coste) a mis entre deux assiettes ce qu'il avait coupé et l'a envoyé à une femme nommée le Gras que Champion entretenait. Cette mauvaise plaisanterie met ici en rumeur toutes les femmes et tous les dévots. Au reste V. M. perd fort peu à la mort de Champion. Actuellement qu'il n'est plus, je puis en parler naturellement à V. M., sans craindre de lui nuire: c'était un fort mauvais sujet, qui s'était très-mal comporté pendant le temps qu'il y avait à Berlin des officiers français et autrichiens; il les avait pris à l'auberge chez lui, et tenait devant eux tous les jours des discours qui auraient mérité qu'il fût à la brouette. On me les avait redits, et je le fis avertir que je le dénoncerais au commandant; il me promit de se corriger et je crus qu'il me tiendrait parole; mais j'ai appris par ceux qui m'ont raconté sa mort, qu'il avait toujours continué sa première conduite. Vous voyez, Sire, que le Ciel l'en a puni plus sévèrement que vos juges n'auraient fait, car certainement ils ne l'auraient pas fait châtrer. Niez à présent une Providence sublunaire. Voilà des exemples bien parlans et qui valent bien autant que tous ceux sur lesquels les théologiens fondent tant de mauvais raisonnemens. Que vous les dépeignez bien, Sire, ces ignorans fanatiques, dans les vers charmans que vous avez faits au sujet du dictionnaire des prétendus athées! 1760.

1760. Je ne doute plus, Sire, que l'édition de vos ouvrages n'ait été faite sur une copie volée sur un des exemplaires qui se trouvaient à Paris, parce que l'édition de Hollande n'est qu'une copie de celle qu'on a fait à Paris. Il y a déjà plusieurs exemplaires de celle de Hollande à Berlin; elle ne contient, à ce que l'on m'a dit, que quelques odes, plusieurs épîtres et le poëme sur la guerre. Tout cela est de la plus grande beauté; et à parler naturellement à V. M., je ne suis fâché que de l'action du voleur et point du tout du vol, puisque ce livre fera les délices de tous les gens qui pensent, et les élémens du bon sens pour tous ceux qui voudront apprendre à penser. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXI.

DU ROI.

Sans date.

On m'a envoyé mes sottises imprimées telles qu'on les a débitées en France; j'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, et les envoie avec un volume corrigé à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beausobre qu'il ait soin que l'édition soit correcte, sans quoi ce sera sans fin à recommencer. Comptez que c'est par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le Roi d'Angletrre et la Russie; c'est pourquoi il est très-

nécessaire que cette édition paraisse et fasse tomber les autres. Je suis malheureux et vieux; voilà, mon cher Marquis, pourquoi l'on me persécute, et Dieu sait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de ressembler à la malheureuse Cassandre par mes prophéties; mais comment augurer bien de la situation désespérée où nous sommes et qui ne fait qu'empirer? Je suis si fort de mauvaise humeur aujourd'hui, que je ne saurais vous en dire davantage. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse. 1760.

P. S. J'espère de faire partir demain le livre en question, et il faut que Néaulme se presse.

LETTRE LXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 mars.

SIRE,

Je reçois la lettre de V. M. à minuit et j'y réponds dans le moment. Il y a déjà deux feuilles de l'édition imprimée. Voyant qu'on ne finirait jamais avec la Néaulme, j'avais fait dire par M. de Beaufobre à Voss, qu'il pouvait commencer d'imprimer deux feuilles, à condition que si V. M. ne trouvait pas à propos qu'il continuât, ce qu'il aurait imprimé ferait en pure perte pour lui. Dans douze jours l'ouvrage sera fini; il y a quatre presses qui sont employées. M. de Beaufobre corrige nuit et jour, car les imprimeurs travaillent sans cesse. J'ai bien

1760. ——— ſenti, Sire, la néceſſité d'aller vîte en beſogne, et c'eſt ce qui m'a obligé d'envoyer d'abord l'*Avis du libraire*, que j'ai fait imprimer. J'en ai fait partir trente exemplaires pour M. de Kniphauſen à Londres, et le libraire Voſs en a expédié plus de cinq cents pour cette ville, et ſoixante pour Pétersbourg par la voie de Dantzic. Cela prévient toujours pour quelque temps le Public, et donne le loiſir de faire la nouvelle édition. Enfin, Sire, elle ſera finie dans douze jours; je ne crois pas que ſi on la feſait faire par le ſecours des fées, elle pût aller plus vîte; elle ſera malgré cela très-correcte, parce qu'il eſt cent fois plus aiſé aux imprimeurs de travailler d'après un livre imprimé que d'après un manuſcrit. Je ſupplie donc V. M., accablée par tant d'autres ſoins, de ſe tranquilliſer ſur cette affaire, et de compter ſur la diligence et le zèle de M. de Beauſobre, plein de bonne volonté pour le ſervice de V. M.

Voilà donc le redoutable Turot tué et toute ſon eſcadre priſonnière. Si les Français ne font la paix au commencement de cette campagne, il faut qu'ils ſoient poſſédés de dix légions de diables autrichiens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

Sans date.

VOILA ce qui s'appelle une lettre; il y a de quoi y répondre, et je rends grâces à votre rhumatiſme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes

les eſpérances de la paix ſont évanouies; vous voyez que nos ennemis ſont les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois ſemaines deux cent vingt mille hommes ſur les bras; j'en ai à peu près la moitié, de ſorte qu'il eſt aiſé de comprendre qu'il faut néceſſairement que je périſſe du côté où je ſerai le plus faible et où je ne pourrai rien oppoſer au nombre qui m'accable. Il ne me reſte donc qu'une reſſource qui n'eſt pas certaine; ſi celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce que les événemens m'annoncent et à ce que le raiſonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédiens et que je n'en ſaurais venir à bout. Les français ſont enſorcelés, je crois, et il n'y a rien à faire avec eux; je ne leur préſage rien de bon de leur conduite, qui eſt faible, pitoyable et indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes anglaiſes vont entrer inceſſamment en mer; la Martinique, Mont-Réal et peut-être Pondichéri ſeront les objets de leurs conquêtes, et les Français apprendront combien de mal leur font des ** qui gouvernent. Je vous envoie une petite lettre de la Pompadour, que je fis l'année paſſée, et qui l'a miſe au déſeſpoir. 1760.

Pour votre prépuce, mon cher, il branle au manche et je ne vous le garantis pas; car certainement jamais mon exiſtence, ni celle de l'Etat n'ont été en ſi grand haſard que dans les conjonctures préſentes, et vous connaiſſez trop ma façon de penſer, pour vous flatter que je voudrais ſurvivre à ma nation, et ſouffrir tous les opprobres

et toutes les indignités auxquelles je ſerais expoſé
1760. de la part de mes ennemis. J'ai vu la liſte des tableaux, dont je me ſuis amuſé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudrait un beau Corrège, un beau Jules Romain, un Jordanus italien: mais où m'égarent mes penſées? Je ne ſais quel malheur m'attend peut-être dans peu, et je differte de tableaux et de galeries. En vérité, Marquis, le temps qui court, dégoûte des plus jolis hochets, et les choſes ſont ſi haſardées, qu'il n'y a preſque pas moyen d'y penſer, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans leſquelles nous cheminons. Ne craignez rien pour votre ſervice; il s'y trouve une deviſe priſe d'Ariſtote: *le doute eſt le premier pas vers la ſageſſe.* Je me flatte que vous ne la déſapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, et on vous l'enverra tout de ſuite.

Adieu, mon cher Marquis, faites dire quand il en ſera temps des meſſes pour mon ame; réellement je crois être les yeux ouverts en purgatoire. Je vous embraſſe.

LETTRE

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Sans date.

J'AI, mon cher Marquis, une petite commiſſion à vous donner. Vous ſavez que Gottskowsky a encore de beaux tableaux qu'il me deſtine. Je vous prie d'en examiner le prix et de ſavoir de lui, s'il aura le Corrège qu'il m'a promis. C'eſt une curioſité qui me vient. Je ne ſais encore ni ce que je deviendrai ni quel ſera le ſort de cette campagne, qui me paraît bien haſardée, et trop inſenſé que je ſuis, je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme ſont faits les hommes; ils ont des ſemeſtres de raiſon et des ſemeſtres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compatir a mes faibleſſes. Ce que vous m'écrirez m'amuſera au moins, et remplira pour quelques momens mon eſprit de Sans-Souci et de ma galerie. Je vous avoue qu'au fond ces penſées ſont plus agréables que celles de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir et qui feraient trembler Hercule même. Le quart-d'heure de Rabelais va ſonner; alors il ne ſera plus queſtion que de nous entr'égorger et de courir la pretenteine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes. 1760.

J'ai fait une petite brochure qui paraît à Berlin; c'eſt une relation de voyage d'un émiſſaire chinois à ſon empereur. Le but de l'ouvrage eſt de donner un coup de patte au Pape qui bénit

1760. les épées de mes ennemis et qui fournit des asiles à des moines parricides. Je crois que la pièce vous amusera. Je suis le seul qui ait osé élever sa voix et faire entendre le cri de la raison outragée contre la conduite scandaleuse de ce pontife de Baal. L'ouvrage n'est ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire. Dans ce siècle-ci, le seul moyen de faire de la peine à ses ennemis, est de les accabler de ridicules; vous jugerez si j'y ai réussi. Adieu, mon cher Marquis. Vos lettres sont pour moi une consolation pareille à celle que donnait à Elie l'apparition des corbeaux qui venaient le nourrir dans le désert, ou ce qu'une source d'eau est pour un cerf qui brâme de détresse, ou ce que l'aspect d'Anchyse fut pour Enée, lorsqu'il l'aperçut aux enfers. Ne me privez donc pas de ma seule joie durant mes longs déplaisirs, et soyez sûr de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour vous. Adieu.

LETTRE LXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 avril.

SIRE,

J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. la nouvelle édition; je lui avais promis qu'elle serait finie le douze, et elle l'a été le neuf du mois. C'est uniquement au zèle de M. de Beausobre que la promptitude et l'exactitude de cette édition sont dues. Je n'ai été que l'admirateur des soins qu'il a pris et des peines qu'il a eues

avec les imprimeurs, sur-tout pour les engager à travailler pendant les fêtes de Pâques. 1760.

Si nous avions eu à faire avec la Néaulme, à peine l'édition serait commencée, et Dieu sait quand elle serait finie. D'ailleurs, cette édition est un gain assuré pour le moins de deux mille et cinq cents écus; pourquoi ne pas les faire gagner plutôt à un citoyen de Berlin qu'à un étranger? Ce sont de si bonnnes gens, Sire, que ces bourgeois de Berlin! Je les ai vus dans les temps les plus épineux, cent fois plus occupés de ce qui pouvait regarder V. M. que de leurs propres affaires. Les actions rendent les hommes célèbres selon le théâtre où la fortune les place. J'ai vu ici, après la bataille de Francfort, vingt bourgeois et peut-être cent, au-dessus de tous ces citoyens romains dont Tite-Live a immortalisé la fermeté et le zèle pour leur patrie.

J'ai exécuté la commission que vous m'avez donnée, Sire, pour les tableaux de M. Gottskowsky; il a assemblé depuis trois ans une collection superbe de tableaux de Charles Maratte, Ciro-Ferri, Titien, etc. il a un Corrège et un admirable Titien; mais tout cela n'est rien en comparaison d'un Raphaël qu'il a acheté à Rome et qu'il a trouvé le secret avec de l'argent de faire sortir en contrebande; car comme c'est sans doute le plus beau tableau qu'ait fait Raphaël, on n'aurait jamais consenti à le laisser sortir de Rome. Le sujet est très-gracieux; c'est Loth que ses deux filles enivrent. Elles sont à demi-nues, mieux colorées que si elles étaient peintes du Corrège et dessinées de la plus grande manière de Raphaël. Enfin, pour moi j'avoue

1760. que je n'ai jamais rien vu de si beau. Cela me paraît préférable à la sainte famille de Raphaël, qui est le principal tableau du roi de France. Vous verrez, Sire, si j'ai tort de louer si fort ce morceau, lorsque le bonheur de vos peuples vous ramenera content et heureux dans votre capitale. J'oubliais de dire à V. M. que ce tableau est à peu près de la grandeur de la Léda du Corrège. Quant au prix des tableaux, je ne puis en rien dire à V. M. parce que M. Gottskowsky m'a dit qu'il fallait auparavant qu'elle vît les tableaux ; et je crois qu'il a raison, parce que tel tableau vous paraîtrait bon marché, qui serait cher s'il ne vous plaisait pas lorsque vous le verriez; et tel autre vous semblerait d'un trop grand prix, que vous ne trouveriez pas cher après l'avoir vu. D'ailleurs j'ai jugé par le prix de plusieurs tableaux dont je me suis informé, que ce qu'on en demandait n'était point exorbitant. Quand vous les verrez vous-même, vous rabattrez après cela ce que vous jugerez à propos. M. Gottskowsky gardera soigneusement les tableaux qu'il a ramassés, et n'en vendra aucun, avant que V. M. les ait vus et ait choisi ceux qu'elle voudra. Je suis très-content de la façon dont il m'a parlé à ce sujet; c'est un brave homme, véritablement attaché à V. M. et un de nos bons citoyens de Berlin.

Si V. M. le souhaite, j'irai pour vingt-quatre heures à Sans-Souci, et je lui donnerai des nouvelles exactes et détaillées de la galerie et du reste du jardin. Je vois, malgré tous vos ennemis, arriver bientôt le temps où vos peines et vos inquiétudes seront finies. Plus j'examine la situation des

affaires des Français, et plus je deviens assuré qu'ils feront la paix avant qu'il soit deux mois; et si V. M. veut me le permettre, je parierai contre elle mes six plus belles estampes contre six autres, qu'avant la saint Jean, les Français auront fait la paix. V. M. dira peut-être que je ne fais pas grand fond sur mon pari, puisque je ne risque que six morceaux de papier; mais j'aurai l'honneur de lui répondre, que dans ma façon de penser, une estampe n'est pas une badinerie, et que je donnerais jusqu'à la fin des siècles tous les Français au diable, s'ils me faisaient perdre mon pari, leur souhaitant d'être encore plus fous qu'ils ne le sont, plus gueux qu'ils ne le deviennent tous les jours et plus battus qu'ils ne l'ont été à Rosbach et à Minden, s'ils me jouaient un pareil tour. J'ai l'honneur, etc. 1760.

P. S. Lorsque la correction du vers de l'épître du maréchal Keith est arrivée, l'édition était déjà faite; mais je vais faire mettre un carton; il est, dans l'exemplaire que je vous envoie et dans ceux qui sont presque reliés, comme je l'avais corrigé.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Sans date.

Je reconnais, Marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes lettres: elles sont bonnes pour le temps qui court et pareilles à tant

1760. d'ouvrages éphémères qui ne ſont faits que pour le moment, et qui n'ont de durée que celle du jour de leur naiſſance. Il en ſera des poéſies diverſes, ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix ſe fait, je vous promets d'y penſer plus ſérieuſement. J'ai lu la maladie et la mort du père Bertier; cela eſt fort plaiſant, et les jéſuites n'y ſont pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au père Tournemine, que de contradictions dans les ſentimens! L'une eſt le panégyrique de la ſociété, l'autre en eſt la ſatire. Je ſouhaiterais aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils ſe ſouvinſſent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié; mais les poëtes n'y prennent pas garde de ſi près, et le ſouffle léger des vents emporte leurs paroles et ſouvent leurs penſées.

La négociation de la paix eſt comme un feu qu'on allume, qui quelquefois paraît s'éteindre et qui tantôt par ſaillies jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, et voir ce qui en réſultera. La philoſophie et l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle et m'ont appris à attendre les événemens avec patience, un chrétien ajouterait avec réſignation. Dans le pays où je ſuis il n'y a point d'eſtampes; je ne puis parier contre les vôtres que des ſoieries et de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce ferait un pari digne de Pharaſmane. Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté de dire à Gottskowsky qu'il m'envoie un catalogue de ſes tableaux; cela m'amuſera dans les

momens de l'accès de fièvre chaude qui va nous prendre. 1760.

Vous n'aurez point de vers aujourd'hui de moi ; je vous en réserve tout un amas pour la première occasion. C'est quelque chose de terrible que ce démon de la poésie ; il me tourmente dans toutes les situations où je me trouve, il m'assaillit partout. S'il se trouve quelque exorciste de votre connaissance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet esprit malin. Adieu, mon cher Marquis, je vous recommande et moi à la protection de sa sacrée majesté le hasard. Je souhaite qu'il vous fasse vivre heureux, tranquille et sain, et que je vous retrouve tel, si ce même hasard permet à ma destinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

LETTRE LXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 mai.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, a produit dans mon cœur la plus sensible joie, et j'attends ce moment heureux dont vous me parlez avec la plus grande impatience. J'ai toujours été persuadé que vous viendriez à la fin au point de détruire tous les projets de vos ennemis, et dans

1760. les temps qui paraiſſaient les plus nébuleux, je n'ai jamais douté qu'un beau jour ne diſſipât toutes les ombres, et ne rendît à la Pruſſe et au Brandebourg cette gloire et cette tranquillité dont elle a toujours joui ſous votre règne avant cette guerre, ſuſcitée par la mauvaiſe foi, et continuée par la folie et l'aveuglement ; car comment peut-on nommer autrement l'opiniâtreté inſenſée des Français ? Quoique la folie des convulſions de ſaint Pâris redevienne à la mode à Paris, ce n'eſt pas dans cette ville que ſont les plus grands fous du royaume, c'eſt à Verſailles, c'eſt dans le conſeil de cette cour qu'il faut les chercher. Quel plaiſir de voir un jour de pareils extravagans mortifiés autant qu'ils le méritent ! Je ne ſais lequel des deux me cauſera plus de ſatisfaction, ou de voir la folie françaiſe corrigée, ou l'orgueil autrichien réprimé ; car Dieu lui-même ne pourrait pas le détruire, il ne peut changer l'eſſence des choſes, et la nature de ces gens eſt la vanité ; il ne ſaurait y avoir un Autrichien modeſte, de même qu'il ne peut y avoir de la matière ſans étendue. Si V. M. liſait toutes les fatuités que la cour de Vienne fait mettre dans diverſes gazettes, quelque grande que fût ſon indignation, elle ne pourrait quelquefois s'empêcher d'en rire. J'avoue naturellement à V. M. que je ſuis curieux de voir ce qu'ils diront, lorſque ce dont elle me fait la grâce de me parler, viendra à être public.

Je remettrai les planches à Voſs. Cet homme doit vous regarder comme les anciens regardaient leur Jupiter hoſpitalier : il était doublement Dieu ; premièrement comme une Divinité générale, et

ſecondement comme un Dieu lare. Vous lui faites le bien que vous faites à tous vos ſujets comme Roi, et comme auteur, vous rempliſſez d'argent ſa maiſon. Un libraire païen vous aurait placé parmi ſes pénates; un libraire catholique vous révérerait comme un ſaint; mais que peut faire un libraire luthérien? il n'a que de la reconnaiſſance à vous offrir, et Vos en eſt rempli; il publie par tout le monde ce qu'il vous doit. Il eſt vrai que vous en avez fait un ſeigneur; cet homme eſt devenu dans huit jours un des plus riches bourgeois de Berlin. Vous me parlez, Sire, des ſingularités de la fortune; en voilà un exemple aſſez particulier: vous ignoriez qu'il y eût un Vos dans l'univers, et vous ne l'apprenez, pour ainſi dire, qu'après l'avoir enrichi. 1760.

J'ai lu, Sire, vos vers avec un plaiſir infini: c'eſt Horace dans ſes odes galantes, c'eſt Virgile dans ſes bucoliques juſqu'au milieu de la pièce, et c'eſt encore le même Virgile dépeignant les fureurs de la guerre dans ſon énéide. Toute cette pièce eſt fort correcte, et la facilité de l'expreſſion ne fait rien perdre à la juſteſſe des penſées et à la préciſion du ſtyle. V. M. eſt trop bonne de ſonger à vouloir me donner des porcelaines. Comment a-t-elle aſſez de complaiſance au milieu des affaires importantes qui l'occupent, pour penſer à des choſes qui ont auſſi peu de rapport aux grands objets dont elle doit naturellement être affectée? Mais puiſque V. M. me fait la grâce de m'écrire qu'elle peut m'en envoyer ſans que cela la dérange en aucune manière, je lui dirai naturellement que j'ai acheté à Hambourg, dans la vente de Schimmelmann, des cafetières;

1760. tasses, théières, etc. Ainsi si V. M. juge à propos de m'envoyer quelques plats et quelques assiettes, je les conserverai soigneusement; et à la paix il ne manquerait rien à mon bonheur, si je pouvais m'en servir pour lui offrir à Potsdam, dans une maison que je meublerais assez bien, un repas philosophique. Si V. M. daignait m'accorder cette faveur, je m'écrierais alors comme le grand prêtre Siméon: *Seigneur, tu peux maintenant disposer de ton serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu mon sauveur.*

J'ai l'honneur, etc.

EPITRE IX.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Meissen, en mai.

De notre camp de porcelaine,
Au fidelle et bon citadin
Des murs antiques de Berlin,
Salut et santé souveraine
Paix et tranquillité prochaine.
Or dites-nous, mon cher Marquis,
Que faites-vous et la marquise,
Séquestrés dans votre taudis?
Tous deux vivans ensevelis,
Redoutez-vous toujours la bise,
Et le perfide vent coulis,

Qui perce rideaux, et mépriſe
L'épais tiſſu de vos habits ? 1760.
Paſſez-vous les jours et les nuits,
Selon vos us et votre guiſe,
Sans ſortir tous deux de vos lits ?
Ou bien commentez-vous enſemble
Quelque vieux philoſophe grec,
Ouvrage charmant quoique ſec,
Devant lequel l'imprimeur tremble
Et s'agenouille par reſpect ?
Mais non, mon eſprit imagine,
Ou pour mieux dire, je devine
Le train de vos jours uſité :
Je crois vous voir en votre chambre ;
Où n'entra jamais odeur d'ambre,
Dans la flanelle empaqueté,
De peliſſes emmaillotté,
Les pieds ſur votre chaufferette,
Le bonnet de nuit ſur les yeux,
Diſſerter avec le prophète
Sur le deſtin que nous apprête
L'obſcure volonté des cieux.
Moi, dont l'ame matérielle
N'a pas le don de s'exalter,
Je puis, ſans vouloir empiéter
Sur votre diſeur de nouvelle,
Vous en révéler aujourd'hui
D'auſſi vraiſemblables que lui.
Je les tire de ce grimoire
Que me donna ce vieux Deſſau,
A l'œil fier, à mouſtache noire,
Magicien dès le berceau.

1760. Voici ce que dit ce bon livre
Sur l'hiſtoire de l'avenir;
Gardez-vous bien de le honnir,
Ou bien malheur pourrait s'enſuivre:
De croyance il faut vous munir.
„ Dès que l'ardente canicule
„ Aura porté dans les cerveaux
„ Ce feu pénétrant qui les brûle,
„ Alors les princes, les héros,
„ Empreſſés ſur les pas d'Hercule
„ Aux combats iront à grands flots.
„ Notez que d'iceux les plus ſots,
„ De Pruſſe, d'Autriche et Ruſſie
„ Acharnés ſur la Siléſie,
„ Aux autres tourneront le dos. "
Si cependant je vous dois dire
Ce qui ſe paſſe dans mon cœur,
Tandis qu'en ce moment flatteur
Avec vous je m'efforce à rire,
Tout en badinant je ſoupire,
Et ſens le poids de mon malheur.
Plein de chagrin et de fureur
Je donne à tous les mille diables
Les cercles et leur empereur,
Les Ourſomanes exécrables,
Vos Français, quoique plus aimables,
Avec leur Louis du moulin,
Ses miniſtres et ſa catin,
Madame et Monſieur le Dauphin,
Et la guerre et la politique.
Je confeſſe ſincèrement
Que ce petit emportement

N'eſt point dans le goût du portique,
Et n'a point eu pour élément 1760.
L'impaſſibilité ſtoïque.
Mais j'aurais voulu voir Zénon,
Socrate et le divin Platon,
Contre trois femmes enragées
De hauteur, d'orgueil rengorgées,
Se débattre dans ce canton,
Et dans ces plaines ravagées
Eſſuyer ſur leur triſte front
Chaque jour un nouvel affront;
Leur ſang-froid et leur patience,
Dans cette épreuve d'inſolence,
N'aurait pas long temps tenu bon.
Et quand ç'aurait été Caton,
Dans ſon cœur rempli de ſouffrance
Il aurait ſenti, j'en réponds,
Les aiguillons de la vengeance.
Et que peut la froide raiſon
Contre le cri de la nature?
On s'aigrit à force d'injure,
Et ſelon mon opinion
On verra toute créature
Penſer de même que Timon.
Voilà, Marquis, comme raiſonne
L'eſprit, ce ſophiſte éloquent.
Puis-je cacher par ce clinquant
La paſſion qui m'empoiſonne?
Quoi qu'il en ſoit, en ce moment
Je puis eſpérer fermement
Que tout bon Chrétien me pardonne,

1760.

Et que Dieu, ſi doux, ſi clément,
En fera par clémence autant.
Vous ſur-tout dont j'ambitionne,
Soit dans mon camp, ſoit ſur le trône,
Les ſuffrages et l'agrément,
Vous m'abſoudrez tout doucement
De ce péché que la Sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentait en perſonne,
Trouverait un péché véniel.

LETTRE LXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 18 mai.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ viendrait plutôt à bout de me faire croire la préſence réelle, la tranſubſtantiation et tous les myſtères apoſtoliques et catholiques, que de me perſuader que nous avons autant à craindre qu'elle me le dit. Bien loin d'appréhender pour mon prépuce, je fais dorer en or fin tous les cadres de mes tableaux, j'achète des miroirs, des tables de marbre: ce n'eſt pas certainement dans l'idée de porter ces meubles à Délos ou à Naxe, mais pour en orner mon logement de Potsdam. Je vous jure, et cela dans la plus exacte vérité, que ma ſeule crainte c'eſt le riſque que vous courez perſonnellement, par les dangers où vous vous expoſez; cela me fait penſer quelquefois

à la Grèce. D'ailleurs je ſuis très-tranquille ſur les événemens de la guerre, et je ſuis certain qu'elle finira heureuſement pour vous et pour vos ſujets, ſi vous avez le ſoin de conſerver votre perſonne, ſur laquelle eſt fondée la ſtabilité de l'Etat. Vous m'aſſurez, Sire, que les Français ne veulent point la paix, et moi je conſens de perdre tout ce que j'ai dans le monde, ſi au premier échec qu'ils recevront, ils ne quittent pas leurs alliés. Ce n'eſt point un mal pour nous qu'ils entament cette campagne, parce qu'ils feront de nouvelles pertes conſidérables, et toutes les conquêtes des Anglais ſont autant de gages qui nous répondent des pertes que nous pourrions faire. 1760.

Vous me dites que vous allez avoir dans trois ſemaines deux cents vingt mille hommes ſur les bras et que vous n'en avez que la moitié autant à leur oppoſer. Permettez-moi de répondre, Sire, que vous parlez dans cette occaſion comme les gens qui affectent de paſſer pour beaucoup moins riches qu'ils ne le ſont; tout le monde dit que vous avez cent cinquante mille hommes en campagne, et je le croirais aſſez volontiers. J'ai lu, Sire, dans M. de Turenne, dans le Maréchal de Saxe, et ce dont je fais encore plus de cas, j'ai ouï dire à V. M. qu'une armée de cinquante mille hommes ſuffiſait pour tenir tête à une de quatre-vingts, dont on ne pouvait jamais employer qu'une partie un jour d'affaire, et qui devenait à charge pendant toute la campagne, par la difficulté des ſubſiſtances.

Toutes les gazettes aſſurent que le Prince Ferdinand aura près de cent quinze mille hommes,

1760. et qu'il va détacher un corps considérable pour s'opposer à l'armée de l'Empire. Si cela est, comme il le paraît par toutes les nouvelles, vous voilà délivré d'un embarras qui jusques ici n'a pas laissé que de vous causer de la peine et bien des soins.

Après avoir songé, Sire, à l'événement dont vous me parlez dans vos lettres, j'ai vu que cela ne pouvait pas regarder l'Italie, et je ne doute pas qu'il ne s'agisse des Turcs; ce serait une chose admirable, s'ils allaient se déclarer; mais la conduite qu'ils ont tenue jusqu'à présent, les occasions heureuses qu'ils ont perdues, me font craindre qu'ils ne continuent d'agir aussi peu sensément. Cependant une révolution soudaine peut avoir lieu tout à-coup dans un pays où il en arrive si souvent; en ce cas-là je sens bien que nous serions dans la situation la plus heureuse et la plus brillante. Mais je ne pense pas que si cet événement n'a pas lieu, nous soyons dans le cas d'essuyer les revers que V. M. me fait envisager.

J'ai remis à Vos ordres toutes les planches; elles étaient dans une caisse avec les autres que V. M. avait fait graver. J'envoie un rôle de ces planches à V. M., que m'a donné pour ma décharge Madame Schmidt en me les remettant. V. M. verra les planches qui restent encore dans cette caisse; je la prie de me donner ses ordres pour savoir à qui je dois les remettre.

Vous savez sans doute, Sire, qu'on a imprimé en France et à Francfort le second volume de vos ouvrages, contenant des épîtres et des lettres à Voltaire. Il ne faut pas former des soupçons sans

de

de grands préjugés, mais quand je ſonge que V. M. n'avait donné ce volume à perſonne, je penſe malgré moi à Voltaire et à Darget. Si ces gens-là ne ſont pas la cauſe de l'impreſſion de cet ouvrage, c'eſt donc le Diable qui, pour vous punir de ne pas croire en lui, a fait publier ce volume. J'ai parcouru celui qu'on a envoyé à M. de Catt pour vous le remettre, j'y ai trouvé pluſieurs fautes d'impreſſion; mais les pièces dont ce livre eſt compoſé m'ont paru charmantes; les lettres à Voltaire ſont admirables, pleines d'imagination et d'idées nouvelles. J'ai bien ri de vous voir promettre de faire un livre pour prouver la vérité de la religion chrétienne, lorſque Bruhl commentera les campagnes de M. de Turenne. 1760.

J'aurais bien encore des choſes à dire à V. M., mais il eſt deux heures après minuit. Voilà de bon compte ſeize heures que je n'ai pas vu mon lit; je vais le retrouver, car je me ſuis levé à dix heures du matin.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Sans date.

Il y a, mon cher Marquis, une grande différence entre la dialectique et l'art conjectural. Les raiſonnemens des géomètres ſont rigoureux et exacts, parce qu'ils portent ſur des objets poſſibles ou palpables de la nature; mais lorſqu'il faut deviner des

1760. combinaisons, la moindre ignorance de faits incertains et obscurs interrompt la chaîne, on se trompe à tout moment; ce n'est point faute de justesse d'esprit, mais faute de notions conformes à la vérité, et parce que l'esprit des hommes change et qu'il est impossible de deviner tous les caprices qui leur passent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher Marquis, vous vous êtes trompé sur le jugement que vous portez des Français; ils ne feront la paix que lorsque leur subversion sera parvenue à son comble. Vous vous trompez de même sur le sujet d'une autre nation, parce que vous n'êtes pas devin, et que par conséquent il vous est impossible de vous représenter les choses dans la vérité. Vous vous trompez encore sur le sujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre esprit n'en est point coupable; mais votre raisonnement (conséquent d'ailleurs) s'appuie sur de faux principes. Oui, j'ai dit qu'avec cinquante mille hommes un général qui entendait son métier, pourrait tenir tête à quatre-vingt mille; mais je n'ai jamais dit qu'avec cinquante mille hommes on put se soutenir contre six vingt mille; car pourvu que le général qui commande cette grande armée ne soit pas un automate, il viendra à bout de son ennemi par ses détachemens, et dans peu il l'écrasera. Pour moi, mon cher Marquis, que ma malheureuse étoile a condamné à philosopher sur les futurs contingens et sur les probabilités, j'emploie toute mon attention à bien examiner le principe dont il faut partir pour raisonner, et à me procurer sur ce point toutes les connaissances possibles; tout l'édifice que j'élève sans cette précaution périt par sa base et

tombe comme une maiſon de carte. Je ſuis bien aiſe
que vous, philoſophe, vous vous ſoyez convaincu par 1763.
votre petite expérience de la difficulté qu'il y a de guider ſa marche dans ces ténèbres, lorſqu'on manque de fanal et même de feux follets pour s'éclairer. Voilà pourquoi il faut juger avec indulgence les politiques et les guerriers. Il faut que l'on convienne qu'une fauſſe nouvelle, un mouvement de l'ennemi que le général ignore, lui font commettre nombre de fautes, et il ſe trouve des cas où ſon ignorance eſt invincible. Les politiques en ſont logés là tout de même. La fantaiſie d'un ſouverain, quelque intrigue de cour, la mort d'une créature chèrement achetée, détraque tout leur ſyſtême, et malgré toute leur prévoyance ils ne peuvent empêcher la fortune d'exercer ſon empire. Paſſez-moi ces réflexions; elles peuvent me ſervir d'apologie, et vous convaincre au moins que je ne ſuis pas la cauſe directe de toutes les ſottiſes qu'il m'eſt arrivé de faire. Si je vous feſais le fidèle tableau de ma ſituation, vous trouveriez du premier coup d'œil les ſujets des grands embarras où je ſuis, et vous ſeriez obligé d'avouer que la prudence humaine ſe trouve trop courte pour s'en démêler.

J'en viens au graveur. Il ne faut donner au libraire que les planches qui conviennent aux Poéſies diverſes, et il faut que Schmidt garde les autres.

Je vous félicite, mon cher Marquis, ſur vos beaux meubles. On travaille à votre ſervice à force, et je me flatte que vous en ſerez très-content; j'eſpère qu'il ſera achevé dans la quinzaine; je le ferai partir tout auſſitôt, ſi je me trouve encore ici.

Adieu, mon cher Marquis. Philoſophez tranquil-
1760. lement à Berlin, et rendez grâces à votre étoile, qui ne vous oblige pas de philoſopher ſur les futurs contingens et ſur les caprices des hommes.

Je ſuis votre fidèle ami. *Vale.*

EPITRE IX.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur l'édition qu'il envoya au Roi des Poéſies de Sans-Souci.

GRAND merci, Marquis, de mon drame,
Que malgré Néaulme (*) et ſa femme
Vous vous preſſez de publier.
Et ſi la calomnie infâme
Se complait à me décrier,
Si chez le Ruſſe on me diffâme;
Voſs (**) pourra me juſtifier.
Croyez que moi tout le premier
En père courroucé je blâme
Ces vers qui me font ſommeiller.
Le curieux qui les réclame,
Peſtera dans le fond de l'ame
Du prix qu'il en faudra payer.
J'entends des cenſeurs aboyer,
Et d'une mordante épigramme
Cruellement m'humilier.
Ah! ma diſgracieuſe veine,
Voilà comme ils payent la peine
Que tu pris de les ennuyer.

(*) Libraire.
(**) Libraire qui imprima l'ouvrage.

Un rimeur qui ſemble avoir l'aſthme, 1760.
Et ployant toujours ſous le faix,
Sans vigueur, ſans enthouſiaſme,
Glacé dans ſes plus forts accès,
Expire aux cris de l'ironie,
Et le public qui le dénie,
Enterre ſon nom pour jamais.
A ſon convoi ſous des cyprès
Des brocards la cacophonie
Vient ſe joindre à la compagnie
Des trop tardifs et vains regrets.
Alors ſes malheureux ouvrages,
Etalés au coin des marchés,
Ont à ſouffrir tous les outrages
A ceux de Pradon reprochés.
Elevez donc un cénotaphe
A mes écrits infortunés,
Véridique hiſtoriographe.
Tracez-y ces mots mieux tournés
Qu'ils ne ſont dans cette épitaphe:
„ Ci-giſent, (d'Argens le paraphe)
„ Ces vers morts le jour qu'ils ſont nés",

LETTRE LXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 27 mai.

SIRE,

VOTRE lettre eſt remplie de ſageſſe et d'eſprit; mais quelques conſéquens que ſoient vos diſcours, je ne ſuis

pas convaincu, et je suis toujours persuadé que la fin des
1760. affaires sera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Rosbach vit les Français soumis
Qui vainquit dans Lissa ses plus fiers ennemis,
Peut du général Daun éviter les atteintes.
Je crains les vents coulis, et n'ai point d'autres craintes.

J'ai lu la lettre de la Pompadour à la Reine; c'est la plus ingénieuse, et en même temps la plus sanglante satire. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mis au désespoir une femme remplie d'orgueil; mais après cela je ne suis point surpris que par le crédit de la Pompadour les Français continuent la guerre, quelque besoin qu'ils ayent de faire la paix; cette femme sans sentimens, sans amour pour sa patrie, se soucierait fort peu que la France perdît les Indes orientales et l'Amérique septentrionale, si elle pouvait réussir à se venger.

Les lettres de votre Chinois font un bruit étonnant; les dévots de toutes les religions se sont unis pour clabauder contre elles, les gens d'esprit rient et les trouvent charmantes, mais ces gens d'esprit ont peu d'influence sur le peuple; ce sont les sots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans plusieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il était cent fois plus dangereux que Spinosa et Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils font bien connaître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'est plus possible que vous puissiez vous cacher, lorsque vous écrirez quelque ouvrage; votre style, et sur-tout un certain tour original vous décéleront

toujours, quelque soin que vous preniez de vous déguiser. Par exemple, vous ne m'aviez jamais parlé de l'oraison funèbre; à peine en eûs-je lu vingt lignes que je vous reconnus. Si V. M. ne m'avait pas appris qu'elle avait écrit la lettre de la Pompadour à la reine, croyez-vous que je n'aurais pas senti que vous en étiez l'auteur, en lisant ces deux endroits? *Vous n'en serez pas moins apostolique, Madame; car pour ne rien vous déguiser, les apôtres vos devanciers menaient des sœurs avec eux; et il faudrait être trop bonne pour croire que ce n'était que pour être en oraison avec elles.* Je sais que Voltaire n'écrit pas contre la reine et la Pompadour, et quel est l'auteur qui ait assez d'imagination et en même temps de hardiesse pour dire cela, si ce n'est le philosophe de Sans-Souci, dès que Voltaire ne l'a pas dit? Voici un autre endroit caractéristique : *On va plus loin à Rome, le père commun des croyans autorise même des lieux licencieux par indulgence, et pourvu que l'on paye, il est content. Ce bon père compâtit aux faiblesses de ses enfans, et il tourne ces peccadilles en bien par l'argent qui en revient à l'église. Le monde a de tout temps été fait de même; il lui faut du plaisir, et de la liberté dans son plaisir.* A présent, Sire, permettez que je fasse ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connaître celui de l'ouvrage où sont contenus ces deux passages; il dit d'abord : Un auteur protestant ne se moquerait point des apôtres, un auteur catholique ne tournerait pas le pape en ridicule, il faut donc que ce soit un écrivain sans religion; cet ouvrage est plein d'esprit et d'imagination, comme le sont ceux de Voltaire et du philosophe de Sans-Souci: nous savons que 1760.

——— Voltaire ne l'a point fait, donc nous avons toutes les
1760. preuves que c'eſt le ſecond auteur ; irréligion, eſprit, imagination, ſtyle, hardieſſe dans les penſées, tout cela rend évidente notre conjecture. Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la néceſſité de ne plus écrire, lorſque vous croirez avoir quelque raiſon de n'être point connu. Il vous reſterait deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en uſage : le premier ſerait d'affecter un ſtyle peſant ; ce remède eſt pire que le mal : le ſecond ſerait d'écrire dans le goût de la dévotion ; mais votre imagination vous découvrirait malgré vous. Ainſi il faut vous réſoudre, ou de ne plus écrire ou d'être d'abord reconnu par les lecteurs qui ont du diſcernement.

Je remercie V. M de la procelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glace pour l'enfermer. Mais n'allez pas penſer que je me donne les airs de faire le petit-maître et le ſeigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce ; ils ſont bien blancs, bien unis, et c'eſt comme il les faut à un homme de lettres. Un philoſophe doit éviter la ſomptuoſité de Sénèque et la ruſtique ſimplicité de Cratès et de Diogène. Epicure avait des maiſons à la ville, à la campagne, elles étaient propres, mais modeſtes. Parmi les biens que la nature a accordés aux hommes, la médiocrité me paraît un des plus grands ; par la médiocrité j'entends un peu plus que le néceſſaire honnête, c'eſt là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureuſe.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

Meiſſen, 1 juin.

VOTRE conjecture ſur le ſtyle des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle ſur la politique; cependant il y aurait encore bien des choſes à répondre. 1) Je crois que l'on pourrait plutôt reconnaître mon ſtyle à de certains ſoléciſmes qu'à la tournure des phraſes. 2) Il y a bien des gens qui penſent et écrivent avec liberté; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſoupçonne Rouſſeau de Genève, et tant d'autres auteurs que je ne connais pas, d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là. 3) Ne pourrait-on pas croire que je ſuis trop occupé de choſes importantes pour perdre mon temps à écrire des balivernes? 4) Les lettres du Chinois ne diſent rien de plus hardi que les lettres perſannes. 5) La lettre de la Pompadour ſent plutôt l'ouvrage d'un homme déſœuvré de Paris que celle d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agiſſait de plaider ma cauſe en juſtice, j'aurais encore aſſez de raiſons pour me faire abſoudre par mes juges. Ce n'eſt point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre; elle ignore parfaitement que j'en ſuis l'auteur, et perſonne ne m'en ſoupçonne à Paris; il y a d'autres raiſons trop longues et trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il eſt impoſſible de démêler d'avance les effets des cauſes occaſionnelles; vous comprenez donc que tout art de conjecture eſt un art ingrat et trompeur? 1760.

——— C'eſt le métier que je ſuis obligé de faire. J'aimerais
1760. autant naviguer ſur le vaſte océan ſans mât et ſans bouſſole. Votre petite expérience dans l'arrangement du ſyſtême politique de l'Europe vous en a pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable; mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous devenez poëte; ma veine eſt tarie pour la campagne, elle fait carême et je ne me permettrai pas un diſtique juſqu'à ce que les événemens nous deviennent plus favorables qu'ils ne le ſont. Votre ſervice avance; il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits, 2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers et huiliers, 4 ſalières et 4 douzaines d'aſſiettes; il ſera réellement beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni les deſſeins; je me flatte que vous en ſerez content.

Les nuages s'aſſemblent pour l'ouverture de la campagne; les foudres ſont encore enfermés dans les nues, mais gare le moment où ils éclateront! Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement et ſanté. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'uſe, la fortune, la ſanté, la gaieté et la jeuneſſe m'abandonnent; je ne ſuis plus bon que pour peupler le pays de Proſerpine. Si vous avez quelque commiſſion à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

LETTRE LXXII.

DU ROI.

Sans date.

TOUT ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me persuadera jamais que notre situation soit bonne. La fortune est contre moi; j'ai passé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lascy avant-hier; mais il s'est retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laissera, et Daun gagne alors une si grande supériorité sur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon assiége Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Silésie, qui ne peut porter des secours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'est tout aussi contraire que la guerre; je ne puis réussir en rien dans les choses que j'entreprends, et je me prépare à tout ce que la fatalité de mon sort me fait prévoir de funeste. Vous ne voyez les objets que de loin, vous ne savez les choses qu'à demi; ce qui produit en vous une sécurité que vous n'auriez pas si l'évidence de la vérité vous frappait. Soyez très-sûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous sommes perdus: si cela traîne jusqu'au mois de Septembre, ce sera beaucoup. Tout l'art et toute l'habileté d'un général se trouvent court dans la situation où je suis; il faudrait des événemens surnaturels, et vous savez que de ceux-là il ne s'en fait plus; enfin je me trouve dans la plus affreuse situation où un souverain puisse être: je me vois dépérir insensiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de sa maladie, et qui

1760.

1760. voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever ſucceſſivement ſes membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au cœur. Votre porcelaine eſt partie, et doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, ſi cela vous fait plaiſir, et ne vous flattez pas trop par des eſpérances incertaines qui pourraient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 7 juin.

SIRE,

J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. la première feuille de la belle édition in 4°. des Poéſies diverſes. Elle verra que cette édition ſera pour le moins auſſi belle que celle qui a été faite au château; elle eſt déjà vendue entièrement d'avance et preſque toute en Angleterre. Vous ſavez ſans doute que l'on vous a érigé une ſtatue de bronze à Dublin, et qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui eſt appelée aujourd'hui la Rue de Pruſſe. Toutes les gazettes ont parlé un mois de ſuite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit juſqu'à préſent, parce que je ſais combien votre caractère archiphiloſophique eſt peu ſenſible à ces ſortes d'apothéoſes. Je vous paſſe en qualité de roi de vous mettre au deſſus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la ſuivent.

Vous faites bien mentir le proverbe qui dit, que jamais poëte ne fut modéré dans ſon ambition pour la gloire. Vous êtes bon poëte, et vous fuyez les louanges : il y a dans votre modeſtie de quoi faire honte à tous les gens de lettres. 1760.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liſte du beau ſervice de porcelaine dont vous voulez me faire préſent. J'ai d'abord été viſiter mon armoire, et je l'y ai rangé en imagination en attendant le jour où je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des pompons d'un goût nouveau, n'eſt pas plus impatiente de les recevoir que je ne ſuis de voir ces porcelaines. Les quinzaines des ouvriers de la fabrique me paraiſſent les ſemaines du prophète Daniel ; et ſans vouloir médire de meſſieurs les feſeurs de porcelaines, je devrais, ſelon la première lettre où V. M. me feſait la grâce de m'en parler, les avoir depuis quinze jours ; et par ſa dernière lettre, j'ai vu encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que je ſuis devenu poëte. Ha ! ſi je l'étais, je ferais une ode dans le goût d'Horace pour la remercier, et une ſatire du ſtyle de Juvenal contre les tardifs fabricans.

Tous les gens de goût et tous ceux qui connaiſſent les arts, font ici le voyage de Berlin à Potsdam, pour aller voir la galerie, avec autant d'empreſſement que les dévots font celui de Lorette ou de ſaint Jaques de Compoſtelle. Ceux qui ont vu l'Italie et la France conviennent unanimement qu'après ſaint Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment auſſi ſomptueux et auſſi élégant. J'eſpère le voir avec

——— V. M. au commencement de l'automne, et ſi nous
1760. n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuſe qui vous rendra cet hiver à votre peuple et à tous vos bons et fidèles ſerviteurs, à qui votre vie eſt auſſi précieuſe que la leur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 juin.

SIRE,

Je ſens bien les peines et les embarras où doit ſe trouver V. M.; mais elle trouvera dans ſon génie et dans ſa fermeté de quoi les ſurmonter glorieuſement. Je vois une certaine eſpérance répandue dans tous les cœurs, qui m'eſt un ſûr garant de l'accompliſſement de celle que j'ai toujours eue, et qui malgré les revers n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occaſion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M.; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, qu'elles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie et pour le ſouverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le ſuccès de la campagne; elles montrent véritablement quel eſt l'eſprit de l'officier et du ſoldat, puiſqu'elles ſont écrites par des gens qui n'avaient aucune raiſon de déguiſer ce qu'ils penſaient, aux perſonnes à qui ils les adreſſaient.

Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande supériorité par leur nombre ; mais vos talens militaires, 1760.
la valeur de vos troupes suppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appelez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence et par votre courage ; et cet événement arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne pourvu que vous ménagiez votre personne et que vous réfléchissiez sans cesse combien elle est nécessaire au bien des affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuse.

Je suis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuses flottes anglaises rester tranquillement dans la Tamise : nous voilà bientôt au commencement de Juillet, et elles sont encore dans l'inaction. Je suppose qu'il y a des négociations entre l'Angleterre et la France ; la meilleure manière d'en presser la conclusion, c'est de faire agir cent vaisseaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze et qui ont tout à craindre pour ce qui leur reste de leurs colonies. Les Français me paraissent comme certains esprits forts, qui ne veulent pas se confesser pendant leur maladie, mais qui font venir vingt prêtres, lorsque le médecin leur annonce qu'elle est mortelle ; la flotte anglaise agissant, c'est le médecin annonçant la mort, et les prêtres appelés, c'est la conclusion de la paix.

V. M. a bien raison de dire *ma petite expérience sur les affaires de l'Europe*, et quel est, je ne dis pas l'homme, mais le demi-Dieu qui voyant l'amitié et la liaison apparente de l'Espagne avec l'Angleterre, les prétentions et les droits de l'Espagne sur plusieurs

—— Etats d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique,
1760. lorſqu'il voit cette même Eſpagne faire venir de Naples et de Sicile à Barcelone tous les boulets, canons, etc. et les autres proviſions de guerre qui s'y trouvent. Vous ſavez, Sire, les raiſons ſecrètes de toutes ces démarches; mais auſſi ſi vous avez cet avantage ſur les autres hommes, vous avez le déſagrément de voir une quantité de démarches, de manœuvres et de négociations, où le bon ſens n'a guères plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines; faſſe le Ciel que je puiſſe bientôt m'en ſervir, une fois, avant de vous voir, pour célébrer le première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer juſques à ce que je les tranſporte à Potsdam, où je vous verrai tranquille, heureux et comblé de gloire! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 juin.

SIRE,

Je viens de recevoir le beau et magnifique ſervice de procelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le deſſein en eſt charmant, la peinture très-fine, et les ſymboles du pyrrhoniſme inventés avec goût. En voyant tant de belles choſes, j'avouerai naturellement à V. M. que je les ai d'abord

con-

contemplées avec beaucoup de plaiſir, mais bientôt à ce mouvement de plaiſir, en a ſuccédé un de confuſion, réfléchiſſant combien peu je méritais que V. M. me fît un auſſi beau préſent. Oui, Sire, plus les grâces dont vous m'honorez ſont grandes, plus elles me font ſentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agiſſez comme le créateur, qui de la plus vile argile ſe plaît quelquefois à forger un vaſe qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'eſt-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui, pendant ma vie, me fait obtenir l'eſtime de tous les gens qui penſent, et qui dans la poſtérité, m'aſſure une immortalité à laquelle je n'avais point aſſez d'amour-propre pour oſer prétendre par quelques faibles ouvrages. 1760.

La faveur, Sire, que vous venez d'accorder à un philoſophe auſſi médiocre que je le ſuis, ſera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatiſme et la folie viennent de faire en France à la philoſophie et aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement ſur le théâtre dans une comédie intitulée *les Philoſophes*. En vain les honnêtes gens ſe ſont élevés contre cet énorme abus; les miniſtres, les évêques, pluſieurs magiſtrats ont appuyé les ennemis de la raiſon, et l'on a joué vingt-ſix fois de ſuite la comédie des Philoſophes, dans une des ſcènes de laquelle Rouſſeau de Genève, entre à quatre pieds ſur le théâtre comme une bête, et vient ſoutenir ſon ſentiment ſur l'égalité des conditions. On a vendu à Paris dans huit jours vingt mille exemplaires de cette pièce, dont un partiſan de la philoſophie a fait une critique fort ingénieuſe, mais

trop violente ; elle paraît plutôt être écrite par la
1760. colère que par la modération, qui fait le fond du caractère de la véritable philoſophie. Je l'envoie à V. M. ; elle pourra l'amuſer un moment.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXXVI.

DU ROI.

Groſs Dobritz, 26 juin.

Je reçois, mon cher Marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je reſſens de nouveau, comme je l'avais prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaiſe fortune. Vous ſaurez ſans doute à préſent les malheurs qui me ſont arrivés en Siléſie, et vous ſerez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Veuille le Ciel que je ne le ſois pas juſqu'au bout ! J'ai commandé votre ſervice dans l'intention qu'il vous plût ; je ſuis bien aiſe que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaiſir. Hélas ! mon cher Marquis, je ſuis un mauvais immortaliſeur. Je voudrais ſeulement être moi-même au bout du temps qui m'eſt preſcrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres et de tribulations. La fin de ma carrière eſt dure, triſte et funeſte. J'aime la philoſophie, parce qu'elle modère mes paſſions, et parce qu'elle me donne de l'indifférence pour ma diſſolution et pour l'anéantiſſement de ma penſée.

Je voudrais voir la comédie que l'on a faite contre les philoſophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup

qui uſurpent ce titre et qui fourniſſent au ridicule ; mais en général, c'eſt l'opprobre de notre ſiècle que de vouloir dégrader la ſcience qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, et l'école d'où ſont ſortis les plus grands hommes. Je trouve comme vous la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur; il y a de certaines perſonnalités qui déplaiſent et marquent un eſprit emporté, qui ne reſpire que la vengeance, et qui par-là même eſt indigne de la façon de penſer d'un vrai philoſophe. On aurait pu, ce me ſemble, ſe contenter de comparer notre ſiècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes où un hiſtrion introduit Socrate dans un chœur de nuées, ſa cigue à nos perſécutions modernes, etc. y mettre de la plaiſanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes reſtent hommes ; le moindre reptile qui ſe ſent pouſſé, darde ſa langue pour ſe défendre. Cette préface a été faite dans un premier mouvement d'emportement, il fallait attendre pour écrire qu'il fût paſſé. Ah ! que l'école de l'adverſité rend ſage, modéré, endurant et doux ! C'eſt une terrible épreuve; mais quand on l'a ſurmontée, elle eſt utile pour le reſte de la vie. Adieu, mon cher Marquis, ayez quelque indulgence pour mon affliction ; elle eſt légitime. Depuis deux ans je ne fais que ſouffrir, et je ne vois pas le terme de mes peines. Je vous ſouhaite une meilleure fortune, plus de tranquillité et moins d'embarras. Adieu. 1760.

LETTRE LXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 juillet.

SIRE,

1760. LORSQUE je reçus la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je n'avais aucune connaissance du malheur arrivé au général Fouquet, et cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois jours. Mais il me semble par toutes les lettres qui sont venues de Breslau, qu'à la gloire près d'avoir pris quelques drapeaux et une trentaine de canons, cette action est aussi nuisible aux ennemis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre de leurs déserteurs, dont trois sont des Prussiens, qui ayant été pris à Maxen, s'étaient engagés chez les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés : je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers ; c'est vaincre bien chèrement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours encore des troupes de soldats par centaines, qu'on croyait morts ou prisonniers, et qui ne sont qu'égarés. Je sens bien que V. M. sera obligée de détacher un corps de son armée, et que cela l'affaiblira ; mais le général Daun a commencé par détacher le premier. Une des choses qui me consolent dans cette affaire

malheureuſe, c'eſt l'intrépidité qu'ont marquée les troupes, à l'exception d'un régiment qu'on dit, à Berlin, avoir mal fait; tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur et une crainte, même au vainqueur, lorſqu'il ſonge à attaquer de nouveau. Si la priſe de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landshut, avant la moitié de la campagne ils auront perdu entièrement une armée conſidérable, et s'ils viennent à eſſuyer un échec, Landshut et Glatz ne leur ſerviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés. 1760.

Permettez-moi, Sire, de vous demander ce que fait le prince Ferdinand; il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs d'excellentes troupes, et il reſte preſque dans l'inaction; cependant ſi les Français étaient battus, il pourrait aiſément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore, Sire, que je vous diſe qu'il n'y a rien de ſi ſingulier que la conduite des Anglais. Ils ont quatre-vingts vaiſſeaux armés dans leurs ports, nous voilà au mois de juillet, et ils ne les font point ſortir; quand comptent-ils de les employer? aux mois de décembre et de janvier? En attendant, les Français, à qui il reſte à peine ſix ou ſept vaiſſeaux délabrés, les battent en Amérique, et leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela eſt affreux, il faut que les Anglais ayent perdu l'uſage de la raiſon; les Français les ont menés par le nez: ils leur joueront encore bien d'autres tours, s'ils n'agiſſent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquait dans une de ſes lettres, que les flottes anglaiſes auraient

pour objet cette année-ci la Martinique, Montréal
1760. et Pondichéri ; voilà bientôt la belle saison passée, et ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portsmouth et à Plimouth : en attendant, leurs ennemis profitent du temps et sont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peines et de combats à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le seul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des philosophes. Diderot et Rousseau y sont les plus maltraités ; il est vrai que le premier n'est qu'un diseur de galimatias, et le second révolte par les paradoxes étranges qu'il embrasse dans toutes les occasions. V. M. se rappelle sans doute d'avoir lu les pensées philosophiques de Diderot ; les choses les plus triviales y sont dites avec une emphase ridicule ; dans l'ouvrage sur l'égalité des conditions par Rousseau, il y a non-seulement des sentimens singuliers, mais des opinions dangereuses au gouvernement de tous les Etats. Je plains d'Alembert, homme de mérite, de s'être associé avec cette troupe de fous ; mais il en est dans les belles-lettres ainsi que dans la politique, on n'est pas toujours libre de choisir les amis que l'on voudrait : la nécessité et les différens événemens déterminent le parti que l'on prend.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

Auprès de Dresde, 15 Juillet.

Vous vous flattez vainement, mon cher Marquis. 1760.
Nos affaires prennent un tour détestable; j'ai cru les réparer en venant mettre le siége devant Dresde: je prendrai la ville et n'avancerai en rien mes affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, et croyez que je vois assez clair dans ma situation pour ne la pas juger au hasard désespérée. Les flottes anglaises agissent avec succès de tous les côtés, de sorte qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le prince Ferdinand n'a que soixante et dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raisonnez sur les gazettes; mais ces gazettes ne sont pas véridiques, et voilà ce qui vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobstant quoi il reste encore quatre-vingt-quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi; les Russes en ont soixante mille; voilà notre situation; sans compter bien des choses sur lesquelles je dois garder le silence à présent, mais que je pourrai dire quand les choses seront passées.

La comédie des philosophes est assez bien faite; mais il y a des allusions qui ne m'ont pas frappé, faute de connaître sur quoi elles portent, comme par exemple: *jeune homme, prends et lis*, le père de famille etc. Hélas! mon cher Marquis, tout cela m'aurait fort amusé dans un autre temps; mais à pré-

—— sent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où
1760. je suis près de m'abymer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des espérances chimériques; plaignez-moi d'avance. Veuille le ciel que mes oracles soient trompeurs! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embrasse.

LETTRE LXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 juillet.

SIRE,

PERSONNE ne sent mieux que moi la situation embarrassante où se trouve V. M., et si j'avais moins de confiance que je n'en ai dans ses lumières et dans sa fermeté, je craindrais les événemens les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites ces miracles. N'en est-ce pas un que de voir la Silésie, après l'échec de Landshut, presque vide d'ennemis? N'est-ce pas encore un miracle de vous voir devant Dresde détruire une partie des magasins des ennemis, et tenir Daun dans un état de suspension sur toutes les opérations qu'il avait projetées? Les choses semblent prendre une face plus riante. Le prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avait essuyée, et voilà un corps de Français totalement détruit ou prisonnier. Les Anglais viennent de gagner une bataille décisive dans les Indes orientales, et il n'y a aucun doute que Pondichéri ne soit pris; toutes les gazettes de Hollande

le disent ; mais quand même il ne le ferait pas encore, cela ne peut manquer d'arriver, et par le premier vaisseau l'on doit recevoir cette nouvelle : les Français étaient déjà dans le plus triste état avant cette perte irréparable pour eux, que vont-ils devenir aujourd'hui ? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui sont imprimées dans tous les papiers publics : *Il n'est rien, Sire, de si manifeste que l'épuisement total des finances ; mais ce qui l'est encore plus, c'est l'impossibilité de les rétablir.* Voilà comment on parlait en France avant la prise de Pondichéri, que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume qui avait tout son bien dans la compagnie des Indes, est réduite à l'aumône par la destruction et le renversement total de cette même compagnie ? Les Anglais vont encore envoyer de nouveaux secours en Allemagne. C'est à présent qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faisant perdre toute espérance aux Français de pouvoir s'emparer de l'électorat de Hanovre, et en vous donnant tous les secours qui dépendront d'eux, pour vous empêcher de succomber sous vos ennemis. 1760.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avait eu la bonté de donner de l'emploi dans son armée, avait été tué à l'attaque du fauxbourg de Dresde ; je l'ai plaint, parce que c'était un très-honnête homme ; mais ce qui fait ma consolation, c'est qu'il est mort au service de V. M. et en faisant son devoir. Je voudrais avoir l'âge qu'il avait, pouvoir être de quelque utilité à V. M. et risquer dix fois par jour le sort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir dans ces temps

orageux un inutile fardeau de la terre, moins utile
1760. à son maître que le moindre payſan qui conduit une charrette de fourrage, ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avait paru juſqu'à préſent que fâcheuſe, elle me ſemble aujourd'hui honteuſe et déshonorante. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

Groſſenhayn, premier août.

Le ſiége de Dreſde, mon cher Marquis, s'en eſt allé en fumée; à préſent nous ſommes en pleine route pour la Siléſie. Nous nous battrons indubitablement ſur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 et le 10 de ce mois. Glatz eſt perdu; on aſſiége Neiſſe, il n'y a pas de temps à perdre. Si nous ſommes heureux, je vous le manderai; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous et de toute la compagnie. Le pauvre Foreſta a été tué, et c'eſt un ſacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois toute l'horreur de la ſituation qui m'attend, et j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embraſſe. Penſez quelquefois à moi, et ſoyez perſuadé de mon eſtime.

LETTRE LXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 août.

SIRE,

LES nouvelles de la Siléſie nous apprennent que V. M. y eſt arrivée heureuſement avec ſon armée. 1760.
Votre dernière lettre m'avait jeté dans la plus grande conſternation, parce que connaiſſant combien vous vous expoſez, je craignais qu'il ne vous arrivât quelqu'accident, s'il y avait une bataille. Et que deviendrions-nous tous, ſi nous avions le malheur de vous perdre ! Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le prince Henri a chaſſé les Autrichiens, et fait lever le ſiége de Breslau ; votre neveu le prince héréditaire de Brunſwic a battu et diſſipé entièrement l'armée françaiſe commandée par M. du Muy ; vous êtes arrivé en Siléſie malgré les oppoſitions de Daun. J'eſpère que tout ira bien le reſte de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre ſix ou ſept places de guerre qui vous appartiennent, que dans la Saxe, pays ouvert et dont les villes ſont de peu de réſiſtance. J'ai un preſſentiment qui ne s'eſt jamais démenti, et qui me dit qu'il arrivera quelque événement heureux. Si le prince Ferdinand, qui avec le nouveau ſecours qu'il a reçu, eſt aujourd'hui auſſi fort que les Français, vient à les battre, cela vous mettra à l'aiſe du côté de la Saxe, où il pourrait alors faire un détachement conſidérable. Enfin, Sire, pourvu que vous

1760. conserviez votre personne, tout se rétablira avec le temps. V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire que Glatz était perdu ; mais l'on assure ici qu'il n'y a que la ville de prise et que la citadelle n'est point encore entre les mains des Autrichiens, et il semble par les articles de Vienne insérés dans toutes les gazettes, que la citadelle n'est pas encore prise. Je souhaiterais bien que ce bruit fût véritable ; mais V. M. ne m'ayant fait aucune mention de la citadelle, je crains bien qu'elle ne soit prise. Mais quand cela serait, voilà aujourd'hui toutes les autres places délivrées, la saison avance, et dans six semaines le temps des siéges commence à passer, sur-tout si, comme j'en suis convaincu, nous ne perdons point de bataille. Si nous en donnons une, nous la gagnerons : mais je donnerais, malgré cette idée où je suis, tout ce que j'ai dans le monde, pour qu'il n'y eût point de bataille le reste de cette campagne. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 août à une heure après minuit.

SIRE,

La joie que me cause la nouvelle de la victoire que V. M. vient de remporter, est si grande, que je lui écris au milieu de la nuit, dans le moment que j'en suis instruit. V. M. aura peut-être déjà reçu une de mes lettres que j'eus l'honneur de lui écrire il y a trois jours, dans laquelle je lui

marquais que la crainte où j'étais pour les dangers où vous vous expoſiez, me feſait ſouhaiter qu'il n'y eût point de bataille, quoique je fuſſe très-aſſuré que vous la gagneriez, s'il s'en donnait une. La vérité a juſtifié mon preſſentiment, et je ſuis convaincu qu'elle prouvera dans la ſuite ce que j'ai tant de fois mandé à V. M. dans mes lettres, que vous viendrez à bout de ſurmonter tous vos ennemis. Mais au nom de tous vos ſujets et de tous vos fidèles ſerviteurs, je dis encore plus, Sire, au nom de cette gloire immortelle que vous vous êtes acquiſe, conſervez votre perſonne, dans laquelle réſide non-ſeulement tout le bonheur de l'Etat, mais encore ſa durée et ſa ſtabilité. Je prie V. M. d'excuſer le peu d'ordre qu'il y a dans ma lettre; mais je ſuis ivre de joie, et je puis proteſter à V. M. que mon ame eſt dans une ſituation à ne pouvoir joindre deux idées enſemble. Votre dernière lettre m'avait accablé d'une douleur mortelle, jugez de l'effet que la nouvelle de votre victoire a dû produire ſur mon eſprit. 1760.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXXXIII.

DU ROI.

Hermannsdorf près de Breslau, le 27 août.

Autrefois, mon cher Marquis, l'affaire du 15 aurait décidé de la campagne; à préſent cette action n'eſt qu'une égratignure; il faut une grande bataille

pour décider notre fort ; nous la donnerons bientôt,
1760. ſelon toutes les apparences, et alors on pourra ſe réjouir ſi l'événement nous eſt avantageux. Je vous remercie cependant de la part ſincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruſes et bien de l'adreſſe pour amener les choſes à ce point. Ne me parlez pas de dangers ; la dernière action ne me coûte qu'un habit et un cheval, c'eſt acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez ; nous ſommes comme bloqués, pour la correſpondance, par les Ruſſes d'un côté de l'Oder, et par les Autrichiens de l'autre ; il a fallu un petit combat pour faire paſſer Coccéji ; j'eſpère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une ſituation plus ſcabreuſe que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire ſurmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai ſurement mon devoir dans l'occaſion ; mais ſouvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne diſpoſe pas de la fortune et que je ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus ſolides. Ce ſont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, et à dire vrai, quand l'eſpérance (ſeule conſolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas aſſez au fait des choſes pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'Etat ; je les ſais, je les cache, je garde toutes les appréhenſions pour moi, et je ne communique au public que les eſpérances

ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui-apprendre. Si le coup que je médite réuſſit, alors, mon cher Marquis, il ſera temps d'épancher ſa joie, mais juſques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne vous abatte trop. 1760.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire; j'ai beaucoup à penſer à mes affaires; le reſte du temps je le donne aux lettres, qui ſont ma conſolation, comme elles feſaient celle de ce conſul orateur, père de la patrie et de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette guerre; mais je ſuis bien réſolu, au cas que cela arrive, à paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, au ſein de la philoſophie et de l'amitié. Dès que la correſpondance deviendra plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maiſon à Breslau a péri durant le bombardement; nos ennemis nous envient juſqu'à la lumière du jour et à l'air que nous reſpirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laiſſent une place, et ſi elle eſt sûre, je me fais une fête de vous y voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez bien que votre nation eſt plus aveugle que vous ne l'avez cru; ces fous perdront le Canada et Pondichéri pour faire plaiſir à la Reine de Hongrie et à la Czarine. Veuille le Ciel que le Prince Ferdinand les paye bien de leur zèle! Ce ſeront des officiers innocens de ces maux et de pauvres ſoldats qui en ſeront les victimes, et les illuſtres coupables n'en ſouffriront pas. Je ſais

1760. un trait du duc de Choiſeul, que je vous conterai lorſque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni plus inconſéquent n'a flétri un miniſtre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me ſurviennent; j'étais en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, et pour ne pas vous ennuyer et pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXXIV.

DU ROI.

Reiſendorf, le 18 ſeptembre.

J'AI reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il eſt sûr que j'ai échappé à un très-grand danger, et j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportait ma ſituation. Ce ſerait beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une eſcarmouche dans celle-ci, et en général mes affaires n'en ſont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes et de mes inquiétudes; mais je vous aſſure qu'elles ſont grandes. La criſe où je me trouve, change de forme; mais rien ne ſe décide, rien ne nous amène au dénouement; je brûle à petit feu; je ſuis comme un corps que l'on mutile, et qui chaque jour perd quelques-uns de ſes membres. Le Ciel nous aſſiſte, nous en avons un grand beſoin. Vous me parlez toujours de ma perſonne. Vous devriez bien ſavoir qu'il n'eſt

n'eſt pas néceſſaire que je vive, mais bien que je faſſe mon devoir et que je combatte pour ma patrie, pour la ſauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits ſuccès et j'ai grande envie de prendre pour ma deviſe, *maximus in minimis et minimus in maximis*. Vous ne ſauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci ſurpaſſe toutes les précédentes; je ne ſais quelquefois à quel ſaint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes et de mes chagrins. Ma gaieté et ma bonne humeur ſont enſevelies avec les perſonnes chères et reſpectables auxquelles mon cœur s'était attaché. La fin de ma vie eſt douloureuſe et triſte. N'oubliez pas, mon cher Marquis, votre vieil ami. Les poſtes, les correſpondances, tout eſt interrompu; il faut bien des intrigues pour faire paſſer des lettres, et encore haſarde-t-on beaucoup. Ecrivez-moi à tout haſard. Que les Avares ou les Ourſomans prennent vos lettres, qu'y verraient-ils? et elles me ſont toutefois un ſujet de conſolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe. 1760.

LETTRE LXXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 ſeptembre.

SIRE,

1760. J'ESPERE que V. M. aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez il y a environ un mois que toute la boutique s'en allait au diable. Depuis ce temps vous avez payé à vue les lettres de change de Laudon, vous avez acquitté celles de Beck: Hulſen votre commis en Saxe, a ſatisfait aux différentes remiſes du Prince de Deux-ponts; il me paraît que ſi vous payez encore une ſeule dette avant le mois de Novembre, vous ferez un des négocians dont la boutique et les affaires ſont les mieux réglées.

La claſſe de phyſique et de chimie a perdu ſon directeur par la mort de M. Eller. L'académie en corps, les curateurs et les directeurs ont élu d'abord ſelon l'ordonnance de V. M. et l'article neuvième du règlement de l'académie, portant: *Lorſqu'un directeur viendra à mourir, ſa place ſera donnée à la nomination de tous les académiciens à un membre penſionnaire de la claſſe du dit directeur mort.* En conſéquence du règlement, l'académie a nommé M. Margraff, ſans contredit le plus habile chimiſte de l'Europe, grand phyſicien, et que les académies de Paris et de Londres conſultent comme un oracle. L'académie m'a chargé, Sire, comme directeur

d'une classe, d'instruire V. M. de son choix, et de son exactitude à suivre les règlemens que vous lui avez fait prescrire par feu M. de Maupertuis et qu'elle observera toujours avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus par son zèle pour l'honneur des sciences et par son obéissance à vos ordonnances, la continuation de votre auguste protection. 1760.

Il me paraît, Sire, que voilà de grandes et nobles phrases, et que parlant en directeur chargé des ordres de l'académie, je n'ai point le style d'un *aigrefin plus errant que le Juif dont j'empruntai jadis et le style et le masque.* V. M. a-t-elle vu un petit poëme de Voltaire, intitulé le *pauvre diable?* c'est une pièce fort plaisante, mais remplie de traits satyriques contre plusieurs auteurs qu'il n'aime pas; je l'enverrai par le premier courrier à V. M.

Je pense qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de savoir où se trouve le Prétendant; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suisse de nation, nommé Merian, intime ami de feu Maupertuis, et homme sage et de beaucoup de mérite. Cette lettre est écrite de Bouillon auprès de Sedan. *Nous avons ici un personnage qui a bien fait du bruit par ses prétentions et dont la postérité parlera avantageusement jusqu'au moment de sa sortie de France; il vit ici en bourgeois; je le vois souvent; mais je cesserai bientôt de le voir, parce qu'il est d'un caractère insupportable. Il est singulier de voir tant de bizarrerie, de bassesse et d'orgueil joints ensemble; ajoutez à cela de mauvaise humeur.*

1760. J'attends, Sire, des nouvelles de la ſanté de V. M. avec le même empreſſement que les Juifs attendent le Meſſie et les Janſéniſtes la grâce efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi ſavoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéreſſe; il me paraît que cela eſt bien vîte écrit: *Le Roi ſe porte bien.* C'eſt tout ce que je veux ſavoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXVI.

DU ROI.

Sans date.

Graces, Marquis, de votre miſſive. Je n'ai aujourd'hui rien de ſiniſtre à vous apprendre, j'ai au contraire des ſujets de conſolation et des vues d'eſpérances à vous communiquer. Broglio vient de repaſſer le Mein, il n'a laiſſé que 2000 hommes à Caſſel; de ſorte que cet acte de modération annonce de nouveau les diſpoſitions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhenſions fondées pour leurs poſſeſſions d'Italie; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des ſentimens pacifiques, et il y a toute apparence que cette cruelle et funeſte guerre tend à ſa fin; cela relève un peu mes eſpérances et me donne au moins une gaieté paſſagère; c'eſt autant de gagné ſur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, et alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le

dépositaire. Je suis sur le point d'achever le de Thou ; ce livre est très-bien écrit, et j'en suis très-content. 1760.

Le critique de Voltaire a, ce me semble, assez bien rencontré; il est cependant trop sévère. Quoi qu'on dise, si l'histoire de Voltaire n'est pas instructive, elle est au moins jolie; c'est une gentillesse, une miniature faite par un Corrège, et certes, personne de nous ne voudrait que cet ouvrage fût supprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Vogtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en repos, rien ne troublera votre sécurité de quelques semaines, et alors comme alors. Je vous embrasse. Adieu.

LETTRE LXXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Septembre.

SIRE,

On ne saurait être plus joyeux que je ne l'ai été à la réception des deux dernières lettres que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire. Je commence enfin à concevoir une véritable espérance de vous revoir tranquille à Potsdam et à Sans-Souci, jouissant en paix des superbes embellissemens que vous y avez faits. Je ne saurais comprendre que les Français pouvant faire autant de mal au Prince Ferdinand,

ayent pris le parti de se retirer, de lui donner le
1760. temps de se rétablir et de se fortifier dans un bon poste, s'ils ne regardaient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs l'inaction de la flotte anglaise me paraît s'accorder avec la retraite des Français. La facilité avec laquelle se font vos levées, contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange ; l'on dit ici qu'il aura lieu, mais quel fond peut-on faire sur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé ? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or que M. Eichel doit lui avoir remises. C'est M. Sulzer, le chef des souscrivans, qui me l'a donné, et qui ayant avancé l'or, aurait besoin d'être rembourse pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avait trente-un ducats d'or à chaque médaille, et puis il y a vingt-cinq écus de la monnaie courante d'aujourd'hui pour la souscription du coin. Je prie V. M. de me faire savoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé sur les fonds que nous avions des souscripteurs, et l'on ne peut pas aller en avant sans cette somme.

Je comptais envoyer par ce courrier la tragédie de Tancrède de Voltaire. La versification m'en paraît très-faible et prosaïque, les situations romanesques et souvent contraires à la raison ; il y a des endroits touchans et quelques beautés de détail ; il a dédié sa pièce à la Pompadour ; cette épitre dédicatoire est l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus mépriſable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain, l'exemplaire

que j'ai lu ne m'appartenait pas; mais j'enverrai par le premier courrier celui que doit m'apporter un libraire. 1760.

Je ſuis bien charmé que V. M. ſoit contente de l'hiſtoire de Thou. C'était un homme rempli de bon ſens, ayant de la probité et des connaiſſances, et voilà les principales qualités qu'il faut dans un hiſtorien.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE LXXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

Vous me croyez, mon cher Marquis, l'eſprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je ſuis ici accablé d'affaires, et la fin de ma campagne n'eſt pas une choſe auſſi facile à amener que vous l'imaginez. Ce ſeront mes ſuccès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je ſuis heureux, Berlin ne payera pas le ſol; ſi la fortune m'eſt contraire comme par le paſſé, nous aviſerons au parti qu'il faudra prendre pour ſoulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis et aux calamités de la patrie, ne penſez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui ſont réelles et accablantes. La fin de mes jours eſt empoiſonnée et mon couchant auſſi funeſte que l'a été mon aurore. Ni les ſuccès des Anglais, ni les avantages du Prince

Ferdinand ne peuvent contrebalancer les affreuſes
1760. ſituations où j'ai été cette année ; ce ſerait à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puiſſe faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que ſi je réſiſte d'un côté, je ſuccomberai de l'autre ; je n'ai ni ſecours, ni diverſion, ni paix, ni rien au monde à eſpérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme ſage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre ſon étoile, et qu'il eſt pour des hommes courageux des moyens de ſortir de peine plus courts et plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottskowsky à-peu-près comme il eſt venu ; je ne puis rien décider qu'entre-ci et quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre ; c'eſt le terme que je me ſuis preſcrit et dont dépendra, comme vous voyez, une partie du deſtin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas, et ſoyez tranquille ſpectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, et à la brutale rage de nos ennemis d'ordonner de nous.

LETTRE LXXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 Octobre.

SIRE,

J'AURAIS eu l'honneur d'écrire à V. M. dès le moment qu'elle eſt entrée en Saxe et que la correſpondance avec ſon armée a été rétablie ; mais j'ai

jugé qu'elle ſerait d'abord ſi accablée d'affaires, qu'il était inutile que je joigniſſe ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, et je vais lui écrire en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé, dans la plus exacte vérité et comme en ayant été témoin oculaire. 1760.

Vers la fin du mois de Septembre il arrive un avocat de Glogau; nommé Sack, à Berlin, qui était envoyé du général Tottleben pour terminer ſes affaires avec le banquier Splittgerber. Cet homme ayant eu une converſation particulière avec notre commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre; pendant deux jours il ſemblait qu'il avait appris la plus terrible nouvelle. Enfin ſa frayeur ſe communiqua à tout Berlin, et comme on en ignorait la cauſe, le bruit ſe répandit que V. M. avait été bleſſée mortellement. Cette fauſſe nouvelle jetta toute la ville dans la plus grande conſternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulſions. J'avais reçu une lettre de V. M. datée du 18; mais l'on diſait que vous aviez été bleſſé le 19. Enfin pour mon bonheur et pour celui de toute la ville, M. Kœppen reçut une de vos lettres datée du 21 et le calme fut rétabli. Le lendemain tous les généraux s'aſſemblèrent, et l'on ſut que ce qui avait cauſé la frayeur du commandant, était la crainte d'une irruption des Ruſſes dans le Brandebourg. Trois jours après, le général Tottleben parut à nos portes; et fit ſommer la ville. Comme il n'avait que des troupes irrégulières, on réſolut de ſe défendre; il tira des boulets rouges et des bombes depuis

cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin.
1760. Il fit donner deux assauts à deux différentes portes; mais il fut toujours repoussé avec perte par nos bataillons de garnison. Il faut, Sire, que je rende ici la justice que tous les citoyens de Berlin doivent au général Seidlitz et au général Knobloch; ce sont ces deux hommes, tous les deux blessés, qui ont passé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont sauvé votre capitale; le vieux maréchal Lehwald a fait aussi tout ce que son grand âge lui permettait de faire. Le lendemain du bombardement, le prince de Wurtemberg arriva avec son corps; mais il était si fatigué, qu'on ne put attaquer les Russes que le lendemain; on les poussa jusqu'à Kœpenick, et on résolut de les attaquer le lendemain; mais comme on apprit que les ennemis avaient été fortifiés du corps de Czernichef et de celui du général Lascy, on résolut de se retirer et de laisser capituler la ville, qui sûrement aurait été prise et pillée par les Autrichiens, pendant que notre armée aurait attaqué les Russes. Le corps du Prince de Wurtemberg et celui du général Hulsen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, pour se rendre à Spandau. La grande quantité de bagage qui devait défiler sur le pont, un canon qui se rompit en chemin et quelques autres embarras furent cause que le second bataillon de Wunsch souffrit beaucoup, et que nous perdîmes environ cent-cinquante chasseurs. En arrivant à Spandau, le prince ne trouva aucun arrangement dans cette place; ce fut le Capitaine Zechlin et quelques autres officiers qui disposèrent les canons sur les remparts, et qui firent

l'office de canoniers. Le Prince de Wurtemberg continua ſon chemin vers Brandebourg et laiſſa à Spandau le capitaine Zechlin avec un bataillon de convaleſcens : les Ruſſes n'ont point oſé attaquer cette place. Nous comptions de les avoir, ainſi que les Autrichiens, encore quelque temps à Berlin, lorſqu'ils ſe retirèrent avec la plus grande vîteſſe et même avec confuſion. Dans le temps qu'ils ont été dans la ville, le compte de Reuſs, ſeul de vos miniſtres qui ait oſé reſter dans Berlin, a rendu à la ville bien des ſervices, en agiſſant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été néceſſaire de le faire, ſans craindre d'être pris pour ôtage ; il a voulu juſqu'à la fin ſe montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paraître un véritable zèle pour ſon ſervice, je ne dois pas oublier l'envoyé de Hollande, M. de Verelſt. Lorſque je verrai V. M., j'aurai l'honneur de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous aſſurer avec la plus grande vérité que s'il vivait deux cents ans, vous et les rois vos ſucceſſeurs ne ſauriez trop lui témoigner de reconnaiſſance. Vous en conviendrez, Sire, lorſque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens ont arrêté, Sire, une lettre en date de Hermannsdorf du 27 Août que V. M. m'avait fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne et en ont donné ici pluſieurs copies ; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoye à V. M : il n'y a rien que de grand, que de noble et que de vertueux dans cette lettre ; elle a donné envie à pluſieurs généraux Autrichiens de me connaître ; mais je n'ai voulu en voir

1760.

aucun. Je me ſuis informé de ceux qui les ont vus
1760. des diſcours qu'ils ont tenus. Il ſemble par ceux du général Brentano, qu'ils ſont un grand cas du général Wunſch et qu'ils ſont charmés qu'il ſoit priſonnier. Vous ſavez déjà ſans doute, Sire, que l'on n'a pas cauſé le moindre dégât à Potsdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottembourg, on a pillé les tapiſſeries et les tableaux; mais par un cas ſingulier, on a laiſſé les trois plus beaux, les deux enſeignes de Watteau et le portrait de cette femme que Peſne a peinte à Veniſe. Quant aux antiques, on les a ſeulement renverſées par terre; les têtes et les bras de quelques-unes ſont caſſés; mais comme on les a trouvés auprès des figures, cela ſera fort aiſé à raccommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le concierge ayant été obligé de ſe ſauver en chemiſe moitié mort à Berlin, j'ai envoyé, au moment où les Ruſſes ſe ſont retirés, un de mes domeſtiques avec l'inſpecteur des tableaux de la galerie de V. M. Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge eſt retourné aujourd'hui. Ainſi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet; et aux meubles et aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

Il faut avant de finir cette lettre que je rende juſtice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la nobleſſe pendant le ſiège et après la réduction de la ville, *que dira notre cher et bon Roi*! C'eſt une vérité conſtante que je n'ai pas entendu une ſeule perſonne ſe plaindre de ſon ſort; mais l'objet public a toujours été celui de ſon *cher et bon Roi*. Conſervez-vous donc, Sire, pour d'auſſi

braves gens que vos sujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils se regarderont comme heureux, malgré les événemens de la fortune qui ne sont point dans vos mains. Puisse une paix honorable finir les alarmes publiques, et nous rendre à Berlin *notre cher et bon Roi*! 1760.

Je suis etc.

P. S. Vous savez sans doute, Sire, la punition que les Russes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beausobre, cause innocente de tout cela, en a pensé mourir de frayeur.

LETTRE XC.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 octobre.

SIRE,

J'ESPERE que V. M. aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenais la liberté de l'instruire de tout ce que j'avais vu moi-même pendant la courte irruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaise volonté a produit peu d'effet, et l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou dispersé. Actuellement la seule chose qui occupe la ville, c'est l'impossibilité où se trouve la moitié des citoyens de payer la contribution. M. Gottskowsky, Sire, qui s'est distingué par le zèle qu'il a fait paraître pour les intérêts de V. M. et pour ceux

——— du public, va propoſer à V. M. un projet qui
1760. évitera la ruine de beaucoup de familles, et qui ne ſera à charge ni à vous, ni à l'Etat, et je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il eſt certain que s'il faut que la contribution ſoit payée, ainſi que celle qu'on a déjà payée au général Haddick, plus de ſix ou ſept mille perſonnes quitteront Berlin; car on a ſupputé qu'un ouvrier qui gagne ſix ou ſept écus par mois, ſera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendrait à bout d'empêcher ces gens de ſortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe.

Tout cela ſera évité par le plan que les principaux citoyens et les magiſtrats ont formé, et qui ne peut manquer d'être approuvé par un roi qui aime ſes ſujets et qui en eſt adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce ſujet, et je puis vous jurer ſur ce qu'il y a de plus ſacré que la flatterie n'a aucune part à ce diſcours, c'eſt la pure et ſimple vérité.

Voilà tout le Canada pris, les Anglais peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vaiſſeaux de guerre et douze à quinze mille hommes; car ils n'ont pas à craindre ſûrement que les Français, qui n'ont plus de flotte, envoyent une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. ſait mieux que moi ſi elle doit s'en louer ou non. Quant à moi, il me paraît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auraient évité l'irruption des Autrichiens et nous auraient conſervé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XCI.

DU ROI.

Sans date.

VOILA de ces coups que j'avais appréhendés dès l'hiver passé. Voilà, Marquis, ce qui me dictait ces lettres que je vous ai si souvent écrites sur ma malheureuse situation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philosophie pour supporter les revers, les avanies, les outrages et toute la scène des choses atroces qui se sont passées. Je suis en pleine opération, et je vous prophétiserai à peu près quelle sera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipsic, Wittenberg, Torgau, Meissen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe et les montages en Silésie, et ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je pense, ni ce que je médite, mais vous vous figurerez sans doute ce qui se passe dans le fond de mon ame, les agitations de mon esprit et quelles sont mes pensées. 1760.

Votre lettre m'a fait plaisir, si l'on peut éprouver quelque sentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de subversion de toutes choses, parmi le ravage, la mort et la destruction. Je vois que vous avez conservé une ame tranquille au milieu des Oursomans et des Autrichiens, et que votre santé n'en a point souffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez, est réellement de moi, hors quelques fautes de style qui s'y seront apparemment glissées en la transcrivant. Ainsi la fin de mes jours est empoisonnée; ainsi, cher Marquis, la

—— fortune ſe joue des faibles mortels; mais las de ſes
1760. faveurs et de ſes caprices, je penſe à me procurer une ſituation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher Marquis, tranquilliſez-vous, et reliſez le ſecond chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a ſouffert à peu-près ma patrie. Ecrivez-moi vous en avez le loiſir et ne m'oubliez pas.

LETTRE XCII.

DU ROI.

28 Octobre.

Vous appellerez, mon cher Marquis, mes ſentimens comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos penſées, et que nous partons de principes très-différens. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en ſtoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix déſavantageuſe; aucune perſuaſion, aucune éloquence ne pourront m'engager à ſigner mon déshonneur. Ou je me laiſſerai enſevelir ſous les ruines de ma patrie, ou, ſi cette conſolation paraiſſait encore trop douce au deſtin qui me perſécute, je ſaurai mettre fin à mes infortunes, lorſqu'il ne me ſera plus poſſible de les ſoutenir. J'ai agi et je continue d'agir ſuivant cette raiſon intérieure et le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite ſera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir ſacrifié ma jeuneſſe à mon père, mon âge mûr à ma patrie,

je

je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit et je le répète ; jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne résolu à tout oser, et à tenter les choses les plus désespérées, pour réussir, ou pour trouver une fin glorieuse. 1760.

J'ai fait quelques remarques sur les talens militaires de Charles XII ; mais je n'ai point examiné s'il devait se tuer ou non. Je pense qu'après la prise de Stralsund il aurait fait sagement de s'expédier ; mais quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune, je ne suis pas né ainsi, et si j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très-indifférent sur ce qu'on en dira ; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV était un cadet de bonne maison qui fesait fortune ; il n'y avait pas là de quoi se pendre ; Louis XIV était un grand roi, il avait de grandes ressources, il se tira d'affaire : pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là ; mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne. Nous comptons je pense cinq mille ans depuis la création du monde ; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers ; le Brandebourg a subsisté tout ce temps avant que je fusse au monde, il subsistera de même après ma mort. Les Etats se soutiennent par la propagation de l'espèce, et tant que l'on travaillera avec plaisir à multiplier les êtres ; la foule sera gouvernée par des ministres ou par des souverains ; cela se réduit à peu-près au même ; un

1760. peu plus de folie, un peu plus de sageſſe, ces nuances ſont ſi faibles, que la totalité du peuple s'en aperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ces vieux propos de courtiſans, et ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour-propre et de la vanité puiſſent m'en impoſer, ou me faire le moins du monde changer de ſentiment. Ce n'eſt point un acte de faibleſſe de terminer des jours malheureux, c'eſt une politique judicieuſe, qui nous perſuade que l'état le plus heureux pour nous eſt celui où perſonne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raiſons, lorſqu'on a cinquante ans, de mépriſer la vie! La perſpective qui me reſte, eſt une vieilleſſe infirme et douloureuſe, des chagrins, des regrets, des ignominies et des outrages à ſouffrir. En vérité, ſi vous entrez bien dans ma ſituation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens: je ſuis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à eſpérer, je vois mes ennemis me traiter avec dériſion, et leur orgueil ſe prépare à me fouler aux pieds. Hélas! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre et la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curioſité que nous paſſâmes l'Elbe avant-hier, que demain nous marchons vers Leipſic, où je compte être le 31, où j'eſpère que nous nous battrons, et d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, et ſoyez aſſuré de mon eſtime.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

Torgau, 5 novembre.

Je reçois aujourd'hui, 5 de novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25 septembre. Vous voyez que notre correſpondance eſt bien réglée. Dieu! que d'événemens ſe ſont paſſés depuis. Nous venons de battre les Autrichiens; eux et nous avons perdu prodigieuſement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, et voilà tout. Ce ſera à recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine; mais ce n'eſt qu'une contuſion, un peu de douleur ſans danger, et cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je ſuis occupé de bien des arrangemens néceſſaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me ſera poſſible, et voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reſte, ma façon de penſer eſt la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas et ſoyez ſûr de mon amitié. 1760.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

Meiſſen, 10 novembre.

1760. Vous devez être inſtruit à préſent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous ſaurez par-là, mon cher Marquis, que ma contuſion ne s'eſt pas trouvée dangereuſe, la balle avait perdu une partie de ſa force en traverſant une groſſe peliſſe et un habit de velours que j'avais, de ſorte que le ſternum s'eſt trouvé en état de réſiſter à ſon impulſion; c'eſt de quoi, je vous aſſure, je me ſuis le moins ſoucié, n'ayant d'autre penſée que de vaincre ou de mourir. J'ai pouſſé les Autrichiens juſques aux portes de Dresde; ils y occupent leur camp de l'année dernière; tout mon ſavoir-faire eſt inſuffiſant pour les en déloger. On prétend que la ville eſt dépourvue de magaſins. Si cela eſt vrai, il ſe pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourrait faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à reſter dans leur poſition, je me verrai réduit à paſſer cet hiver comme le précédent en cantonnemens exceſſivement reſſerrés; et toutes les troupes ſeront employées à former un cordon pour nous ſoutenir en Saxe. Voilà en vérité une triſte perſpective, et un prix peu digne des fatigues et des travaux immenſes que cette campagne a coûtés. Je n'ai de ſoutien au milieu de tant de contrariétés que ma philoſophie; c'eſt un bâton ſur lequel je m'étaye, et mon unique conſolation dans ces temps de troubles, et de ſubverſion de toutes choſes. Vous vous apercevrez, mon cher Marquis,

que je ne m'enfle pas de mes succès; je vous arti- 1760.
cule les choses telles qu'elles sont; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement :

De loin on nous envie, ici nous gémissons.

Cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine, comptez là-dessus : pour bien apprécier les choses, il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'est en cela que consiste mon infortune, et c'est là la cause réelle de tant de malheurs et de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puisse vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des sentimens plus pacifiques. Je le souhaite, mais je n'ose m'en flatter. Nous avons sauvé notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis soient assez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du prince Ferdinand sont en mauvais train; je crains que les français ne conservent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés sur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme si j'étais dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compassion de la situation où je suis; concevez que je ne vous déguise rien et que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhensions et mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois, et n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour sa fatale existence, et qui voudrait déjà être dans ces lieux dont personne ne revient pour en dire des nouvelles.

LETTRE XCV.

DU ROI.

Uckersdorf, 16 novembre.

1760. Je vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler et écrire, lorſque j'y ai le moins penſé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la bataille; ces nouvelles de la ſuite de nos prétendus ſuccès ont aſſurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des priſonniers; mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes et non de 12,000. Nous n'aurons point Dresde; nous paſſerons un hiver déſagréable et fâcheux, et l'année qui vient, ce ſera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque; elles ſont déſagréables; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, ſoit pour les faire parvenir à nos ennemis et pour les intimider, ſoit pour ranimer une étincelle d'eſpérance dans l'ame des citoyens et leur rendre le courage: appliquez-nous ce vers de Sémiramis:

Ailleurs on nous envie, ici nous gémiſſons.

Nous ſommes obligés de nous faire des frontières; ce ſont des liſières de pays que nous dévaſtons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puiſſions nous ſéparer. Jugez des fatigues et des déſagrémens que j'eſſuie; jugez de mes embarras, en vous repréſentant que je ſuis réduit à faire ſubſiſter et à payer mon armée par induſtrie.

Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les perſonnes que j'aimais; réduit à moi-même, et paſſant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux et entre mille appréhenſions. Voilà un tableau qui n'eſt point flatté, mais qui vous peint au vrai les choſes, et ma ſituation déſagréable. Qu'il eſt différent, mon cher Marquis, d'apercevoir ces objets d'une longue diſtance, et par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nuds, et dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! Vanité des batailles! Je finis par cette ſentence du ſage, qui comprend tout, qui renferme en ſoi des réflexions que tous les hommes devraient faire et que trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne ſoyez plus ſi crédule ſur les nouvelles publiques et conſervez-moi votre amitié. 1760.

LETTRE XCV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 novembre.

SIRE,

Comment V. M. a-t-elle pu penſer que malade ou en ſanté je balancerais un inſtant à me rendre à Leipſic pour avoir le bonheur de la voir? Si je ne pouvais pas y aller en carroſſe, je me ferais porter ſur un brancard; rien ne pourra m'empêcher de jouir d'une ſatisfaction que j'ai tant déſirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos

ordres, et je reſterai, ſi vous le voulez, non-ſeule-
1760. ment quelques ſemaines, mais trois mois. Je vous prierai ſeulement de permettre qu'au commencement de mars je puiſſe retourner à Berlin, parce que depuis cinq ans je ſuis ſujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de mars: c'eſt une effervescence avec quelques accès de fièvre; lorſque je me tiens chaudement et à une diète auſtère, j'en ſuis quitte pour une incommodité de trois ſemaines; mais ſi je ne prends pas toutes les précautions néceſſaires, cette humeur ſe jette ſur les inteſtins et me cauſe des accidens funeſtes, qui à Breslau et l'année enſuite à Hambourg m'ont conduit aux portes du trépas. Je ſais que pour un héros tel que vous, la mort eſt une choſe que vous voyez avec la plus grande indifférence; mais vous ne l'avez jamais aperçue que ſous l'aſpect de la gloire; ſi vous la voyiez accompagnée de la dyſſenterie et du cours de ventre, vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide tremblerait de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le roi victorieux, mais non pas le roi prophète, et je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batailles qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre ame, vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garderaient le poſte de Landshut, et M. de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avaient occupé ce poſte avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui, il vous aime de tout ſon cœur; et quel homme ne vous aimerait pas? M. de Catt part aujourd'hui avec M. Gottskowsky, qui ſe

donne tous les jours de nouveaux ſoins pour les affaires de Berlin. C'eſt véritablement un bon enfant et un digne citoyen. Je vous en ſouhaiterais un grand nombre comme lui. C'eſt le plus grand préſent que la fortune puiſſe faire à un Etat que celui d'un citoyen zélé pour le bien public et pour celui de ſon maître: et à ce ſujet je dois dire à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu dans les temps les plus critiques beaucoup de ſes habitans, dont les hiſtoriens de l'ancienne Rome auraient fait paſſer les vertus à la poſtérité, s'il avaient vécu de leur temps. J'ai l'honneur d'être, etc. 1760.

LETTRE XCVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 mars.

SIRE,

Je commence par remercier V. M. des bontés dont elle a daigné m'honorer; et toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui écrire devraient commencer de même, car quel eſt l'inſtant de ma vie qui ne ſoit marqué par quelque grâce qu'elle m'a faite? Vous m'avez mis dans l'impoſſibilité de jamais mériter vos bienfaits, et il ne me reſte pour m'en acquitter que la reconnaiſſance; la mienne, Sire, ſera éternelle. 1761.

J'ai été à Sans-Souci. Le château eſt dans un très-bon ordre et le jardin auſſi. Quant à la galerie, c'eſt ſans contredit, après ſaint Pierre de Rome, la plus belle choſe qu'il y ait au monde. Ma ſurpriſe

1761. a été extrême, et je n'ai jamais cru que cette galerie fit la moitié de l'effet qu'elle produit ; elle eſt entièrement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connaiſſez, la nouvelle de la priſe de Caſſel, et je me flatte de l'apprendre de V. M. ; j'ai déjà préparé mes arrangemens pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'eſpère, la tragédie de Malagrida. Je lis actuellement trois volumes compoſés de différentes pièces que le roi de Portugal a fait publier, cela fait frémir d'horreur. Je ſuis tenté de faire deux ſermons ſous le nom d'un quaker, pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres eſt heureuſe. Ces temps malheureux ſont également infortunés, de quelques côtés qu'on les enviſage ; ſoit qu'on les conſidère comme produiſant les guerres les plus cruelles, ſoit qu'on examine les reſſorts politiques qu'on y fait jouer, ceux de la cour de Rome ſont dignes de l'enfer. Il paraît par les pièces que la cour de Portugal a rendues publiques, que le pape d'aujourd'hui eſt un grand ſot, et que ſon miniſtre le cardinal Torregiani eſt un des plus méchans hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'eſpère que vous lui ferez ſentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre et pour les vaincre.

Voici une lettre écrite, à ce qu'il paraît, par un officier français contre l'hiſtoire univerſelle de Vol-

taire. Je crois que vous trouverez que les critiques qui regardent le militaire ſont aſſez bonnes ; les autres me paraiſſent ou fauſſes ou bien faibles. 1761.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Sans date.

VANITÉ des vanités, vanité de la politique ; ces paroles du ſage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-bien aux beaux raiſonnemens de politique que nous avons faits cet hiver à Leipſic. Tant il eſt vrai que ce qui paraît le plus vraiſemblable eſt ſouvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je ſuis ici. Je vous aſſure que je ne ſuis pas les bras croiſés, et que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année ſur la paix ; malgré les raiſonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en ſera rien. Si la Fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai ; mais faudra-t-il encore l'année prochaine danſer ſur la corde et faire le ſaut périlleux, s'il plaît à leurs majeſtés apoſtoliques, très-chrétiennes et très-moſcovites de dire, ſaute Marquis ?

Vous raiſonnez très-bien ſur le ſujet des circoncis. Ah, que les hommes ont le cœur dur !

1761. On dit, vous avez des amis : oui, de beaux amis qui les bras croisés vous disent : en vérité je vous souhaite beaucoup de bonheur, . . . mais je me noie, tendez-moi donc une corde ; . . . non vous ne vous noyerez pas ; . . . si fait, je vais être submergé à l'instant. . . . Oh ! nous espérons le contraire ; mais si cela arrivait soyez persuadé que nous vous ferions une belle épitaphe. Tenez, Marquis, voilà comme le monde est fait, et les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre empire, et plus que lui la fortune, soyent nos alliés ; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur et la persévérance ; avec tout cela nous pourrons encore établir un équilibre dans cette balance dérangée, dont M. Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour ; ensuite j'en reviens à mon Gassendi, ensuite au troisième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat singulier d'ambition et de philosophie.

Je suis si occupé du présent, et de cent mille dispositions à faire, qu'à peine je pense à Sans-Souci ; je ne sais si je le reverrai de ma vie ; mais [vous], mon cher Marquis, vous, dis-je, et la philosophie, vous faites ma consolation, mon asile et ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puissent vous intéresser, je vous dirai que de ce côté-ci tout restera tranquille jusqu'au 15 du mois de Juillet, et que si la fortune me rit peut-être entre-ci et ce temps, il se frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez

bientôt ce que c'eſt; tout a été très-bien calculé, reſte à ſavoir ſi l'exécution y répondra. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe. 1761.

P. S. Pardon, mon cher Marquis et de la mauvaiſe écriture et de la négligence du ſtyle; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

LETTRE XCIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 Mars.

SIRE

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la lettre ſur Voltaire dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre; on m'avait repris l'exemplaire qu'on m'avait prêté, et je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuſes ſur un échec que doit avoir eu l'armée du prince Ferdinand; mais j'eſpère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Caſſel n'était pas pris, cela ſerait bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaiſes nouvelles, on a la relation à Berlin de l'avantage remporté par le général Sybourg ſur l'armée de l'Empire; cela conſole un peu de l'échec des alliés.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que M. de Catt ſera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait; le ſecret le plus profond

1761. fera gardé sur vos occupations littéraires, et la curiosité du public et de bien des particuliers ne sera point contentée, comme elle l'a été autrefois; les pièces les plus secrètes que vous avez composées il y a quatre ou cinq ans, sont entre les mains de cent personnes. M. de Catt, Sire, ignore, et ignorera éternellement la justice que je lui rends: mais j'ai des raisons, plus essentielles peut-être que vous ne le pensez, pour vous donner cet avis, et vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille chose en étourdi et sans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'espère que V. M. jouira d'une bonne santé, et qu'elle aura cette année sur ses ennemis tous les avantages que sa fermeté, son courage et sa prudence méritent. Je suis toujours convaincu que tout ira bien à la fin, et que vous aurez la gloire, après avoir résisté à toute l'Europe, de faire une paix bonne et honorable. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE C.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, premier avril.

SIRE,

VOTRE édition va toujours grand train, et vous pouvez être assuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous sommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande, est plein de fautes et de mots tronqués. Vous l'avez lu à la hâte, et il vous est arrivé ce qui arrive à tous les auteurs; c'est que sachant à demi par cœur leurs ouvrages, ils s'aperçoivent moins que les autres des fautes d'impression; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire et nous la corrigeons. 1761.

Je ne sais, Sire, si vous savez que les ministres d'Amsterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage; leur dessein a été annoncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il soit, m'a fait résoudre à changer *un seul mot* dans l'épître du maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus. Voici le vers où se trouve ce mot.

Allez, lâches *chrétiens*, que les feux éternels, etc.

Il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens*; c'est révolter toute l'Europe imbécille, et l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord

1761. voulu mettre: *Allez, lâches mortels*, mais ce mot de *mortels* rime avec *éternels* et cela fait une faute, parce que l'hémiſtiche ne doit pas rimer avec la fin du vers. Celui de *bigots* et de *dévots* eſt ignoble. Enfin j'ai mis le vers de cette manière:

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels, etc.

J'aurais bien attendu la correction de V. M.: mais elle ne pouvait arriver à temps, et il m'aurait fallu ſuſpendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content, vous pouvez m'en envoyer une autre, je ferai faire un carton, c'eſt l'affaire d'une demi-heure; mais je ſupplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens*. Vous avez la probité, le courage, les lumières de Julien; mais lorſqu'il traitait les chrétiens de *lâches*, les trois quarts de l'Empire étaient encore païens, et il n'y a pas aujourd'hui un ſeul homme depuis Lisbonne juſqu'à Archangel, qui ne ſe diſe chrétien. Si moi, qui ai l'honneur d'être le grand vicaire de la ſecte de V. M., je trouve ce mot trop dur, jugez quel effet il doit produire ſur l'eſprit d'un catholique et d'un zélé proteſtant. Je viens à votre ode ſur les Germains. Foi d'épicurien, foi de philoſophe, enfin foi d'homme qui hait le menſonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait plu davantage. Vous avez fait des choſes charmantes, des choſes remplies de force et d'énergie, mais vous n'avez jamais rien écrit de mieux à mon ſentiment. J'ai relu votre ouvrage cinq fois, et cinq fois je l'ai trouvé admirable. Tous les défauts que je croirais pouvoir y apercevoir, ſont dans une ſeule ſtrophe qui commence par ce vers.

Ha! ſi le ſang coulait comme au temps de vos pères, etc.

ce

ce vers eſt très-beau, et les trois qui le ſuivent le ſont auſſi, mais le cinquième fait un ſens louche : 1761.

De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis, etc.

Il faut rapporter ce vers au premier, *Ha! ſi le ſang coulait* et la conſtruction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède;

De votre liberté, de vos droits, de vos princes,
De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis, etc.

Les quatre derniers vers de cette même ſtrophe me paraiſſent auſſi faibles, et ne terminent point le ſens des premiers vers. Pour la juſteſſe du diſcours, après un *ſi* il faut conclure par un *mais*. *Ha! ſi le ſang coulait comme au temps de vos pères, etc. mais il n'eſt répandu que pour vos tyrans.* On peut bien éviter le *mais*, il faut cependant qu'il ſoit toujours ſous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même ſtrophe : *Si vos puiſſans armemens...* Ces mots *puiſſans* et *armemens* riment enſemble et font un ſon diſgrâcieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus ſévère a pu me fournir. Le reſte de votre ode eſt admirable et à l'abri de toute cenſure, et j'oſe même dire de toute mauvaiſe chicane. Tout y eſt ſublime et cependant de la plus grande clarté; tout y eſt hardi, mais correct, et la vivacité des penſées ne porte aucun préjudice à la juſteſſe des expreſſions. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CI.

DU ROI.

Sans date.

1761. Le vers de l'épître au maréchal Keith peut être corrigé ainſi; alors il n'y a qu'un mot de changé

„ Allez, lâches humains, que les feux éternels " etc.

Voici la ſtrophe que vous réprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah ! Si ce ſang coulait comme au temps de vos pères
Pour abaiſſer l'orgueil de ces rois ſanguinaires,
De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis
De vos vaſtes Etats les plus riches provinces,
Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos princes ;'
Mais vos cruels armemens
Souillent vos bras parricides,
Guidés par les Euménides,
Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre ſervice. A préſent le démon de la guerre chaſſe celui de la poéſie, et le nombre de meſures et d'arrangemens à prendre abſorbe preſque tout mon temps. Je vous rends grâces des ſoins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier: j'eſpère que la nouvelle adoucira tant ſoit peu les eſprits; ſinon je m'en conſole; et je ne m'en pendrai pas de déſeſpoir. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, ce 4 avril.

SIRE,

Je ne dirai point à V. M. combien la nouvelle de la levée du siége de Cassel m'a chagriné : elle jugera bien par elle-même de la peine que j'ai dû ressentir; mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événemens fâcheux heureusement réparés, que je me flatte que celui-ci aura le même sort. M. Gottskowsky est revenu de chez les Russes, où il a essuyé des peines et des risques considérables; il a pensé être arrêté pour ôtage, et c'est un des moindres désagrémens qu'il ait eus, ayant pensé périr plusieurs fois; c'est véritablement un brave et bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution sur laquelle je dois faire ressouvenir de ce que j'écrivis il y a six mois à V. M. Si la contribution se lève comme celle qu'on a payée à Haddick, plus de dix mille ames quitteront Berlin, qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une somme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous représente cette vérité, et le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui dissimuler. Je la supplie de me pardonner la liberté que je prends; mais c'est que je vois ici le train que prennent les choses et combien de gens ont pris des arrangemens pour quitter; ainsi je dois ne lui rien déguiser. Il y a un moyen pour payer la contribution, sans qu'elle soit à charge, ni à 1761.

1761. vous, ni à votre capitale ; et le projet que les négocians, qui ont avancé de grandes sommes, ont formé, me paraît très-bon et très-facile. Enfin, Sire, vous en jugerez cent fois mieux que moi, et vous faites toujours les choses pour le mieux. Le ciel vous conserve à vos sujets et à vos fidèles serviteurs, et tout ira bien ! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 avril.

SIRE,

Nous ne manquerons pas de faire mettre l'errata ; mais la plupart des fautes avaient été déjà corrigées par des cartons, et vous ne trouverez sur-tout plus celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que fasse un pauvre correcteur avec ces misérables imprimeurs? il corrige trois épreuves, il les rend correctes, et un compositeur qui tire la dernière épreuve brouille, renverse les lettres ; cela est désespérant. Un garçon d'imprimerie s'avisa de son autorité de corriger le mot *genoux* et de mettre celui de *pieds*, disant à ses camarades qu'il entendait le français, et qu'il savait bien ce qu'il faisait. Pour empêcher de pareilles choses, il faudrait qu'il fût permis à un correcteur de punir ces misérables. On a commencé une seconde édition, la première ayant été achetée, avant d'être achevée, par ceux qui avaient arrêté d'avance des exemplaires: il y a déjà plus de la moitié de cette

seconde éditon de faite, et aucune des fautes de la première ne s'y trouvera. 1761.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours les lettres de votre Chinois chez tous les libraires, et aucun ne les avait ; ils ne les connaissaient pas même ; enfin hier un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté, il faut apparemment qu'il soit parvenu aux libraires depuis que j'avais envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces six lettres chinoises, je les troque contre six volumes des lettres juives. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes proposé, d'accabler non-seulement de ridicule, mais encore de honte le pape et la cour de Rome. Rien de superflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvait le rendre utile. La plaisanterie, si j'ose me servir d'une expression des médecins, n'est que le véhicule qui sert à faire avaler aux lecteurs catholiques les choses fortes dont votre ouvrage est rempli, et qui dépouillées des grâces d'une spirituelle badinerie, auraient déplu à plusieurs de vos lecteurs. Votre lettre sur l'élection des papes est charmante. Celle sur les prêtres fesant descendre chacun un Dieu et le mangeant ensuite, ne l'est pas moins ; mais la cérémonie de l'épée bénite est admirable. Qui vous a donc instruit de toutes ces cérémonies ridicules ? Si je ne savais que le baron de Pœllnitz est à Magdebourg, je croirais qu'il vous a dévoilé tous les secrets de cette sainte mère église dans laquelle il est entré pour la troisième fois. La seule chose que je trouve à redire à votre ouvrage, c'est la façon dont il est imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des

1761. *Poéſies diverſes*, et que devez-vous avoir dit, lorſque vous avez vu les lettres de votre mandarin ? Vous ne devez point avoir la tendreſſe d'un père, ſi vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils auſſi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage ; mais elle ſera bien plus correcte, ſur-tout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, je ſuis toujours prêt à parier que les Français feront la paix vers la fin de Juin, et voici, Sire, ſur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris ; le peuple, les parlemens, les négocians, tout ſe réunira pour élever la voix, et le parti pour la guerre ſera culbuté entièrement, ou du moins obligé de fléchir ; ſur-tout dans un gouvernement faible, où l'on ſouffre que le parlement de Toulouſe ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque oſera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut-être que mon ſentiment n'eſt fondé que ſur l'eſpérance que les Français eſſuieront un échec ; mais cette eſpérance eſt chez moi une certitude. Je m'en rapporte au Prince Ferdinand, à M. Pitt et aux flottes anglaiſes. Enfin, Sire, je fais des prophéties dont l'accompliſſement n'eſt pas fort éloigné, et je conſens que V. M. diſe que je ſuis incapable d'exalter mon ame et de pouvoir être jamais mis dans le nombre, non-ſeulement des petits prophètes, mais même dans celui des feſeurs d'almanacs, ſi je n'annonce pas la vérité. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CIV.

DU ROI.

Sans date.

J'AIMERAIS mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne, cependant pour ne vous point abuſer, je vous apprécie les choſes à leur juſte valeur. Trop d'indices et trop d'anecdotes me perſuadent que la Reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagemens ſolennels qu'on avait pris avec nous pour l'exécuter. Un trait auſſi fort que celui-là, un manque de foi auſſi évident, marque bien que la Reine de Hongrie, réſolue à tenter le haſard de cette campagne, juge qu'il eſt de ſon intérêt de me priver de mes troupes priſonnières le plus long-temps qu'elle pourra. Ce n'eſt pas ſur ce trait ſeul que je porte mon jugement; il en eſt bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce myſtère d'iniquité. Laiſſez donc au peuple la flatteuſe eſpérance d'une prompte paix, et ſans vous y laiſſer entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à peu-près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année paſſée, ſans ſavoir ſi nous aurons le même bonheur. Un inſtant fatal peut renverſer l'édifice que nous avons ſoutenu juſqu'ici tant bien que mal par des travaux immenſes. Il en arrivera ce qu'il plaira au Ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme ſe précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'eſt le moyen de devenir hypocondre; ne 1761.

penſer à rien, c'eſt ſe mettre par ſa faute dans le cas
1761. d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint et tout le bien que l'on eſpère, n'arrivent jamais au pied de la lettre; il faut beaucoup rabattre de l'un et de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai, il ne me reſte qu'à faire la guerre à l'œil, à agir du jour à la journée. En voilà aſſez pour la politique militaire.

Je paſſe à préſent au ſujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue; il y a des ſituations attendriſſantes dont il a tiré parti; mais je ne me déclarerai certainement pas partiſan de ſes vers croiſés; je ne ſais quel effet ils produiſent à la déclamation; à la lecture ils me ſemblent proſaïques, et dans quelques endroits, du ſtyle d'opéra. Cette pièce n'eſt pas bonne en général. L'expoſition eſt embrouillée, beaucoup de raiſonnemens inutiles, des caractères mal développés et mal annoncés, peu de vers ſententieux dignes d'être retenus, et dans plus d'un endroit un manque de vraiſemblance qui choque et révolte le lecteur. Je crois que ſi Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute ſon hiſtoire univerſelle en madrigaux ou en épigrammes. Il y a, il eſt vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'eſt le radotage d'un grand homme; il faut être juſte et rendre à ſon talent l'hommage qui lui eſt dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de ſon hiſtoire univerſelle. Je crois que l'auteur eſt janſériſte; il appuye beaucoup ſur la religion, et ſur des opinions indifférentes que Voltaire a ſoutenues. Ce morceau ſerait paſſable d'ailleurs, ſi l'auteur n'y

distillait pas le fiel et l'amertume, et s'il avait ménagé quelques expressions trop dures. 1761.

En vérité, mon cher Marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penser à me battre et à faire ma campagne, je vous fais l'analyse des nouveaux ouvrages qui paraissent. Cela me fait souvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII, qui enfilait des perles: *Sire, vous savez tous les métiers, hors le vôtre.* Passez-moi ce petit trait d'érudition et l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai toujours. Adieu.

LETTRE CV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 avril.

SIRE,

La dernière lettre de V. M. a soulagé la tristesse que m'avaient causée les deux avant dernières, celle où V. M. me parlait de l'expédition de la Hesse et celle où elle m'apprenait la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Hesse, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réussite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magasins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entièrement ruiné et dévasté, ne soit une des raisons qui ont fait offrir la suspension d'armes aux Français, dans un temps où ils paraissaient avoir une si grande supériorité par leur nombre sur le Prince Ferdinand.

1761. Quant à la rupture de l'échange des prisonniers, je dirai naturellement à V. M. que je m'y suis toujours attendu. L'histoire des trois derniers siècles m'a appris à connaître la maison d'Autriche. La base de son système est établie sur une fausseté dont elle a toujours fait usage, même dans les occasions où elle n'avait pas besoin d'y avoir recours. Je suis très-convaincu que l'on s'était flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, si vous comptiez sur l'échange; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaises finesses, et je suis plus qu'assuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberstadt, de Magdebourg, de la nouvelle Marche tranquille, et qui n'aura rien à craindre pendant que vous serez occupé contre les ennemis qui vous restent. L'inaction des Français est une chose excellente, par elle-même aujourd'hui, et dans la suite par les effets qu'elle produira immanquablement. Après le pas que font les Français d'offrir la paix aux Anglais, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaisir aux Autrichiens, qui doivent être au désespoir du commencement de la négociation avec les Anglais. Voilà la fin de la ligue de Cambray; et j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en aurait point d'autre.

Je conçois par la façon dont V. M. me fait la grâce de me parler, qu'elle va incessamment ouvrir la campagne, et se couvrir de gloire, jusqu'à ce que ses ennemis soient réduits au point d'être plus raisonnables. Pendant, Sire, que vous serez des

marches et des contre-marches, que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me fera poſſible, pour vous l'offrir dans un français qui vous paraiſſe plus ſupportable que celui d'Amiot. Je prendrai la liberté de me ſervir de votre copiſte; je le logerai chez moi, où il ſera, pour me ſervir du vers de Regnard, *alimenté*, *raſé*, *déſaltéré*, *porté*. Je compte paſſer cet été dans une maiſon de campagne à cinq milles de Berlin et y travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'eſt auſſi aviſé de vendre à Berlin la maiſon que j'habite, et puiſqu'il faut que je déloge, je ferai tranſporter tout de ſuite mes meubles à Potsdam; et quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maiſon de campagne entre Potsdam et Barnewitz, où je pourrai me promener et reſpirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiète ſur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, juſques à ce que j'aye le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre choſe que de littérature. Lorſque je partirai pour la campagne dans douze ou quinze jours, j'aurai l'honneur de le faire ſavoir à V. M. Elle pourra toujours m'adreſſer ſes lettres à Berlin, le maître des poſtes me les enverra à Barnewitz, dont je ne ſerai éloigné que d'un quart de mille. 1761.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 16 mai.

SIRE,

1761. J'APPRENDS par toutes les nouvelles publiques, que V. M. eſt arrivée heureuſement en Siléſie, et qu'à ſon approche ſes ennemis ſe ſont retirés vers la Bohème. Je ne doute pas que vous ne faſſiez une campagne heureuſe et digne d'un héros tel que vous, dont la fortune rougirait de ne pas couronner à la fin la conſtance et la valeur.

Les gazettes avaient dit que Voltaire avait obtenu la liberté de retourner à Paris, mais cela ne s'eſt point confirmé. Si cette nouvelle avait été vraie, ce rappel aurait été occaſionné par un bien mauvais livre. J'aimerais mieux être exilé juſques à la fin de ma vie, que d'avoir ſeulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, et j'eſpère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours préſent devant les yeux, et je me dis ſans ceſſe à moi-même en travaillant : *prends garde à toi ; et ſonge à ce que dira le Roi.*

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grâce d'adreſſer à Berlin les lettres dont elle voudra m'honorer, et M. Jordan, maître des poſtes, me les fera remettre exactement.

J'eſpère que V. M. jouit d'une bonne ſanté.

L'exercice et l'occupation diſſiperont les humeurs cauſées par la vie ſédentaire de cet hiver. Je ſuis bien réſolu de ſuivre le conſeil que me donne V. M. à ce ſujet ; car je m'aperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'eſtomac, ſelon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me propoſer une compagnie dans un batail'on franc, à moins que vous ne faſſiez un concordat avec vos ennemis, par lequel on ne ſe battra qu'à onze heures du matin. 1761.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CVII.

DU RÓI.

Sans date.

Je vous vois avec plaiſir à la campagne, mon cher Marquis ; ſi vous y prenez quelque exercice, cela contribuera à votre ſanté et vous y ſerez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de ce que vous n'oubliez pas la verſion de Plutarque dont je vous avais prié de vous charger ; c'eſt un ſervice important que vous rendez à la république des lettres et à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le Ciel que la paix précède la fin de votre traduction ! Je crains bien qu'il n'en ſoit autrement. Je ſuis auſſi incrédule ſur les ſentimens pacifiques de certaines puiſſances que vous l'êtes ſur la ſainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de ſang répandus, et que la Fortune à laquelle toutes les puiſſances remettent

leur sort, en décidera souverainement. Chantez-lui
1761. quelque antienne, mon cher Marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, et tâchez, s'il se peut, de nous la rendre favorable; je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite statue que les empereurs romains conservaient précieusement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas et soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

LETTRE CVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 6 juin.

SIRE,

J'AI eu l'honneur de recevoir une de vos lettres à Havelberg et le lendemain une autre à Rathenow, et c'est de Potsdam que je réponds à V. M. Mes crampes d'estomac sont devenues si fréquentes, que les médecins m'ont conseillé de faire pendant dix ou douze jours un voyage pour me secouer, et de prendre ensuite les eaux pendant une quinzaine de jours. J'ai donc été à Fehrbellin, de là à Kyritz, de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow, de Rathenow à Barnewitz et de Barnewitz je suis revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont soulagé, et je serais obligé à V. M., si elle ne trouvait point mauvais que je prisse pendant quinze jours, c'est à dire jusqu'au 22 de juin, des eaux à Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou

bien selon les événemens, je resterai à Potsdam, jusques à ce que je puisse avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux soit encore bien éloigné. Voilà M. de Bussi à Londres et milord Stanley à Paris. Je pense que ces négociateurs iront plus vîte que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs, elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre camp un envoyé de la Porte ottomanne. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'est que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambassadeur musulman, quoique j'aye l'honneur d'être grand partisan de saint Mahomet, et que j'aye visité avec une dévotion exemplaire les sept mosquées impériales de Constantinople. Si les serviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je consens de faire le voyage de la Mecque et de Médine; mais si les princes chrétiens voulaient être raisonnables, j'aimerais encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'envoyé de Dieu et de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau qui toutes les années porte un alcoran à la Mecque. 1761.

Pondichéri doit être pris depuis la dernière bataille que les Français ont perdue sous les murs de cette ville. Belle-Isle est aux abois, la ville est prise, il ne reste plus que la citadelle qui ne peut être secourue. Tout cela doit avancer les négociations à Londres et à Paris. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Kunzendorf, 7 juin.

1761. Nous voici encore, mon cher Marquis, dans la même situation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurseur d'une tempête violente; la fin de ce mois paraît l'annoncer. Je suis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaise fortune. Chantez un petit hymne à cette Fortune dont nous avons besoin d'être protégés. La reine de Hongrie est acharnée à la guerre, j'ai servi cinq ans de plastron aux traits de la cour de Vienne et à la barbarie de ses troupes et de ses alliés. Il est dur de souffrir toujours, et je sens que la vengeance peut être un plaisir divin, comme le disent les Italiens; il ne s'agit que d'en saisir le moment. Ma philosophie reçoit de si rudes assauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniserait quiconque, après avoir été outragé comme je le suis, aurait assez d'empire sur lui-même pour pardonner à ses ennemis sans dissimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confesse que ma faible vertu ne saurait atteindre à cet état de perfection, et que je mourrais content, si je pouvais me venger en partie du mal que j'ai souffert. Il en sera ce qu'il plaira à mon bon ange, au hasard, ou à la fortune; je suis, en attendant ce que le sort ordonnera, tranquille et solitaire; je réfléchis (puisqu'il le faut) sur l'avenir, je lis et je m'occupe en silence.

Il

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troiſième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raiſon; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes ſont comme les calendriers où les aſtrologues annoncent de la pluie, du ſoleil, du vent, du beau temps, le chaud et le froid, pour contenter la ſuperſtition du peuple. Je ne ſais ſi vos Français feront la paix ou s'ils continueront la guerre; je ſuis comme un docteur, je ne ſais rien, ſinon que je ſouhaiterais fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des ſottiſes héroïques des ſots, et du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place et dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui combattent pour vous et ſoyez perſuadé de ma parfaite amitié. 1761.

LETTRE CX.

DU ROI.

Sans date.

Je vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan eſt en marche pour Jaſſy, à la tête de cent mille Tartares; il m'envoie un ſecours de vingt-ſix mille hommes; les Turcs ſont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été aſſez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Ruſſes, et pour armer ces deux puiſſances contre la maiſon d'Autriche. L'ouvrage n'était

1761. pas facile, et il a fallu concilier, comme on a pu, des intérêts si différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà; c'est un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, et si la Providence y consent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait et m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, et soyez sûr que dès que ma machine sera montée, j'agirai plus en un mois que je n'ai pu dans une année les campagnes précédentes. C'est un grand événement et qui doit laisser à la postérité, au moins pour un demi-siècle, des vestiges de cette guerre obstinée et cruelle. Réjouissez-vous, mon cher; désormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; Juillet et Août feront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix, et à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'est pas en état de mander souvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaisir, persuadé comme je le suis de la part que vous prenez à ce qui me regarde et à la prospérité du pays que je gouverne. Je vous embrasse, et je me flatte sérieusement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

LETTRE CXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 20 juin.

SIRE,

JE remercie infiniment V. M. de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci; mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me ferait plus penser à elle qu'un autre? Par-tout où je suis, Sire, vous êtes toujours préſent à ma mémoire, et vos bienfaits qui me ſuivent par-tout, ma reconnaiſſance qui les égale, ne ceſſent de me rappeler ſans ceſſe tout ce que je vous dois. 1761.

Je compte d'être le premier de Juillet à Berlin, et d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la Fortune ne ſe déclare à la fin entièrement pour vous: vos lumières et votre fermeté la détermineront pour la bonne cauſe.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la ſignature et la concluſion de votre traité avec les bons et braves muſulmans; mais ſi ces dignes enfans du grand prophète veulent agir ſérieuſement, je ne vois plus de doute dans la ſupériorité que vous aurez ſur vos ennemis, et ſur-tout ſi la paix ſe fait entre les Français et les Anglais. Apparemment ces derniers ne ſe démentiront pas pour la première fois de leur vie et ne feront pas une paix honteuſe et nuiſible à leurs alliés. Car les Anglais des deux dernières guerres ne ſont pas ceux du règne de la

——— reine Anne, et ils ſe ſont piqués, à ce qu'il me
1761. paraît, depuis vingt ans, de réparer le blâme de leur prompte ſéparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que je ne puis concilier ce qu'elle me dit de ſon traité et de la continuation de la guerre; car ou ils agiront, ou ils n'agiront pas: s'ils agiſſent, quelle ſupériorité n'acquerrez-vous pas ? et s'il n'agiſſent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps préſent, et c'eſt pourtant le grand article que ce temps préſent.

Enfin au milieu de ce nuage obſcur de politique qu'il n'eſt pas permis à mes faibles yeux de percer, je fais ſans ceſſe des vœux pour vous revoir tranquille, heureux et jouiſſant d'une paix ſtable et honorable. Que ne pouvez-vous vous débarraſſer de tant de ſoins, venir vivre tranquillement au ſein des arts et des lettres à Sans-Souci ! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable et plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après ſaint Pierre de Rome; l'œil eſt toujours frappé d'un nouveau plaiſir en conſidérant ce ſuperbe édifice. La colonnade eſt auſſi près d'être achevée; elle aurait ſurpris les anciens Romains, ſi elle avait été placée dans les jardins d'Auguſte. Puiſſe la paix, Sire, vous procurer bientôt le plaiſir de voir toutes ces beautés!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXII.

DU ROI.

2 de juillet.

J'AI achevé de lire votre Gaſſendi, mon cher Marquis, et je vous rends compte de l'impreſſion qu'il a faite ſur moi. Je trouve ſa partie phyſique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière eſt compoſée, en tant qu'il éclaire le ſyſtême d'Epicure, je la trouve très-bonne: j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés ſur ſes atomes crochus, ronds, pointus, etc. cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en ſaurait douter, il faut bien que leur genre et leur eſpèce diffère, pour que leur diverſe compoſition ou arrangement puiſſe donner l'être aux quatre élémens, et aux productions infinies de la nature; il faut encore que ces élémens de la matière ſoient impénétrables, durs et à l'abri de toutes les atteintes de la deſtruction, comme Epicure et Gaſſendi le ſoutiennent. Ainſi voilà sûrement des vérités qu'ils ont pénétrées, malgré le voile preſque impénétrable qui les cache à notre curioſité. Je trouve des choſes fort inſtructives dans ſon traité de phyſique ſur les hommes, les plantes, les animaux et les pierres, ſur la génération et ſur la corruption des êtres animés. Epicure et lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût poſſible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avait deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je 1761.

1761. vous avoue que je ne suis pas aussi content de son astronomie que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paraît pencher pour le système de Ptolomée et n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa morale est sans contredit la partie la plus faible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des Etats: le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, et emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose. L'article de la liberté est le plus faible de tous; il semble qu'il se soit hâté dans ce septième volume de finir son ouvrage. Il se peut que Bernier son traducteur et son abréviateur ne l'ait pas bien servi. C'est donc à vous, qui pouvez puiser à la source, à m'apprendre si ces fautes que je lui reproche appartiennent au philosophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une grande lecture d'achevée. Je me suis pressé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'est assurément pas philosophe, n'interrompît grossièrement mes études. J'ai choisi à présent des lectures que je puis abandonner sans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un second tome à Candide. Je vous prie de charger le petit Beausobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci et je me suis écrié en les voyant; ô trop heureux melons! vous avez joui de la vue du Marquis qui m'est interdite. Comment prend-il ses eaux? lui font-elles du bien? est-il gai? se promène-t-il? prend-il de l'exercice? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour

le punir de ſon ſilence, je l'ai mangé à votre ſanté. —— Après Juillet, Août, Septembre et Octobre j'eſpère 1761. de vous écrire, non ſur le ſujet de la philoſophie ſpéculative, mais ſur la pratique. Adieu, mon cher Marquis. Calfeutrez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gaſſendi, et qu'il ſoit à l'abri des maladies, des infirmités et des ſecouſſes qui menacent notre fragile machine. Philoſophez tranquillement; prouvez ſouvent à Babet que votre vigueur n'admet point de vide dans la nature et ſoyez perſuadé de mon amitié.

Grand ſcrutateur de la nature,
Malgré ſon ſtyle et ſon latin,
Gaſſendi demeure incertain
Entre Monſieur Moyſe et ſon maître Epicure.
D'un ſyſtême boiteux je ſuis le ſerviteur;
Sans vérité point de ſcience.
Si d'un pas aſſuré, ferme et plein de vigueur,
Il ſe guide par l'évidence;
L'autre pas chancelant et vacillant de peur
S'appuie inſenſément, par excès de prudence;
Sur les béquilles de l'erreur.

LETTRE CXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 Juillet.

SIRE,

A la fin le voilà pris ce Pondichéri, attaqué, bloqué depuis plus de deux ans, et l'on en a reçu la nouvelle à Paris dans le même temps que celle de la victoire du prince Ferdinand. On assure que la flotte anglaise est partie pour une nouvelle expédition. Si tout cela n'accélère pas les négociations de M. de Bussy à Londres, il faut regarder toutes les règles de la prudence et du bon sens comme entièrement abandonnées par le ministère français. Que les théologiens viennent après cela nous faire des contes des soins que prend la providence pour placer à la tête des Etats des gens éclairés. Quand j'examine la conduite des Français, j'ai toujours envie de faire un ouvrage intitulé : *du mépris de Dieu pour la créature.* Quelle désolation ne doit-il pas y avoir à Paris, où tant de gens sont totalement ruinés par la perte de Pondichéri, et cela par le caprice de quelques particuliers, qui s'étaient persuadés d'avoir trouvé le plus beau et le plus sublime système politique? Que dirait Louis XIV, s'il revenait dans ce monde, qu'il vît la France beaucoup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'était dans les dernières années de la malheureuse guerre pour la succession à la couronne d'Espagne? qu'il apprit que toutes les Indes occidentales et orientales sont

1761.

perdues, que toutes les colonies françaiſes ſur les côtes de l'Afrique ſont encore entre les mains des Anglais, que plus de cent-cinquante mille hommes ſont péris en Allemagne ou par le fer ou par les maladies, et que tout cela eſt arrivé pour rendre plus puiſſante la maiſon d'Autriche? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenterait encore bien plus, quand il apprendrait que tous ces événemens ont été cauſés par les conſeils d'une petite caillette de la rue ſaint Denys, et ſous la direction d'un mauvais poëte ſorti du ſéminaire de ſaint Sulpice. 1761.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, m'ont cauſé un plaiſir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite ſanté, et quant aux ſuites de la guerre, je n'en ſerai jamais inquiet, dès que je ſaurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je ſuis très-perſuadé que vos ennemis ſeront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne et honorable, et que tous leurs vains efforts n'auront ſervi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire et à immortaliſer votre conſtance et votre fermeté.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

Au camp de Pulzen, 9 juillet.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, me fournirait matière à un gros commentaire philoſophique. Il faudrait donc examiner l'étendue de la raiſon humaine,

1761. les nuages qui l'obſcurciſſent et les illuſions qui lui font erreur. J'aurais à citer quantité d'exemples que l'hiſtoire fournit des faux raiſonnemens et de la mauvaiſe dialectique de ceux qui gouvernent les états, et on trouverait, ſi l'on y prenait bien garde, que la façon différente d'enviſager les objets, les préjugés, les paſſions, quelquefois un excès de raffinement, pervertiſſent ce bon ſens naturel qui ſemble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres déſirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions, et les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrais vous dire ſur ce ſujet.

Je ſuis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude ſoit une marque de la part que vous prenez à ma ſituation, je crains qu'elle ne vous faſſe tort, ſans que cette inquiétude change en rien la ſuite des événemens de cette campagne, que le docteur Panglos vous dira néceſſaires dans le meilleur des mondes poſſibles. Nous touchons au moment où le nœud de la pièce va ſe débrouiller et où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poëte philoſophe:

Heureux qui retiré dans le temple du ſage,
Voit tranquille à ſes pieds la tempête et l'orage, etc.

Vous ſavez le reſte. C'eſt l'affaire de cent dix jours juſqu'au mois de Novembre: il faut les paſſer avec fermeté et avec une héroïque indifférence. Reliſez Epictète et les réflexions de Marc-Antoine; ce ſont des toniques pour les fibres relâchées de l'ame.

J'ai pris ici toutes les meſures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. M. Kaunitz ſe prépare à me livrer des aſſauts redoublés. Je vois ſans frayeur tout ce qui ſe prépare, bien réſolu de périr ou de ſauver ma patrie. Si nous ne ſommes pas maîtres des événemens, du moins ſoyons-le de notre ame, et ne déshonorons pas la dignité de notre eſpèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouverez un peu ſtoïque, Marquis; mais il faut avoir dans ſon arſenal des armes de toute trempe, pour s'en ſervir ſelon l'occaſion. Si j'étais avec vous à Sans-Souci, je me livrerais aux agrémens de votre converſation; ma philoſophie ſerait plus douce et mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote et les matelots travaillent; il leur eſt permis de rire et de ſe repoſer, quand ils ſont dans le port. 1761.

Je vous ai écrit ce que je penſe de votre compatriote Gaſſendi; j'y trouve beaucoup de choſes ſupérieures à ſon ſiècle; je n'y condamne que le projet de combiner Jéſus-Chriſt avec Epicure. Gaſſendi était théologien; ou c'était une ſuite des préjugés de ſon éducation, ou c'était la peur de l'inquiſition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat: on voit même qu'il n'a pas le courage de juſtifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gaſſendi avait énoncés, et il me ſemble que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par ſa dextérité à manier les matières, et par la juſteſſe de ſon eſprit à pouſſer les conſéquences des principes plus loin qu'aucun philoſophe les ait pouſſées avant et après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gaſſendi ſur Deſcartes, dont vous me parlez; je

—— n'ai de ce philosophe que ce que Bernier en a traduit.
1761. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuse, et les idées innées. Puissent les projets de campagne de mes ennemis être aussi ridicules que le système de Descartes! puissé-je les réfuter aussi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto!* J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher Marquis, et je vous avoue que malgré tous les bons raisonnemens de Gassendi, ce Laudon, cet Odonel, et ces gens qui me persécutent, m'ont souvent causé des distractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis; écrivez-moi tant que les chemins seront libres, et soyez persuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Du camp d'Ottmachau, 25 juillet.

Je vous remercie, mon cher Marquis, des éclaircissemens que vous me donnez sur les opinions de Gassendi. Je m'étais bien douté qu'un esprit aussi conséquent ne donnerait pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis sur le compte de Bernier. C'est bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidelle et complète des œuvres de ce philosophe Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus; vous autres, vous lisez le latin, le grec, l'hébreu etc. pendant que je ne sais qu'un peu de français; et quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus crasse ignorance.

Cependant je vous en crois plus sur la philosophie que sur vos prophéties politiques. Il est très-vrai qu'en jugeant par les apparences, il semble que la paix avec l'Angleterre et la France doive être une suite de la victoire du Prince Ferdinand; cependant rien n'est moins certain, et je ne crois ces sortes de choses qu'après que l'événement les a réalisées. Vous me demandez sans doute des nouvelles de ce qui se passe ici; et je comprends bien qu'un citadin de Berlin doit être curieux de savoir comment nous guerroyons en Silésie? Je puis vous satisfaire en peu de mots: Laudon a le 20 débouché des montagnes et s'est avancé vers Munsterberg; j'ai marché le 21 à Nimptsch, le 22 j'ai passé à Munsterberg à sa barbe, et je suis venu ici pour m'opposer à la jonction qu'il projette avec les Russes. Ceux-ci sont à Namslau; j'ai des corps qui les observent; ainsi de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'espère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit se décider dans peu de jours; vous serez instruit de tout et je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirais davantage, mais le courier qui est chargé de dépêches importantes, est sur le point de partir; ce qui m'oblige à vous assurer simplement de mon amitié et de mon estime. Adieu.

1761.

LETTRE CXVI.

DU ROI.

Strehlen, 8 août.

1761. — Nous ne fesons jusqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils sont indignes de votre attention. Les Russes pillent selon leur coutume en Silésie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, et nous ne fesons pas grand' chose. Que votre imagination n'aille pas trop vîte. Vous allez dire: on sera sans doute sur le point de convenir d'un armistice. Rien moins que cela. Je vous assure qu'il y a moins d'apparence à présent que jamais à toute suspension entre les parties belligérantes, soit Français et Anglais, soit Prussiens et Autrichiens, soit Suédois, cercles etc. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du Prince Ferdinand, la prise de Pondichéri et des Antilles n'a amolli en rien l'esprit belliqueux de la cour de Versailles. Notre campagne traînera selon les apparences, et il est à croire qu'elle ne deviendra sérieuse que vers l'automne. Faites des vœux à la Fortune, pour qu'elle nous seconde. Ce sera l'épée et non la plume qui amènera les choses à la pacification générale. L'épuisement d'argent fera ce que la raison et l'humanité auraient dû faire. Le combat finira faute de combattans; enfin on verra du nouveau, et je crois presque

qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrais vous fournir des nouvelles plus agréables: prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court; travaillez tranquillement sur Plutarque et soyez un peu moins paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse. 1761.

LETTRE CXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 août.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire V. M., que malgré les embarras dont elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne santé. C'est là, Sire, pour moi le point principal, parce que je suis convaincu que tant qu'elle pourra agir, tous les projets de ses ennemis s'en iront en fumée: s'ils ont sur vous la supériorité du nombre, vous avez celle des lumières et de la bravoure de vos troupes. C'est ainsi qu'Annibal battit tant de fois les Romains, avec des armées qui étaient bien inférieures aux leurs.

Depuis la prise de Pondichéri, les finances sont dans un si pitoyable état en France, qu'ils ont supprimé les jetons de l'académie française. Cela a produit un nombre de petites pièces très-plaisantes, dont Paris a d'abord été inondé; il y en a une où

1761. l'on dit que l'académie doit députer deux orateurs, pour aller haranguer les ambaſſadeurs de Ruſſie et de Suède, et les prier de rendre aux enfans d'Apollon, ſur les ſubſides que la France paye à leur ſouverain, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, ſi utiles pour tous ceux qui veulent faire des complimens. Je ne comprends pas comment un ſi grand dérangement dans les finances, peut s'accorder avec le ſyſtême guerrier de la cour de Verſailles. Que fait la flotte anglaiſe? elle devrait être déjà partie. Permettez, Sire, qu'à l'exemple d'un grand miniſtre (d'Argenſon la bête) je place ici un vieux proverbe: il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud. Si tant eſt qu'il y ait en Angleterre quelque apparence d'entamer une fois ſérieuſement les négociations, rien n'eſt capable de leur donner plus de poids qu'une ſeconde entrepriſe comme celle de Belle-Isle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition ſecrète; cependant nous voilà au mois de Septembre, et elle eſt toujours dans le port. J'eſpère que cette expédition ſecrette ne le ſera pas autant que celle de l'année paſſée, qui devait ſe faire approchant dans le même temps, et dont perſonne n'a jamais rien appris V. M. ſaura mieux que moi pluſieurs petits avantages que le Prince Ferdinand et le Prince votre neveu remportent tous les jours; ainſi je ne lui en parlerai pas.

M. Joyard, votre maître d'hôtel, ne ſachant comment s'adreſſer à V. M., eſt venu chez moi, me prier de lui marquer qu'il avait encore quelques biens à Lyon qu'il voudrait aller prendre, pour

les

les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pesne son beau-père. C'est un congé de six mois qu'il lui faudrait pour terminer entièrement ses affaires, et comme il trouve à la foire de Leipsic des occasions favorables pour son voyage, il aurait une obligation infinie à V. M., si elle daignait lui en accorder la permission. V. M. le connaît depuis près de vingt-huit ans, et elle sait bien qu'il n'est pas capable de prolonger d'un jour son voyage au-delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder. 1761.

Vous savez sans doute, Sire, que l'on a défendu aux jésuites en France d'avoir des écoliers, et qu'il leur est interdit de recevoir aucun novice; cela fait beaucoup de bruit. C'est ainsi que les Grecs, dans la décadence de l'empire d'orient disputaient sur des questions théologiques dans le temps qu'on leur enlevait l'Egypte et l'Arménie.

J'ai l'honneur etc.

EPITRE XI.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Après que les Autrichiens eûrent pris Schweidnitz.

A Nossen ce 3 d'Octobre

Les biens et les maux confondus,
Dont le ciel a semé le cours de nos années,
Par leur flux et par leur reflux
Bouleversent sans fin nos frêles destinées.
L'avenir est caché, les Dieux seuls l'ont connu:

——— L'homme à le pénétrer s'abuſe et perd ſes peines ;
1761. Ses calculs ſont fautifs, ſes efforts ſuperflus,
Il ſe trouve écraſé par des coups imprévus.
Ah ! Marquis, les choſes humaines
Sont toutes frivoles et vaines.
Lorſqu'un malheur ſubit vient de nous arriver,
Nous commençons par l'aggraver :
Il eſt deſeſpérant, inſupportable, extrême.
Bientôt ne penſant plus de même,
Nous finiſſons par le braver.
Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes ?
L'empire des viciſſitudes
Eſt le lieu que nous habitons.
Au ſein des maux que nous ſouffrons,
Dans les épreuves les plus rudes,
Ainſi que le ſage penſons.
Aujourd'hui des revers le poids nous importune,
Demain l'inconſtante fortune
Nous favoriſera, Marquis, et nous rirons.
Ne murmurons donc plus et ceſſons de nous plaindre
D'un mal qui ne ſaurait durer ;
Le ſage ne doit pas trop craindre,
Et moins encor trop eſpérer.

LETTRE CXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 Octobre.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. par la voie du commandant de Glogau. Je ne sais si elle aura reçu ma lettre. Je lui aurais écrit de nouveau, si je n'avais voulu être certain auparavant d'une nouvelle à laquelle je ne pouvais ajouter foi. Lorsque j'ai su qu'elle était véritable, je me suis dit à moi-même ce que je voudrais que vous vous fissiez pour vous consoler; c'est que, quelque génie que vous ayez, vous n'êtes pas un Dieu, et qu'après avoir agi avec toute la prudence humaine, vous ne pouvez ni empêcher, ni prévoir des choses qui paraissent absolument impossibles. Voilà, Sire, ce qui vous regarde personnellement dans la perte de Schweidnitz; mais comment une garnison a-t-elle pu être forcée dans deux heures de temps dans une ville qui médiocrement défendue, doit tenir trois semaines de tranchée ouverte? Je ne condamne personne, parce que je ne suis instruit que par des bruits publics et par le rapport de plusieurs soldats de la garnison de Schweidnitz, qui ont trouvé le moyen de se sauver et qui sont venus à Berlin. Mais quand je pense qu'avec deux bataillons de milice nous avons tenu cinq jours à Berlin contre plus de trente mille hommes, et soutenu deux assauts, et qu'ensuite de cela je vois Dresde pris, 1761.

1761. ſans tirer un coup de canon, douze mille hommes ſe rendant priſonniers à Maxen, et le général Wunſch qui avait percé, obligé de retourner ſur ſes pas par l'ordre de ſon général, Schweidnitz enlevé dans deux heures, Glatz pris dans quatre, je ne trouve plus ſi extraordinaire la façon dont les Anglais ont agi avec l'amiral Bing. Je le répète encore, je ne juge perſonne, parce que j'ignore la cauſe des événemens; mais celui de Schweidnitz eſt ſi extraordinaire, qu'il eſt impoſſible que tous vos véritables ſerviteurs n'en ſoient outrés de douleur. Je ſuis perſuadé, Sire, que vous ne tarderez pas à réparer ce fâcheux accident; mais il eſt bien mortifiant que vous ſoyez occupé toutes les campagnes à réparer des fautes où vous n'avez point de part.

Les affaires vont fort bien dans la Poméranie, et la jonction du général Platen avec le duc de Wurtemberg n'a pas coûté trente hommes, pas un ſeul chariot de bagage, ni de vivres. Voilà ce qui s'appelle un homme que ce Platen! Les Autrichiens qui étaient à Halle ſe ſont retirés cu par-deſſus tête à l'approche du brave général Seidlitz, qui a donné deux fois les étrivières cet été à l'armée de l'Empire. Je ne dis rien à V. M. du Prince Henri, qui s'eſt conduit, pendant le temps que vous étiez entouré, avec la prudence de M. de Turenne, et qui nous a toujours fait aſſurer à Berlin que nous n'avions rien à craindre.

Les Français ſe ſont préſentés de nouveau devant Wolfenbuttel et ils bombardent cette place; ils ont fait en Oſt-Friſe des cruautés et des exactions cent fois pires que celles des Coſaques. Le

Prince Ferdinand a détaché un corps pour les chaſſer du pays de Brunſwic. Les Anglais ayant rappellé leur miniſtre de Paris, agiront apparemment avec leur flotte, qui a reſté tranquillement toute la campagne dans les ports de Yarmouth et de Plimouth. Il faut convenir que les Français ſe ſont bien moqués des Anglais avec leurs prétendues négociations; ils leur ont fait perdre tous les fruits qu'ils auraient pu retirer pendant la campagne de leur force maritime. Cette conduite déſeſpère tous les partiſans de la bonne cauſe. 1761.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 Octobre.

SIRE,

Je crois que V. M. aura reçu deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis le commencement de ce mois, une par la voie du Commandant de Glogau, et l'autre par la poſte ordinaire. Comme je n'ai aucune nouvelle de V. M., je ſuis dans une grande inquiétude que ſa ſanté ne ſoit altérée par les fatigues et par cette mauvaiſe ſaiſon. Les Français ont été chaſſés et battus devant Brunſwic, ils en ont levé le ſiége et ont abandonné tout de ſuite Wolfenbuttel. Cette fuite leur coûte autour de douze cents hommes tués ou

1761. prisonniers. C'est ce que vous saurez depuis longtemps. Les Russes marchent en Pologne du côté de Dantzic ; ils ont fait une triste figure cette année-ci, et vous les avez peints à merveille dans les deux charmantes pièces que vous m'avez envoyées : ils étaient réduits à une si grande misère dans les derniers temps auprès de Colberg, que leurs Cosaques venaient demander du pain pour l'amour de Dieu à nos postes avancés.

M. de Verelst, qui a eu le malheur de perdre son fils unique, a demandé aux Etats généraux la permission d'aller en Hollande pour quelques mois. Il m'a prié d'écrire à V. M. qu'il passerait par Magdebourg, pour prendre par la voie de M. le Comte de Finck les ordres dont elle voudrait le charger. Il serait déjà parti depuis près de trois semaines; mais l'utilité dont il pouvait être à Berlin, s'il était arrivé quelque accident, l'a déterminé à différer son voyage, et il séjournera encore ici jusques vers le temps des quartiers d'hiver. Je ne saurais, lorsque je parle de ce Ministre à V. M., lui en dire assez de bien ; c'est le plus galant homme qu'il y ait au monde, et chaque moment le rend plus cher et plus respectable aux citoyens de Berlin.

Je souhaiterais pouvoir dans le temps présent vous voir plus tranquille; mais je sens bien que la campagne n'est pas encore finie en Silésie, et qu'il n'y aura que la rigueur de la saison qui éloignera les armées. J'en reviens, Sire, à mon refrein ordinaire; conservez votre santé et tout ira bien à la fin, malgré la fureur et l'acharnement de vos ennemis. Je vous répète ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire

dans ma dernière lettre, vous n'êtes pas un Dieu, et il fallait l'être pour prévenir l'aventure de Schweidnitz ; d'ailleurs votre campagne eſt admirable et l'armée Ruſſe eſt auſſi délabrée que ſi elle avait perdu la plus grande bataille ; le reſte ſe réparera et votre génie m'en eſt le garant. 1761.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

Sans date.

LA Diſcorde vint auprès d'Amate et lui empoiſonna le cœur ; elle s'éveilla furieuſe contre Enée.

Vous voyez bien qu'il ne ſuffit pas de ſe battre, et qu'il eſt plus difficile de réduire de méchantes femmes que des hommes vaillans. Je déſire autant la paix que mes ennemis ont d'éloignement pour elle, et ſi nous feſons des efforts, il faut l'attribuer à la néceſſité.

Vous pourrez vous amuſer encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui ſe paſſe ſur la montagne de l'Apallache et de la querelle des Morlaques, mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'eſclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut ſubjuguer. Si j'en avais le choix, j'aimerais mieux me trouver dans le parterre que de repréſenter ſur le théatre ; mais puiſque le ſort en eſt jeté, il en faut tenter l'aventure.

Heureux qui retiré dans le temple du ſage etc.

Je ſuis etc.

1761.

LETTRE CXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 3 Novembre.

SIRE,

Je suis bien éloigné de croire que les événemens particuliers n'influent pas infiniment sur le général des affaires; mais depuis le commencement de cette guerre, j'ai adopté une maxime du Télémaque de M. de Cambray pour en faire la base et le fondement de ma façon de penser. *Avant que les accidens fâcheux arrivent*, dit Mentor, *il faut tout mettre en œuvre pour les prévenir; quand ils sont arrivé, il ne reste plus qu'à les mépriser.* Ce qui m'a fortifié dans cette façon de penser, c'est que j'ai toujours vu que nos plus grands revers ont été suivis des plus heureux événemens. Tant que vous pourrez agir, j'aurai toujours bonne espérance, et s'il ne vous restait que dix hommes et de la santé, je ne perdrais point l'espoir de voir à la fin échouer les projets des ennemis.

On a été à Berlin dans la plus grande surprise, lorsqu'on a appris l'aventure arrivée à des officiers autrichiens, prisonniers à Magdebourg, dont on a découvert les conspirations; cela est épouvantable. Comment est-ce que des officiers qui ont donné leur parole d'honneur, peuvent y manquer aussi indignement? Enfin, si tout ce que les lettres qui nous viennent de Magdebourg disent, est bien

véritable, il y a de quoi faire de férieuſes réflexions ——— 1761.
ſur la police et ſur la garde qu'on doit établir dans cette ville.

L'armée de M. de Soubiſe eſt enfin entrée en quartiers d'hiver. Il a renvoyé en France cinquante-cinq eſcadrons et vingt-deux bataillons. On arme dans les ports de France pour agir contre l'Angleterre, et l'on parle encore de la conſtruction des bateaux plats; tout cela me paraîtrait encore plus plat que les bateaux, ſi M. P... avait voulu reſter dans ſa place. En attendant les Anglais vont démolir Belle-Isle de fond en comble, pour pouvoir ſe ſervir de la groſſe garniſon qu'ils ſont obligés d'y tenir; toutes les gazettes de Londres aſſurent cette nouvelle. Je ne ſais ce que fait Voltaire; il a publié une lettre pour prouver qu'il était très-bon chrétien et qu'il allait exactement à la meſſe. Cet homme mourra comme il a vécu, agité de mille projets chimériques; ſon dernier ouvrage ſur la Ruſſie eſt entièrement tombé.

A propos d'ouvrage. J'ai diſcontinué depuis plus de deux mois ma traduction de Plutarque, que je reprendrai bientôt, et j'ai employé ce temps à traduire le plus ancien philoſophe grec qui nous reſte, appellé *Ocellus Lucanus*; il a fait un ouvrage ſur la néceſſité de l'éternité du monde; il vivait longtemps avant Socrate, Platon, Ariſtote, etc. Son ouvrage eſt court, mais excellent: j'y ai joint, ſous le prétexte d'éclaircir le texte, pluſieurs diſſertations qui ne feront pas rire les ennemis des philoſophes. Ce qui m'a engagé à faire cet ouvrage, que j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M. imprimé,

——— dans ſept ou huit jours, c'eſt la mauvaiſe humeur
1761. où pluſieurs fanatiques m'ont mis depuis quelque temps; il n'y a pas de mois qui n'ait vu paraître cette année quelque libelle contre les philoſophes; entre autres il y en a un intitulé l'*Anti-Sans-Souci*, qui eſt un gros volume digne d'être ſorti de la plume d'un fiacre. Je voudrais bien que vos ennemis militaires fuſſent auſſi mépriſables que vos ennemis littéraires; leur grand cheval de bataille c'eſt l'ouvrage de la Mettrie; mais loin de vouloir le ſoutenir, lorſque je ſuis venu à cet article, j'ai pris le parti de prouver que la Mettrie n'avait jamais parlé ni penſé comme les philoſophes, mais qu'en beaucoup de choſes il avait donné dans les mêmes travers que les théologiens, et ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que je le prouve ſans réplique. Au reſte j'ai tâché d'écrire mon livre avec le plus de décence qu'il m'a été poſſible, et j'eſpère que tout homme qui ne ſera pas bête ou fanatique, ne pourra s'empêcher de convenir qu'on peut ſuivre les ſentimens d'Epicure et être un très-galant homme et fort utile à la ſociété. Je demande d'avance à V. M. un peu d'indulgence pour mon ouvrage, et je la prie de vouloir excuſer les fautes qu'elle y trouvera en faveur du zèle qui m'a fait défendre la bonne cauſe.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 novembre.

SIRE,

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. le livre dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. 1761.
Que le grec et le latin que V. M. verra dans cet ouvrage, ne la dégoûtent pas; je lui dirai que cela ne doit point embarraſſer ceux qui n'entendent pas ces langues; tous les paſſages cités ſont fidellement traduits, et le ſens eſt toujours lié indépendamment des citations grecques et latines. On peut lire cet ouvrage en français, ſans trouver aucune interruption, et avec la même facilité que s'il n'y avait ni grec ni latin.

J'ai tâché de prouver, et de prouver invinciblement dans cet ouvrage, que la morale des véritables philoſophes épicuriens eſt infiniment meilleure que celles des théologiens; que toutes les prétendues raiſons philoſophiques par leſquelles ils prétendent expliquer la nature divine et celle de l'ame, ſont des ballons enflés de vent. J'ai admis les vérités de la religion, parce qu'elles étaient révélées; je rendrai bon compte de cette révélation dans ma traduction de Timée de Locres, et je la tirerai au clair. Mais en détruiſant tous les raiſonnemens des théologiens, il fallait, pour ne pas faire crier les fanatiques et les imbécilles, ne pas toucher à la frèle reſſource de la révélation, et je m'en ſuis même ſervi avantageuſement, pour détruire toutes les

objections philoſophiques des dévots. J'ai déjà mandé
1761. à V. M. ce qui m'a fait entreprendre cet ouvrage; j'ai été indigné des libelles que les janſéniſtes répandent à l'envie les uns des autres contre les philoſophes, et ſur-tout contre ce qu'ils appellent la *ſociété pruſſienne*. Le mauſſade et ridicule ouvrage intitulé l'*Anti-Sans-Souci* a achevé de me mettre de mauvaiſe humeur, et j'ai voulu une fois pour toutes démaſquer un tas de faux dévots, et de ſcribes mercenaires, qui méritent d'être l'opprobre de tous les honnêtes gens. J'ai été obligé d'abandonner la Mettrie; c'eſt un enfant perdu qu'il m'a fallu ſacrifier dans le combat; mais s'il eſt devenu une victime néceſſaire, j'ai bien arroſé ſon tombeau du ſang des théologiens; et j'eſpère qu'à l'avenir on ne dira plus avec l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques, qu'on peut juger de la façon de penſer du philoſophe de Sans-Souci et des gens de lettres qui l'approchent, par les ouvrages du médecin la Mettrie.

Je n'oſe me flatter que mon ouvrage puiſſe mériter l'eſtime de V. M.; je connais trop ſes lumières et la faibleſſe de mes talens. Mais enfin, en faveur de mon zèle pour la bonne cauſe, j'eſpère qu'elle ſera indulgente et qu'elle me pardonnera les défauts qu'elle n'appercevra que trop ſouvent dans mon livre. Ce qui peut m'arriver de plus heureux; c'eſt que vous me jugiez, Sire, non ſur mon ouvrage, mais ſur la volupté que j'ai eue en le feſant. J'ai l'honneur, etc.

P. S. Je prie V. M. de lire le diſcours préliminaire pour prendre une idée d'Ocellus et de ſa philoſophie.

EPITRE XII.

AU MARQUIS D'ARGENS.

A Strehlen le 8 Novembre.

ORGUEILLEUSE raiſon ! ce trait doit te confondre : 1761.
Que de maux inouis ſur nous viennent de fondre !
L'œil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux ſans fin ſur lui s'exercent ;
Leurs efforts ſont perdus, jamais ils ne le percent.
La campagne, Marquis, approchait de ſa fin,
On oſait ſe flatter d'un plus heureux deſtin ;
Déjà diſparaiſſait l'immenſe multitude
De ce peuple cruel, né dans la ſervitude,
Qui tel qu'aux Appennins les orageux torrens,
Ravageait nos cités et dévaſtait nos champs.
Ils avaient fui, l'eſpoir commençait à renaître,
Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincrait peut-être.
Ce calme ineſpéré ne dura qu'un moment :
La foudre avec l'éclair partit au même inſtant.
L'Autrichien caché, tapis dans ſes montagnes,
Prémédite ſon coup, deſcend dans les campagnes.
Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars,
Par des foſſés profonds défendait les remparts
Dont Schweidnitz aſſurait ſa redoutable enceinte,
N'ont pu contre un aſſaut la préſerver d'atteinte.
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux
Elle tombe une nuit, preſque à nos propres yeux.
Dès-lors les embarras de tout côté nous preſſent :
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaiſſent.

De l'Oder jusqu'au Rhin, de Cosel à Colberg
1761. On voit l'airain tonnant, et la flamme et le fer
Déployer leur horreur sur toutes mes provinces,
N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes;
Tout l'Etat est en butte à ce commun danger.
Je ne puis me défendre, et je dois me venger?
Les projets des Césars, des Condés, des Eugènes
Dans cette extrémité sont des sciences vaines.
Il faudrait que le Ciel, favorable à nos vœux,
Daignât manifester son bras miraculeux.
Nos moyens sont à bout, l'adresse et la vaillance
Succombent sous le nombre et sous la violence
De l'univers entier conjuré contre nous.
Le sage doit prévoir; il le peut, direz-vous:
Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,
Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures.
La prudence, Marquis, est un fil incertain;
Il guide, égare, et cède au pouvoir du destin.
L'apparence souvent dément ce qu'elle indique;
Ce qui paraît probable au fond est chimérique.
Tel est ce labyrinthe où l'homme sans flambeau
Se perd en tâtonnant, l'œil chargé d'un bandeau.
Le perfide métier que celui qui m'occupe!
En calculant mes pas je n'en suis pas moins dupe
Des caprices du sort et des événemens.
Je perds en vains projets de précieux momens.
Ma constance aux abois du fardeau qui m'excède,
D'un soin opiniâtre y veut porter remède;
Mais quel esprit perçant pourra me conseiller
Par quel art ce chaos pourra se débrouiller?
Ah! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
Un torrent de malheurs sur elle enfin l'emporte;

quand on n'a plus d'eſpoir, le courage tarit, 1761.
Et l'eſprit révolté contre ſes fers s'aigrit.
Le fatal aſcendant du ſort qui m'enveloppe,
Infecte mes eſprits d'un poiſon miſantrope ;
J'ai pris ma vie en haine et le jour en horreur:
Et lorsque la raiſon adoucit cette aigreur,
Qu'un intervalle heureux permet que je reſpire,
D'un déſaſtre nouveau l'on s'empreſſe à m'inſtruire.
Pour nourrir ma douleur, hélas ! que d'alimens !
J'épanche en votre ſein mes ſecrets ſentimens.
Jamais l'ambition, ni l'intérêt infâme,
N'ont pu tenter mes ſens, ni ſubjuguer mon ame:
Un ſentiment plus grand, plus noble et généreux
Au ſortir du berceau m'embraſa de ſes feux.
Mon cœur vous eſt connu ; vous ſavez qu'il dédaigne
Les ſymboles pompeux d'un deſpote qui règne,
Que ſouvent entouré d'un appareil ſi vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.
Mais ma philoſophie et mon indifférence
Ne vont point à ſouffrir l'injuſte violence
De ce complot de Rois, qui ſans ſe rebuter,
D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteſte la faibleſſe ;
Endurer un affront, cher Marquis, c'eſt baſſeſſe:
De ce trône envié, tout prêt à ſuccomber,
Je deſcendrais ſans peine, et n'en veux pas tomber,
Peut-être qu'autrefois enchanté par l'hiſtoire
J'ai ſacrifié trop à l'amour de la gloire :
L'exemple ſéduiſant de tant d'hommes fameux
Me remplit du déſir de m'élever comme eux.
Mais bientôt redreſſé par la philoſophie,
J'appris par ſes conſeils à réformer ma vie,

1761. A rejeter l'erreur, à chérir la vérité,
Et mon eſprit alors, par ce charme emporté,
Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avait pourſuivi ſans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'eſt qu'illuſions, que tout s'évanouit.
Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me diſais: Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière,
Faut-il par tant de ſoins, de chagrins et d'ennuis,
De jours ſi douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms et notre cendre?
Ah! s'il faut tout quitter au moment du trépas,
A des ſoins ſuperflus pourquoi perdre nos pas?
Terminons les travaux d'une vie importune:
Eſt-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune?
Non, non, il faut choiſir pour aller à ſa fin
Une voie applanie, et le plus doux chemin:
Laiſſons aux conquérans entourés de ruines
Ces ſentiers hériſſés de ronces et d'épines.
Vaines illuſions! ſonge vague et flatteur!
Ceſſons de nous tromper pour vaincre la douleur.
Eſclave ſcrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug ſuperbe et dur m'attache à ma patrie.
Je vois en gémiſſant ſes honneurs abolis,
Tant d'Etats inondés d'avides ennemis,
Du danger renaiſſant l'intariſſable ſource,
L'ennemi triomphant, le peuple ſans reſſource,
Et partout le ravage et la deſtruction.
Patrie! ô nom cheri! dans ton affliction
Mon cœur, mon triſte cœur te voue et ſacrifie
Les reſtes languiſſans de ma funeſte vie.

Loin

Loin de me consumer en soins infructueux,
Je m'élance aussitôt dans ces champs périlleux. 1761.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire;
Courons venger l'Etat, soulager sa misère;
Oublions tous nos soins pour ne penser qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui;
Il faut dans le torrent nager malgré sa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir son attente.
Si quelque ambitieux, avide du danger,
De ce pesant fardeau voulait me soulager,
Qu'avec plaisir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans besoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerais d'abord ma triste dignité.
Dans le sein du repos et de l'obscurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiscrète,
J'irais m'ensevelir au fond d'une retraite.
Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain désir de gloire éprouvait l'aiguillon;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel et traître,
L'abusait de nouveau, lui qui l'a su connaître.....
Ah! vous verrez plutôt et le ciel et les flots
Confondus à l'instant rétablir le chaos.
Non, non, sans désirer dans cet heureux asile
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire stérile,
Au sein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'élèverais un temple au Dieu de l'amitié;
Et saurais conserver l'unique bien du monde,
L'innocence du cœur dans une paix profonde.
Là, soit que le destin dût prolonger mes jours,
Ou qu'il eût résolu d'en abréger le cours,
D'un œil indifférent que la raison éclaire,
Je verrais dans la mort la fin de ma misère;

Certain que de ce corps par les maux accablé
1761. Le souffle qui l'anime à peine est exhalé,
Que cet instant rapide, en détruisant mon être;
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vit naître.
Ainsi ceux que ce jour a vus mettre au tombeau,
Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,
Seront également par une loi durable
Absorbés à jamais par l'âge irrévocable.

LETTRE CXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 24 novembre.

SIRE,

J'AI lu vos vers avec admiration, et vous me les avez envoyés dans un temps où il ne fallait pas moins que le plaisir qu'ils m'ont causé pour soulager l'abattement où m'a jeté un misérable mal d'estomac qui me laisse à peine l'usage de la pensée; mais je prends patience, et lorsque je souffre ou que je languis, je répète ces vers:

Quoi! vous ne voyez pas qu'ici-bas la souffrance,
Sans connaître de rang, de roture ou naissance,
Atteint un criminel, ainsi qu'un innocent?
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt.

Je puis assurer V. M. qu'à mon gré et selon mon frêle jugement, je n'ai pas vu un de ses ouvrages où il y ait plus de force et plus de correction que dans ce dernier. J'ai résolu de l'apprendre par cœur,

car c'eſt un véritable ſecours dans tous les événemens de la vie. 1760.

Je penſe bien, ainſi que V. M., que tous ces anciens philoſophes Grecs ont été de très-mauvais phyſiciens; mais voulant donner, dans les diſſertations que j'ai jointes à ma traduction, une idée des différentes opinions des philoſophes, en montrant la faibleſſe des anciens, je relève la pénétration des modernes. Ocellus avait peu de raiſon de croire la tranſmutation des élémens; mais les épicuriens parmi les philoſophes anciens nièrent cette prétendue tranſmutation, et Boerhaave en prouve de nos jours l'impoſſibilité par les plus curieuſes expériences chimiques; et cela fait le ſujet de la note où j'examine le ſentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne ſuis preſque jamais. V. M. verra que j'ai préciſément dit dans la diſſertation ſur l'éternité du monde, ce qu'elle aurait ſouhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grâce de lire mes diſſertations, elle verra que je n'ai pas fait la ſauce pour le poiſſon; mais que j'ai cuit le poiſſon pour avoir le prétexte de faire la ſauce. Paſſez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduiſant Ocellus.

Voici des temps qui me font trembler pour la ſanté de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'était répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'eſpère que vous prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les préſens que vous envoyez à la Porte

1761. ottomanne. On ne peut rien faire de plus riche, de plus ſuperbe et en même-temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ne regrette point les ſommes que peuvent coûter ces préſens, qui sûrement ſont plus conſidérables que ceux que la France donne dans cent ans.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 8 décembre.

SIRE,

Le conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, eſt bien écrit et bien verſifié; mais il ne manque encore qu'une corde au violon, et l'habile artiſte à qui il appartient, en jouera encore parfaitement et ne ſouffrira pas qu'on coupe les autres; c'eſt de quoi je ſuis très-aſſuré; et ce n'eſt pas ſa faute, ſi on a coupé la première.

Vos changemens dans le Stoïcien ſont plutôt des variantes que des corrections; car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns et les autres ſont fort bons.

J'ai trouvé deux endroits dans les changemens qui ne me paraiſſent pas corrects.

J'ai vu George et Auguſte, et le Czar, prince atroce.

J'ai vu George et Auguſte etc. il y a là une eſpèce d'hiatus; *George et* va fort bien, mais *et Auguſte*, malgré le *t* qui ne ſe prononce pas dans

le mot, forme une eſpèce d'hiatus ; c'eſt là le défaut condamné par Boileau : 1761.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne ſoit dans ſon chemin d'une voyelle heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jéruſalem. Ce n'eſt pas à un petit ſcribe comme moi à condamner le grand maître du temple, à qui tous les myſtères du ſanctuaire ſont connus ; mais il me ſemble que ce vers devrait être changé ; voici l'autre endroit où je trouve à redire : il ne s'agit point de poéſie, mais de la conſtruction grammaticale :

Quoi ! ne voyez-vous point qu'ici bas la fortune
Reſpecte ni vertu, ni pouvoir, ni naiſſance.

il faut abſolument *Ne reſpecte ni vertu* etc. la ſuppreſſion de *ne* eſt une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus auſtère a pu me faire découvrir dans votre Stoïcien qui, ſelon mon faible jugement, eſt la meilleure choſe que vous ayez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il eſt arrivé ici une affaire dont le récit vous amuſera peut-être : Porporini a été accuſé par une fille de lui avoir fait un enfant ; il a été condamné en juſtice à payer à cette fille cent écus, et à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporini ait appelé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris et qu'il fait élever chez lui, et a été remercier ſes juges de ce qu'ils avaient eu la bonté de réparer le dommage que lui avaient fait les

chirurgiens de Veniſe. Cette aventure fait rire toute
1764. la ville. Je n'ai pas encore vu Porporini, mais je l'ai fait prier de paſſer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il eſt dans la joie de ſon cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le Commandant d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme porté de la meilleure volonté, m'a écrite. J'aurais mandé à V. M. tout de ſuite l'original de cette lettre; mais comme il me paraît que les poſtes ne ſont pas extrêmement ſûres, j'ai mieux aimé prendre la voie du Commandant. Si V. M. ne croit pas avoir beſoin de l'offre que fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui ſont véritablement affectionnés, et cette perſonne eſt digne de louange à cet égard. Quoique je ſois aſſuré que V. M. n'a aucun beſoin de l'offre de cet homme, je penſe qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieuſement par le Commandant; car l'on ne ſait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines et la perſonne dont je parle à V. M. s'eſt conduite cet été dans une ou deux ſituations qui paraiſſaient délicates, avec l'approbation et à la grande ſatisfaction de tous les citoyens, et ſur-tout de quelques-uns des plus utiles à l'Etat. V. M. aime la vérité et ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connaît lui être dévoués de cœur et d'ame, lui parlent ſincèrement. Ainſi, Sire, je ſais que V. M. ne déſapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je penſe à ce ſujet.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 décembre.

SIRE,

J'AURAIS eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à V. M., mais j'ai cru que je n'aurais jamais plus ce bonheur. 1761. J'ai eu une inflammation causée par mes maudites crampes, et l'on a cru pendant trois jours que j'étais hors de toute espérance. A la fin après quatre saignées, une boisson d'eau de quinquina pour éviter la gangrène, et une légère médecine quand le mal a été calmé, je suis hors d'affaire pour cette fois.

J'avais regardé comme un conte ce que l'on débitait sur l'action affreuse de Warkotsch et du prêtre catholique ; mais quand j'ai vu la citation de ces deux misérables dans les gazettes, que j'ai appris qu'ils avaient été arrêtés tous les deux et qu'on les avait laissé échapper, je me suis écrié, ô Frédéric ! comment êtes-vous servi, pendant que vous servez si bien vos sujets et la patrie !

Gottskowsky est venu chez moi me parler de son affaire. Il est fort triste, parce que son crédit paraît souffrir beaucoup de l'aventure qui lui est arrivée. Il m'avait prié de vous écrire à ce sujet, mais ma maladie est venue pendant ce temps. Il me paraît par les raisons qu'il m'a dites qu'il est innocent et qu'il était véritablement dans la bonne foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligerait

1761. par le dérangement qu'elle lui cauſe d'abandonner une partie de ſes fabriques : je lui ai dit de bien ſe garder de le faire, avant qu'il eût de V. M. une réponſe ; il m'a promis qu'il ne prendrait aucun arrangement juſqu'alors.

Les Anglais par les manœuvres qu'ils font trouveront le ſecret avec trois cent ſoixante vaiſſeaux de guerre de laiſſer ſortir huit miſérables vaiſſeaux et ſix frégates du port de Breſt, qui les empêcheront de prendre la Martinique ; il faut qu'il y ait un démon déchaîné des enfers qui ſe mêle de toutes ces affaires. Le ſeul chagrin que j'avais, ſi j'étais mort il y a dix jours, c'était de ne plus vous revoir, et ma conſolation était de quitter un monde auſſi abominable et auſſi inſenſé. J'en dirais davantage, mais la faibleſſe dont je ſuis encore m'en empêche.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 30 décembre.

SIRE,

La faibleſſe m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des choſes dont je ne puis croire qu'elle ſoit véritablement inſtruite. La douleur où je ſuis de voir comment vous êtes ſervi, me rend la vie à charge. Vous connaiſſez, Sire, mon zèle pour vous ; jugez

donc de l'amertume dont mon cœur eſt rempli, quand je ſuis convaincu et que je vois de mes yeux, que toutes les ſottiſes qui nous ont fait perdre Colberg et la moitié de la Poméranie viennent, ou des brouilleries, ou des mauvaiſes manœuvres des gens en qui nous avions ici toute notre eſpérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le Prince Henri eût envoyé une des ſiennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au ſecours de l'autre et lui mène douze mille hommes ſans convoi, qu'il pouvait prendre très-aiſément avant que Butturlin fût arrivé en Poméranie ; il s'enſuit de cela, que le lendemain arrivé à Colberg, il eſt obligé de repartir avec ſon corps, pour aller chercher à manger ; il ſe laiſſe couper, perd chemin feſant le corps de Knobloch, et eſt cauſe que ce général eſt fait priſonnier. L'autre, qui était reſté devant Colberg, fait encore pis ; il abandonne ſes retranchemens ſans les détruire, pour faciliter à Romanzow le moyen de s'y placer ; il laiſſe les priſonniers ruſſes dans Colberg, pour achever d'y conſumer les proviſions ; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles, et enfin, pour couronner l'œuvre, il ſe laiſſe enlever à Stargard, trois eſcadrons et les timbales du régiment. Je ne dis à V. M. que ce que tous les officiers et ſoldats du corps qui eſt ici, publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont eſſuyées, ils ſont tous pleins de bonne volonté ; ce n'eſt pas le courage qui leur manque, ni le zèle pour le ſervice de V. M. Oh ! que vous avez bien eu raiſon, Sire, de m'écrire

1761.

1761. plusieurs fois dans vos lettres, que ce ne seraient pas les bras qui nous manqueraient, mais les têtes! Jamais prédiction malheureusement plus véritable. Mais enfin, Sire, tout cela peut se réparer. Le grand article c'est la santé de V. M. Voici qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une grosse fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez essuyée, comment cela peut-il être autrement ? J'espère que la chaleur et la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi, pour l'amour de Dieu, des nouvelles de votre santé. Quant à moi, je commence à me remettre un peu, et eu égard à la douleur dont mon cœur est pénétré, je ne me porte que trop bien.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 janvier.

SIRE,

1762. Je viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer; elles sont parfaitement écrites; je les ai d'abord lues deux fois de suite, et j'ai trouvé deux vers qui ne sont pas défectueux, mais dont l'un me paraît faible, et l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu se servir, car il n'a été inventé que

dans le premier ſiècle du chriſtianiſme. Le premier de ces vers eſt dans Othon et le ſecond dans Caton. 1762.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.

Au moins à cette fois me paraît proſaïque ; d'ailleurs il ſerait plus correct de dire *au moins cette fois je puis vous être utile*, mais le vers ne s'y trouverait pas ; cela eſt très-aiſé à changer. Quant au ſecond vers, il eſt très-beau :

Oui, glorieux martyr de Rome et de ſes lois....

Mais le mot de martyr ne fut jamais connu de Caton : c'eſt un terme né dans les perſécutions que ſouffrirent les chrétiens. On peut bien s'en ſervir aujourd'hui, parce que l'uſage l'a établi ; ainſi l'on dira, il eſt le martyr de la dureté d'un tel, il eſt le martyr de ſon entêtement etc. ; mais dans la bouche de Caton, ce mot ne me paraît pas bien placé, ſur-tout quand c'eſt Caton qui parle, et qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus ſévère a pu me fournir ſur deux pièces véritablement excellentes, et très-bien verſifiées.

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grâce de me dire au ſujet de mes prédictions de Leipſic : elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à coup sûr, ni moi, ni qui que ce ſoit dans le monde, ne prévoîra qu'un homme laiſſe emporter une place défendue par trois mille hommes dans une heure de temps. Car enfin, je ſuppoſe qu'il eût été attaqué dans les formes et qu'ayant huit mille hommes de garniſon, il en eût perdu cinq à la défenſe de ſes ouvrages extérieurs, ne mériterait-il pas

1762. d'être puni, ſi ayant encore trois mille hommes, il rendait ſa place avant que la brêche fût faite au corps de la place ? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il était trop faible pour garder ſes ouvrages extérieurs ? Non, cela eſt inconcevable, qu'un homme ſe laiſſe forcer derrière un rempart flanqué de baſtions, avec un bon foſſé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que sûrement je n'avais pas prévu et que je ne prévoîrai jamais.

V. M. me parle du commiſſariat de la Poméranie; elle doit être cent fois mieux inſtruite que moi, ainſi je n'ai rien à dire ; mais ce commiſſariat n'était pas en dernier lieu dans le Mecklenbourg à Malchin. Si j'avais moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligerait moins ; mais je meurs de douleur quand je vois que les ſoins, que les fatigues que vous prenez, que les bonnes et glorieuſes choſes que vous faites, ſont détruites, ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins je n'ai qu'une conſolation, c'eſt de ſavoir que vous vous portez bien ; pour la crainte des ennemis je n'en ai aucune, et je reſte toujours dans la parfaite conviction qu'après tant d'événemens fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglais et les Eſpagnols ; j'en ſuis bien aiſe, et je crois avoir de bonnes raiſons pour cela. Les Anglais n'ont plus de paix particulière à faire, et Dieu fait à la longue ce qu'ils auraient pu conclure, ſéduits par les

ceſſions que leur offraient les Français ; d'ailleurs avec deux cents vaiſſeaux, ils ſont reſtés les bras croisés toute la campagne paſſée et ſe ſont laiſſés duper et amuſer par le miniſtère de Verſailles, qui cherchait à faire ſon traité avec les Eſpagnols. Je crois qu'ils penſeront différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que vous leur devenez actuellement pour le moins auſſi néceſſaire qu'ils vous le ſont, et cela par cent mille raiſons que V. M. connaît ſans doute cent fois mieux que moi. 1762.

V. M. vit ſolitairement, je n'en doute pas ; mais certainement ſi elle reſſemble à un chartreux, je puis bien dire que je ſuis un père de la Trappe. Il y a au pied de la lettre huit mois que je ne ſuis pas ſorti une ſeule fois de mon appartement. Heureuſement je ſuis fort bien logé, et j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes anglaiſes que je me fais traduire, et des livres grecs que j'étudie pour pouvoir les entendre. J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 janvier.

SIRE,

VOTRE dernière lettre a augmenté mon inquiétude ; et les embarras dont je vous vois pour ainſi dire accablé, me font craindre qu'à la fin votre ſanté ne s'altère entièrement ; mais la nouvelle que vous aurez reçue ſans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur

1762. de m'envoyer, vous aura convaincu que la fortune changera à la fin ſes rigueurs et qu'elle vous favoriſera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin, voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la diſcorde. Cette nouvelle nous a tous ſurpris, d'autant plus qu'aucun de nous ne s'y attendait; on l'avait débitée tant de fois fauſſement; qu'on croyait, quand on l'apprit ici, que c'était un conte.

Le général Seidlitz a fait deux mille priſonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'empire., cela vaut mieux que des priſonniers autrichiens, puiſque c'eſt preſque autant de recrues que de priſonniers.

Il y avait long-temps que je ſoupçonnais les horreurs et les perfidies dont me parle V. M.; mais enfin, quand les maux qu'on a voulu nous faire, n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on aurait à les craindre pour l'avenir, et je vois les choſes dans une ſituation où il eſt impoſſible que la mauvaiſe volonté de certaines gens puiſſe avoir lieu, du moins pour le préſent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grâce de m'annoncer, et que je ne penſais pas encore ſi prochain. J'ai eu l'honneur de le dire ſouvent à V. M.; tout ira bien à la fin, pourvu qu'elle jouiſſe d'une bonne ſanté et qu'elle puiſſe agir.

V. M. ſaura ſans doute que les Français doivent avoir remis, le 6 de décembre, Port-Mahon entre les mains des Eſpagnols. S'il leur prenait fantaiſie aujourd'hui de faire la paix, qu'auraient-ils à donner

en échange aux Anglais ? Je ne vois aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement, que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes, ou amélioré leur état préſent. 1762.

On a découvert que l'envoyé de Danemarck ſavait trois jours plutôt la mort de l'impératrice de Ruſſie, que l'on ne l'a appriſe par tous les courriers qui ſont arrivés ici, dont le premier ne vint que le mardi matin ; et le dimanche auparavant, l'envoyé dit à quelques perſonnes : il eſt mort une des principales têtes couronnées de l'Europe. On eut beau le preſſer, il ne voulut pas s'expliquer davantage.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXIX.

DU ROI.

Sans date.

Il eſt vrai, mon chèr Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux ſe ſuccèdent alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels et d'affreux, qu'il fallait bien que quelqu'autre choſe vînt y apporter quelqu'adouciſſement. Cependant reſte à voir juſqu'où nous pourrons porter nos eſpérances. J'ai été ſi malheureux dans toute cette guerre et par la plume et par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occaſions, de ſorte que je n'en crois plus que mes oreilles et mes yeux uniquement. Je pourrais compoſer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueraient pas, et cela pour s'être

1762. laiſſé emporter par leur imagination et avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu et circonſpect. O que l'expérience eſt une belle choſe! Moi qui étais étourdi dans ma jeuneſſe comme un jeune cheval qui bondit ſans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux Neſtor; mais auſſi ſuis-je griſon, rongé de chagrin, accablé d'infirmités et bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon eſt fauſſe, mon cher, de même que celle des 2,000 priſonniers du Général Seidlitz. Je ne métonne point de ces bruits de villes: nous en avons ici également. Quand on remonte à leur ſource, on les perd comme les origines des grandes maiſons. C'eſt à préſent le moment pour les forgeurs de contes et les fabricateurs de nouvelles: pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reſte peut être croyable, et bien peu de particuliers ſauront débrouiller la vérité traveſtie en paſſant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter; le moyen, mon cher, quand on eſt houſpillé comme je le ſuis? Des oiſeaux qu'on abandonne aux caprices des enfans, des toupies fouettées par des marmots, ne ſont pas plus agités et plus maltraités que je ne l'ai été juſqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher; dès que j'aurai quelque nouvelle adouciſſante, conſolante et reſtaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros; mais ſi le contraire arrive, je vous le dirai de même. Puiſſé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

LETTRE

LETTRE CXXX.

DU ROI.

Sans date.

JE ne ſuis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis, ma fièvre m'a quitté et je ſuis à préſent tout comme un autre. Votre imagination vous repréſente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne moins vive et moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers et malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'eſt pas finie; on me nourrit de belles eſpérances et il me faut des effets; cependant vers le 10. je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moyſe et les prophètes. Tout va bien en Ruſſie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles poſitives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci eſt pour moi une école de patience où ma vivacité s'eſt éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'eſt uſée avant le lumignon, tout au plus ſerais-je bon à faire un chartreux. Voyez après cela à quelle ſauce vous me mettrez, ſi la paix ſe fait jamais; à broyer les couleurs pour la Marquiſe, ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquilliſez-vous, mon cher; que ma ſanté ne vous inquiète plus et mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, ſur-tout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe. 1762.

LETTRE CXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 février.

SIRE,

1762. VOTRE MAJESTÉ peut bien penser quelle doit avoir été ma joie en recevant sa lettre : c'est le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été persuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iraient en fumée ; mais je craignais qu'avant qu'il n'arrivât quelque événement décisif, vous ne succombassiez sous les fatigues que vous avez essuyées depuis six ans. Enfin, après un orage épouvantable, le calme est revenu, et je connais trop l'étendue de vos lumières, pour ne pas être assuré que vous profiterez autant qu'il vous sera possible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien par pitié me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu, sans exagération, depuis six heures trente fois votre lettre, et avant que la journée finisse, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me semble que vous ne m'avez dit que la moitié des choses heureuses qui sont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui, par sa faiblesse, ne peut pas encore soutenir tout à fait le grand jour. Dans le fond vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaisir,

je n'aurais pas répondu d'elle. Oh! ſi j'avais à préſent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui dirais de choſes! Il s'en préſente tant à mon eſprit, que je crois que je pourrais en faire un gros volume in-folio. Je voudrais bien vous en écrire ici quelques-unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore beſoin d'un élixir qui achève de rétablir entièrement mes forces. Je reſſemble à ces malades, qui ayant été long-temps entre la vie et la mort, ont peine à ſe perſuader qu'ils n'ont plus de rechute à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M., pour me livrer entièrement à cette joie vive qui nous fait goûter dans ce monde terreſtre les plaiſirs que les dévots ſe promettent dans le céleſte. Il dépend donc, Sire, de V. M. de me mettre au rang des bienheureux et de mé canoniſer tout vivant, choſe que tous les papes du monde ne ſauraient faire. 1762.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 février.

SIRE,

1762. J'ATTENDS la première lettre de V. M. comme les Juifs attendent le Meſſie, et à vous dire le vrai, j'ai grand beſoin d'un peu de conſolation; le bâtiment croule de tous côtés, je ſuis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, et ſi je n'étaye pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurais beſoin de faire des remèdes, mais pour qu'ils agiſſent il faut un peu de gaieté. J'eſpère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans preſque tous les papiers publics, que vous penſez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambaſſadeur, où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin. Je penſe qu'ils ne font courir tous ces bruits que pour faire accroire à certaines gens que vous ne les aſſiſterez pas s'ils viennent à ſe déclarer, et que vous avez offert de vous acommoder avec la cour de Vienne. Je me défie de tout après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'académie ſont venus chez moi, pour me charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'eſt M. Sulzer, excellent citoyen, et Suiſſe de nation, puiſſe faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y

régler quelques affaires domeſtiques. Ce M. Sulzer eſt après M. Euler ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'académie ; il eſt grand littérateur et bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un ſou de penſion de l'académie ; il s'eſt pourtant ſagement ſoumis au réglement que nous avons fait à l'académie, que pendant la guerre aucun académicien ne pourra s'éloigner ſans une permiſſion de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot ſur cet article ; car nous ferions une perte irréparable, ſi cet homme, qui n'a point de penſion, diſait qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long détail, j'ai la fièvre, et ma lettre eſt bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de ſon âme. Je voudrais pouvoir, s'il m'était poſſible, vous parler un peu littérature ; mais dans le moment préſent j'en raiſonnerais comme un homme qui n'a pas le ſens commun. 1762.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 16 février.

SIRE,

Vous faites des miracles auſſi grands que ceux du Meſſie. Votre lettre a produit ſur moi le même effet que les paroles du Seigneur ſur le paralytique, *prends ton lit, vas-t'en et marche.* J'étais couché

1762. avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre; je me ſuis habillé, j'ai ſauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre et je me porte à merveille: pas la moindre douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'eſprit. En vérité vous êtes tout à la fois le plus grand roi et le plus grand apothicaire de l'Europe; vos poudres et vos émulſions valent mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne et moderne.

Si la diverſion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la Fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant ſix ans; ſi elle n'a pas lieu, la paix avec les Ruſſes et les Suédois eſt un ſi grand bien, qu'elle nous fera ſupporter patiemment le défaut de ce ſecours, dont je ſens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne eſpérance pour la diverſion, c'eſt que les Autrichiens commencent à la craindre ſérieuſement, et je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous ſongez à conclure la paix avec eux: je ſuis convaincu qu'ils veulent ſe ſervir du ſtratagême d'une paix prochaine, pour éviter la diverſion.

L'Envoyé de Danemark, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une aſſez triſte mine: il s'eſt efforcé de répandre partout qu'il n'était point queſtion de paix entre les Ruſſes et les Pruſſiens; et quand il a vu arriver les priſonniers de Magdebourg, il a ſoutenu hautement à tous nos miniſtres d'Etat, que c'était un ſimple échange de priſonniers, qui n'était que dans le genre de celui que vous aviez fait faire par le général Willich.

Nos bons Berlinois ont été assez simples pour le croire, et les pauvres gens étaient tous affligés. Le comte de Reuss vint chez moi tout consterné me raconter les discours du Danois. J'avais reçu une heure auparavant la lettre de V. M. et je l'assurai, sans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tous les discours du ministre de Danemark, et que je lui garantissais que nous aurions surement la paix avec les Russes et les Suédois. La joie est revenue dans le cœur de tous nos Berlinois. Votre nom passe en bénédiction de bouche en bouche; et vous devez vous bien porter, car depuis vingt quatre heures l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre santé. Les officiers russes qui ont passé ici, ont marqué la plus grande joie d'être amis des Prussiens; ils ont été régalés magnifiquement pendant trois jours dans plusieurs maisons, où l'on a largement bu à votre santé et à celle de l'empereur Pierre III, que Dieu bénisse et fasse prospérer! Puissent tous ses ennemis, ainsi que les vôtres, mourir de dépit et de honte de voir leur odieuse cabale détruite dans un moment, et puissent-ils encore essuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait essuyer à tant d'honnêtes gens! Ce que je dis là, n'est pas trop philosophe, mais il n'y a philosophie qui tienne. J'ai l'honneur, etc. 1762.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Sans date.

1762. Je vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à preſent exactement ſaiſi la ſituation où ſont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, et vous voyez que votre miniſtre de Danemarck n'eſt qu'un ſot. Nous avons actuellement ici un Ruſſe, le même qui, comme courrier, a paſſé par Berlin; je ſuis très-content de lui, et à moins que tous les principes du raiſonnement humain ne ſoient des abſurdités, il faut que nous faſſions la paix avec les Ruſſes et les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui eſt relatif à d'autres eſpérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous ſerait bien dû, car depuis ſix ans dans quelle amertume et dans quelle douleur n'avons-nous pas paſſé la vie? Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela eſt néceſſaire et bon. Je ſuis bien aiſe de vous avoir guéri; ce ſera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique; je ſouhaite que cette lettre-ci vous ſerve de nouveau conſortatif et qu'elle achève de vous tranquilliſer.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me ſuis aviſé de faire; elle ſera bientôt ſuivie d'une autre. Je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour faire des ouvrages ſérieux; je m'amuſe aux fables.

Ah! mon cher Marquis, quand ſerai-je hors de cette maudite galère? Je vous avoue que pilote, politique, et général héros de romans ſont les plus fichus métiers qu'on puiſſe faire en ce bas monde. Epicure avait raiſon, ſon ſage ne devait jamais ſe mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux ſi nous choiſiſſions notre place dans le monde; mais le deſtin fait tout, il nous jette dans un emploi et puis il faut s'y tenir. Ecrivez-moi ſi l'on eſt bien aiſe à Berlin, et ſoyez perſuadé que je vous aime toujours. Adieu. 1762.

LETTRE CXXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 1 mars.

SIRE,

Vous me demandez ſi l'on eſt bien aiſe à Berlin? On y eſt dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune eſt médiocre régalent leurs familles, partout on vous donne mille bénédictions ainſi qu'à l'Empereur de Ruſſie, et vous devez vivre tous les deux trois cents ans, ſi les vœux que l'on fait le verre à la main ſont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent, comme d'une choſe arrêtée et finie, de l'union entre la Pruſſe et la Ruſſie; ainſi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, et l'on n'eſt pas moins

1762. content, à ce qu'assurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être assurée que si la diversion en question a lieu dans le mois de mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas: j'ai été deux jours à mettre aux petites maisons, à force de gaieté. Je suis fort le serviteur de la philosophie, mais il est des situations où Héraclite lui-même dirait avec Horace qu'il est doux d'extravaguer.

Je pense bien comme V. M. qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure et que cela est très-bon. C'est le moyen d'ôter aux mal-intentionnés les moyens de nous rebrûler une seconde fois. V. M. pense toujours bien, et dans cette occasion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, est charmante, et écrite avec cette élégante simplicité qui convient à ce genre de poëme.

La nouvelle de la cession de Port-Mahon aux Espagnols par les Français, que je mandai il y a quelque temps à V. M., et qu'elle regarda alors comme un conte, se vérifie: la France retirera trois millions de piastres de cette cession.

J'avais cru jusqu'à présent que je n'aurais jamais souhaité de vieillir; mais je me suis trompé sur ce sujet comme sur tant d'autres: je voudrais être plus âgé de six semaines. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXXVI.

DU ROI.

Breslau, 6 mars.

La joie des habitans de Berlin que vous me décrivez, mon cher Marquis, s'eſt communiquée à mon ame, et j'ai ſenti un avant-goût de la ſenſation que j'éprouverai quand la paix générale ſera faite. Nos nouvelles de Pétersbourg ſont telles que nous les pouvons ſouhaiter; il ſe pourrait même au moment préſent que la paix y fût ſignée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu; mais je ſais que les troupes marchent et qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'eſpérer que je réuſſirai. Dès que j'en ſerai plus sûr, je vous communiquerai la ſatisfaction que ce bon événement me cauſera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages orageux ſe diſſipent, et nous pouvons eſpérer de revoir un beau jour ſerein, brillant de rayons éclatans du ſoleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait; j'étais plein en le compoſant de la lecture de Boſſuet et de ſes impertinentes variations, où toutes les rêveries myſtiques de l'école ſont expliquées. Fâché contre ces abſurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui paſſent leur vie à débiter ces ſottiſes. La grotte obſcure de l'orient eſt le ſujet de l'allégorie, et le tout eſt aſſez clair pour n'avoir pas beſoin de commentaire. Réjouiſſez-vous, mon cher Marquis, et ſoyez tranquille et bien portant. Le courage me revient avec l'eſpérance, et j'eſpère encore avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci, 1762.

où nous philoſopherons tranquillement et ſans être
1762. *in periculo mortis*. Adieu, mon cher. Dieu vous bénisse!

LETTRE CXXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 mars.

SIRE,

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire ſont admirables, et je ne doute pas qu'inceſſamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos eſpérances. L'on n'eſt pas ſeulement joyeux à Berlin d'être débarraſſé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on eſt charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagoniſtes tout le mal qu'ils voulaient nous faire, et celui qu'ils nous ont fait. Ce ſont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, et qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On ſe prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit, pour vous amuſer, dès que le ſimple armiſtice ou la ſuſpenſion d'armes aura été ſignée à Stargard. Jugez ce que l'on fera à la ſignature de la paix avec la Ruſſie; car on eſt ſi outré contre les Autrichiens et les Français, qu'on ſe ſoucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte eſt charmant, ingénieux, léger; pas un vers, pas un mot, pas une ſyllabe à changer. L'idée en eſt nouvelle, l'application très-juſte.

J'ai l'honneur de le répéter à V. M.; ce petit ouvrage eſt charmant, vous y avez répandu toute la gaieté dont votre eſprit doit ſe reſſentir dans l'heureuſe ſituation des affaires. 1762.

Je ſouhaite que la diverſion ait lieu, cela acheverait de punir vos ennemis de leur audace effrénée et à laquelle ils comptaient ne mettre point de bornes; mais ces ſuperbes Autrichiens et ces fiers Français commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avait dans celle du 29 février, et dans celle du 2, un démenti formel qu'il y eût aucune négociation, encore moins aucun armiſtice entre la Pruſſe et la Ruſſie. J'attends la première lettre de V. M. où elle daigne m'apprendre ſi je puis régaler ces meſſieurs d'un petit ouvrage intitulé: *Lettre d'un baron Weſtphalien à un bourgeois d'Amſterdam?* Il y a aſſez long-temps que je ſuis excédé des rodomontades autrichiennes et des gaſconnades françaiſes.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 mars.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ aura ſans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponſe à ſa lettre du 6 de ce mois; ainſi je ne lui redirai point ici combien

——— j'ai trouvé ingénieux et d'un goût charmant ſon
1762. petit ouvrage en vers. Les grandes et bonnes occupations que vous avez actuellement, doivent emporter même vos momens ordinaires de loiſir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choſes fort plaiſantes, dont vous ſaurez peut-être déjà la première. Le roi de France a nommé au moment de la naiſſance un bâtard qu'il a eu d'une mademoiſelle de Roman, duc de Vendôme et prince légitimé du ſang. On prétend que ſi cette maîtreſſe avait accouché à Verſailles, la Pompadour était renvoyée ſur le champ, et que M. de Richelieu avait arrangé cette affaire le mieux qu'il avait pu pour la faire réuſſir. Cette nouvelle vient de l'ambaſſadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite.

L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Verſailles. Le jour que le maréchal de Broglio fût exilé, on jouait à Paris, à la comédie françaiſe, Tancrède de Voltaire; il y a dans la ſcène cinquième ou ſixième du premier acte, des vers dont le ſens et les paroles diſent à peu près: *Tancrède eſt un héros; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime et connaît ſon mérite.* Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à M. de Broglio, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet ſur tout le parterre, qui les appliqua à M. de Broglio; on frappa des mains avec excès, et força l'actrice à les répéter pluſieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant-général de police de pourſuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter ſerment qu'elle n'avait ſongé à autre choſe qu'à bien

jouer son rôle, et l'on a arrêté une soixantaine des applaudissans, contre lesquels on instruit un procès en forme. Y a-t-il rien de plus ridicule, si ce n'est les arrêts des parlemens pour chasser les jésuites et ceux du conseil pour les protéger? Cela occupe plus Paris que la Martinique, où toutes les gazettes assurent que les Anglais, après avoir été repoussés deux fois, ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées. 1762.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

Sans date.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'est une récidive d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, et dont Catt pourra vous faire la description. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, déesse de ce pays. Cependant je ne crois pas que madame Roman, accouchant à Versailles, aurait fait chasser la Pompadour, parce que le Roi de France est un homme d'habitude, et qu'il a placé sa confiance dans cette femme-là, qui depuis sept ou huit ans gouverne son royaume à sa satisfaction: et quand même cette malheureuse serait chassée, ne pensez pas que j'y gagnasse grand'chose. Il s'est formé dans ce pays-là une faction saxonne qui me serait également contraire. Quelle petitesse de la cour de faire le procès

1762. à des poliſſons qui ont applaudi à ce vers de Tancrède! En vérité, tout cela eſt bien miſérable, de même que ce contraſte du conſeil et du parlement pour et contre les jéſuites. Mais, mon cher Marquis, ma tête eſt ſi faible, que je ne puis vous en dire davantage, ſinon que l'Empereur de Ruſſie eſt un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

LETTRE CXL.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 26 mars.

SIRE

J'ai eu la douce ſatisfaction de pouvoir parler pendant deux heures de ſuite de V. M. avec M. Catt, qui a bien voulu contenter ma curioſité et répondre à toutes mes queſtions. Combien de fois ne vous ai-je pas plaint! Mais j'en revenais toujours à dire: enfin grâce au Ciel, tous ces maux ſont paſſés et il ne nous reſte que des ſujets de joie. M. de Catt m'a dit qu'il avait rencontré auprès de Breslau M. le comte de Hordt; ainſi vous aurez encore appris bien des nouvelles qui vous auront inſtruit de choſes ſatisfeſantes.

J'ai lu avec un plaiſir infini votre réponſe à M. d'Alembert; il n'y a rien qui doive ni qui puiſſe le fâcher, c'eſt une plaiſanterie ingénieuſe

ſans

ſans fiel et ſans aigreur. Mais en vérité et les géo- ——
mètres et d'Alembert et l'académie françaiſe, tous 1762.
ces gens-là deviennent des fous. Qu'eſt-ce donc que cet eſprit philoſophique ſi vanté qui conduit à préférer (*) Virgile au Taſſe et à débiter d'un air important et déciſif tant de paradoxes? Voilà comme, du temps de Sénèque et de Lucain, le goût du ſiècle d'Auguſte commença à péricliter.

M. de Catt va paſſer trois jours à Wittemberg, pour parler à ſon compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipſic, étant preſſé de retourner en Suiſſe. Je félicite V. M. d'avoir une perſonne qui lui eſt auſſi véritablement attachée que M. de Catt: elle ſe reſſouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à ſon ſujet l'année paſſée au mois d'avril. J'avais appris bien des choſes que j'ai encore plus éclaircies dans la ſuite, qui me prouvaient combien il était eſſentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ſes appartemens et pour dépoſitaire de ſes papiers que des gens d'une probité connue, et qui vous fuſſent entièrement dévoués. V. M. m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle permettait que je priſſe les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grâce, ſi elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entièrement ma ſanté, et pour faire ma cour à V. M., lorſque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une aſſiduité qui répare le chagrin que m'a donné ſon abſence.

J'ai l'honneur etc.

(*) Ne ſerait-ce pas le contraire qu'aurait dit le Marquis d'Argens?

LETTRE CXLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 mars.

SIRE,

1762. Je réponds à la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'eſt pas fait pour être heureux long-temps. J'étais tranquille, joyeux depuis quatre jours, et voilà que l'incertitude où je ſuis ſur l'état de votre ſanté me cauſe mille inquiétudes. J'eſpère pourtant que votre maladie n'aura point de ſuites et que ces fièvres épidémiques qui ſont à Breslau, ſont comme celles que nous avons ici à Berlin, où preſque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guères duré que ſept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au ſujet de l'Empereur de Ruſſie, me fait un double plaiſir. Le premier, c'eſt que ſi vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'eſprit content, et cela contribuera pour beaucoup au rétabliſſement de votre ſanté. Le ſecond, c'eſt que j'eſpère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raiſon, en vous uniſſant tous les deux d'intérêts, comme de ſentimens d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin et nous amènera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaiſir de vous voir tranquille ?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je suis. Je là prie instamment, si elle n'a pas le temps de m'écrire un mot, dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire savoir par un des domestiques de sa chambre l'état de sa santé. Je vous jure que je ne vivrai pas jusques à ce que je reçoive de vos nouvelles. 1762.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du Prince de Prusse; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choses; mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous est excellente, par cent et cent mille raisons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour, qu'il n'aurait fait dans six mois à Magdebourg. Je demande encore en grâce à V. M. des nouvelles de sa santé.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXLII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 3 Avril.

SIRE,

Votre dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grâce de m'apprendre que vous n'avez plus de fièvre, a achevé de me tranquilliser; car Catt étant allé à Wittemberg pour voir son parent, je ne savais ce que c'était que cette fièvre, et il me venait sans cesse les idées les plus tristes, en pensant à celles qui avaient régné à Breslau l'hiver que

——— j'y étais. Heureuſement le Comte de Hordt, qui
1762. partit deux jours après la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le Comte de Reuſs qui me donna cette bonne nouvelle et vint exprès chez moi; je l'aimais beaucoup auparavant, parce que c'eſt un bon et excellent citoyen, qui vous eſt dévoué de cœur et d'ame; mais je l'aime encore davantage aujourd'hui, et s'il m'avait donné cent mille écus, il ne m'aurait pas fait le quart du plaiſir qu'il me fit.

Voilà la Martinique priſe. Outre les avantages ineſtimables de cette conquête, les ſuites en ſont des plus utiles. Trente-quatre vaiſſeaux de guerre qui ſe trouvent tout-à-coup en état d'agir contre les Eſpagnols, et une armée de 16,000 hommes de troupes réglées; ce qui vaut une armée de 80,000 en Europe. Outre ce premier avantage, en voici un ſecond auſſi conſidérable. Un tremblement de terre vient de détruire une partie de Carthagène en Amérique; les remparts et les fortifications ſont preſque tout à bas, et les deux forts de ſainte Marguerite qui défendaient l'entrée du port, entièrement détruits; il n'y a rien de plus certain que cette nouvelle, le détail de ce déſaſtre eſt dans toutes les gazettes. Voilà le Pondichéri et le cap Breton des Eſpagnols détruit, ſans qu'il en ait coûté la moindre peine aux Anglais.

Je ne vois ni noir, ni blanc. Je ne vois pas noir, parce que nous avons tous nos derrières libres, que nous pouvons employer cette campagne contre les Autrichiens l'armée que nous avions

contre les Ruſſes, et le corps que nous oppoſions aux Suédois; car d'ailleurs vous aurez pu vous apercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait que très-peu de fond ſur les gens que j'ai fréquentés avec M. d'Andrefel; ainſi n'ayant jamais fondé ſur eux la moindre eſpérance, ils n'entrent pour rien dans ma façon de penſer. Je ne vois pas entièrement blanc, parce que je ſais que la plus grande prudence d'un général peut être rendue inutile par la bêtiſe ou par la lâcheté des ſubalternes; et malheureuſement je n'ai que trop d'exemples de cette vérité Mais j'eſpère en vos lumières, en vos talens ſupérieurs; et vous ſuppléerez à ce qui pourrait manquer. Vous me direz: ſi le Prince Ferdinand était battu? Pourquoi le ſera-t-il, puiſqu'il a toujours battu ſes ennemis juſqu'à préſent? Mais ſi le Prince Henri avait quelque déſavantage? Pourquoi étant plus fort qu'il n'a jamais été, n'agira t-il pas auſſi bien qu'il a fait juſqu'à préſent? Mais enfin ſi l'Empereur de Ruſſie venait à mourir? Pourquoi mourra-t-il? il eſt jeune, il ſe porte bien et nous ne ſommes plus dans le ſiècle de la Médicis. Mais ſi moi Roi de Pruſſe j'étais battu? Si cela arrive jamais, je conſens que l'on me coupe la tête.

1762.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

8 avril.

1762. Vous êtes gai et de bonne humeur, mon cher Marquis, et ce ne ſera pas moi qui voudrais vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penſer triſtement ou gaiement ne fait rien aux choſes ; elles vont leur train, et l'événement bon ou mauvais, il faut enſuite le recevoir, et dévorer ſon chagrin, ſi la fortune nous eſt contraire. Je ſuis à préſent dans les négociations par deſſus les yeux; tout va à ſouhait à Pétersbourg, et j'oſe vous dire que ce pays dont vous n'eſpérez rien, remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurais déſiré. Sur la fin de Mai il y aura un beau ſabbat dans cette pauvre Europe, et ce ſera de cette façon là que nous trouverons la fin de cette déteſtable guerre. Je relis à préſent l'hiſtoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien ; cela tiendra bon juſqu'au mois de Juillet; c'eſt une pièce de réſiſtance qui fournit des alimens pour une demi campagne. Je ne vous en dis pas davantage à préſent, mon cher Marquis. J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

LETTRE CXLIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 11 avril.

SIRE,

La lettre de V. M. a fait hauſſer mes eſpérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté. Quelque grande qu'elle ſoit, je la trouve encore fort modeſte; et je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne ſe ſoit pas totalement démontée depuis le mois de Février. Mais ſi ce dont vous me parlez au ſujet des gens que j'ai vu autrefois avec M. d'Andreſel, a lieu, je ne réponds plus de rien, et je ſerai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déterminer les eſprits vitaux vers les parties baſſes, et les empêcher de ſe porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaiſanterie à part. Si jamais j'apprends que les mouvemens que vous attendez, ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne faſſe en moi quelque révolution trop grande. Je ſens trop la conſéquence d'un événement tel que celui que vous eſpérez, j'en vois trop bien les ſuites heureuſes, pour être véritablement tranquille juſqu'au moment que je le ſaurai arrivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poëtes: 1762.

Je le ſouhaite trop pour le croire ſans peine.

Mais je vois tant de choſes bonnes d'un autre côté,

1762. que j'attends avec patience celle que je ſouhaite le plus aujourd'hui.

Vous ſavez ſans doute, Sire, que les Anglais ont pris à la Martinique trente-ſix vaiſſeaux corſaires des plus conſidérables qu'euſſent les Français; la perte de cette île leur coûte d'un ſeul article trente millions de livres. On embarquait pour la France toutes les années de la Martinique cent mille caiſſes de ſucre, à ſix cents livres la caiſſe: cela fait ſoixante millions de livres de ſucre. Mettez la livre de ſucre à dix ſous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros; vous trouverez, ſans grand calcul, que cela fait trente millions de livres, par conſéquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la plus floriſſante paix. Il eſt vrai que ce ſont les ſujets du Roi de France et non pas lui qui perdent ces ſommes conſidérables; mais la plaie n'en eſt pas moins grande pour le royaume, et elle ſaignera long-temps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottembourg. Si V. M. ſe rappelle les jolies tapiſſeries de papier pour les chambres des officiers et des dames que je lui fis voir à Leipſic, et qu'elle veuille en employer quelques-unes, vu le bon marché, une chambre ne coûtant guères que quarante écus monnoie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinsberg, qui eſt un gentilhomme du Prince Henri, et qui eſt venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

M. de Catt ſe porte mieux; il a trouvé ici un chirurgien fort habile, qui l'a déjà très ſoulagé, et

qui lui promet de le mettre en état dans une douzaine de jours d'aller rejoindre V. M. et de faire la campagne sans incommodité, pourvu qu'il veuille se ménager un peu, et ne plus être aussi mauvais écuyer que saint Paul de chrétienne mémoire. 1762.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une visite aux Espagnols à la Havane, et leur emprunter à coups de canon quelques millions de piastres. Ainsi soit-il!

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXLV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 avril.

SIRE,

Je me doutais bien, par certaines choses que j'avais lues dans les papiers publics, des mauvaises manœuvres qu'on fesait dans une cour, où depuis le changement de ministère, la faiblesse paraît avoir succédé à la fermeté, malgré les avantages inespérés que la fortune semble vouloir donner à des gens qui en savent si mal profiter. J'espère que si les anciens sujets de Mithridate se mettent en mouvement, tout ira à merveille, et que vous pourrez laisser faire à ceux qui se conduisent contre toutes les règles de la politique autant de sottises qu'ils voudront, sans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promesses qu'en celles des gens que j'ai vus autrefois avec M. d'Andresel.

1762. J'ai prié M. de Catt, qui aura l'honneur de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une chose qui peut lui être utile, et que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne fait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même M. de Catt, avec qui j'ai eu la consolation de m'entretenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXLVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

avril.

SIRE,

J'AVAIS oublié de remettre à M. de Catt les deux pièces de M. d'Alembert que V. M. m'avait fait la grâce de me communiquer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer: il y a dans tout cela du bon, du singulier et du mauvais. Il est fâcheux qu'au beau génie du siècle de Louis XIV. succède un esprit de paradoxe, qui tôt ou tard ruinera le bon goût, et détruira à la fin le bon sens.

V. M. travaille donc sur les pères de l'Eglise? J'avais eu l'honneur de lui dire plusieurs fois qu'il ne manquait plus à ses lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourrait disputer avec Dom Calmet et tous les bénédictins de l'univers.

Je parcours l'écriture, et les remarques que je fais, doivent ſervir aux notes que je fais ſur Timée de Locres, dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en langue vulgaire. C'eſt un fou de la première claſſe que ce Timée de Locres, pas un mot de bon ſens dans ſes ouvrages; mais ſa philoſophie a ſervi de baſe à celle des Pythagoriciens et des premiers chrétiens, et cela me fournit de bonnes diſſertations. 1762.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, et je la reverrai le ſachant comme les Dacier et les Saumaiſe. C'eſt aux chagrins que j'ai eſſuyés depuis dix-huit mois, que je ſuis redevable de la connaiſſance d'une langue qui ſert à mon amuſement. Il fallait que je mouruſſe de douleur, ou que j'occupaſſe mon eſprit, pour le diſtraire des chagrins que lui cauſait cette maudite guerre. Soyez perſuadé, Sire, qu'après vous perſonne n'a été plus ſenſible aux malheurs que nous avons eſſuyés quelquefois. J'étais accablé par deux mortelles inquiétudes; la première regardait le ſort de tout l'Etat; mais la ſeconde, qui était bien plus conſidérable, tombait ſur votre perſonne. Enfin, grâce au Ciel, voilà toutes nos inquiétudes finies, et j'eſpère dans peu de mois avoir le plaiſir de voir V. M. tranquille et heureuſe dans le ſein de la paix, goûtant un doux repos que ſes veilles et ſes fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M. Je ſuis dans la ferme eſpérance que j'y trouverai la confirmation des bonnes nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de me mander, et qui m'ont cauſé une joie qui m'a rendu entièrement la ſanté.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXLVII.

DU ROI.

Breslau, 29 avril.

1762. Je commençais à languir comme une fleur qui n'a pas été arrosée de long-temps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine rosée m'a ranimé et m'a donné une nouvelle vie. Il est plaisant, mon cher Marquis, que vous travailliez sur le nouveau testament et moi sur les pères de l'église. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi par quel concert notre esprit s'est-il dirigé en même temps sur ces matières? Je crois que nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'esprit humain toutes les fois que je relis ces disputes sur des dogmes et des mystères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous savez déjà, et je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve assez heureux pour vous servir comme vous le désirez. Du côté de la Russie j'attends le courrier avec le traité de paix et l'alliance de la part de la Suède. Les médiateurs crèvent tous les chevaux de poste, pour arriver, et signer tout de suite la paix. Ce n'est pas encore tout, le successeur de Mithridate se met actuellement en campagne et m'envoie un grand secours, et ces peuples que le soleil regarde en naissant, sont en mouvement également: les traités sont faits, tout est arrangé, de sorte que nous pouvons compter sur l'accomplissement de mes espérances.

Ce ſont des nouvelles qui ſe ſont fait attendre ; mais elles ſont ſi bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur. 1762.

J'eſpère donc à préſent avec fondement que l'année préſente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre comte Gotter, comme d'un homme à l'agonie. Hélas ! je ne retrouverai à Berlin que des murailles et vous, mon cher Marquis ; plus de connaiſſance, perſonne, et moi j'aurai ſurvécu à toute cette malheureuſe génération. J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loiſir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXLVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 3 mai.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ aura pu juger d'avance de la joie que j'aurais en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que connaiſſant tout le bien qui pouvait arriver de l'orient, je n'avais jamais été perſuadé que ce bonheur nous arrivât. C'eſt à préſent, Sire, qu'il faut ſonger à conſerver votre ſanté, pour achever de conduire toutes les choſes à leur perfection, et venir enſuite ſe tranquilliſer à Sans-Souci, et ſe refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez eſſuyées depuis ſix ans ſans relâche.

1762. Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire ſavoir à V. M., mais deux qui prouvent que les méchans ſont quelquefois punis, s'il ne le ſont pas toujours. La Pompadour a perdu un œil, et l'autre aura bientôt le même ſort; cette femme aura le deſtin d'Oedipe; c'eſt toujours quelque choſe pour prouver la providence, quoiqu'il faudrait qu'elle eût le ſort de Cartouche pour faire un argument convaincant.

Les jéſuites vont être entièrement détruits en France; leurs colléges ſont déjà fermés et leurs biens donnés en partie aux régens qui ſeront chargés de l'inſtruction des jeunes gens. Voilà un événement auquel toute l'Europe ne s'eſt pas attendue. J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. une eſtampe qu'on a gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée eſt aſſez ingénieuſe: tous les ordres de moines ſont dans un crible, que le premier préſident remue, et tous les jéſuites tombent des trous du crible, comme l'ordure du froment qui repréſente les autres ordres et qui reſtent dans le crible, ainſi que le blé y demeure lorſqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un ſi grand courage, que voyant que tant de différentes nations vont ouvrir leurs campagnes, je vais auſſi faire l'ouverture de la mienne; et puiſque V. M. a eu la complaiſance de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci, je ſortirai de mon étui, dont je n'ai pas bougé depuis dix mois, et j'irai annoncer aux Nymphes et aux Dieux de la Havel qu'ils reverront bientôt V. M. ſur leurs bords heureux. Puiſſe ce jour arriver au plutôt! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

Breslau, 8 mai.

Vous m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table; j'y ai produit votre estampe des jésuites; tout le monde a dit son mot sur ce sujet et nous avons ri, ce qui n'est pas ordinaire dans ma maison depuis les tribulations que nous avons souffertes. Les Français sont de plaisans fous; j'aime des ennemis qui donnent occasion de rire, et je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orgueil et d'impertinence, qui ne sont bons qu'à faire bâiller, ou à insulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers; cela est vrai; cependant ils arriveront à la fin, et il n'y aura que notre impatience qui aura souffert de ces délais: ce n'est pas une affaire; on y gagne plutôt en soumettant son inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique et dans l'étude de la sagesse. Je rassemble actuellement l'armée et je mets la dernière main aux préparatifs de cette campagne. Veuille le Ciel qu'elle soit heureuse et la dernière de celles que j'aurai à faire! 1762.

Je suis bien aise que vous alliez à Sans-Souci; mon imagination saura où vous trouver; je vous suivrai

—— jusqu'au parc: je dirai, à présent le Marquis joue de la
1762. viole, à cette heure il commente le nouveau testament grec, le voilà répétant avec Babet des leçons de tendresse; dans cette allée il fait des projets de politique, et revoyant mes appartemens il se ressouvient de moi. Ensuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverse dissiper cette illusion agréable, et autant en emporte le vent. Ma situation n'est pas encore à l'abri de certains nuages qui obscurcissent, de temps à autre, la sérénité de quelques rayons qui me luisent; cela m'inquiéterait beaucoup, si je n'avais vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe, et je m'imagine que quand toutes les cervelles se seront détraquées jusqu'au dernier point, la raison alors leur reviendra tout d'un coup, comme à des gens attaqués de la fièvre chaude, qui après un long accès de frénésie, tombent dans un sommeil profond et recouvrent leurs sens au réveil. Que cet heureux moment se fait long-temps attendre, et qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant désirée! Soit en paix, soit en guerre, heureux ou malheureux, absent ou présent, vous me trouverez toujours le même, c'est à dire vous aimant et vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher Marquis, et bon soir, je vais me coucher.

LETTRE

LETTRE CL.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 18 mai.

SIRE,

ME voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, et j'y apprends aujourd'hui par une lettre qu'on m'écrit de Berlin que vous avez battu le corps du général Beck, et fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, et si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain, ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, et que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans-Souci et que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde. Battez donc pour l'amour de Dieu ces maudits Autrichiens le plus souvent que vous pourrez, pour que tous vos sujets ayent à la fin le plaisir de vous voir heureux et content après tant de traverses. 1762.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les métaphysiques chimères de d'Alembert sur la poésie et sur l'histoire. Peut-on avec autant d'esprit et de géométrie qu'en a cet homme, être aussi peu conséquent? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains

——— diront comme le père Canet : point de raiſon, mon-
1762. ſeigneur, que cela eſt ſage, point de raiſon !

Voilà V. M. au milieu des fatigues et des dangers. Que je ſerai content lorſque je l'en verrai délivrée ! Quand à moi, inutile fardeau de la terre, je paſſe ma vie à ſouhaiter la paix, à étudier des choſes peu agréables et à apprendre des mots.

Les jéſuites ſont renvoyés de la cour de France, leurs colléges entièrement ſupprimés, leurs novices renvoyés ; et l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une choſe qui doit arriver au mois d'Août. Je croirais volontiers que le miniſtère à découvert quelques manœuvres de ces honnêtes gens, qui ſont inconnues au public et qu'on veut garder dans le ſilence. Il eſt certain que deux jours après l'aſſaſſinat du roi, deux jéſuites furent mis à la Baſtille, et l'on n'a plus ſu ce qu'ils étaient devenus. Ajoutez à cela que lorſque Damiens vint à Paris, il ſortait de chez les jéſuites d'Arras. Que ferez-vous à la paix de tous ces inſectes vénimeux ? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penſer à l'aventure qui vous eſt arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné et puni en effigie ce miſérable Warkotſch. Votre trop grande douceur me fait ſouvent enrager : les méchans ont beſoin d'être contenus par la crainte. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 24 mai.

SIRE,

J'AI l'honneur de répondre à V. M. dans le moment même que je reçois sa lettre : elle doit juger du plaisir qu'elle m'a causé. Non seulement nous voyons actuellement le port après une horrible tempête, mais nous entrons dans ce port, où nous oublierons bientôt tous les maux passés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été excessive; le courrier y est arrivé à dix heures du soir, et toute la nuit le peuple a été dans les rues et les maisons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potsdam ; mais on le serait encore plus, si on avait le bonheur de vous y voir. Je me flatte que cet hiver la guerre sera finie. L'alliance avec la Russie vaut toutes les alliances des peuples circoncis et incirconcis; avec ce seul secours je regarde la paix comme assurée avant quatre mois, et si certaines gens tiennent leurs promesses et se mettent en mouvement, il est impossible que vous ne soyez pas à Sans-Souci avant le mois de Septembre. La reine de Hongrie, à ce que disent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main, passe la moitié de sa vie depuis quelque tems à prier la Vierge, et l'autre à pleurer. Je souhaite, pour la punir des maux que son ambition a faits depuis sept ans au genre humain, qu'elle ait le sort des sœurs de Phaëton et qu'elle se fonde en eau. J'ai l'honneur, etc. 1762.

LETTRE CLII.

DU ROI.

Bettlern, 25 mai.

1762. JE me félicite, mon cher Marquis, de ce que Sans-Souci peut vous ſervir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, et s'il ne dépendait que de moi, tous les événemens ſe feraient déjà arrangés de façon que je pourrais vous y joindre; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux ſix précédentes, ſoit que le nombre de ſept qui paſſe pour myſtique chez les péripatéticiens et les moines, doive être rempli, et qu'il ſoit dit de toute éternité dans le livre des deſtinées, que nous n'aurons la paix qu'après ſept campagnes, il faut que nous en paſſions par-là. Mon frère a bien débuté en Saxe; mais je ne ſais quels contes on fait ſur notre chapitre. Nous cantonnons encore; il n'y a que quelques partis de houſards en campagne, et ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne ſont attaquables juſqu'à préſent. Notre campagne ne peut commencer au plutôt qu'au 20 Juin; juſqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà penſé aux moines de Siléſie; dès que j'ai appris qu'on les chaſſait de France, j'ai fait mon petit projet en conſéquence, et j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens, pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc, mon cher

Marquis, qu'il faut attendre que la poire ſoit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à préſent, après y avoir demeuré avant la guerre! de comparer l'état de proſpérité où nous étions alors avec notre misère préſente, la bonne ſociété qui s'y raſſemblait avec la ſolitude, ou la mauvaiſe compagnie qui nous reſte! Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, et me rend triſte et rêveur. 1762.

Je ſuis fort de votre ſentiment au ſujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes ou des pauvretés. Blaiſe Paſcal, Newton et cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force ſottiſes, l'un dans ſes apophthegmes moraux, l'autre dans ſon commentaire ſur l'apocalypſe et celui-ci ſur la poéſie et l'hiſtoire. La géométrie pourrait donc bien ne pas rendre l'eſprit auſſi juſte qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avait fait un axiome; ce n'eſt pas même un problême, après les trois grands géometres que je viens de citer et qui ont tous trois ſi pitoyablement raiſonné. Tenons-nous-en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'eſt point faite pour nous; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poëte, on les met ſur le compte de ſon imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact et vrai. Pour moi, qui ſens qu'on ne ſaurait l'être toujours, je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poéſie et à toutes les parties des études qui peuvent orner et éclairer l'eſprit; ce ſeront les hochets de ma vieilleſſe, avec leſquels

1762. je m'amuſerai, juſqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher Marquis, adouciſſent l'eſprit et font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, et enfin tout ce que le gouvernement ſouverain a de ſévère, ſe tempère par un mélange de philoſophie et d'indulgence, néceſſaire quand on gouverne des hommes qui ne ſont pas parfaits et qu'on ne l'eſt pas ſoi-même.

Enfin, mon cher Marquis, ſoit âge, ſoit réflexion, ſoit raiſon, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choſes qu'il faut faire pour le bien de l'Etat, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous ſoit dit, ce n'eſt plus ce feu impétueux de ma jeuneſſe, ni cet enthouſiaſme qui me poſſédait autrefois. Il eſt temps que la guerre finiſſe, car mes homélies baiſſent, et bientôt mes auditeurs ſe moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis, je ſouhaite de vous donner d'agréables nouvelles; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de Juin. Aimez-moi toujours, et ſouvenez-vous d'un philoſophe militaire, plus errant que Don Quichotte et tous les chevaliers de la Calprenède.

LETTRE CLIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 2 juin.

SIRE,

Si vos courriers se sont fait autant attendre que le Messie, ils ont produit de plus grands effets; il fallut au Messie et à ses disciples quatre siècles pour amener au christianisme un Empereur romain, et il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raison une Impératrice. C'est bien un autre miracle de rendre une femme raisonnable que de baptiser un prince qui cherchait à se faire un parti parmi les chrétiens qui pût le garantir de ses ennemis. Si je n'avais pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auraient bien pu produire sur moi le même effet que la joie de la paix a causé sur la tête d'un des principaux ministres de Berlin; le pauvre homme en est devenu fou le jour du *Te Deum;* il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcherait le lendemain en vers, et il a fait véritablement son sermon, où toute la ville est accourue. Ses confrères sont fort scandalisés, et ne parlent de rien moins que de suspendre le prédicateur poëte. Si vous continuez de m'écrire d'aussi bonnes nouvelles, ne soyez donc pas étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal *algérianisé*, à l'académie des sciences. En vérité à la lecture de vos 1762.

——— dernières lettres, j'ai été pendant plus d'une heure
1762. comme un homme pétrifié et que la joie rend entièrement ſtupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir ſenti l'état où nous étions il y a ſix mois, pour connaître tout le bon et le merveilleux de celui où nous ſommes aujourd'hui.

J'ai eu la ſatisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'Empereur de Ruſſie, ce brave et digne prince, que le Ciel comble de toutes ſes faveurs! Dès que j'eûs reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourguemaîtres et pluſieurs des bons bourgeois de Berlin ; j'empruntai de la maiſon de ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois ſe ſervent dans leurs fêtes; je les fis conduire ſur le chemin au pied de la colonnade de Sans-Souci, et depuis midi juſqu'à ſept heures du ſoir que dura le dîné nous tirâmes 80 coups de canon, en buvant à votre ſanté et à celle de l'Empereur votre bon allié. Hier dimanche les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouiſſances; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrais être plus vieux d'un mois; cependant je trouve qu'il n'eſt pas gracieux de vieillir; mais je ſens tout le plaiſir que j'aurai dans les mois de juillet, d'août et de ſeptembre. Quoique je ſouhaite la paix avec la plus grande impatience, je ſerais pourtant fâché de la voir conclure avant que vous n'ayez reçu de la Reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle eſt obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourraient reſter aux bleſſures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous dife une petite parabole: Un honnête homme traverfait une certaine forêt; trois brigands l'attaquèrent, lui firent pluſieurs bleſſures, et non contens de lui voler ſon argent, ils voulaient encore le tuer. Il arrive pendant ce temps deux braves gens qui volent au ſecours de l'honnête homme et ſe faiſiſſent des larrons. Un des défenſeurs du voyageur lui dit : croyez-moi, tuons vos ennnemis. Si nous les laiſſons aller, avant d'arriver à la fin de votre courſe vous avez encore une autre forêt à paſſer ; ces gens-là iront de nouveau vous y dreſſer des embuchés. Le voyageur crut le conſeil de ceux qui l'avaient garanti : les brigands furent exterminés, et il acheva ſa route en ſûreté. Ce n'eſt rien d'avoir culbuté par terre ſon ennemi, ſi l'on ne prend des précautions pour qu'il ne puiſſe plus nous attaquer en ſe relevant. 1762.

Je termine ici mon ſtyle oriental, et j'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

8 juin.

1762. Vous plaisantez, mon cher Marquis, dans votre lettre sur mes courriers. Le malheur est que tout ne va pas aussi vîte que je le voudrais. Voilà la paix des Russes, qui est à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'un autre côté ma négociation à Constantinople. Il faut bien des choses pour mettre tant de têtes sous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts aussi différens. On négocie, le temps se passe et nous ne sortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'est toujours cent mille hommes, et il faut espérer qu'en les mettant en jeu, les autres suivront.

Votre parabole est admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté est d'abattre cette puissance ; le reste sera aisé. On va vîte en spéculation, mon cher Marquis, et lentement en besogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans son chemin. Je m'abandonne à la destinée qui mène le monde à son gré : les politiques et les guerriers ne sont que des marionnetes de la providence ; instrumens nécessaires d'une main invisible, nous agissons sans savoir ce que nous fesons ; souvent le produit de nos soins est le rebours de ce que nous espérions. Je laisse donc aller les choses comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obscurité et profitant des

conjonctures favorables, lorsqu'elles se présentent. Czernichef est en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Silésie. Enfin, mon cher Marquis, ma besogne est dure et difficile, et l'on ne saurait dire encore positivement comment tout ceci tournera. Faites des vœux pour nous et n'oubliez pas un pauvre diable qui se démène étrangement dans son harnais, qui mène la vie d'un damné, et qui malgré tout cela vous aime et vous estime sincèrement. Adieu. 1762.

LETTRE CLV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, juin.

SIRE,

Il s'en faut bien que je plaisante sur vos courriers, ils ont apporté de trop bonnes nouvelles. Je veux que les Turcs ne fassent aucun mouvement cette année ; la situation des affaires me paraît cependant admirable. Je ne suis pas M. Euler; mais je sais pourtant assez calculer pour voir que soixante mille Russes et vingt mille Suédois font quatre-vingt mille ennemis de moins ; que vingt-cinq mille hommes que nous avions contre les Russes, cinq mille contre les Suédois font trente mille hommes, auxquels vingt mille Russes réunis, forment une armée de cinquante mille hommes qui

—— peuvent agir cette année contre les Autrichiens.
1762. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avais vu et lu une lettre écrite le vingt d'avril de Conſtantinople par un miniſtre très-bon Pruſſien, à un autre miniſtre auſſi Pruſſien que moi, c'eſt tout dire, qui l'aſſurait que tout était tranquille à Conſtantinople et que les Turcs ne marcheraient point cette année : mais pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares qui ſont en marche, achèvent de tenir leurs promeſſes, je ne vois pas la Reine fort à ſon aiſe. Je conviens que ſi les Turcs avaient marché, cela finiſſait l'affaire dans deux mois, mais ſi cent mille Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promeſſe des Tartares, et j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de novembre ou de décembre.

S'il faut en croire les papiers anglais, et ſur-tout le *Monitor*, la ſageſſe de Salomon ne règne pas dans les conſeils d'Etat à Londres. Il paraît contre le favoritiſme du Comte Bute des pièces bien fortes et bien énergiques. La harangue de M. Pitt au parlement eſt digne de Démoſthène, et avec tout cela, voilà le Duc de Newcaſtle, qui après avoir ſervi quarante-cinq ans la maiſon de Hanovre et avoir mangé cinq cent mille livres ſterling pour ſon ſervice, eſt obligé de demander ſa démiſſion ; il a généreuſement refuſé ſix mille livres ſterling de penſion qu'on lui a offertes. Que dirait à tout cela le bon Roi votre oncle, s'il revenait au monde, et à bien

d'autres choſes que je n'oſe confier au papier, mais que V. M. devine aiſément ? Si l'événement arrivé en Ruſſie ne montrait pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui ſe paſſe en Angleterre en ferait une excellente preuve. 1762.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CLVI.

DU ROI.

19 juin.

Si j'entrais avec vous dans le détail, mon cher Marquis, ſur ce qui s'eſt paſſé en orient, vous trouveriez peut-être que j'avais raiſon de croire qu'il arriverait de bonnes choſes là-bas. Certainement tout n'eſt pas déſeſpéré et il me reſte des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, et pour lui je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Conſtantinople il y a une rebellion parmi les janiſſaires ; ils en veulent au grand Viſir : au départ de ma lettre la huitième partie de la ville était déjà en cendres et l'incendie durait encore. Vous avez bien raiſon de dire que nos raiſonnemens ſur l'avenir et tout ce qui eſt conjecture politique, n'eſt que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis ſix ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conſervé juſqu'ici comme par miracle, et néanmoins

toujours dans de nouvelles fortes de dangers ? Tout
1762. ce qui ſe paſſe en Ruſſie n'a pu être prévu par le Comte de Kaunitz ; tout ce qui s'eſt paſſé en Angleterre et dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaiſons. De tout cela il réſulte que l'on fait le métier de dupe, quand on gouverne des Etats dans des temps d'agitations et de troubles. C'eſt ce qui me dégoûte ſur-tout de ce travail ingrat et infructueux, et qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en ſilence et dans le ſein de la paix. Un homme de lettres opère ſur quelque choſe de certain : au lieu qu'un politique n'a preſque aucune donnée.

Les Ruſſes nous joindront le 30 ; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures, au riſque de ce qui pourra en réſulter. Voici le ſeptième acte de cette tragédie ; la pièce eſt trop longue ; l'Empereur de Ruſſie y a fait la péripétie ; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que poſſible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à préſent ; il faut tout diſpoſer et tout prévoir autant que cela ſe peut ; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui ſe font à préſent, et vous jugerez facilement des ſoins, des embarras et du travail qu'il m'en coûte, et du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher Marquis, nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne et de toute cette guerre ; il faut ſe réſigner à les attendre patiemment, puiſque la moindre partie de ce qui doit arriver, dépend de

nous. Adieu, mon cher. Vivez en paix, écrivez-moi souvent, et comptez sur mon amitié. 1762.

LETTRE CLVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

28 juin.

SIRE,

OSERAIS-je demander à V. M. ce que font nos bons amis les Tartares? Je voudrais bien qu'ils fussent déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû faire ; ils ont emprunté à coups de canon un million d'écus des Hambourgeois ; j'en suis faché, parce que ce sont les Danois qui ont cet argent ; mais d'ailleurs le peuple est en général autrichien à Hambourg. Je me réjouis de voir les villes impériales qui sont dévouées sans raison à la cour de Vienne, punies par cette même cour, qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les Français viennent de perdre en Allemagne, n'augmente le crédit de M. Pitt dans le parlement ; il y avait prédit de la façon la plus assurée, dans sa harangue, ce que le Prince de Brunswic vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Silésie la plus belle armée de l'Europe. Puisse-t-elle répondre aux espérances de son Roi qui la commande, et montrer par sa valeur qu'elle est digne de son chef!

1762. Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de reſter ſix ſemaines à Sans-Souci. Je retourne à Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la ſanté et des victoires de V. M.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

Buntzelwitz, 4 juillet.

Je n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes; ſans quoi je m'en ſervirais pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande ſur ce papier-ci tout ſimplement ce qui ſe paſſe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes ſi longtemps l'année paſſée; nous allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le Maréchal Daun, et l'obliger de rentrer en Bohème. Je ne ſais juſqu'à quel point nous réuſſirons; cependant il n'y a rien autre choſe à faire. C'eſt une grande entrepriſe que celle de débuſquer un habile général de toutes les poſitions avantageuſes qu'il a priſes d'avance. La Fortune y fera ſans doute beaucoup; mais qui peut ſe fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à préſent

des

des troupes; la lettre eſt du 11 Juin. Cette diverſion aura lieu plus tard que je ne l'avais eſpéré; mais elle 1762.
fera toujours effet. Notre paix et notre alliance avec la Ruſſie, admirables d'un côté, ont cauſé d'un autre quelque altération dans les bonnes diſpoſitions où étaient les orientaux; reſte à ſavoir ſi nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, eſt appuyée ſur un pivot mobile, et l'on ne peut compter ſur rien avec certitude; c'eſt ce qui m'en dégoûte prodigieuſement. Les calamités des années paſſées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes ſortes de malheurs qui me ſont arrivés, m'ont rendu plus philoſophe ou plus indifférent ſur toutes les choſes humaines que Socrate ne pouvait l'être: je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il eſt temps, mon cher Marquis, que cette guerre finiſſe; je ne vaux plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter; avec cela on peut encore ſervir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'eſt plus propre au monde.

Le Prince Ferdinand a remporté un avantage conſidérable ſur les Français; j'en ſuis bien aiſe. J'aurais déſiré que l'affaire eût été plus déciſive; 4,000 hommes de 80,000, reſte 76,000; c'eſt plus qu'il n'en faut pour le Prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur oppoſer; mais cela lui fait gagner du temps, et cet échec décourage un Soubiſe, un des plus médiocres généraux qu'ayent eu les Français. Mon pauvre Margrave Charles eſt mort; j'en ſuis ſenſiblement affligé, c'était bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous allions tous là-bas le rejoindre; un peu plutôt, un peu

plus tard, c'eſt la même choſe. Adieu, mon cher
1762. Marquis. Ecrivez-moi quelquefois, et ſoyez perſuadé de mon amitié.

LETTRE CLIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 14 juillet.

SIRE,

Une fluxion ſur un œil, qui a été aſſez forte, ne m'a pas permis d'écrire plutôt à V. M. Elle vient d'exécuter, ſans perdre un ſeul homme, par les plus belles manœuvres qu'elle a faites, ce qui paraiſſait ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Siléſie et des paſſages dans la Bohème ? Je ſouhaiterais y voir toute votre armée rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, et forcer enfin ces hommes inſenſés à finir une guerre qui fait depuis ſept ans le malheur de l'Europe, et que le ſeul orgueil autrichien et la folie françaiſe entretiennent et fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une choſe ſûre que l'Empereur de Ruſſie vient de prendre le commandement de ſon armée. Si mes déſirs étaient accomplis par la providence, ce bon et digne prince ne ſerait venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur

et toute la tranquillité de l'Europe réſident ſur ſa perſonne etc.: V. M. ſent tout ce que contient cet etc. 1762.

J'ai vu ici le miniſtre ruſſe qui vient d'arriver; c'eſt, à ce qu'il me paraît, un homme très-ſage, très-attaché à ſon maître, et entièrement dépouillé du ridicule myſtérieux de la plus grande partie des politiques et de bien des miniſtres. Je ſuis convaincu que V. M. ſera contente de celui-ci, s'il a jamais l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaiſir et le bonheur de vous voir ici? Jamais le Meſſie ne fut attendu avec plus d'impatience, et jamais ſon arrivée ne fut auſſi néceſſaire aux Juifs, que la vôtre ne peut l'être. Mais je ſens, ainſi que tous les gens raiſonnables, qu'il faut prendre patience, et ſonger qu'après avoir obligé vos ennemis à faire la paix, vous rétablirez bientôt ce que votre abſence peut avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'eſt celui que, quand le chat n'y eſt pas, les rats danſent.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Sans date.

1762. Nos affaires, mon cher Marquis, commençaient à prendre un train aſſez honnête, quand tout à coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reſte. La paix que j'ai faite avec la Ruſſie ſubſiſtera; mais l'alliance s'en va à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Ruſſie, et me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens d'Autrichiens; il faut voir ſi cela pourra nous mener à quelque choſe de ſolide; j'en doute, et me voilà de nouveau dans une ſituation gênante, difficile et délicate. Je ſuis la toupie de la fortune, elle ſe moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes et quatorze canons; cela ne décide de rien, et tout ce qui ne décide pas, augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choſes vont de travers à Berlin et autre part. Mais que voulez-vous que je vous diſe? Le deſtin qui mène tout, eſt plus fort que moi, je ſuis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le cœur, mon embarras eſt des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourd'hui une ſotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en ſuis ſi las, que ſi une fois je pouvais trouver la fin de cette malheureuſe guerre, je crois que je renoncerais au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CLXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 27 juillet.

SIRE,

LORSQUE j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je savais depuis quatre jours l'événement arrivé en Russie. Comment est-il possible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher, dans le temps que tout semblait se réunir pour montrer qu'on devait s'y attendre? La façon dont pensaient les Russes qui passaient par Berlin, les discours du Ministre de Russie à la Haye, les lettres qui venaient de Pétersbourg, tout cela présageait ce triste événement. Il y a six semaines qu'un ministre étranger à la cour de Russie écrivit ici à un ministre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui est arrivé; il lui prédisait qu'on verrait bientôt, si l'on n'y prenait garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conseillai à ce Ministre de parler au Comte de Fink, et il l'avertit de ce qu'on lui mandait. Malheureusement cet avis n'a servi de rien. Si V. M. se rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai et que j'exprimai à mots couverts, n'étaient que trop bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai sur la continuation de la paix soient fausses! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes Russes retourneront en Russie, je le souhaite; mais M. de Saldern, Envoyé du Holstein, homme dévoué 1762.

1762. à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyait rien ; les paquets qui arrivent de la Pruſſe ſont cachetés avec les armes ruſſiennes, et le manifeſte que la cour de Pétersbourg a fait publier pour reprendre poſſeſſion de ce pays, a jeté ici tout le monde dans la conſternation. Comment, Sire, pouvez-vous vous réſoudre à laiſſer Stettin dans un état à ne pas réſiſter à un coup de main ? Trois bataillons de moins dans votre armée et deux bataillons dans celle du Prince Henri font-ils donc le ſort de ces armées ? Mais ils le ſont de la principale et même de la ſeule ville qui aſſure Berlin et tout le Brandebourg. Excuſez-moi, Sire, ſi je prends la liberté de vous dire ce que je penſe à ce ſujet. C'eſt un véritable zèle qui me fait parler. Plût à Dieu que je puſſe voir V. M. tranquille, heureuſe ; et mourir une heure après ! Je ſacrifierais peu de choſe ; car la vie me devient à charge, et je ſuis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune, et habité par des hommes plus méchans que les animaux les plus féroces. Le Prince Ferdinand a remporté un avantage ſur les Français, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon affliction eſt ſi grande, qu'à peine ai-je été ſenſible à cet événement ; il n'y a plus que la conſervation de V. M. qui puiſſe m'affecter, et l'eſpoir de vous voir ſurmonter à la fin les caprices d'une fortune bizarre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXII.

DU ROI.

Sans date.

Vos appréhenſions, mon cher Marquis, ſont mal fondées; nous n'avons rien à craindre de la Ruſſie; toutes les troupes s'en vont en Moſcovie. Quant à cette révolution, je l'ai appréhendée; j'ai même averti l'Empereur de prendre ſes meſures; mais ſa ſécurité à été trop grande; il ſe fâchait quand on lui parlait de précautions, et j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponſe aux avis que je lui avais donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'eſt exécutée tout de ſuite. Ce prince, poſſédant toutes les qualités du cœur qu'on peut déſirer, n'avait pas autant de prudence, et il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il eſt mort de la colique. 1762.

Vous avez, mon cher Marquis, tout lieu d'être tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une beſogne également difficile et haſardeuſe à entreprendre; mais ni plus ni moins il faut en paſſer par là. Demandez pour nous l'aſſiſtance de la fortune; tout ſe fait avec ſon ſecours et rien ſans elle. Je ſuis bien de votre avis ſur ce que vous dites de la vanité des choſes humaines et de la méchanceté des hommes; je ne vous ai dit autre choſe; c'eſt ce qui me dégoûte du monde et qui me fait déſirer la fin de cette funeſte guerre, pour pouvoir

achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez
1762. l'inſtabilité des projets des hommes : la révolution de Ruſſie vous a frappé plus vivement que d'autres événemens dont j'ai été témoin ; mais comptez que durant ces ſept campagnes que je fais, je n'ai vu autre choſe que des eſpérances renverſées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux et des caprices du haſard a pu produire. Après cette expérience, mon cher Marquis, il eſt permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus ſervir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne ſont que trop d'illuſion à une jeuneſſe ſans expérience, et aux préjugés que le grand monde nourrit et perpétue.

Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE CLXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 août.

SIRE,

Vous avez ramené la tranquillité dans mon ame, et mon chagrin a fait place à l'eſpérance de vous voir encore heureux et tranquille, avant que je quitte le ſéjour de cette planète, pour aller trouver Épicure dans quelqu'un de ſes mondes qu'il a le premier établis en philoſophie et que Deſcartes lui a volés : ce n'eſt pas là un grand crime, et je paſſerais volontiers aux célèbres géomètres de ſe piller les uns les autres, pourvu qu'ils conſervaſſent le ſens

commun, lorſqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'épître que vous avez eu la bonté de me faire envoyer par M. de Catt. Que vous plaiſantez à propos et que vous peignez bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du goût et deſtructeurs de l'imagination ! 1762.

Dans les cerveaux brûlés jadis la fable éclose
Créa tous les Dieux vains de la métamorphoſe,
Improprement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther,
Par Vénus déſigna la féconde nature,
Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaſte armez-vous de rigueur,
Extirpez et ces Dieux et leur aimable erreur,
Et rejetant le ſens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans ſes roſeaux,
Philoſophe ſolide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent ſecret de plaire et de charmer !

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un gros volume *in-douze* auquel je travaille aſſidument depuis un an, et que je compte d'avoir l'honneur de lui envoyer dans peu de temps, je ſerai fort content de vous donner le travail de douze mois pour celui d'une heure de temps, et je croirai avoir gagné encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers dans votre épître qu'il faut abſolument changer.

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous preſſe ;

——— il faut abſolument
1762.

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous preſſe ;

alors le vers n'y eſt plus. Voilà la ſeule choſe que j'ai trouvée à redire dans votre charmante épître.

J'ai vu la promiſe de M. de Catt ; elle m'a paru très-aimable, elle eſt fort jolie et tout le monde dit beaucoup de bien de ſon caractère. Ce n'eſt pas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je ſerais mort dix fois ou devenu fou depuis trois ans, ſi je n'avais pas été aſſez heureux pour avoir la mienne. On doit dire des femmes ce qu'Eſope diſait de la langue : il n'y a rien de meilleur, et rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht dans laquelle il y a un article concernant les anciens ſujets de Mithridate. Je ſerais bien fâché qu'il fût véritable, et je ne m'étonnerais plus, s'il l'était, de voir que ce dont V. M. m'avait fait la grâce de me parler, n'a point encore eu lieu.

On aſſure que V. M. fait aſſiéger Schweidnitz. Lorſque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des poſtillons, pour réjouir un peu les bons Berlinois, et ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une ſimple eſtaffette. Nous avons tant eu de chagrins, il eſt bien juſte que nous ayons un peu de plaiſir. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Péterswalde, 13 août.

L'ART conjectural eſt borné, mon cher Marquis, et le ſera tant que le monde durera. Prendre ſon parti galamment et laiſſer aller les choſes comme elles vont, c'eſt ſans doute l'unique parti ſage qui nous reſte à prendre. Vous conviendrez à préſent que je vous ai dit vrai, en réfutant les appréhenſions que des bruits populaires avaient accréditées. Nous avons été ſi long temps à l'école de l'adverſité, que le public eſt crédule ſur les malheurs que la crainte feſait prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on eſpère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous reſtaurer, que mon entrepriſe ſur Schweidnitz va juſqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, et cette épreuve ſera remplie. Je vous donnerais encore nombre de bonnes nouvelles; j'attends que votre crédulité ſe tourne du côté des événemens heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous ſervir en conſéquence de vos déſirs. Adieu, mon cher Marquis, je ſuis fatigué et mon âge me rend l'exercice plus rude que par le paſſé. Ecrivez-moi donc, et ne doutez point de mon amitié. 1762.

LETTRE CLXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 août.

SIRE,

1762. Je me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à V. M. sur l'avantage considérable et très-utile qu'elle vient de remporter sur les généraux Lascy, Beck, et Odonel. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler les bons Berlinois. Si la prise de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne, ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la prise d'un royaume entier. Après sept ans d'une guerre affreuse ne serait-il pas temps que la paix réparât tant de maux, et que le barbare acharnement de vos ennemis cessât, et ne tentât pas davantage d'inutiles efforts, qui ne servent qu'à entretenir une horrible confusion et un cruel désordre dans toute l'Europe.

On parle beaucoup de la paix entre la France et l'Angleterre. Si cette paix peut occasionner celle de toutes les puissances belligérantes, je la souhaite; mais si elle ne produit pas cet effet, je ne vois pas qu'elle puisse nous être de grande utilité, sur-tout si elle a lieu, comme l'insinuent les papiers publics. V. M. doit savoir mieux que personne ce qui se passe à ce sujet; ainsi, comme je la vois contente, je suis tranquille sur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de votre prétendue vieilleſſe, je cours ouvrir mon almanac, et j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous, étant entré depuis un mois dans mes ſoixante ans: je ferme tout doucement mon livre ſans dire mot, et je reſte fort confus qu'un homme qui a deux luſtres moins que moi ſe plaigne de ſa vieilleſſe. Si jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous rajeuniriez de dix ans et moi de quinze: alors dans la joie et dans la tranquillité vous vivrez autant qu'Abraham, et moi que Jacob, Sans-Souci ſera pour nous le climat de l'Arabie. 1762.

Nous attendons ici avec impatience quelques détails du dernier avantage que vous venez de remporter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en gros, mais qui a répandu une joie générale dans tout Berlin. Puiſſions-nous avoir bientôt le plaiſir de vous y voir arriver heureux, content, et jouiſſant d'une parfaite ſanté! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Après l'affaire de Reichenbach.

Péterswalde, 19 Août.

1762. He bien ! voilà ces poſtillons,
Vous les voulez, je les envoie.
Puiſſent-ils de nos camps et de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaiſir et la joie,
La vive et ſaillante gaité,
Compagne de votre bel âge !
Puiſſe le récit non flatté
D'un aſſez léger avantage
Rétablir la ſérénité,
Le calme et la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage !
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible et vigoureux ſiége ;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le deſtin
Dans certain combat clandeſtin
Nous a ſu garantir du piége
Que l'implacable Autrichien
Nous tendait en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'était pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût inſtruit ;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour ſi petits exploits ne firent ſi grand bruit,

1762.

Le politique, à l'ame hautaine
Vous ſoutiendra qu'on eſt réduit
A nourrir d'eſpérance vaine
Le public aveuglé fait pour être ſéduit.
A * * * ainſi * * * le mène
Du Canada juſqu'en Ukraine ;
Qui fait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuſer lâchement en ſcélérat habile
La confiance et la candeur
D'un peuple frivole et facile.
Ah! faſſe d'un ciron qui veut un éléphant;
J'aime la vérité, le vrai ſeul eſt charmant.
Je ne veux point de bruit, de pompe ſolennelle,
Pour immortaliſer le ſuccès d'un moment,
Ce ſujet, Marquis, me rappelle
Ce trait d'un Suiſſe goguenard :
Il mangeait gras, c'était carême;
Un orage ſurvint avec un bruit extrême.
Certain dévot, maître cafard,
Au front ſournois, à l'œil hagard,
Lui dit, vous excitez la céleſte colère.
L'autre s'écrie en vieux ſoudard,
Grand Dieu, que de fracas! épargne ton tonnerre,
Ce n'eſt qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes penſées ſur les poſtillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il eſt bon de ſe réjouir d'un grand malheur que nous avons évité; cependant, mon cher Marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière; et pour

1762. vous parler tout à fait naturellement, je crois que nous aurons encore une crise avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au hasard, à la destinée, ou à la Providence ; car certainement tous les trois, ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laisse faire vos petites réflexions philosophiques sur cette matière obscure et impénétrable ; si vous y faites quelque heureuse découverte, vous me ferez plaisir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

LETTRE CLXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 septembre.

SIRE,

J'ESPERE que dans le temps que V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz, sera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des postillons. J'envoie à V. M. à mon tour un petit paquet dont j'espère qu'elle sera contente ; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition des Poésies diverses, d'un format très-commode pour porter à la poche. On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, et l'on ne saurait en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Danzic ; les officiers russes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de

gagner

gagner les cœurs des gens qui ont été vos plus grands ennemis. 1762.

M. de Beaufobre a pris foin de l'impreffion nouvelle des poéfies diverfes, et il s'en eft acquitté avec tout le zèle poffible. C'eft un fort bon enfant; il trouverait à la paix à s'établir, fi vous jugiez à propos de le placer dans quelque poſte, quand vous ſerez tranquille et débarraſſé de tout ſoin. Votre gloire eſt immortelle; mais vous êtes trop bon philoſophe pour penſer que votre corps puiſſe jamais le devenir. Si ce jeune homme avait un jour le malheur de vous perdre, que deviendrait-il? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, ſon ſort devient aſſuré; mais pour trouver cette femme, il faut un poſte, et pour avoir ce poſte, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne! Nous en avons tous beſoin. D'ailleurs je penſe bien, ainſi que V. M., qu'il la faut bonne, honorable et durable: j'aime mieux ſouffrir encore dix ans, s'il le faut, et tous les bons citoyens doivent penſer et penſent de même.

Voilà la Havane priſe par les Anglais, nombre de millions, pluſieurs vaiſſeaux de guerre. Les Eſpagnols n'étaient-ils pas poſſédés du Diable d'aller ſe déclarer uniquement pour ſe faire écraſer, et pour rendre la paix plus difficile?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous ſommes, et de l'impatience que nous avons d'apprendre le ſort de Schweidnitz. C'eſt aujourd'hui le ſecond de Septembre. Je ne puis croire que les aſſiégés reſtent encore long-temps à capituler, s'ils ne l'ont pas déjà fait. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Peterswalde, 6 septembre.

1762. Vous êtes sans contredit le plus galant des Marquis, de m'envoyer de si beaux livres, si bien dorés et reliés ; il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui est mince et qui ne vaut pas la couverture; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penser à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter son édition en Russie; ce ne sera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai passer pour bon poëte français. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompense pour mon siége de Schweidnitz ; vous vous êtes trompé, mon cher; je suis aussi mal-adroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Griboval, qui ne se mouche pas du pied, et dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant je dois vous dire que le commandant et sa garnison sont à l'agonie ; on leur donnera incessamment le viatique. Nous sommes à la palissade, et une mine qui jouera dans quatre jours, ouvrira la contrescarpe et fera brèche à l'enveloppe ; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens savent qu'on les veut prisonniers de guerre; c'est pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment: je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que M. de Beaufobre pense à perpétuer son illustre maison, selon le

commandement de Dieu à nos premiers pères : *Soyez féconds et multipliez*. J'attends patiemment la paix et la confidence qu'il me veut faire de ſa paſſion et de ſes projets, réſigné à tout ce que le haſard ordonnera de lui et de nous tant que nous ſommes. Cette paix, mon cher Marquis, me paraît devoir arriver aſſurément. Comment ! C'eſt une énigme plus obſcure que celle que le ſphinx propoſa aux Thébains. La politique préſente de l'Europe eſt un labyrinthe où l'on s'égare ; j'y fais quelques pas, puis je me décourage et je me recommande au ſaint haſard, patron des fous et des étourdis. S'il eſt sûr que les Anglais ayent pris la Havane, ils feront leur paix ſéparée avec l'Eſpagne et la France. Voilà où cela aboutira, et pour nous, nous guerroyerons avec cette reine obſtinée, juſqu'à ce que ſa bourſe ſe trouve à ſec, et alors elle ſera la princeſſe la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands Princes ſont faits, dévorés d'ambition en feſant les hypocrites et les pacifiques. Cependant la reine s'eſt découverte durant le cours de cette guerre, et je ne crois pas qu'on l'en croie ſur ſa parole, ſi elle s'aviſe de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public. 1762.

Je trouve le petit Beauſobre plus ſenſé ; il veut repeupler le monde que cette guerre a preſque détruit, et je trouve très-ſage à tout homme de lettres de penſer à la multiplication ; car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les poſtillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paraît preſque

1762. sûr dès aujourd'hui. Enſuite de nouveaux embarras ſe préſenteront; mais n'y penſons pas à préſent, et levons les difficultés à meſure qu'elles ſe montrent, ſans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela eſt philoſophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais aſſurément tout autre que moi, qui ſe ſerait trouvé par ces ſept campagnes le jouet du haſard et l'opprobre des puiſſances prépondérantes, ſerait devenu un Marc-Aurèle. C'eſt le philoſophe par force; mais enfin il eſt toujours bon de l'être, de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille, et attendez paiſiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne ſais quoi qui ſe moque des projets des hommes et arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

LETTRE CLXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 21 ſeptembre.

SIRE,

J'AURAIS eu l'honneur de répondre depuis pluſieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire; mais j'ai été malade pendant deux ſemaines; il y en avait plus de ſix que je me ſentais déjà incommodé. Heureuſement un vomiſſement des plus violens que la nature m'a procuré ſans le ſecours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire.

Mon mal venait d'une bile recuite, qui séjournait dans le corps et me causait des crampes très-douloureuses. 1762. Je puis appeler justement ma maladie, la maladie de la révolution de Russie. Il est surprenant qu'ayant supporté avec assez de fermeté tous les événemens fâcheux qui nous sont arrivés pendant cette guerre, toute ma philosophie se soit évanouie à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choses ont tourné heureusement, il n'y faut plus penser. Mon inquiétude aujourd'hui roule sur Schweidnitz, et je ne saurais me persuader qu'il ne soit pas pris, lorsque V. M. recevra ma lettre. Elle a bien raison de dire que M. de Griboval ne se mouche pas du pied. Comment cet homme se défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures? Mon médecin m'ordonne depuis le matin jusqu'au soir de ne pas me mettre en colère; mais quel est l'ange du ciel qui puisse songer à la manière dont vous avez été servi quelquefois dans cette guerre, sans jurer plus que Belzébuth et toute sa suite infernale. Je vois nombre de souverains, buvant, mangeant, dormant et ne faisant rien de mieux, servis avec le plus grand zèle; et vous, bataillant, souffrant le chaud et le froid, partageant toutes les fatigues de vos soldats et ne faisant guères meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne; votre plus grande occupation est de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce sujet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, et je ne puis y penser de sang-froid.

V. M. me fait trop de grâce et trop d'honneur

1762. de se souvenir de ma femme ; je lui ai l'obligation dans bien des occasions de m'avoir rappelé à la raison ; et elle a plus fait que toute ma philosophie, qui m'aurait souvent servi de peu, si les conseils de l'amitié ne lui avaient pas prêté une nouvelle force.

Je ferai bien obligé à V. M. si elle voulait bien permettre que j'allasse boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'il est possible, par le moyen de ces eaux, un peu de force à mon estomac et à mes intestins. Je pense que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne santé, sera la nouvelle de la prise de Schweidnitz ; je l'attends avec la plus grande impatience, et je me flatte qu'il faut enfin que ce maudit commandant capitule, eût-il dans sa place saint Jean Nepomucène, et tous les saints Autrichiens. Troie fut bien prise malgré Neptune et Apollon ; ces Dieux d'Homère ne valaient-ils pas mieux que tous ceux que font les papes ?

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXX.

DU ROI.

Bœgendorf, 26 septembre.

Je vous dois sans doute bien des excuses, mon cher Marquis, de vous avoir annoncé avec trop de présomption la fin de notre siége au 12 de ce mois. Nous y sommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A présent nous sommes maîtres

du chemin couvert, et comme voilà le plus grand obſtacle levé, je me flatte que le reſte ira plus vîte. Il nous faut employer ſix ſemaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je ſuis venu ici moi-même pour preſſer autant qu'il eſt poſſible nos travaux et hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction ; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Griboval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce ſont des chicanes toujours renaiſſantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je ſuis obligé de faire ici le métier d'ingénieur et de mineur; il faut bien que nous réuſſiſſions à la fin. Nous feſons à préſent une mine pour faire ſauter l'enveloppe ; j'en attends l'effet; après quoi nous donnerons l'aſſaut au fort que nous attaquons, et ce ſera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci applani, il en reſte encore bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y penſons pas ; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, et demain nous penſerons à ce que les conjonctures différentes exigeront de meſures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous en ſommes logés pour le moment préſent. Supportez avec patience notre mal-adreſſe et notre ignorance. Votre poule en proſpérera davantage et en deviendra plus graſſe, et ce qui ſe fait attendre fait plus de plaiſir que ce qui eſt obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'eſt plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu. 1762.

LETTRE CLXXI.

DU ROI.

Bœgendorf, 27 septembre.

1762. Je voudrais pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz est pris, mais il ne l'est pas encore. La chicane des mines nous a arrêtés quatre semaines. Nous sommes à présent aux palissades. Hier l'ennemi fit sauter une mine qui nous a détruit un logement; toute cette journée a été employée à le rétablir. Enfin, il faut avoir patience, car ce Griboval se défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garnison au commencement du siége a été de 11,000 hommes. Zastrow n'en avait que 3000. Cela ne le disculpe pas tout à fait; cependant il est certain que trois font presque le quart de onze, et que ces gens-ci sont bien mieux en état de se défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Russie; c'est que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il se peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci et comme vous le jugerez convenable; je souhaite de tout mon cœur qu'elles rétablissent votre santé. Pour moi je suis si fait aux revers et aux contretemps, et je deviens si indifférent sur tous les événemens de ce monde, que les choses qui m'auraient fait autrefois les plus profondes impressions, glissent à présent légèrement sur mon esprit. Je puis

vous l'assurer, mon cher Marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philosophie. 1762.
Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, et mon ame se détache insensiblement de la figure du monde qui passe et que j'abandonnerai bientôt. La situation de l'hiver passé, la révolution de Russie, la perfidie des Anglais, que de sujets de devenir raisonnable, si l'on y réfléchit! et qui voudrait toute sa vie s'encanailler dans ce pire des mondes possibles? Je ne vous cite que quelques causes de dégoût; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la sensibilité de mon ame est épuisée, et qu'il s'est formé un calus d'indifférence et d'insensibilité qui ne me rend presque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune, ni Apollon contre nous, mais un Griboval, 8000 hommes encore, et des mineurs qui exercent bien notre patience; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz, mais il nous manque un Achille, dont je ferais plus de cas que de St. Népomucène, St. Denys ou St. Nicolas, si je l'avais. Nous poussons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger, je ne crois pas que depuis le commencement du siège il y ait eu six jours de perdus, et dans quel siège n'y en a-t-il pas? Nous ne perdons du moins pas notre temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraison comme les croisés devant Jérusalem et devant Damiette; mais Schweidnitz se prendra, je n'en suis pas embarrassé; cela fait, il reste encore une dure besogne, où je vois un brouillard

1762. impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets et les contingens futurs. Ste. Hedwige ne m'éclaire point ; quoique ma céleſte parente, j'en tire peu de ſecours. Auſſi j'abandonne l'avenir à la deſtinée, et je végète attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je penſe. Cela vous ennuiera un peu ; cependant croyez qu'il y a du ſoulagement à décharger ſon cœur ; ayez quelque égard à la ſituation où je ſuis. Adieu, mon cher Marquis, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, et je finis en vous aſſurant de toute mon amitié.

LETTRE CLXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 Octobre.

SIRE,

Je commence par remercier V. M. de la grâce qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis pluſieurs jours et ma ſanté toujours languiſſante me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puiſque V. M. m'aſſure qu'elle prendra Schweidnitz et qu'elle n'en eſt pas embarraſſée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Et ne l'êtes-vous pas ? Ce n'eſt pas cela qui vous manque ; c'eſt un ingénieur auſſi bon que ce Griboval dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie eſſentielle de la guerre ſi cultivée en France, a malheureuſement été négligée en Pruſſe. Le feu Roi n'en feſait aucun

cas, vous étiez trop éclairé pour ne pas en connaître la néceſſité; mais il eſt des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le ſiège de Schweidnitz eſt un exemple qu'un habile ingénieur eſt quelquefois plus eſſentiel et plus néceſſaire que dix officiers généraux. C'eſt Vauban ſeul qui par les places qu'il avait ſi bien fortifiées, a ſauvé la France dans la guerre de la ſucceſſion. Les alliés gagnaient une bataille et perdaient le reſte de la campagne à prendre une ville qui leur donnait deux lieues de terrain. 1762.

Je m'attends à tout de la part du miniſtère Anglais. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, et j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. et de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reſte encore quelque eſpérance, qu'une paix auſſi honteuſe pour les Anglais, qui manquent tout à la fois à leurs alliés et à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation eſt dans la plus grande indignation de voir les conquêtes qui ont coûté tant de ſang, rendues ſans raiſon, et la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourraient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht et de celle-ci, ſi elle a lieu, qui pourra jamais ſe fier aux Anglais? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz et nous verrons enſuite comment les choſes iront. Toute l'Europe a les yeux ſur ce ſiège, et ſa fin peut arranger les choſes d'une manière bien différente, ſelon qu'elle ſera heureuſe ou malheureuſe; je ne doute point qu'elle ne tourne à nos ſouhaits, et qu'avant la mauvaiſe ſaiſon cette difficile expédition ne ſoit enfin terminée.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 14 Octobre.

SIRE,

1762. Les voilà donc arrivés ces poſtillons reçus avec tant de plaiſir. Au premier coup de leurs cornets, ma poularde et mon dindon ont été occis, et nous les mangeons ce ſoir, en buvant de grandes raſades de vin à la ſanté de V. M. J'avais auſſi certain jambon dans un garde-manger, deſtiné à la même fête, qui fera un grand ornement ſur la table, entourée de nos principaux académiciens, qui ſont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire et votre mémoire immortelle que celle de tous les philoſophes paſſés, préſens et futurs.

Vous nous avez tous réjouis, et moi en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait, je crains bien de vous ennuyer; je me ſuis cependant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu; je l'ai travaillé aſſidument pendant un an de ſuite. V. M. y reconnaîtra aiſément les différentes ſituations de mon ame. J'ai fait les diſſertations ſur les trois premiers chapitres pendant nos perplexités; celles ſur le quatrième et les premières du cinquième, lors du règne de Pierre III; et la fin de mon livre, après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la ſuperſtition, à laquelle on a donné le nom de religion. Diſſertations ſur les hermaphrodites, et ſur les tribades; les rabbins

prétendent qu'Adam était hermaphrodite, et que Dieu lui créa deux femmes; hiſtoire de ces deux femmes. Diſſertation ſur la muſique françaiſe et italienne; ſur les poëmes épiques; ſur Cicéron; Voltaire amplement critiqué ſur tous ces ſujets; réflexions ſur ce prétendu ſiècle philoſophique. Toutes ces dernières diſſertations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été compoſées après ſa mort: les plus grands maux qui ont accablé l'univers depuis deux mille ans ont été cauſés par les prêtres; ils ont aſſaſſiné les rois et les empereurs; les pères de l'Egliſe ont été les premiers promoteurs du dogme, qu'il eſt permis aux ſujets de ſe révolter et de tuer leurs princes; ils ont corrompu l'hiſtoire. Conſtantin et Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchans que les Néron et les Caligula: l'Empereur Julien, le modèle des bons princes, a été fauſſement dénigré par tous les pères de l'Egliſe. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera ſans doute comment j'ai été aſſez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me ſuis conduit de manière que le dévot le plus outré ne ſaurait m'attaquer. J'oſe dire que la manière dont j'ai attaqué la ſuperſtition, eſt nouvelle et judicieuſe. L'idée que j'ai eue eſt peut-être la ſeule choſe paſſable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plut au Ciel qu'il y eût le quart de l'eſprit qu'il y a dans vos jolis vers ſur Schweidnitz! 1762.

A préſent que Schweidnitz eſt pris, je prendrai la liberté de vous rappeler un petit traité que

1762. V. M. avait bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté par l'oppoſition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous de bon cœur au diable. Il y a deux certains payſages de M. Harper qui m'avaient été promis par Frédéric le grand, ſi je reſtais trois ſemaines ſans être malade; j'en avais déjà paſſé deux, jouiſſant de la ſanté d'un Hercule, et voilà que la troiſième, Frédéric part de Potsdam, pour aller en Saxe changer ſon nom de grand en celui de très-grand: et moi, je vois les payſages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée, comme les projets des Saxons. Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui ſelon moi n'eſt pas une des moins bonnes choſes que vous ayez faites, vous devriez bien en conſcience me payer mes deux ſemaines de ſanté, et m'ordonner dans votre première lettre de prendre les deux tableaux qui ſont par terre, feſant triſte figure; au lieu que dans ma chambre je les mettrai dans un cadre; ils réjouiront mon eſprit dans les momens d'hypocondrie, et je dirai à tous ceux qui me viendront voir, regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donnés: il me fallait encore huit jours pour qu'ils fuſſent totalement et de droit à moi; mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peuvent les capitulations; il a écrit de ſa main dans ſa dernière lettre: *accordé*, et il aurait pu cependant ſans manquer à ſa parole mettre: *refuſé*.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXIV.

DU ROI.

Sans date.

Je voudrais pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à préſent il n'y a rien, ſinon que la Suède va inceſſamment faire la paix, comme je compte de recevoir le 20 la concluſion de celle que nous avons faite avec la Ruſſie; ce ſera auſſi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec M. d'Andreſel; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernait Mithridate, qui me font le plus grand plaiſir; la différence qu'il y a, c'eſt que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne ſauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits dont je ne devais certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédeſtiné ſur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté ſoit faite! Eh bien, Marquis, je deviendrai patient et voilà tout; le compte fait, ce ſera moi qui y gagnerai. Daun et preſque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la beſogne, et ſans une bonne diverſion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu et ſoyez perſuadé de mon eſtime. 1762.

LETTRE CLXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, octobre, après avoir envoyé à S. M. Timée de Locres.

SIRE,

1762. VOTRE MAJESTÉ a trop de complaisance en approuvant le faible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si quelque chose peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en sa faveur, c'est l'intention que j'ai eue en le composant. Vous aurez pu vous apercevoir en le parcourant, que le fanatisme auquel des hommes aveuglés ont donné le nom de religion, y est toujours attaqué, soit directement, soit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaisir à des gens raisonnables. Mais d'ailleurs qu'est-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'esprit et d'imagination? c'est un pesant et tardif chameau marchant à côté d'un genêt d'Espagne. Une seule de vos épîtres contient plus de pensées et de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui dans sa petitesse contient un million en diamans, et les seconds à un gros coffre où l'on a enfermé pêle-mêle des pièces de toile, de draps et quelques autres marchandises, bonnes à la vérité dans ce qu'elles sont, mais du prix le plus modique eu égard aux diamans.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grâce de m'accorder

avec

avec tant de bonté. Ce ſont des pièces que vous fites peindre autrefois par le fils de Harper, lorſqu'il lui fallait quelque argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer, et ils étaient par terre dans la chambre qui touche celle qu'occupait le prince Ferdinand de Brunſwic; vous les aviez réellement deſtinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire; ils ſont ſuperbes pour mon cabinet, et ils étaient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartemens; ſans quoi je ne vous aurais pas rappelé la plaiſanterie que vous aviez faite ſur ce qu'il fallait que je fiſſe pour les avoir. 1762.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir; c'eſt la choſe que je déſire le plus dans la vie. Ainſi, quelque faible que ſoit ma miſérable ſanté, ayant preſque toujours des diarrhées qui me rendent d'une faibleſſe extrême et que tout l'art des médecins ne peut entièrement rétablir, je penſe que s'il eſt queſtion de faire un voyage de dix-huit ou vingt milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurais aſſez de force pour le ſoutenir; mais s'il faut que j'aille juſqu'à Breslau, ce que je ne ſaurais faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la faibleſſe où je ſuis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce qui m'eſt déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, et que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrais pas finir; et ce ſerait un bien grand embarras, ſi j'allais reſter malade dans quelque endroit également éloigné de Berlin et de Breslau: dans l'état où je ſuis aujour-

d'hui, c'eſt un bien grand voyage pour moi que
1762. celui de quatre-vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aye oublié la traduction de Plutarque ; j'en ai déjà fait un quart; mais cet ouvrage fait un gros volume in-folio, et il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz ſans doute : mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages? Premièrement, Sire, les deux ouvrages que j'ai traduits, ne font pas enſemble la valeur de vingt pages de Plutarque, et cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux diſſertations que j'y ai jointes, deux raiſons m'ont obligé de les faire: j'ai compoſé celles ſur *Occllus* pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publiait en Allemagne et en France contre les philoſophes, et cela pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci et à ceux qu'il honorait de ſes bontés. J'ai compoſé les diſſertations ſur *Timée de Locres*, pour répandre ſur ce monde, le plus déteſtable des poſſibles, une partie de la bile que nos ennemis me feſaient faire, et pour vilipender toute cette prêtraille qui ſe réjouiſſait de nos infortunes ; c'était la ſeule conſolation que j'avais dans ces temps malheureux. Je confiais mon chagrin au papier; c'était toujours un ſoulagement. Mon ame était trop abſorbée dans ces penſées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, et c'eſt pourtant une choſe à laquelle un traducteur eſt néceſſairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque ; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années ; et dans trois ans l'ouvrage ſera entièrement fait. Dieu fait ſi je vivrai aſſez pour le finir ; en tout

cas il ſe trouvera quelqu'un après moi qui traduira ce que je n'aurai pas achevé ; et le libraire ayant imprimé les premiers volumes, ſera bien obligé pour ſon intérêt de faire finir les derniers. Il y a des diſſertations dans ce Plutarque bien belles, mais il y en a auſſi de bien faibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas reſter long-temps dans un pays et qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur, et je laiſſerai pour les derniers ce qui me paraît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage, je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque. 1762.

V. M. aura eu quelques chagrins en dernier lieu de ce qui s'eſt paſſé en Saxe, mais dès que le ſecours conſidérable que vous y envoyez, ſera arrivé, les affaires changeront bientôt de face. Il eſt aſſez ſingulier que les Autrichiens ayant eu le deſſein d'attaquer le prince Henri et de profiter de la grande ſupériorité qu'ils avaient ſur lui, ayent attendu que vous euſſiez pris Schweidnitz, et que les neiges dans les montagnes de la Siléſie y rendiſſent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire, dont ils feront beaucoup de bruit, aurait été très fâcheuſe pour nous, ſi elle s'était paſſée quinze jours avant la priſe de Schweidnitz, et ne ſera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux, puiſqu'il eſt ſûr qu'ils y ont perdu plus que nous.

J'ai l'honneur, etc.

EPITRE XIII.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Sur la prise de Schweidnitz.

1762. Si j'étais le bon homme Homère,
Je chanterais en beaux vers grecs
Ni chevillés, ni durs, ni secs,
Le grand exploit qu'on vient de faire.
Si j'étais Monsieur de Voltaire,
Par le Dieu du goût inspiré,
Et par conséquent fûr de plaire,
Je vous peindrais Schweidnitz livré
A Tauenzien, à ce Le Fèvre,
Dont les bras l'ont récupéré,
Et de loin de colère outré,
Laudon, qui s'en mord bien la lèvre.
Ne me croyez point assez fou
Pour fabriquer une Iliade
Sur ce siége achevé par nous :
Je laisse la rodomontade
A l'orgueil révoltant et fade
Dont s'infatuent nos jaloux.
Enfin la place est donc reprise,
Et nous réparons la sottise
De ce butor de Commandant
Qui la perdit naguère un an.
Les postillons pourront vous dire
Ce que j'omets ici d'écrire

Du feu, des bombes, du canon, 1762.
Des approches, ſappes, tranchées,
Des paliſſades arrachées,
Du globe de compreſſion,
Des aſſauts, des brêches jonchées
De pandours ſans confeſſion
Précipités dans l'Achéron.
Ma Muſe humaine et plus timide,
Ni de ſang, ni de mort avide,
Abhorre ce lugubre ton.
Qu'une autre Muſe bourſouffiée,
Chante l'Europe déſolée,
Victime de l'ambition :
Dans les champs de la fiction
Je choiſis plutôt des images
Qui plaiſent aux eſprits volages,
Que les feux et l'exploſion
Du Véſuve et de ſes ravages.
Quand de Noé le beau pigeon,
Vrai meſſager de patriarche,
L'Olive au bec, volant à l'arche,
Apportera dans ce canton
La nouvelle tant déſirée
D'une paix ſûre et de durée;
Alors tout rempli d'Apollon,
Cédant à l'ardeur qui m'embraſe,
Et piquant des deux mon Pégaſe,
Je volerai vers l'Hélicon.
Mais en paſſant, je vous ſupplie,
Que ma Muſe fort affaiblie,
Et que le froid de l'âge atteint,
Ranime ſon feu preſque éteint

1762.

Au brafier de votre génie.
Ah ! Marquis, quelle eſt ma manie !
Tandis que par Bellone aſtreint
A riſquer chaque jour ma vie
Pour les foyers de ma patrie,
Plus Don Quichotte que jamais
Je ferraille encore à l'excès
Contre la grande hydre amphibie
Que compoſe la Germanie,
Au très-Chrétien Roi des Français
Par la Pompadour réunie,
Jointe à la Suède, à la Ruſſie,
Dois-je, hélas ! penſer à la paix ?
Cette paix ſe fera ſans doute :
Quand ? et comment ? je n'y vois goutte.
Mon ame lente à s'agiter,
N'a pas le don de s'exalter.
Très-incrédule en fait d'augure,
J'ignore encore inceſſamment
Quelle eſpèce d'événement
Produira l'aurore future ;
Et bien moins puis-je deviner
Quand ces potentats en démence,
Las enfin de nous ruiner,
Arrêteront leur inſolence.
Ah ! quel Roi, quel ſot animal !
S'écrira mon Marquis cauſtique,
Qui trottant comme un caporal,
Ignore de la politique
Le grimoire conjectural.
Quoi ! d'une infortune imprévue
Il s'en prend au ſort, il s'en plaint ?

Un Monarque à ſi courte vue
Devrait loger aux Quinze-vingt. 1762.
Ah ! Marquis, n'allez pas ſi vîte ;
Souffrez plutôt que je vous cite
Un trait du nouveau Teſtament.
Apprenez donc par mon organe
Que les ſcribes impunément
A l'homme-Dieu cherchant chicane,
Lui montrèrent publiquement
Une Iſraélite adultère,
Lui demandant quel châtiment
Elle méritait pour ſalaire ?
L'homme-Dieu, doux et débonnaire,
Leur répondit très-ſenſément :
Race péchereſſe et perfide,
Qui de vous ſe croit innocent,
Lève une pierre et la lapide.
Aucun ſcribe ne lapida,
Et confondu par le Meſſie
Chacun ſe tut et s'en alla,
Et voilà mon apologie.
Croyez, Marquis, que ce trait-là
A mon ſujet très-bien s'applique.
Depuis Machiavel à Kaunis
De Richelieu juſqu'à Bernis,
Il ne fut point de politique,
Puſſiez-vous tous les réunir,
Dont la raiſon géométrique
Ait pu déchiffrer l'avenir.
Qu'ils viennent donc à la barrière,
Ces grands ſcrutateurs du deſtin,

1762. Et qu'un infaillible devin,
En levant la main la première,
A l'honneur de l'esprit humain
Sur moi lance à l'instant sa pierre.

LETTRE CLXXVI.

DU ROI.

Sur son Timée de Locres qu'il lui avait envoyé.

Péterswalde, 22 Octobre.

Dans la fleur de mes ans je m'occupais d'Ovide,
Ou je suivais Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorsqu'un poil naissant ombragea mon menton
Je pris goût pour Sophocle, Horace et Cicéron;
Plus mûr j'étudiai César dans son allure,
Leibnitz et Gassendi, mais sur-tout Epicure.
A présent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Enervant ma vigueur grisonne mes cheveux,
Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choisi pour hochets ces scélérats de prêtres;
La folle ambition de ces faquins mitrés,
La luxure et l'orgueil de ces fronts tonsurés
Amuse en m'irritant ma pesante vieillesse.
Je m'emporte en voyant la honteuse faiblesse
De lâches souverains sous la tiare rampans
Par bassesse embrasser les pieds de leurs tyrans.
Je me gausse des saints et ris de leurs reliques;
Je plains l'aveuglement des querelles mystiques,

Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'impoſteurs révérés, pour abuſer les ſots. 1762.
Le cerveau tout rempli de leur ſaint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage.
Un plus ſage que moi n'aurait pu différer
De ſe jeter deſſus et de le dévorer;
Mais mon eſprit tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne et menſonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout ſe purger.
Attendez, s'il vous plaît, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent ſes viſcères,
Et que mon eſprit pur et net de ces erreurs
Se prépare à ſe joindre à vos admirateurs.
Avant que l'Orion annonce la froidure,
Suſpende les torrens et glace la nature,
En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury:
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, Marquis, à la philoſophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre ſein puiſer la vérité.
Nous examinerons la nature des choſes;
Remontant par degrés à leurs premières cauſes,
Nous verrons avec Lock combien ſur notre corps
La mécanique influe et règle ſes reſſorts;
Et comment notre eſprit, ſi fier dans ſa carrière,
N'eſt qu'un effet brillant des lois de la matière.
Mais, hélas! cher Marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muſes, on le ſait, redoutent les alarmes,
Leur chaſte troupe fuit le tumulte des armes;

1762. Si leur temple s'entr'ouvre au désir des héros,
C'est dans des jours sereins, à l'ombre du repos:
Mais dans des champs sanglans, parmi la barbarie,
Mars même irait en vain courtiser Uranie.
Nos yeux ne sont frappés que d'objets inhumains,
Détestables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition et des haines des princes,
Qui pensant conquérir, désolent les provinces.
L'Europe toute en feu va se bouleverser:
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penser?
De tant d'événemens le cours prompt et rapide
M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Euclide;
Dans l'agitation de ce flux et reflux
Il faut rendre le calme à mes sens éperdus.
Vous direz, rappelant un exemple à votre aide,
Qu'on vit à Syracuse un certain Archimède,
Tandis que Marcellus et la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés se frayaient des chemins,
Qui demeurant tranquille et maître de lui-même,
Au fond de son jardin résolvait un problème.
J'estimerais bien plus ce sage indifférent,
Si chargé de la ville et du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces soins pu suivre ses études.
Moi, dont l'esprit pesant et peu développé
Par un objet unique est long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raison le digère,
Ne la point surcharger de plus d'une matière.
Je n'ai point en naissant eu des bienfaits du ciel
Un génie étendu, sublime, universel:
C'est pourquoi prudemment je me borne et resserre
Dans les confins marqués de mon étroite sphère.

Vous, formé, né, mûri ſous le ciel Provençal,
Loin des ſombres frimats d'un climat glacial, 1762.
Doué d'un eſprit vaſte, ingénieux, facile,
Vous nous ſuppoſez tous pétris de même argile,
Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions.
Non, Marquis, les eſprits n'ont pas la même trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules Céſar quel nombre de Varus?
Et contre un ſeul Virgile il eſt cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature eſt avare,
Le médiocre abonde et l'excellent eſt rare.
Conſervez les beaux dons qui vous ſont départis.
Grand nombre de mortels ſous les ſens abrutis
Végètent beaucoup plus qu'ils ne penſent et vivent,
Et ſans réflexions leurs jours vides ſe ſuivent.
L'image qu'imprima ſur eux le créateur
Du temps qui ronge tout, ſent le bras deſtructeur.
Supportez leurs défauts en plaignant leurs miſères;
Encor qu'abâtardis, ſongez qu'ils ſont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui paſſent à la fois leur force et leurs talens:
Ne les meſurez point ſelon votre opulence,
Rapprochez les plutôt de vous par indulgence.
Ainſi, ſi vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux auſſi durs qu'importans
Qui demandent mes ſoins et ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.

Ces vers ſe reſſentent, mon cher Marquis, du temps où ils ſont produits. J'ai des ſoucis politiques, des inquiétudes militaires, des tracaſſeries de finance,

——— enfin une multitude d'occupations désagréables qui
1762. m'obsèdent. Mes vers vaudraient peut-être un peu mieux, s'ils avaient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils feront toujours bons pour l'usage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine, devrait renoncer à la poésie. Mais on dit que les poëtes sont fous; voilà mon excuse. Vous m'avouerez que cette folie n'est pas dangereuse pour le public, sur-tout lorsque le poëte ne viole pas le monde pour lire ses ouvrages, qu'il ne fait des vers que pour s'amuser, et qu'il est le premier à rendre justice à son faible talent. J'aimerais mieux, je vous l'avoue, faire à présent un beau et bon traité de paix qu'un poëme épique, et au défaut de cela, battre bien ferré les Autrichiens, plutôt que de composer une ode comme Rousseau. Vous en feriez content aussi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laisser agir les causes secondes, puisque nous ne pouvons remonter aux premières, et plier sous le joug des événemens qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher Marquis, laissez-moi mes inquiétudes, conservez pour vous une tranquillité inaltérable, et soyez sûr de mon amitié.

LETTRE CLXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 31 octobre.

SIRE,

J'ALLAIS écrire à V. M. pour la remercier des bontés qu'elle m'a fait l'honneur de me témoigner dans ſa dernière lettre, lorſque j'apprends la victoire éclatante que le Prince Henri, digne frère de Frédéric le Grand, vient de remporter ſur vos ennemis. Permettez-moi, Sire, de vous faire à ce ſujet le plus ſincère et le plus agréable compliment, auquel j'eſpère faire ſuccéder bientôt celui que je vous écrirai ſur la priſe de Dresde. Sans être grand calculateur, je vois vingt mille Autrichiens de moins dans quinze jours, dix-mille pris dans Schweidnitz, ſix mille dans la bataille que le prince Henri vient de gagner et quatre mille tués ou bleſſés ſur le champ de bataille. Je crois que vous ſerez pourtant content de cette campagne. La fortune n'eſt plus une déeſſe eſclave des caprices des Autrichiens; elle s'eſt affranchie du joug ſous lequel ils ſemblaient l'avoir ſoumiſe. Que dira Bute et toute ſa clique, qui voulait ſi lâchement nous abandonner? 1762.

J'aurais, Sire, encore bien des choſes à dire à V. M.; mais dans ce moment ma cuiſinière entre, pour me demander ſi je ne donnerai pas ce ſoir une petite fête, et ce que je veux pour mon ſouper, ayant, dès que j'ai entendu les cornets des poſtillons,

1762. fait prier quelques-uns de nos académiciens à venir philosophiquement célébrer la gloire du prince Henri et des armes prussiennes. Nous ne nous couronnerons point de roses, parce qu'il n'y en a pas dans cette saison ; nous ne boirons point de vin de Falerne, parce que nos marchands n'en vendent point; mais nous verserons quelque bonne bouteille d'excellent pontac, qui feront bues en vous souhaitant, ainsi qu'au prince Henri, toute sorte de bonheur et de prospérité : car pour de gloire, vous en regorgez tous les deux, et ce serait vouloir porter de l'eau à la rivière.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, en octobre.

SIRE,

L'on ne peut rien voir de plus naturel et de plus spirituel que les derniers vers que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. On dirait que les manes de Chaulieu et de la Fare sont sortis des champs Elysées, pour vous les dicter en commun. Si l'on pouvait gronder les Rois, je vous gronderais de tout mon cœur et bien fort, pour parler avec tant d'indifférence d'une production charmante, que Voltaire mettrait au nombre de ses bonnes pièces fugitives. Je doute qu'il pût peindre aujourd'hui

avec tant de force et tant de vérité l'indignation que l'on reſſent, en liſant l'hiſtoire des forfaits et des impoſtures que de prétendus miniſtres de la religion ont perpétués de ſiècle en ſiècle, et qu'ils s'efforcent d'augmenter dans celui-ci. 1762.

Je crains bien que quand vous viendrez à lire tout de ſuite mes diſſertations ſur Timée, vous ne perdiez le peu de bonne opinion que vous en avez conçue; enfin, j'eſpère que vous me ferez grâce en faveur de la bonne volonté, et que vous pardonnerez à l'ouvrage par rapport au but de l'auteur. J'en ai eu plus d'un en écrivant mon livre, vous vous en appercevrez aiſément; mais les deux principaux ont été de détruire la ſuperſtition, et de venger dans la perſonne du vertueux Julien tant de rois et de grands hommes outragés par ceux à qui des imbécilles ont donné le nom de pères; ils étaient véritablement dignes d'être les pères de ceux qui les appelaient ainſi. J'ai cru devoir enſuite montrer le ridicule de cette philoſophie platonicienne ſur laquelle on a enté certains dogmes du chriſtianiſme, dont des tyrans ſans foi, tels que Conſtantin et Clovis, ſe ſervirent habilement pour parvenir à leurs deſſeins, et pour s'acquérir un parti qui favoriſât leur injuſte pouvoir. J'eſpère que j'ai prouvé tous ces faits évidemment par l'aveu des hiſtoriens les plus dévots: c'eſt, ſi je ne me trompe, avoir attaqué l'erreur juſques dans ſon dernier retranchement.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 10 novembre.

SIRE,

1762. La meilleure façon, selon mon petit jugement, c'eſt de faire marcher d'un pas égal la politique avec la guerre, c'eſt de continuer à battre vos ennemis et à les mener auſſi vertement que vous avez fait cette campagne. On répand dans ce moment la nouvelle comme certaine, que les préliminaires ſont ſignés entre la France, l'Angleterre et l'Eſpagne; on dit même que le courrier qui en porte la nouvelle à V. M., doit avoir paſſé le cinq de ce mois à Rotterdam. Si cela eſt vrai, quelque condamnable que ſoit la conduite de Bute, elle ne me ſurprend pas, parce que je l'ai prévue, dès que M. Pitt quitta le miniſtère. Une choſe me conſole, c'eſt que les armes étant journalières, après bien des victoires, le prince Ferdinand pouvait perdre une bataille, et en ce cas nous aurions eu des Français à Halberſtadt et tout le long de l'Elbe, et peut-être de plus grands embarras. Si tous les Français s'en retournent, quand même ils remettraient Wéſel aux Autrichiens, c'eſt une épine de moins dans notre chemin. Je ne crains guères les Autrichiens ſeuls, et le ſuccès de votre campagne eſt une preuve que mon ſentiment eſt fondé ſur l'expérience.

Vous me demandez, Sire, pourquoi, depuis quelque temps je purge toujours, et la raiſon pourquoi

quoi mes boyaux ſont relâchés? C'eſt que je purge l'enlèvement de Schweidnitz dans deux heures, la priſe de Colberg et la malheureuſe fin de Pierre III. A chacun de ces événemens, j'ai fait une maladie à tuer un cheval vigoureux. Jugez de l'effet que cela a produit ſur mon corps déjà affaibli. J'ai, Sire, cinquante-neuf ans; je ſuis né le 24 de Juin, l'an quatre de ce ſiècle; et lorſque vous vous appelez vieux, jugez donc comment je dois me regarder. Cependant je ne doute pas, Sire, que je ne puiſſe faire le voyage de Leipſic, et même ſans aucun riſque; car je travaille ſérieuſement depuis quelques jours à me remettre, et quoique vous me traitiez de glouton, je vis auſſi ſobrement qu'un novice capucin. Avec ce régime et quelques remèdes fortifians, mon médecin m'a donné ſa parole que je ſerai remis pour le premier de Décembre, qui eſt le jour que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire devoir être celui de mon départ: je me ſuis donc arrangé en conſéquence. 1762.

M. de Catt ſe maria hier. Il a eu le bon ſens de faire ſon mariage ſans cérémonie, et n'a prié que ſes plus proches parens. En vérité, il n'y a qu'une ſeule voix dans le public ſur ſa femme; tout le monde en dit mille biens, et je crois qu'il ſera véritablement heureux. Je penſe qu'il n'y a rien en général de ſi mauvais que les femmes, mais lorſqu'on eſt aſſez heureux pour en avoir une bonne, c'eſt un grand bien pour un ſimple particulier, quelque philoſophe qu'il ſoit. Que ſerais-je devenu ſans les ſecours que j'ai trouvés dans la mienne depuis trois ans? Il y a long-temps que je ſerais

enterré. Le mal, à la vérité, ferait fort petit pour
1762. le public, mais grand pour moi, qui ai tant souhaité depuis deux ans de pouvoir encore avoir le bonheur de vous revoir.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 novembre.

SIRE,

En recevant la lettre de V. M. j'ai d'abord fait retentir le bruit de la hache sur les chênes, j'ai fait allumer les forges de Vulcain, j'ai fait dépouiller de leurs peaux les habitans des forêts. Tout cela, dit prosaïquement, signifie que j'ai fait venir un pelletier, pour acheter une bonne pelisse, un charron et un maréchal, pour refaire mon carrosse à demi ruiné, et le mettre en état de me conduire par les mauvais chemins sans accident. J'attends donc les derniers ordres de V. M. et le chasseur qu'elle veut bien m'envoyer pour me guider dans ma route.

V. M. m'ayant permis dans les voyages que j'ai faits jusqu'à présent de mener madame d'Argens, pour soigner ma dolente et vieille machine, qui n'est ni meilleure ni rajeunie depuis ces voyages, je ne sais pas ce que je dois faire, puisque j'ignore sa volonté à ce sujet. J'attendrai donc, pour prendre mes arrangemens sur cet article, ce qu'il vous plaira de décider.

J'ai l'honneur, Sire, de vous remercier des porcelaines dont vous me parlez; mais je puis assurer V. M. que mon zèle pour elle ressemble à l'amour de Dieu des jansénistes, qui ne l'aiment que pour lui seul; et quand même vous ne me témoigneriez pas toutes les bontés dont vous m'honorez, je n'en ferais pas moins le plus zélé de vos sujets et le plus grand de vos admirateurs, quoique tous les gens qui respectent les grandes vertus et les qualités héroïques soient de leur nombre. Et quel est l'homme raisonnable qui, après ce qui s'est passé depuis sept ans, puisse vous refuser son admiration?

1762.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 février.

SIRE,

Mon premier soin, en arrivant à Berlin, doit être de remercier V. M. des bontés dont elle m'a honoré cet hiver à Leipsic: mais je sais qu'elle hait autant les complimens qu'elle aime à faire le bien; ainsi je ne lui exprimerai que faiblement les sentimens de la respectueuse reconnaissance dont je suis pénétré.

1763.

J'ai trouvé la ville de Berlin dans une joie qui ne peut être exprimée, mais qui cependant sera encore augmentée lorsque vous y arriverez. La paix a répandu un air de gaieté sur tous les visages, et

1763. vous croirez lorſque vous reverrez les bons Berlinois, qu'ils ſont tous des Sybarites enivrés de plaiſirs et qu'ils n'ont jamais connu les chagrins, ſi fort ils ont oublié ceux que leur a cauſés la guerre.

V. M. ne m'accuſera plus de pareſſe; j'ai fait le voyage de Leipſic à Berlin dans deux jours, pendant leſquels j'ai couru nuit et jour ſans ſortir de mon carroſſe. Je partis quatre heures après V. M., malade, ſouffrant des douleurs. A peine fus-je à une lieue de Leipſic que je me trouvai beaucoup mieux, et l'envie de revoir notre ſainte terre de Brandebourg acheva de me guérir. Lorſque j'eus paſſé un certain petit ruiſſeau qu'on me dit ſéparer la Saxe du Brandebourg, je fis comme les Juifs quand ils arrivent à la vue de Jéruſalem, et je louai le Seigneur d'être dans le pays des élus, et des enfans de Dieu. En vérité, Sire, vous avez bien fait de faire la paix; grâce à elle, j'eſpère que les plus longs voyages que je ferai le reſte de ma vie feront de Potsdam à Berlin. C'eſt à vous qui avez dompté l'Europe à la parcourir, ſi bon vous ſemble; pour moi, je ſuis bien content de borner mes courſes à aller du château de Potsdam à celui de Sans-Souci. Je voudrais, Sire, vous y voir déjà jouir de la gloire immortelle que vous vous êtes acquiſe; mais après avoir pris patience ſept ans, je puis bien la prendre encore cinq ſemaines. Cependant, Sire, ce temps me paraîtra bien long, ainſi qu'à tous vos ſujets, qui n'aſpirent qu'au plaiſir de vous revoir. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Dahlen, 25 février.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, achève de m'ôter les appréhenſions que j'avais pour votre ſanté. Vous étiez malade la veille de mon départ, mais on m'avait aſſuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand reſſort de l'air et l'exercice de la voiture vous ont guéri; ce qui prouve bien l'aſſertion de Bœrhaave, que la ſanté eſt incompatible avec un entier repos. Je ne ſais à quelle deſtination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre ſanté, il paraîtrait qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des poſtillons que des philoſophes. J'ai été à Meiſſen depuis notre ſéparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui diſent que les préliminaires y ont cauſé une joie univerſelle, et que l'Impératrice a penſé embraſſer le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 Mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Siléſie, et ſelon une ſupputation arbitraire, je ne crois pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain. 1763.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'eſt pas moi, mon cher Marquis, c'eſt la paix; il eſt juſte que les bons citoyens et le public s'en réjouiſſent. Pour

moi, pauvre vieillard, je retourne dans une ville
1763. où je ne connais que les murailles, où je ne retrouve perſonne de mes connaiſſances, où un ouvrage immenſe m'attend, et où je laiſſerai dans peu mes vieux os dans un aſile qui ne ſera troublé, ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la ſcélérateſſe des hommes. Je ſuis ici dans une maiſon de campagne où je paſſe ma vie en retraite et avec mes occupations ordinaires; il n'y a que le cher Marquis qui y manque; mais j'eſpère de le revoir à Berlin. Promenez-vous donc quelquefois en voiture, mon cher; faites ce ſacrifice à votre ſanté. Vos chevaux vous attendent à Potsdam; ils y ſont déjà, et moi indigne je vous prie de ne me point oublier. Adieu. Mes complimens à Babet.

LETTRE CLXXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M., le lendemain de mon arrivée à Berlin, la joie et la ſatisfaction que j'y avais trouvées parmi tous les habitans; elles vont tous les jours en augmentant. On ne voit ici que feſtins, que bals chez les grands et que fêtes chez les petits. Au milieu de tous ces plaiſirs, je fais des vœux pour l'heureux retour de V. M. Je traduis Plutarque. J'envoie dix fois par jour ſavoir

ſi les bateaux vont, et dix fois l'on m'annonce qu'ils ne navigueront pas de quinze jours; ce qui me dérange fort pour le tranſport de mes meubles; car s'il faut que je les faſſe tranſporter par terre, il me faut pour le moins douze chariots, qui à vingt écus par chariot, me coûteront deux cent quarante écus, au lieu de vingt-cinq que je payerais pour un bateau, s'il plaiſait au Dieu des eaux de les faire dégeler. 1763.

Comment V. M. ſe plaît-elle dans ſon château de Dahlen? Je ne ſuis pas en peine que vous y trouviez de quoi remplir le peu de momens que les affaires de l'Etat et de l'armée vous laiſſeront, par la lecture des livres que vous y avez emportés, et je me figure que vous avez déjà achevé de parcourir toutes les rapines de Verrès touchant les médimnes de blé et les ſtatues des temples de la Sicile. A propos des médimnes de Verrès, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que les ſcheffels de nos uſuriers baiſſent de prix tous les jours; j'ai dit à tout le monde que l'intention de V. M. était de donner le blé à 22 gros, argent de Brandebourg, quand elle ſerait de retour à Potsdam. Cela oblige encore les uſuriers à baiſſer le prix de leurs denrées, pour les vendre avant votre arrivée.

M. de Catt a été malade d'une colique très-forte; il eſt actuellement entièrement remis, et je crois qu'il partira demain pour joindre V. M.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

Dahlen, 1 mars.

1763. ENFIN voilà la paix faite tout de bon, mon cher Marquis; vous aurez cette fois à bonnes enseignes des postillons et tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu soit loué, l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée. Vous me demandez ce que je fais ici? J'entends haranguer Cicéron tous les jours, j'ai depuis long-temps achevé les Verrines, j'en suis à son discours *pro Murena*, outre cela j'ai achevé le Batteux. Ainsi vous voyez que je ne fais pas le paresseux. Pour vous, mon cher, ne vous impatientez pas, la rivière est déjà navigable, et vous aurez tout le temps de transporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je resterai ici ou à Torgau jusqu'au 13. Mon voyage de Silésie m'occupera 15 ou 17 jours, de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'Avril; car je ne veux pas arriver chez vous le premier du mois prochain; les facétieux se moqueraient de moi, et me diraient *poisson d'Avril*. Si la paix fait plaisir aux Berlinois, il n'en est pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées sont-elles évacuées, qu'aussi-tôt l'exécution saxonne y arrive; *payez*, *payez*, *il faut de l'argent au Roi de Pologne*. Le peuple sent l'inhumanité de ces procédés; il est dans la misère, et au lieu de le

ſoulager, on précipite ſa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au naturel Pour moi je regarde toutes ces exécutions en ſpectateur indifférent; mais en qualité de coſmopolite je ne ſaurais les approuver. 1763.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces; le gros détail de l'armée eſt achevé. Les Français ont ſigné leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons ſuivis de près, et qu'on ne pouvait guère conclure un auſſi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majeſté Polonaiſe n'eſt pas encore guérie. Sa ſanté eſt chancelante. Son retour eſt enviſagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre et de la famine; mais que vous importe et à moi cette Saxe, ſon roi, ſon miniſtre et tout ce tripot? J'aſpire à me tranquilliſer l'eſprit et à me débarraſſer un peu des affaires, pour me donner du bon temps et réfléchir dans le ſilence des paſſions ſur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon ame, et m'éloigner de toute repréſentation, qui, à vous dire vrai, me devient de jour en jour plus inſupportable. A propos, d'Alembert a refuſé toutes les offres de la Ruſſie. J'applaudis fort à cette marque évidente de ſon déſintéreſſement et je crois qu'il a pris un parti ſage, de ne point s'expoſer à la fortune vagabonde; mais *baſta:* cette corde eſt trop délicate pour la toucher.

Bon ſoir, mon cher Marquis; il eſt tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, et j'eſpère recevoir durant mon ſéjour de Saxe

quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher
1763. Marquis, vivez content, ſoignez votre ſanté et ne m'oubliez pas.

LETTRE CLXXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 mars.

SIRE,

Enfin je viens de le voir, ce héraut d'armes tant déſiré, paſſer ſous mes fenêtres, publiant la paix, ſuivi de quatre ou cinq mille perſonnes, dont les acclamations et les cris de joie m'ont paru plus touchans que la muſique la plus harmonieuſe. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, et vous le méritez; ce doit être un double plaiſir pour V. M.

Tandis que vous liſez Cicéron à Dahlen, j'emballe ici ſes ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potsdam. J'éprouve dans cette occaſion l'embarras des richeſſes; je n'ai jamais cru avoir tant de biens; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux; en voyant tant de ballots et de caiſſes, je ſerais tenté de me figurer que j'ai été dans le commiſſariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement; c'eſt celle de préparer mon équipage pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui eſt l'uniforme qu'ont pris les banquiers et les marchands. Ces meſſieurs-là jouent avec l'or et la broderie, et il faut bien que je faſſe comme eux,

puiſqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie. J'aurai le cheval du bon père Suarès, doux, tranquille et digne de porter un vieux philoſophe; et je n'ai aucun danger à courir. 1763.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert; car j'ai eu l'honneur de dire très-ſouvent à V. M. que j'aimerais mieux être un bon bourgeois de la rue des frères, qu'Empereur de Ruſſie, et c'eſt une penſée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je remercie bien V. M. des chevaux, et je m'en ſervirai à ſon honneur et gloire.

Il arrive ici tous les jours de nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Cécilius, qui vont être réformés, et placés dans d'autres régimens. Je ne ſais pas ſi la reine de Hongrie réformera ſes troupes; mais je ſuis bien certain qu'elle diminuera ſa parenté et que le couſinage de la Pompadour ſera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 mars.

SIRE,

1763. J'ai été dans le plus grand étonnement en recevant une lettre de votre saint Evêque, qui me prie d'en faire parvenir une autre à V. M. J'ai d'abord voulu la renvoyer à l'Evêque; mais j'ai réfléchi ensuite qu'il pourrait y avoir quelque chose dedans que V. M. serait bien aise de voir; je la lui envoie donc avec celle que j'ai reçue, et la copie de celle que j'ai écrite à l'Evêque, la voici: "Monseigneur, j'ai „ fait parvenir à S. M. la lettre que vous m'avez „ fait l'honneur de m'envoyer pour lui remettre; „ je souhaite qu'elle produise tout l'effet que vous „ désirez, et que S. M. oubliant les sujets de „ mécontentement qu'elle peut avoir contre vous, „ elle se souvienne à cette occasion qu'ayant sur- „ monté tous ses ennemis, il ne lui reste plus, „ pour mettre le comble à sa gloire, que de par- „ donner généreusement, ainsi qu'elle l'a fait déjà „ plusieurs fois. Quant à ce que vous me dites, „ Monseigneur, à la fin de votre lettre, vous me „ permettrez de vous répondre que je n'ai jamais „ exigé et reçu des personnes à qui j'ai pu être de „ quelque utilité, d'autre reconnaissance que celle „ de les exciter à servir fidellement S. M. et à „ témoigner un véritable zèle pour le service du „ meilleur maître et du plus respectable prince du „ monde. J'ai l'honneur d'être, etc."

Je comptais, Sire, avoir l'honneur d'écrire aujourd hui à V M. quelques bagatelles qui pourront 1763.
l'amuſer et que je lui écrirai demain; car il ne faut pas mêler le ſacré et le profane enſemble. *Non ſunt miſcenda ſacra profanis.* V. M. voit que je fais ainſi qu'Algarotti citer du latin dans mes lettres, et qui plus eſt du latin de l'évangile. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXXVII.

DU ROI.

Sans date.

Vous voyagez, mon cher Marquis, avec poids et meſure; au lieu que je cours le pays et me tranſporte çà et là comme notre Dame la folle. Je crois bien que vous avez été à ma maiſon de Sans-Souci et que vous en êtes revenu; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courſes; elles ont une double fin, le militaire et la finance, deux choſes qui ne vous intéreſſent guère. J'ai recuelli, chemin feſant, des anecdotes du voyage qu'a fait l'Empereur ſur nos frontières, et je m'aperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire, comme le Dieu de la meſſe: on élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la meſſe ſe dit, des inſtrumens harmonieux l'accompagnent, l'exemple de la multitude inſpire une eſpèce de reſpect ſombre et ténébreux: un *quidam* vient, examine toute cette

cérémonie, prend le calice et y trouve une pâte faite
1763. de pain azyme et rit de la superstition du vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourd'hui quatre milles en voiture et quatre à cheval; cela m'a un peu fatigué et je finirai par l'apophthegme du roi Dagobert qui aimait beaucoup ses chiens; quand il fallait les quitter, il ne manquait jamais de leur dire: *il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare.* Adieu, mon cher Marquis, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

LETTRE CLXXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Strasbourg, 9 octobre.

SIRE,

1764. Avant de parler à V. M. de ma douloureuse et triste route, je commencerai par lui faire excuse d'une étourderie dont je ne me suis aperçu qu'à Gœttingen. J'avais emporté à Berlin dans le fond de mon coffre, les deux paquets des réflexions sur Charles XII, pour les remettre à M. de Catt. J'oubliai ces paquets, et je ne m'aperçus qu'ils étaient dans mon coffre que pendant mon voyage; je les ai remis a Francfort au Résident de V. M., qui s'est chargé de les lui faire parvenir dans la plus grande sureté.

Je viens actuellement à ma route. La fatigue des mauvais chemins ayant apparemment ému et échauffé

les mauvaiſes humeurs qu'une vie exceſſivement ſédentaire m'avait fait amaſſer, je pris une eſpèce de dyſſenterie qui allait juſqu'au ſang. En arrivant à Gœttingen, j'ai été obligé de reſter neuf jours dans cette ville, pour pouvoir être en état de continuer ma route; je n'ai jamais été ſi content d'avoir écrit mes derniers ouvrages dans le goût de Meſſieurs les *us*; car j'ai été ſoigné avec grand ſoin par les plus habiles profeſſeurs de l'univerſité, qui m'ont preſque tous rendu leur viſite et traité de la manière du monde la plus polie. Enfin tant bien que mal ils m'ont mis en état de continuer ma route. Après cela moquez-vous du grec. Pour moi, je dirai toujours dorénavant : *vivent les Grecs et les profeſſeurs.* De Gœttingen j'allai à Caſſel, où j'arrivai ſi faible, que je n'eus aucune envie de voir le Landgrave ni ſes tableaux; je vins avec grand' peine à Francfort avec la fièvre et menacé de reprendre la dyſſenterie. Je voulus louer un appartement dans cette ville, pour me repoſer quelques jours; mais votre Réſident me dit que je manquerais au reſpect que je devais à V. M. parce que les magiſtrats obligeaient les bourgeois qui logeaient des Pruſſiens d'en demander la permiſſion, ce qu'ils ne feſaient à aucune autre nation; il ajouta qu'il fallait que je reſtaſſe au cabaret, ou que je partiſſe pour une autre ville. Je pris ma réſolution; car ma demeure pendant neuf jours dans une auberge à Gœttingen m'avait coûté cent cinquante écus, ayant avec moi ſept perſonnes, en comptant trois domeſtiques. Enfin, Sire, je ſuis arrivé à Strasbourg moitié mort, et depuis quatre jours que j'y ſuis, voici le premier

1764.

1764. où j'ai assez de force pour avoir l'honneur de vous écrire. Je compte rester ici encore une semaine pour me remettre un peu. Je n'ai plus que trente milles à faire en poste ; après cela je descends la Saone jusqu'à Lyon, et le Rhône de Lyon à Arles ; me voilà à quatre milles d'Aix. J'ai bien pris la résolution en retournant de ne plus faire les cent milles de Strasbourg à Berlin. Je retournerai par eau jusqu'à Ausfone, à soixante lieues de Strasbourg. A Strasbourg je descendrai le Rhin jusqu'en Hollande, où je m'embarquerai pour Hambourg : dans le beau temps c'est un voyage de deux jours. Vous me direz que l'on peut se noyer. Je répondrai à cela que tous ceux qui vont de Hambourg en Angleterre et en Hollande ne se noyent pas. V. M. dira en lisant ma lettre qu'elle m'avait prédit tout ce qui m'est arrivé. Je conviens qu'elle aura raison ; mais si j'avais à refaire mon voyage, je le ferais encore, parce qu'il était absolument nécessaire, et qu'il fallait assurer une fois pour toutes un état, un fort et une demeure à madame d'Argens après ma mort, que l'âge et la faiblesse de ma santé paraissent rendre assez prochaine.

C'est trop ennuyer V. M. de maladie et de mauvais chemins. J'ai appris à Gœttingen, que presque tous les anciens ministres, conseillers etc. hanovriens qui avaient été protégés par le roi défunt, ont demandé leur congé et se sont retirés. C'est milord Bute qui gouverne l'électorat, et tous les habitans de ce pays crient autant que les Anglais contre lui. En arrivant à Strasbourg j'ai trouvé ce que j'avais jugé qui ne pouvait manquer d'arriver, c'est-à-dire une admiration générale pour V. M. Sans la moindre

flatterie

flatterie il n'y a là-dessus qu'une seule et unique voix ; et les gens sensés m'ont dit que je verrais dans toute la France ce que je voyais à Strasbourg ; je n'en doute pas un seul instant. 1764.

Il y a ici deux régimens allemands très-beaux, et le reste de la garnison m'a paru très-passable ; je vois quelquefois de ma fenêtre défiler la garde. Je ne reconnais plus les troupes de mon temps, soit pour la discipline, soit pour la manière dont elles sont entretenues. Si l'on a pendant quelque temps en France des ministres de la guerre qui soient militaires, et qu'on ne fasse pas des connétables en gonille, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, les troupes en profiteront beaucoup.

Le maréchal de Saxe est encore entre quatre ou cinq planches de sapin qui forment une misérable armoire où est son cercueil ; je crains bien qu'il ne soit encore aussi mal logé pendant long-temps, et que ce mausolée qu'on lui destinait, n'ait le sort de celui du cardinal de Fleury.

Les jésuites sont ici fort gais et fort tranquilles, ainsi que dans toute la Lorraine : c'est de ces deux provinces qu'ils se répandront un jour en France, et semblables à des bêtes féroces sortant de leurs tanières, ils déchireront impitoyablement ceux qui les ont persécutés. Je ne verrai pas cet événement ; mais V. M., qui est encore jeune, en sera le témoin. Il faut avouer qu'il y a dans toute cette affaire des jésuites bien de l'inconséquence Si V. M. veut me faire la grâce de me répondre, je la prie d'adresser sa lettre *à mon Chambellan le Marquis d'Argens, à Aix en Provence.* J'ai l honneur, etc.

LETTRE CLXXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Eguilles, 2 décembre.

SIRE,

1764. Je ne saurais exprimer à V. M. le plaisir et la consolation que m'a causé la lettre dont elle m'a honoré, et que j'ai trouvée à Aix. J'avais besoin de quelque chose qui dissipât la tristesse où j'étais. J'avais appris à Lyon, que d'Eguilles mon frère était à Paris, pour un procès qui était une suite de celui qu'il avait eu avec son parlement. Il a été, par parenthèse, bien heureux que le roi ait cassé l'arrêt du parlement de Provence; car il était condamné par cet arrêt à perdre sa charge de président, confisquée en faveur du Roi, et banni du royaume pour dix ans. Cela aurait reculé la fin de mes affaires. Enfin d'Eguilles a obtenu au conseil tout ce qu'il demandait; sa charge lui a été conservée : le roi lui a seulement ordonné de ne pas aller à Aix jusqu'à ce qu'il lui en donne la permission. Il est venu à Eguilles, qui n'est qu'à une lieue de cette ville. Je suis avec lui et avec ma mère. Mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Les arrangemens que j'ai à prendre par rapport à une terre qu'on m'a cédée, ne me retiendront que jusqu'au mois d'avril; ainsi je compte avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds au commencement de l'été, si avant ce temps je ne vais pas faire la révérence au père Eternel. A parler vrai, je donne

fort volontiers la préférence ſur cet article à V. M. Je voudrais bien exécuter les ordres qu'elle me donne, de me défaire de toutes les maladies dont je ſuis affecté. J'ai communiqué votre intention à mon médecin, qui m'a conſeillé de lui écrire qu'elle eût la bonté d'ordonner qu'au lieu de ſoixante-un ans, je n'en euſſe tout au plus que cinquante, et de m'envoyer de la prochaine foire de Leipſic, un eſtomac tout neuf et bien conditionné, parce qu'en Provence on n'a pas le ſecret d'en donner de nouveaux à ceux qui en ont de vieux et qui ne digère preſque plus. Je penſe, Sire, que quand vous badinez ſur les maux d'un pauvre philoſophe de ſoixante-un ans, cela eſt auſſi condamnable que ſi j'allais reprocher à un vieux militaire les coups de fuſil qu'il a reçus. Vous croyez donc qu'on étudie quarante ans, ſans qu'il en coûte beaucoup à la ſanté? Vous me direz: et moi j'étudie depuis trente ans, je gouverne un grand Etat, je commande mes armées, je fais des guerres auſſi pénibles que glorieuſes, je me porte cependant très-bien. Il a vécu en Europe depuis Jules-Céſar et Marc-Aurèle un homme, qui égalant la gloire de ce premier Empereur, la ſageſſe du ſecond, digérait cependant fort bien; donc tous les philoſophes doivent avoir un bon eſtomac: ce raiſonnement n'eſt pas concluant et pèche contre toutes les règles de la logique. Ainſi vous n'êtes pas en droit de prétendre que je doive bien me porter, parce que vous avez eſſuyé plus de fatigues dans un jour que je n'en ai eu pendant dix ans. En vérité, Sire, je ſuis bien fâché que la ſeule choſe ſur laquelle vous n'ayez pas raiſonné 1764.

conſéquemment ſoit ſur ma ſanté. Plût à Dieu que
1764. vous fuſſiez auſſi grand médecin que vous êtes grand roi! Il y a long-temps que j'aurais la force d'Hercule; vous auriez joint ce bienfait à tant d'autres dont vous m'avez comblé et dont je conſerverai le ſouvenir au-delà du tombeau, ſi nos ames connaiſſent après leur mort ce qui leur eſt arrivé pendant la vie: paſſez-moi ce petit trait de pyrrhoniſme, au milieu d'un pays où règne la foi de l'Egliſe contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il me reſte de temps en temps quelques doutes dont je vous demanderai la ſolution dans le palais philoſophique de Sans-Souci.

Le fils de Grégori, un de nos bons négocians de Berlin, eſt à Marſeille chez les plus riches banquiers de cette ville; il m'a promis de me venir voir à Eguilles avant ſon départ, qui n'eſt pas éloigné. J'aurai l'honneur de lui remettre une lettre pour V. M., qui ſera plus ſenſée que celle-ci, et qui vous prouvera, Sire, que le ſoleil de Provence ne fait pas fermenter les têtes et les cervelles qui ont été tempérées par la froideur des climats du nord.

La cour vient de rendre une ordonnance, par laquelle elle détruit les maiſons des jéſuites dans les provinces de l'Alſace, de la Franche-Comté, du Hainaut et de la Flandre, qui les avaient conſervées; en même temps elle permet aux jéſuites qui étaient ſortis du royaume, d'y retourner et d'y vivre ſans prêter de ſerment. V. M. ſait Racine par cœur; qu'elle me permette d'en citer ici ce paſſage:

Que d'un cœur incertain
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Que font, Sire, vos jéſuites de Siléſie? ils boi- 1764.
vent, mangent, dorment paiſiblement; vos miniſtres du ſaint évangile, que nous autres catholiques nous appelons prédicans, font la même choſe; les rabbins de la ſynagogue, parmi leſquels ſe trouve mon maître de la langue hébraïque, M. Raphaël, jouiſſent tranquillement du même privilége. Sage Frédéric, roi philoſophe, chez lequel les hommes penſent différemment et ne diſputent pas, je vous reverrai avant de mourir, c'eſt là mon unique eſpoir! En attendant, ſi vous avez pitié d'un pauvre exilé du pays de la philoſophie, daignez le conſoler juſqu'à ce qu'il retourne à Sans-Souci, en l'honorant de votre réponſe.

Si par haſard, dans le nombre de vos chirurgiens français, vous aviez une place vacante, j'ai trouvé un des plus habiles hommes de la France, qui ſerait charmé d'aller dans un pays qui eſt devenu aujourd'hui la patrie de tous les gens à talens.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXC.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Avignon, 10 ſeptembre.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ aura trouvé étrange que je n'aye 1765
pas eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière lettre qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. J'étais déjà en chemin pour me rendre à Berlin, quand je la reçus;

1765. je comptais avoir bientôt la satisfaction de me mettre à ses pieds, lorsque je fus attaqué cinq jours après mon départ d'une fièvre chaude, qui m'a duré près de deux mois; j'étais dans une petite ville du Dauphiné, appelée Montélimar; enfin la nature, plutôt que la science du médecin qui me voyait, me tira d'affaire, et me rendit assez de force pour me faire porter sur un brancard jusques à un bateau couvert, qui me conduisit en descendant le Rhône à Avignon. Je comptais pouvoir regagner la Provence et me rendre chez moi, pour y trouver les secours nécessaires à l'état de ma santé; mais il me fut impossible d'aller plus loin, parce que j'étais obligé de voyager par terre, et que j'étais trop faible, trop incommodé d'une diarrhée qui m'avait pris, lorsque la fièvre m'avait quitté. Je restai donc à Avignon, et je vis par bonheur un très-bon et très-célèbre médecin, qui répara les fautes du premier, et qui m'a tiré d'affaire. Il me reste encore cependant une très-grande faiblesse, et je ne puis sortir de chez moi: mes jambes sont encore très-enflées; car à force de quinquina et d'autres remèdes que m'avait donnés le premier médecin pour m'arrêter la fièvre, il m'avait causé un commencement d'hydropisie, dont cependant je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui. Voilà, Sire, ce qui m'a empêché de m'acquitter de mon devoir, et d'écrire à V. M. Quoique je me flatte qu'elle connaît assez ma probité et ma droiture pour ne pas penser que je cherche à lui en imposer pour justifier mon retardement à me rendre à Potsdam; cependant, Sire, pour ma propre satisfaction, et pour calmer la crainte

où je suis de déplaire à V. M., j'ai l'honneur de lui envoyer le certificat du médecin à qui je dois la vie; c'est un homme célèbre dans son art, un philosophe aimable, ami ancien de milord Maréchal, à qui il écrit une lettre à mon sujet. J'ai fait légaliser ledit certificat par les premiers magistrats de la ville, parce que la seule chose aujourd'hui qui puisse empêcher l'entier rétablissement de ma santé, c'est l'appréhension que V. M. ne me crût capable de chercher de vains prétextes pour prolonger mon voyage. Elle verra par le certificat que je lui envoie, que je ne puis me mettre en chemin que dans six semaines, et qu'il faudra voyager encore bien lentement. La saison alors sera fort rigoureuse, surtout vers le milieu de mon voyage. Si V. M. voulait m'accorder la permission de rester ici jusqu'au premier de mars, j'arriverais à Potsdam vers le milieu d'avril, et je ferais ce voyage d'autant plus commodément, que mon frère qui commande le régiment de Royal-vaisseau, et dont le régiment est en garnison à Maubeuge en Flandre, m'accompagnerait jusqu'à Bruxelles, et même jusqu'à Wésel, étant en Provence actuellement en semestre, et retournant au mois de mars à son régiment. Sur tout ce que je propose ici à V. M., je la supplie instamment de n'être pas fâchée; elle n'a qu'à ordonner, et dans quelque état que je sois, je partirai, si elle le souhaite, sa lettre reçue, si elle daigne m'en honorer, ou sur les ordres qu'elle me fera donner. Je la prie, si elle me fait l'honneur de me répondre, de me faire remettre sa lettre par la voie de M. Schutz, banquier à Berlin, qui me la fera

1765.

remettre de banquier en banquier, sans qu'elle paraisse
1765. à mon adresse : sans cela elle court risque d'être retenue au bureau de Paris, dès que mon nom paraîtra dessus. La dernière lettre dont V. M. m'a honoré, qui me vint par la voie de Mrs. Girard et Michelet, a été fort bien jusqu'à Paris à M. Mettra ; mais celui-ci me l'ayant adressée en droiture de Paris, elle a été retenue pendant trois mois, et je ne l'ai reçue que quatre jours après que j'étais en route pour Berlin ; elle me fut renvoyée d'Aix, où elle ne faisait que d'arriver. Je ne passerai point à Paris, Sire, et qu'irais-je faire dans cette ville, où tous les esprits sont dans une agitation encore plus forte que celle qui trouble le cerveau des gazetiers ? On m'a dit, Sire, que d'Alembert vient de faire un ouvrage qui lui attirera un jour bien des ennemis ; je ne serai pas fâché s'il est persécuté, pourvu que cela l'attire à Potsdam. On m'assure qu'il a pensé mourir dans le temps que j'étais fort malade ; nous aurions été très-surpris tous les deux de nous voir tout-à-coup dans le séjour du grand Belzébuth, qui tient dans sa puissance les Trajan et les Platon.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXCI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

1 janvier.

SIRE,

PERMETTEZ qu'au commencement de cette année je ſouhaite à V. M. tout ce qu'elle peut déſirer. Je crois, Sire que je ne puis faire de vœux dont l'accompliſſement lui ſoit plus avantageux que de demander au Ciel qu'elle jouiſſe d'une ſanté auſſi bonne que ſa gloire eſt grande. Vous auriez, Sire, la force d'Hercule, ainſi que vous avez acquis ſon immortalité ſur la terre; car j'ai trop l'honneur de connaître V. M. pour penſer que vous vouliez vous brûler dans ce monde pour aller être immortel dans l'autre. 1766.

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. après la maladie qui m'avait conduit aux portes du trépas et qui m'obligea de reſter à Montelimar en Dauphiné et de me faire tranſporter enſuite à Avignon, où j'ai été obligé de demeurer ſix ſemaines. Je me porte aujourd'hui fort bien, et je partirai le premier de mars, pour arriver le plutôt poſſible à Potsdam; je compte d'y être vers le quinze d'avril. V. M. ne m'ayant pas fait l'honneur de me faire ſavoir ſes ordres, ayant pris la liberté de lui écrire d'Avignon, je crains qu'elle ne ſoit fâchée contre moi; mais je la ſupplie de conſidérer que la meilleure volonté ne peut réſiſter à une force ſupérieure. M. de Catt m'a mandé que V. M. avait trouvé inutile que je

——— lui eusse envoyé des certificats. J'aurais souhaité,
1766. s'il avait été possible, vous envoyer le vice-légat dans une lettre et tous les protonotaires apostoliques qui sont à Avignon; car je n'ai jamais rien craint autant que de manquer dans la moindre chose au respect que je dois aux ordres de V. M. Mais enfin, Sire, vous me permettrez de répéter encore, qu'à l'impossible nul n'est tenu, et je connais trop la justice de V. M. pour vouloir m'imputer une négligence qui n'a pas dépendu de moi.

Voici, Sire, les nouvelles que je sais dans ma solitude. La santé du Dauphin est toujours déplorable; sa perte jetera les deux tiers du royaume dans la consternation, l'autre tiers s'en réjouira dans le fond du cœur, sans oser le faire paraître: ce tiers est composé des jansénistes, dont il était l'ennemi déclaré.

D'Alembert est allé se fourrer dans les affaires des jésuites et des jansénistes; il a écrit un ouvrage sur la destruction des jésuites, dans lequel il les justifie quelquefois et les condamne souvent. Dans ce même ouvrage les jansénistes sont cruellement outragés et beaucoup plus que les jésuites; de sorte que tous ces gens si opposés entre eux se sont réunis pour attaquer d'Alembert. Ils ont dévoilé sa naissance, ils ont critiqué ses actions, enfin ils ont inondé la France de libelles dans lesquels il est traité sans ménagement. Quelque philosophe qu'on soit, cela déplait, sur-tout quand la philosophie ne nous a pas dépouillés de l'amour-propre. En vérité un homme sage cesse de l'être, lorsqu'il va se mêler de toutes ces querelles de prêtres et de moines;

il faut être auſſi étourdi et auſſi pétulant que le ſont en général les Français, pour entrer dans de pareilles diſputes. Corneille a dit des Romains : 1766.

Romains contre Romains, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des tyrans.

L'on peut dire avec autant de vérité des Français :

Français contre Français, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des pédans.

J'ai écrit à d'Alembert, et je n'ai pas manqué de lui dire le paſſage de Molière, *que Diable allait-il faire dans cette galère?* En vérité, Sire, outre les obligations que j'ai à V. M., j'en ai encore de très-grandes à tous les Allemands. C'eſt en vivant chez eux que je me ſuis dépouillé de cet eſprit turbulent qui ſemble inſéparable du génie français. Qu'a de commun la philoſophie avec la bulle *unigenitus*, et qu'importe à un diſciple de Bayle ou de Gaſſendi l'état des janſéniſtes ou des moliniſtes? Que dirait-on d'un homme ſage ou qui voudrait paſſer pour l'être, qui s'occuperait du rang que doivent tenir les fous dans l'hôpital qu'ils habitent? Janſéniſtes, jéſuites, calviniſtes, luthériens, anabaptiſtes, quakers, tous ces gens-là ne ſont-ce pas des fous pour un philoſophe?

J'ai reçu une lettre il y a quelques jours de Voltaire, qui m'a envoyé ſes ouvrages, et qui ne manque pas de me dire que lorſque je paſſerai à Lyon, il ſerait honteux que le frère Iſaac ne vint pas voir le frère Voltaire; qu'il voulait, à l'exemple des hermites Antoine et Paul, recevoir ma bénédiction avant de mourir. Mais je ne paſſerai pas par

1766. Genève, ſi je n'en ai une permiſſion expreſſe de V. M. et tous les hermites et pères du déſert, ſans l'ordre de V. M., ne pourront rien ſur moi.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXCII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Eguilles, 4 janvier.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a quelques jours pour avoir le bonheur de lui ſouhaiter une bonne année, ſans inquiétude d'eſprit et ſans douleur de corps. Si jamais un grammairien commentait ma lettre, il dirait que lorſqu'on écrit à un Roi philoſophe, ce que l'on entend par les inquiétudes d'eſprit, ce ſont les intrigues des cours étrangères, parce que tous les événemens qui dépendent du ſage, ne lui donnent jamais aucun ſouci; mais toute la ſageſſe du monde ne peut rien contre des accidens cauſés par la folie. Souhaiter donc à un Roi tel que vous la tranquillité de l'eſprit, c'eſt ſouhaiter que le bon ſens règne cette année dans toutes les cours de l'Europe. Ainſi ſoit-il! Celle de France vient de perdre un grand Prince, qui aimait le peuple et qui l'aurait rendu heureux, ſi cela avait un jour dépendu de lui; il eſt mort non-ſeulement comme un ſaint, ce qui pour nous philoſophes n'eſt pas grand' choſe; mais avec la fermeté d'un héros. Peu de momens avant

sa mort il fit venir ses trois enfans; il dit au Duc de Berry qui doit règner un jour, les choses les plus nobles et les plus touchantes. Je crois que les jansénistes gagneront beaucoup moins à sa mort qu'ils ne l'ont espéré. Le Roi dans trois mois a détruit totalement deux parlemens, celui de Pau et celui de Rennes: l'on fait le procès criminel à sept membres de ce dernier, qui ont poussé la licence jusques à écrire les lettres anonymes les plus insolentes au Roi. Un de ces criminels eut l'audace de dire un jour en passant dans la place où est la figure équestre du Roi autour de laquelle il y avait plusieurs personnes: *Messieurs, c'est contre cette statue que nous défendrons vos droits.* La clémence dont on avait usé depuis dix ans envers toutes les insultes que des bourgeois revêtus d'une charge qu'ils avaient achetée, faisaient journellement à la majesté et à l'autorité royale, les avaient enhardis à ne plus garder aucune bienséance. Le parlement de Toulouse avait décrété le Duc de Fitz James, Gouverneur du Languedoc, de prise de corps; celui de Rouen avait cassé deux édits du conseil du Roi et défendu sous peine de la vie de les exécuter. Ces robins se croyaient des gens d'importance; ils viennent d'apprendre à leurs dépens que pour les anéantir, le Roi n'a eu besoin d'autres moyens que de vouloir. 1766.

V. M. a-t-elle vu la nouvelle édition du Dictionnaire philosophique de Voltaire? Il m'a mis dans la préface comme auteur de l'article *Genèse*. Il a été chercher dans mon Timée ce que j'ai dit sur Moyse et sur le Pentateuque; il a ajouté à cela

1766. ſept ou huit bonnes impiétés. Ce qui l'a engagé à me faire ce tour, c'eſt que ſon livre a été mis par l'aſſemblée du clergé ſous l'anathème éternel, et pour diminuer la flétriſſure de cette condamnation, il a mis dans cette nouvelle édition le nom de pluſieurs perſonnes qu'il dit lui avoir envoyé les principaux articles de ſon Dictionnaire. Cet homme mourra comme il a vécu. Je viens de recevoir quatre exemplaires de ſon Dictionnaire, qu'il m'a envoyés en préſent. Je ne puis pas nier que le fond de ſon article *Genèſe* ne ſoit de moi, puiſqu'il eſt extrait de mes notes ſur Timée; mais je ne lui ai rien envoyé, j'ai encore moins écrit quatre ou cinq impiétés très-plaiſantes, mais très-capables de faire crier les dévots et toute leur clique. Si V. M. ne trouve pas ce livre à Berlin, j'aurai l'honneur de lui en remettre un en arrivant; car elle aura auſſitôt cet exemplaire que celui qu'elle pourrait faire venir, étant fermement réſolu de partir à la fin du mois de Février de ce pays, le temps y étant déjà aſſez beau. Je prie encore inſtamment V. M. de n'être pas fâchée ſi je ne ſuis pas arrivé au commencement de cet hiver; mais quelque envie que j'en aye eu, la choſe m'a été impoſſible, et après la cruelle maladie que j'avais faite, j'étais trop faible pour pouvoir entreprendre un long voyage dans la mauvaiſe ſaiſon.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXCIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Eguilles, 29 mars.

IRE,

J'AURAI l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. avant la fin du mois d'Avril; je pars d'ici dans trois jours pour Strasbourg en droiture; ma voiture eſt déjà arrêtée, et qui plus eſt payée juſqu'à Beſançon; je ferai le voyage dans un bon carroſſe ſans courir la poſte, car en vérité j'ai reconnu que pour aller plus vîte, je devais me ſoumettre à la néceſſité d'être obligé de faire les journées que le cocher avec lequel j'ai fait marché pour me conduire, a réglées par ſon accord. C'eſt là un moyen aſſuré que j'ai trouvé pour me garantir des attaques et des tentations de la pareſſe: quant aux maladies, j'ai une ſi grande attention à ma ſanté, et je ménage ſi fort mon eſtomac, 1766.

Que je défie bien toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

Je ferai depuis Lyon juſqu'à Berlin mon voyage avec M. Stoſch, qui vous a vendu, à ce qu'il m'a dit, un magnifique cabinet de tableaux et de raretés. Il eſt venu me voir ici à Eguilles trois fois, et il m'attend à Lyon, où il avait quelques affaires qui l'obligeaient de s'arrêter dans cette ville. Vous enrichiſſez donc toujours vos palais,

1766. Sire, et fur-tout Sans-Souci des précieuſes reliques de l'antiquité, dont la plus petite vaut mieux que toutes celles que poſsède l'égliſe de Magdebourg; je n'excepte pas même la pantoufle de la Vierge.

J'aurais, Sire, bien des choſes à dire ici à V. M. au ſujet de ce qui ſe paſſe dans ce pays. Le Roi vient enfin de s'apercevoir que des gens faits pour juger les procès, voulaient marcher de pair avec lui; il les a punis, et les a fait rentrer dans l'état où ils doivent être. Jamais les parlemens ſous Louis XIV n'ont été ſi humiliés; tous les gens de bon ſens en ſont charmés; ces prétendus défenſeurs des peuples devenaient inſupportables au peuple par leur fierté. Je n'ai jamais mieux compris combien il eſt néceſſaire qu'un roi ſoit maître abſolu, que depuis que je ſuis en France; tous les prétendus états mitoyens entre le peuple et le roi ne ſont que de petits tyrans, qui manquent également à leur maître et à leurs concitoyens. L'on a beau dire que ſous un mauvais roi, des perſonnes qui balancent ſon pouvoir, ſont très-utiles; je réponds à cela que je ne doute pas que le peuple n'ait été infiniment plus heureux et plus tranquille en France ſous Louis XI, qu'en Angleterre ſous le règne de la maiſon de Stuart, dont la puiſſance était ſi balancée. V. M. ſera étonnée de voir que je ſuis devenu ſi anti-parlementaire; c'eſt que j'ai appris pendant vingt-cinq ans à Berlin le bien qu'il réſulte de n'avoir qu'un maître, qui ſait ſe faire obéir; et que je n'ai jamais mieux connu ce bien que depuis que j'ai vu tout ce qui ſe paſſe en France.

Depuis

Depuis que je ſuis ici, j'ai voulu connaître les raiſons, les cauſes de bien des choſes: et je ſuis venu à bout de ce que je ſouhaitais. En vérité, Sire, ce ſerait dommage que je fuſſe mort à Avignon, car j'ai bien fait une bonne proviſion pour les ſoupés philoſophiques de Sans-Souci; j'ai en vieilliſſant ramaſſé de quoi ſuppléer à la perte de l'imagination, et au dépériſſement de l'eſprit; et j'ai meublé ma mémoire de trente contes, pour dédommager mon ame de la peſanteur dont elle devient tous les jours, et du peu de vivacité qui lui reſte. Un autre que moi regretterait d'avoir perdu ce peu d'imagination dont la nature l'avait doué, et craindrait de paraître comme dépouillé de ce qui a pu le faire goûter dans le monde; mais je ſais que V. M. ne fera point ſécher un figuier, parce qu'il ne porte plus que des feuilles, dans une ſaiſon où il ne peut avoir des fruits. Voilà, Sire, ce qui me raſſure. 1766.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXCIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 14 décembre.

SIRE,

1767. J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. des vers qu'on débite ſous mon nom à Potsdam et à Berlin. Je voudrais les avoir faits, parce qu'ils ſont excellens, digne de Voltaire ou de vous; et ſi vous n'y étiez pas loué, je croirais que vous en êtes l'auteur; car je ne connais perſonne dans ce pays capable d'en écrire de pareils. Si vous ne les trouvez pas bons, je dirai alors *en vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue* etc.

Vers au roi de Pruſſe.

La mère de la mort, la vieilleſſe tremblante
A de ſes bras d'airain courbé mon faible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.
Je brave tes aſſauts, redoutable vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, et je ne te crains pas;
Il te prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.
Coulez, mes derniers jours, ſans trouble et ſans terreur;
Coulez près d'un héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.
Ma raiſon, qu'il éclaire, en eſt plus intrépide;
Mes pas par lui guidés, en ſont plus affermis:
Tout mortel que Pallas couvre de ſon égide,

Ne craint pas les Dieux ennemis.
Philoſophe des rois, que ma carrière eſt belle? 1767.
J'irai de ce palais par un chemin de fleurs
Aux champs élyſiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs;
A Salluſte jaloux je lirai votre hiſtoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers:
Je ſurprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire;
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.
Mais lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis,
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.

Le Marquis d'Argens.

Le poëte, Sire, qui place mon nom au-deſſous de ces vers et qui me les attribue, me fait sûrement bien de l'honneur; mais il ſe trompe fort, (quelque admirateur que je ſois de la gloire de V. M.) s'il croit que je ſuis preſſé d'en aller entretenir Marc-Aurèle.

Aſſez d'autres, Seigneur, s'acquitteront ſans moi
Sur ces funeſtes bords d'un brillant emploi.

A propos, Sire, comme l'état naturel de l'homme eſt d'avoir toujours des rhumatiſmes, des crampes, des fièvres, et que perſonne ne remplit mieux cet état que moi; la volonté de V. M. eſt-elle (ſi par haſard, en ſoignant ma ſanté, je venais contre l'ordre des choſes à me porter paſſablement) que j'aille à Berlin? Je la ſupplie de me faire donner ſes ordres à ce ſujet par M. de Catt, pour que je

puiſſe prendre alors quelques gouttes de plus, et quel-
1767. ques paquets de poudres, pour violer toutes les lois du meilleur monde poſſible, où l'on doit toujours avoir des courbatures. Je ne murmurerais pas contre ces lois, ſi je pouvais faire d'auſſi bons vers que ceux que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. et que j'aimerais mieux avoir compoſés.

Que ceux qu'a faits, fait, et fera
Monſieur le Chevalier d'Ora.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXCV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 5 janvier.

SIRE,

VOTRE éloge du prince Henri m'a dégelé pen-
1768. dant une demi-heure, et votre éloquence a produit ſur moi ce que le poële le plus ardent n'a pu faire depuis trois ſemaines. Vous avez le feu de Démoſthènes, la noble véhémence de Bourdaloue, et vous tempérez cela, lorſque vous voulez, par les grâces de Fléchier. Pourquoi avez-vous répété deux fois dans la même page une phraſe exprimant la même penſée et dite dans les mêmes termes ? Voici cette phraſe : *d'un enfant qui n'a laiſſé aucune trace de ſon exiſtence.* Si vous n'aviez pas commis cette légère inadvertance, vous auriez fait ce qui n'eſt pas réſervé à un mortel, un ouvrage ſans défaut. Les pages 8 et 9 de votre diſcours valent mieux que

le Dictionnaire de Suidas; et j'aimerais mieux avoir écrit la page 20, que tous les livres de Scaliger. 1768.
Quant à la page 27, elle eſt au-deſſus de mes louanges : c'eſt aux Bourdaloue, aux Patru et aux autres maîtres de l'art d'en faire l'éloge.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXCVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 5 février.

SIRE,

PARMI les maux dont V. M. fait l'énumération dans les vers qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, elle a oublié le mal aux dents, et c'eſt préciſément celui qui m'a empêché de remercier plutôt V. M. de ſon Epître, dont les vers ſont très-bons. Je l'ai relue deux fois, et j'ai toujours admiré combien V. M. a l'art de peindre les choſes les plus ſimples avec une vérité qui les fait valoir : la deſcription du frieſel eſt admirable, on ne peut rendre plus noblement un détail qui paraît d'abord ſi commun. Le coup de patte que vous donnez en paſſant aux bigots, m'a fait bien rire d'un côté; car la douleur de ma dent m'empêchait de remuer la mâchoire de l'autre. Enfin, Sire, tout hypocondre que me ſuppoſe V. M., j'ai trouvé votre ouvrage charmant; il n'y a que l'épithète de *fournois* que vous me donnez, qui m'a ſcandaliſé. Si vous aviez placé ce mot à la fin d'un vers, je n'aurois rien dit, je connais juſqu'où la néceſſité de la rime emporte quelquefois les meilleurs

1768. poëtes; mais m'appeler *fournois* au milieu d'un vers, en vérité cela n'eſt guères chrétien.

Continuez, Sire, de faire de bons ouvrages, duſſiez-vous les écrire tous contre mes maladies, et moi de mon côté je continuerai de boire mes bouteilles de tiſane, pour ſoulager une poitrine qui ne vaut guères mieux que celle que Maupertuis humectait d'eau des Barbades et qu'il conduiſit bientôt par cette liqueur à la parfaite maturité. Quant à moi, je veux encore reſter vert, s'il eſt poſſible, pendant quelques années, parce que je n'ai point achevé de compiler tous les paſſages dont j'ai beſoin pour compoſer une douzaine de volumes *in-folio* qui pourront être d'une grande utilité à la poſtérité pour tous ceux qui auront la diarrhée.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXCVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin.

SIRE,

POUR répondre aux queſtions que V. M. m'a fait la grâce de me propoſer, j'aurai l'honneur de lui dire avec l'impartialité d'un Juif qui ne décide point entre Genève et Rome, et qui regarde d'un même œil le ſocinien et le catholique, 1) que la divinité du fils de Dieu n'a point été crue dans les trois

premiers siècles ; on a seulement regardé Jésus comme une créature infiniment plus parfaite que les autres ; mais cependant bien inférieure à Dieu le père, qui n'était, pour ainsi dire, celui de Jésus que par adoption. C'est ce que nous voyons clairement par le témoignage des plus grands pères de l'Eglise, qui ont vécu avant le concile de Nicée. Origène, qui naquit vers l'an 185, et qui fleurit au troisième siècle, dit dans son ouvrage contre Celse, que de son temps il y avait quelques gens de la multitude qui croyaient que le fils était égal au père, et Dieu comme lui ; mais que ces gens étaient des ignorans. Aujourd'hui les docteurs catholiques tâchent de justifier Origène et donnent la torture à certains endroits de ses ouvrages, mais cette conduite est pitoyable et ne peut servir qu'à tromper quelques gens qui ne connaissent pas les écrits de ce père. St. Jérome était de meilleure foi que les théologiens modernes ; car il accuse nettement Origène d'avoir avancé que le fils en comparaison du père était une petite lueur ; qu'il n'était pas la vérité, mais l'image de la vérité ; qu'il était visible et le père invisible. Le fameux M. Huet, évêque d'Avranches, est convenu dans ces derniers temps qu'Origène avait dit clairement que le fils en comparaison du père n'était point la bonté même, mais seulement l'image de la bonté. 1768.

Cette doctrine était celle des pères qui avaient précédé Origène. Aucun d'eux n'avait fait Jésus égal à son père. St. Justin, qui vivait vers l'an 150, dit dans son Dialogue pag. 356 et 357, que le père est invisible et le fils visible, et que la grandeur du fils n'approche point de celle du père. Je pourrais,

——— si je voulais, placer ici les autorités de dix autres
1768. pères de l'Egliſe; mais je renvoie ceux qui ſeront curieux de les voir à l'ouvrage du père Petau (*). Ils verront dans le huitième chapitre du premier livre de cet auteur trois faits établis; le premier eſt que la doctrine condamnée par le concile de Nicée dans la perſonne d'Arius, ne lui était pas particulière, mais qu'elle avait été commune à beaucoup d'écrivains qui l'avaient précédé. Le ſecond eſt que le dogme de la divinité du fils de Dieu n'était pas bien établi, ni expliqué, avant le concile de Nicée. Enfin le troiſième eſt que ce n'a été que par exagération qu'Alexandre, Evêque d'Alexandrie, s'eſt plaint dans ſa lettre rapportée par Théodoret, qu'Arius avait inventé un dogme nouveau, et que perſonne n'avait enſeigné avant lui. Que peut-on demander de plus que cette confeſſion d'un théologien catholique, et qui plus eſt jéſuite? Je conviens que le père Petau fut dans la ſuite très-fâché de l'avoir faite; il avait d'abord eu pour but de repréſenter naïvement la doctrine des premiers ſiècles, et il n'avait point déguiſé les opinions des pères; mais il ſentit bientôt que c'était apprendre au public une choſe qu'il devait ignorer; on cria contre lui, non-ſeulement en France mais même en Angleterre, où pluſieurs théologiens proteſtans le maltraitèrent dans leurs écrits; il fit donc une préface dans le but de détruire ce qu'il avait établi auparavant; il changea du blanc au noir; il ſacrifia la réputation de bon critique à celle de théologien orthodoxe; il fit amende honorable aux

(*) Cet ouvrage eſt intitulé: *Petavii dogmata theologica.*

pères, et dit mille puérilités pour prouver leur orthodoxie sur la trinité. 1768.

2) Ce fut au concile de Nicée que le saint Esprit fut déclaré troisième personne de la trinité.

3) Il n'y a aucun concile général qui ait établi l'infaillibilité du pape; au contraire des conciles généraux ont quelquefois déposé des papes. La doctrine de l'infaillibilité du pape est seulement soutenue *publiquement* par tous les théologiens ultramontains, et *sourdement* en France par les jésuites.

4) Le dogme insensé de la transubstantiation a commencé à s'établir dans les écoles de théologie au onzième siècle, et a été confirmé par le concile de Trente, à l'occasion de ce qu'il avait été rejeté par Luther et Calvin, comme une nouveauté ridicule.

5) Le dogme du purgatoire est plus ancien que celui de la transubstantiation. On en trouve quelques légères traces dans les écrivains du sixième et du septième siècle; il fut entièrement établi dans le huitième, les moines ayant trouvé dans ce dogme des richesses immenses.

6) Le mariage des prêtres n'a été aboli qu'au troisième siècle; avant ce temps il y avait eu quelques conciles qui avaient voulu le défendre; entre autres ceux d'Elvire, de Tolède, de Valence, et d'Arles; mais les canons de ces conciles n'avaient jamais été mis que très-faiblement en exécution, et l'on trouve dans les auteurs catholiques, (car ce témoignage des protestans serait suspect à ce sujet,) l'on trouve, dis-je, un million de preuves du mariage des prêtres et des évêques jusqu'au treizième siècle. Geraldus Cambrensis, qui a vécu dans le douzième et le treizième siècle, dit

——— dans le traité *de laudibus Walliæ*, inféré dans l'*Anglia*
1768. *ſacra* pag. 450. que les évêques étaient mariés dans le pays de Galles. St. Bernard, qui vivait dans le douzième ſiècle, et dont je ne crois pas que les catholiques refuſent le témoignage, dit en parlant de Malachie, ſon contemporain, ſon ami, dont il a écrit la vie, que les huit prélats qui avaient gouverné l'égliſe de Celſus, évêque auquel Malachie avait ſuccédé, avaient tous été mariés. On trouve dans l'hiſtoire de Normandie par le ſieur de Maſſeville, auteur catholique qui vivait encore il y a trente ans, que Robert, fils de Richard, duc de Normandie, étant archevêque de Rouen, épouſa une perſonne de qualité, de laquelle il eut des enfans, qu'il laiſſa riches du bien d'Egliſe. On lit dans les premiers volumes des journaux des ſavans qu'un évêque de Normandie ayant voulu, vers la fin du onzième ſiècle, faire abolir dans un concile les mariages des prêtres fort fréquens dans ce temps-là, ils prirent des pierres pour le lapider. Dans l'Egliſe grecque, les prêtres ſe ſont toujours mariés et ſe marient encore.

7) Quant à l'article de la Vierge, ce n'eſt point un concile, mais pluſieurs théologiens qui auraient voulu la mettre pour la quatrième perſonne de la trinité; c'eſt ce qu'on peut voir fort au long dans Bayle, en cherchant dans la table des matières le mot *Vierge;* je n'ai point actuellement la bonne édition du dictionnaire de cet auteur, où ce fait eſt rapporté, et je ne puis placer ici les propres termes de ces théologiens.

Voilà, Sire, les éclairciſſemens que V. M. m'a fait l'honneur de me demander; j'ai un peu inſiſté ſur le

premier, parce que je penſe que lorſqu'on veut avancer un ſyſtême qui détruit toutes les idées reçues, et qui ne va pas à moins qu'à prouver que la Divinité qu'on adore, n'a point été regardée comme telle par ceux qui ont tranſmis la religion juſques à nous, et que nous conſidérons comme en étant les pères, il faut des preuves claires; une ſimple aſſertion n'eſt point du tout ſuffiſante pour un fait de cette importance. Puiſſe le ciel donner à V. M. la longueur des jours de Méthuſalem, la force de David, et les richeſſes de Salomon! car pour la ſageſſe, vous en avez une meilleure doſe que la ſienne, et jamais les concubines ne vous feront offrir de l'encens à St. Ignace et à St. Chriſtophle, comme elles en firent offrir à Baal et aux idoles par ce roi ſi vanté en Iſraël. Je ſuis avec un profond reſpect, etc. 1768.

LETTRE

DE LA MARQUISE D'ARGENS

AU ROI.

Eguilles près d'Aix, le 19 mars.

SIRE,

DEPUIS deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne ceſſe de me recommander d'écrire partout qu'il eſt mort comme un ſaint, lorſque la vérité veut que je diſe ſimplement qu'il eſt mort comme un 1771.

1771. sage. On a abusé de ma douleur pour offusquer ma raison, Sire; elle l'était au point, qu'il a fallu que je me fasse violence pour obéir aux ordres de V. M., qui me demandait compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidellement; mais je crains d'avoir affaibli le tableau par le mélange de couleurs étrangères; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairait si bien! C'est à la lumière de vos précieuses lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui jusques là m'avait abandonnée. Permettez, Sire, que je répare le tort que des expressions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du Général de Golz: Caton n'est pas mort avec plus de fermeté, parlant comme Lucrèce, sa seule inquiétude était l'arrivée de son frère, qu'il attendait pour prendre ses derniers arrangemens avec lui; il a mépriſé les vaines terreurs de l'autre vie; enfin il est mort en grand philosophe. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. qu'il s'entretenait pendant sa maladie des ouvrages des plus illustres philosophes. L'abbé, comme homme d'Eglise, voulait souvent disputer sur ses principes; mais la politesse l'empêchait de disputer trop obstinément contre un homme fort affaibli, et l'abbé cédait par cette raison aux discours qui lui paraissaient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que ferait à mon mari l'avertissement qu'on voulait lui donner de penser à lui, était un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de son lit; mon mari n'ignorait pas que sa fin s'approchait, il me le disait tous les

jours; mais je me ſervis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvait lui cauſer. Quand je l'ai quitté, Sire, il était hors d'état de voir, de parler et d'entendre: V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a aſſiſté à ſon dernier ſoupir, ſe trouva là à la minute; c'eſt un ami de ſes frères, qui logeait chez la baronne à ſon paſſage à Toulon, où il eſt encore reſté quelques ſemaines après nous; il épiait ce triſte moment. Quel pays, Sire! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher Marquis, qu'il fallait abaiſſer les vapeurs de l'eſprit, *et ſauver l'ame, fut-ce aux dépens du corps.* Quel ſyſtême barbare! Un eſpoir plus humain m'y avait ſeul déterminée, et j'attendais de ce remède ſon retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, ſi j'ai importuné de nouveau V. M.; des ſcrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre; des ſcrupules légitimes m'ont dicté cette ſeconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, et rendre à mon mari toute la juſtice qui lui eſt due. Comment ne ſerait-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand ſervice que je puiſſe rendre aujourd'hui à mon mari, eſt de bruler tout ce qui me reſte de ſes ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avait apportés ici avec lui, comme ſi plus on brûle de choſes dans ce monde-ci, moins on eſt brûlé dans l'autre? La lecture de vos divines lettres, Sire, m'a rendue à la raiſon, à mon exact devoir envers V. M. et envers mon mari; ma douleur m'avait ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit 1771.

1771. dans le dérangement même de l'imagination, montrent combien ses sentimens étaient solides; il avait formé le plan d'un ouvrage qui n'était pas au-dessous de ce qu'il avait écrit de plus fort; il s'en occupa, du moins en esprit, pendant tout le cours de sa maladie; le sort a trahi ses projets. Il est trop heureux, si après sa mort l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'était pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré.

Je suis avec un très-profond respect etc.

EPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur ce qu'il avait écrit qu'un homme s'érigeait en prophète à Berlin, et qu'il avait déjà des sectateurs.

On rechercha toujours des sciences secrètes,
Et dans les siècles ténébreux
Le peuple stupide et peureux
Suppose que ses Dieux avaient des interprètes,
Et s'empressait en foule aux oracles fameux;
Tant on aimait le merveilleux.
En nos jours éclairés, dans les lieux où vous êtes,
Le vulgaire ne vaut pas mieux.
Des astrologues, des prophètes,
Empiriques, devins, imposteurs, charlatans,
Fabricateurs d'événemens,
Vous lisent dans le cours des astres, des comètes,
Du livre des destins les décrets éternels,
Et vous débitent leurs sornettes

Aux eſprits ſuperficiels
Des douairières en cornettes,
Des imbécilles à lunettes,
Des idiots anachorètes,
Fanatiques matériels,
Dont les talens eſſentiels
Sont de croire à toute impoſture,
Rêve, fantôme, oracle, augure,
Sur-tout aux plus ſurnaturels.
Tous ceux qui comme vous connaiſſent la nature,
Les diſciples de Lock, de Bayle, et d'Epicure,
Des viſions qu'enfante un cerveau né mal-ſain
Regardent en pitié la rêverie obſcure
Pour votre inſenſé de Berlin,
C'eſt dans l'apocalypſe, où Newton ne vit goutte,
Qu'il a trouvé notre deſtin;
Du vieux Démon l'eſprit malin
Jamais ne l'inſpira ſans doute;
Et s'il fallait l'apprécier,
Je parirais, quoi qu'il en coûte,
Que certes il n'eſt pas ſorcier.
Abandonnons dans ſon délire
Le peuple à ſes préventions:
Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire
En mille ſuperſtitions.
Du brillant merveilleux le chimérique empire
Le réduit en ſujétion;
Il ne ſait point ce qu'il admire,
Le préjugé fait ſa raiſon.
Il craint les maux qu'il enviſage:
Si par trop de faibleſſe il ſe livre à l'erreur,
S'il croit légèrement au fortuné préſage

Que lui débite un impoſteur,
1771. C'eſt qu'il ſent ne pouvoir réſiſter au malheur.
Non, non, ſage Marquis, quand même notre courſe
Nous offrirait encor d'autres calamités
Contre les traits cruels des deſtins irrités,
Cherchons dans la vertu notre unique reſſource;
Oppoſons la raiſon à nos ſens révoltés :
Contre une âpre et longue ſouffrance
Une inébranlable conſtance
Triomphera du ſort et des adverſités.
Un homme courageux, dont le mâle génie
S'élance hardiment par un ſublime effort
Des fanges de la terre au palais d'Uranie,
Des hautes régions de la philoſophie
Jette un coup d'œil égal ſur la vie et la mort:
Son ame, inaltérable aux ſecouſſes du ſort,
Contemple le néant du monde,
La vanité, l'orgueil, l'erreur dont il abonde,
Et voit que tout commence et que tout doit finir.
Ainſi lorſque l'orage gronde,
Le ſage dans ſon cœur garde une paix profonde,
Et ſans s'inquiéter d'un funeſte avenir,
Il l'attend ſans le prévenir.
Il s'arme contre l'infortune,
Quel qu'en ſoit le décret cruel,
Puiſque ſans ſe ſouſtraire à cette loi commune;
Mortel, il doit ſubir le deſtin d'un mortel.

EPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS.

Oui, l'hyver décrépit fuit devant le printemps,
Les Aquilons fougueux, l'impétueux Borée
Ne le déchaînent plus sur nos fertiles champs,
Et la vague liquide eſt enfin délivrée
De ſes glaçons engourdiſſans.
Deſſus une arène dorée
Nos ruiſſeaux tortueux ſerpentent librement.
Des mains de la nature élégamment paree,
Simplement, ſans art décorée,
Flore embellit ces lieux par ſes riches préſens.
Tout renaît ſous le ciel : l'année adoleſcente
Rappelle de nos jours la jeuneſſe charmante ;
La roſe le diſpute aux rubis éclatans,
L'émeraude le cède aux feuillages naiſſans,
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois par leur tendre ramage,
Font répéter leurs ſons aux échos indiſcrets.
Mais, indolent MARQUIS, tandis que je vous fais
De cette ſaiſon raviſſante
Par mes crayons quelques Portraits,
La pareſſe qui vous enchante,
L'œil chargé de pavots, engourdie et peſante,
Sous ſes lois vous captive enfin.
Hermite au centre de la ville,
Et preſque inconnu dans Berlin,

En vain la campagne fertile
Vous offre un plus riant deſtin.
Quittez cet ennuyeux aſyle,
Les noirs chagrins, les embarras,
Ces ſoucis, ces procès, ces rats,
Qui ne font qu'échauffer la bile.
Suivez les plaiſirs ſur mes pas;
Venez à *Sans-Souci :* c'eſt là que l'on peut être
Son ſouverain, ſon roi, ſon véritable maître.
Ce champêtre ſéjour, par ſa tranquillité
Nous invite à jouir de notre liberté.
D'ARGENS, ſi vous voulez connaître
Cette ſolitude champêtre,
Ces lieux où votre ami compoſa ce diſcours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sachez qu'au haut d'une colline,
D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
La maiſon du maître domine;
D'un ouvrage fini l'on admire le ſoin,
La pierre ſous la main habilement taillée,
En divers croupes travaillée,
Décore l'édifice et ne le charge point.
A l'aube ce palais ſe dore
Des premiers rayons de l'aurore
Sur lui directement lancés :
Par ſix terraſſes différentes
Vous deſcendez ſix douces pentes,
Pour fuir dans des boſquets de cent verds nuancés;
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines
Font ſauter et jaillir leurs ondes argentines,
Sur des marbres ſculptés qui ne le cèdent pas
Aux chef-d'œuvres des Phidias.

Là le train de mes jours a la démarche unie ;
Là ne règne point la folie
Des aſſommans et longs repas,
Que la coutume règle avec ſa tyrannie :
Où l'ennui bâillant s'aſſocie
A la profuſion des modernes Midas ;
Où le rire glacé tout hautement renie
La diſcordante compagnie,
L'étiquette et les embarras.
Une table à midi frugalement ſervie,
Qu'on ſait aſſaiſonner par d'utiles propos,
Où les traits pétillans de la vive ſaillie
S'égayent quelquefois ſur le compte des ſots,
Y pourvoit ſans excès aux beſoins de la vie ;
On y préfère des bons-mots
La ſaillante plaiſanterie
A la gourmande intempérie
De vos Apicius et de tous leurs héros.
Là ne paraît point ſur la ſcène
Dans les convulſions des longs embraſſemens,
L'infâme fauſſeté ni l'implacable haine
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahiſon des complimens.
Là ne ſe trouvent point ces gens
Que l'amour-propre peint des couleurs les plus belles,
Qui ſur tous les ſujets ſont de parfaits modèles ;
Leur diſcours eſt comme un miroir
Où leur fatuité s'admire et ſe fait voir.
Là ne ſe trouvent point ces bégueules titrées,
Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,
Qui diſcutent des riens et rient en chorus.
Là ne ſont, grâce au Ciel, connus,

Ces longs diſcoureurs méthodiques,
Argumenteurs métaphyſiques,
Tous ânes baptiſés en *us*.
Là n'habite point la critique
Au ris malin, à l'air cauſtique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,
Aux infernales eaux abreuvant leur ſatyre;
Et ces bavards et ces fâcheux,
Tous paraſites ennuyeux.
Cette tranquille ſolitude
Défend comme un puiſſant rempart
Contre tous les aſſauts qu'avec la multitude
La turbulente inquiétude
Livre aux ſages amans des ſciences, des arts.
Ah! D'ARGENS, que l'eſpèce humaine
Eſt ſotte, folle, avide et vaine!
Heureux! qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit ſous ſes pieds groſſir et gronder les orages,
Contemple de ſang-froid les écueils, les naufrages,
Où les ambitieux, vains jouets du haſard,
De leurs triſtes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux le mortel inconnu,
Qui d'un eſprit non prévenu,
Repouſſant hardiment le poiſon de la gloire,
Dans ſa coupe n'a jamais bu;
De qui le goût ſolide eſt enfin revenu
De tous ces vains lauriers que diſpenſe l'Hiſtoire;
Et qui, par ſes vertus vers ſon ſiècle acquitté,
N'élève point d'autels à ſa propre mémoire,
Ne gueuſe point l'encens de la poſtérité!

Mépriſons tous ces fous qui priment ſur les autres ;
MARQUIS, ces faux plaiſirs ne ſeront pas les nôtres,
Ah ! plutôt verra-t-on D'ARGÉNS levé matin,
L'âne emporter le prix à la rapide courſe,
La CAMAS devenir catin,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers ſa ſource.
Laiſſons les glorieux eux-mêmes s'applaudir ;
Et tandis que leur faim ne pourra s'aſſouvir,
Qu'entaſſant les projets que forme l'inconſtance,
Que morts pour le préſent ils vivent d'eſpérance ;
Pratiquons tous l'art de jouir,
Et laiſſant aboyer et Cerbère et l'envie,
Conſidérons le temps, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuyant, les inſtans de la vie,
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraîne, hélas ! avec trop de furie
De la vive jeuneſſe à la caducité.
La fleur à peine éclоſe eſt auſſitôt flétrie ;
A peine l'homme eſt-il, que l'homme n'a qu'été ;
Déjà votre ame eſt alarmée
Du ton de la réflexion.
Oui, la vie eſt un ſonge, une vaine fumée,
Un théâtre où l'illuſion
A fait un trafic de chimère,
Mais de-là ma concluſion,
D'ARGENS, ne doit pas vous déplaire.
Ma ſincère amitié vous conjure de faire
Uſage du plaiſir qui fuit ;
A fixer d'une main légère
La jouiſſance paſſagère
Qui paraît et s'évanouit.
Que m'importe demain quel eſt le jour qui ſuit ?

Que les aveugles deſtinées
Nous gardent de longues années,
Répandent ſur nos ſens leurs divines faveurs ;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appeſantis nous comblent de rigueurs :
Parons toujours nos fronts de ces roſes nouvelles ;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs.
A ces amours badins allons ravir les aîles,
Et décochons leurs traits droit aux cœurs de ces belles.
Nous ne ſommes enfin maîtres que du préſent ;
A différer le bien ſouvent l'homme s'abuſe ;
Jouiſſons de ce ſeul inſtant,
Peut-être que demain le ciel nous le refuſe.

EPITRE

DU ROI.

Sur un rhume que lui guériſſait le médecin Lieberkuhn.

Vous ignorez juſqu'à préſent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène touſſant, crachant,
Sous terre en triſte compagnie.
De votre docteur ignorant,
Qui jaſe avec effronterie,
Et vous farcit très-lourdement
Des drogues de ſa pharmacie
Et de grands mots d'anatomie,

Vous croyez le raiſonnement.
Que vous dit-il ? Que votre vie
Eſt dans un danger imminent.
On voit que votre mal empire,
C'eſt une vérité de fait.
Le médecin doit-il redire
Ce que par malheur chacun ſait ?
Vous ſoulager eſt ſon affaire ;
Mais ſaiſir les ſources du mal,
C'eſt ce dont votre original
Paraît ne s'embarraſſer guère.
Hier au ſoir tout ſolitaire
Je réfléchiſſais à loiſir
Sur les moyens de vous guérir ;
Je diſais : ô, Deſtin contraire !
Contre d'Argens qui peut t'aigrir ?
Ne pourſuis plus en ta colère
Sa perſonne qui m'eſt ſi chère ;
Le Marquis ne doit point mourir.
De larmes mes yeux s'obſcurcirent ;
Fatigué, mes ſens s'aſſoupirent,
Et las de m'entendre gémir,
Le doux ſommeil vint m'endormir.
Pendant qu'ainſi je me repoſe,
L'eſprit encore plein des regrets
De vos maux et de leurs progrès,
Ma paupière à peine était cloſe,
A peine je m'aſſoupiſſais,
Que ſoudain du fond d'une nue
Paraît un fantôme à ma vue,
Tout environné d'argumens
A l'œil vif, aux regards perçans ;

La Vérité, ſi peu connue,
L'aimait comme un de ſes amans,
Et de ſes rayons éclatans
Ombrageait ſa tête chenue.
C'était Bayle, qui ſi long-temps
Lutta contre les vrais croyans.

„ Je viens du palais d'Uranie,
„ *Dit-il*, pour te ſauver d'Argens :
„ C'eſt mon fils, je ſuis ſon Elie ;
„ Que mon eſprit le fortifie.
„ Ses docteurs ſont des ignorans ;
„ Son mal n'eſt point la pulmonie,
„ C'eſt réplétion de génie ;
„ Il faut que ſon cerveau purgé,
„ Soit ſubitement déchargé,
„ Par une main ſage et hardie,
„ Du fiel que contre les bigots
„ Il a diſtillé dans ſon ame :
„ Sinon, tu verras qu'Atropos
„ Va ſans pitié trancher ſa trame.
„ Laiſſe-lui déchirer * * * ;
„ Qu'il travaille ſur Ocellus.
„ Et que ſon ardeur ranimée
„ Commente longuement Timée,
„ En frondant cet amas d'abus
„ Dont tous les peuples ſont imbus. ”
Il diſparaît, et je m'éveille.
Ah ! Marquis, mettez à profit
Le récit de cette merveille ;
Qu'il ſoit ainſi que Bayle a dit.
Déjà votre teint s'éclaircit,

Votre peau redevient vermeille,
La mort vous reſpecte et s'enfuit,
La ſanté paraît, votre rhume,
Se diſtillant par votre plume,
Répandra ſon impureté,
Son venin et ſon âcreté
Sur plus d'un monſtrueux volume.
Tremblez, pédans, docteurs fourrés,
Qui de vos myſtères ſacrés,
Et d'un ramas d'abſurdes fables,
Amuſez les ſots mépriſables
Dont vos autels ſont entourés.
Déjà ſa trompette reſonne,
La renommée en tous lieux ſonne,
Par-tout on l'entend proclamer
Que votre toux vous abandonne,
Que vous vous ſentez enflammer
De courroux contre la ſorbonne.
Tous les bigots de s'alarmer;
Chacun d'eux craint pour ſa perſonne;
On croit dans leur tripot bouffon
Que vous, nouveau Bellérophon,
Vous terraſſerez la Chimère:
Leur ſaint troupeau s'en déſeſpère.
Tel quand de ſes puiſſantes mains
Jupiter ſaiſit ſon tonnerre,
On voit de crainte ſur la terre
Trembler l'amas des vils humains.
Ainſi le Marquis de ſon foudre
Va frapper et réduire en poudre
L'erreur, les prêtres et les ſaints.

EPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS.

Ah! cher Marquis, quel grand ſujet d'envie!
Vous n'êtes plus le ſeul dont Atropos
Dans nos cantons ait menacé la vie;
Tout comme vous j'eus une maladie;
Un gros catarre en m'accablant de maux
A de Berlin réjoui les bigots.
Mon ſang preſſé trottant de veine en veine,
S'accumulant oppreſſait mon cerveau,
Et redoublait la fièvre et la migraine.
De mes poumons en forme de jets d'eau
On vit jaillir des gerbes d'écarlate.
J'ai vu pâlir les enfans d'Hippocrate;
Mais glorieux qu'avec ces maux exquis
Je puiſſe au moins reſſembler au Marquis,
Je m'en conſole et mon orgueil s'en flatte.
Mon corps était de rouge tacheté,
Ainſi qu'une panthère marqueté.
Ah! ce récit vous émeut et vous touche,
Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche;
J'en lis la marque en votre œil irrité;
Car vous croyez qu'un chacun vous dégrade
Qui comme vous prétend être malade.
Mais, calmez-vous, je ne ſuis qu'apprentif;
Je n'atteins point à la longue tirade
De tous vos maux au cortège plaintif.
Gardez-les donc, mais ſans qu'ils vous excèdent;

Selon vos vœux de long-temps ils poſſèdent
Sur votre corps privilège excluſif.
Obſtructions, vapeurs d'hypocondrie,
Relâchement, colique, ſtrangurie,
Tranſports ardens, catarres, fluxions,
Poumons crachés, fièvre d'eſquinancie,
La galle aux doigts, des ébullitions,
Un flux de ſang, tantôt paralyſie,
Vomiſſemens, vertiges, pamoiſons,
Sont tous des maux remplis de courtoiſie,
Prêts d'obéir à votre fantaiſie;
Et que chez vous, cher Marquis, tour à tour
Exactement on trouve être du jour;
Ainſi qu'on voit d'infames paraſites,
Des ſouverains ſerviles ſatellites,
De leur eſſaim déshonorer la cour.
Ces maux affreux cauſent notre martyre,
Par eux enfin nous nous voyons détruire;
Mais près de vous trop familiariſés,
Par mauvais goût ou par bizarrerie,
Depuis vingt ans, Marquis, vous vous plaiſez
Dans leur funeſte et triſte compagnie,
Et préférez par ſingularité
L'état fâcheux de ſouffrir maladie
Au doux plaiſir qui naît de la ſanté.
Malade enfin par état, par coutume,
Un poële ardent dans le lit vous conſume;
Et s'il advient dans un temps limité
Qu'Eguille un jour proprement vous inhume,
Sur votre tombe, au pied du grand autel,
Seront ces mots crayonnés par ma plume:
„ Ci-gît, paſſant, l'auteur de maint volume,

„ Mort de frayeur d'avoir été mortel ".
Ah! qu'un héros dans une tragédie
En cent perils ſe puiſſe embarraſſer,
Qu'à tout moment on tremble pour ſa vie,
C'eſt là la règle, il doit intéreſſer.
Mais vous, Marquis, qui ſavez qu'on vous aime
Comment? pourquoi? par quel travers extrême
De vos dangers nous faut-il menacer?
Là, près de vous, poudreuſe de l'école
Ne vois-je pas l'inſolente hyperbole,
Aux yeux taillés en deux tubes parfaits,
Amplifier, groſſir tous les objets?
Elle gangrêne une faible piqûre,
Ou par malheur ſi ſur votre encolure
Dans le miroir vos regards inquiets
Ont le ſoupçon d'une légère enflure,
Elle prédit votre prochain décès;
Et quand Kole en vos boyaux murmure,
Vous ſuppoſez qu'il va dans les forêts
Pour vous cueillir de funèbres cyprès.
Chaſſez, Marquis, ce monſtre qui m'outrage;
Qu'il n'entre plus dans le palais d'un ſage:
Je hais l'erreur, je hais la fauſſeté,
Des fictions le frivole étalage
Qui défigure et perd la vérité.
Ne penſez plus à tous ces noirs fantômes;
Ne craignez plus la mort, ni ſes ſymptômes,
Qui juſqu'ici de vos plus heureux jours
Ont ſans relâche empoiſonné le cours.
Et que mon bras à jamais vous délivre
De ces frayeurs qui troublent votre ſort:
Penſez-y bien; vous négligez de vivre

Par la terreur que vous donne la mort.
En attendant, le temps fuit et s'envole
Déchirez-moi ce vilain protocole
Que vous tenez, et de votre urinal
Et de ce pouls au galop inégal
Tandis qu'encor Lachésis pour vous file
Sans toujours craindre et sans toujours ouïr
Ce que vous dit un docteur imbécile,
De votre temps apprenez à jouir.

EPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS.

Sur le rhume qui avec Lieberkuhn le tenait au lit.

Vous ignorez jusqu'à présent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène crachant, toussant,
A la fin de la comédie
Que tout mortel joûra céans.
N'en croyez point la pharmacie,
Ni l'absurde raisonnement
D'un docteur dont l'effronterie
Veut prouver par l'anatomie
Que vous souffrez réellement,
Et qui pour vous rendre à la vie
Va vous droguer cruellement.
Long-temps, à tête réfléchie,
Sur vos maux que Babet publie,

J'avais uſé mon jugement.
Une nuit où tranquillement
Je dormais, mon ame aſſoupie
S'abandonnait tout mollement
Aux accès de ſa rêverie,
Lorſque je crus voir Uranie
Dans la main un compas tenant:
Je ſuis depuis long-temps l'amie,
Dit-elle, du lit s'approchant,
De ce d'Argens qu'on vous envie.
Apprenez quelle eſt l'ennemie
Qui le pourſuit ſi vivement;
Son nom eſt la Théologie.
Non, il n'eſt point dans tout l'enfer
Un monſtre plus abominable,
Son cœur eſt plus dur que le fer,
Sa haine eſt toujours implacable.
Son courroux naquit ſûrement
D'un mot que par plaiſanterie
D'Argens a lâché ſur ***,
Ou d'un trait plus fin, plus ſanglant
Contre le ******,
Depuis ce jour ſincèrement
Elle hait ſans diſcernement
Philoſophe et philoſophie.
Dans ſon premier emportement,
Son poil affreux ſe hériſſant,
Tout ce qui s'offre à ſa furie
D'abord elle l'excommunie.
Eh quoi! l'on oſe m'attaquer?
Dit-elle; et quelle main hardie
Sans trembler peut me critiquer,

Et publiquement démaſquer
Mes tours de charlatanerie ?
Ah ! qu'il apprenne à reſpecter,
Cet infâme apoſtat, ce traître,
Tous ceux à qui ſans les connaître
Il a le cœur de ſe frotter.
Qu'importe que mon crédit baiſſe,
Que la ſainte inquiſition
Ne rôtiſſe plus en mon nom,
Par zèle et par délicateſſe,
Tous ces fous dont l'opinion,
Contraire à mon ambition,
Ou me ſcandaliſe, ou me bleſſe ?
Non, non, je ne ſuis pas ſi bas
Pour dévorer ces attentats,
Sans manifeſter ma vengeance :
J'ai des moyens en abondance ;
Je veux m'en ſervir dans l'inſtant.
Elle part, et va promptement
Chez ſa ſœur la Sorcellerie.
Là tout ne vit que par magie :
Son antre affreux n'eſt point réel ;
On y voit des images vaines,
Et des fantômes par centaines,
Mercure, Aſtaroth, Gabriel,
Des Satyres et des Sirènes ;
Là penſant lire dans les cieux,
On bouffit les ambitieux
Des vains objets et des chimères
Qu'avaient trop adoptés nos pères.
Là s'eſt tapis le vieux ſerpent,
Et ſon tortueux inſtrument,

Dont Eve fut un peu tentée,
Quand la pomme elle eut entamée ;
Ce qui très-malheureuſement
Nous maudit éternellement.
C'eſt-là qu'arriva la harpie
Digne d'habiter ce ſejour ;
Elle ſe preſſe avec furie
Entre les farfadets de cour,
Et près du trône auſſitôt crie :
Sachez, ma ſœur, qu'on m'humilie ;
Un Français, un Marquis maudit,
Veut nous ravir notre crédit :
C'eſt un philoſophe, un impie ;
Il rit de la crédulité,
Et veut pour comble de folie
N'admettre que la vérité.
Ah ! ma ſœur, il faut qu'on le tue,
Ou pour jamais je ſuis perdue ;
Et vous auſſi, car vos deſtins
Sont en tout ſemblables aux miens.
Allons, que votre art s'évertue ;
Broyez-moi, ſans perdre de temps,
Les poiſons les plus violens.
Oui, répondit la ſorcière,
J'exaucerai votre prière ;
Je veux que ce Marquis d'Argens,
Notre ennemi depuis long-temps,
Pour payer ſon effronterie,
Soit atteint de la pulmonie.
Mais il nous faut des actions
Et non pas de vaines paroles ;
Faiſons nos conjurations,

Leurs

Leurs vertus ne ſont pas frivoles.
Puis ſon eſprit aliéné
Se trouble et tombe en frénéſie.
Telle montant ſur ſon trépied
Parut à Delphes la Pythie.
Son corps s'agite, elle frémit,
Puis d'un ton terrible elle invoque
L'aſtre préſidant à la nuit;
Aux durs accens de ſa voix rauque
La terre tremble et le jour fuit;
Tout ſe confond dans la nature,
Et parmi ce trouble et ce bruit,
On entend un affreux murmure;
Eole a déchaîné les vents;
Déjà la ſorcière impure,
En ſoulevant les élémens
Avec les aquilons barbares,
Sur un tas de vapeurs chargea
Des aſthmes, rhumes et catarres;
Et les pouſſant les obligea
De fondre tous ſur la retraite
Que le bon marquis s'était faite.
Précédés de longs ſifflemens
Arrivèrent les ouragans;
A vous par un effet magique
Tout leur venin ſe communique;
Voilà mon Marquis alité
Touſſant, crachant comme un étique,
Et moi dans la perplexité.
Tandis que ſur vous ſe déploie
Le mal avec ſon âpreté,
Quel eſt le triomphe et la joie

Qui brille avec férocité
Dans les yeux de votre Mégère !
C'en eſt fait de la vérité,
Dit-elle, et mon règne proſpère.
Elle croit que dans les poumons
Conſiſte toute l'éloquence,
Et qu'un rhume et des fluxions
Réduiſent un ſage au ſilence ;
Car elle entendait l'ignorance
Plus applaudir dans des ſermons
Les cris aigus que la ſcience.
Mais mon Marquis l'attrapa bien
Si la toux le force à rien dire,
Sans pérorer il ſut écrire,
Et lui dédia Julien.

EPITRE

DU MARQUIS D'ARGENS.

Non, Marquis, ton eſpoir s'abuſe,
Si tu crois qu'auprès d'Apollon
Jamais une folâtre Muſe
Me ramène au ſacré vallon.
Détrompé de l'erreur d'un nom
Et de l'oripeau de la gloire
Je laiſſe au temple de mémoire
Courir qui voudra s'y placer
Sans que dans la gliſſante route,
Aucun poſtulant me redoute,
Où que j'y puiſſe embarraſſer.

Mon corps s'uſe, mon eſprit tombe
Des ſoins, des chagrins dévorans
Creuſent ſous mes pas chancelans
Imperceptiblement ma tombe.
Chargé de fardeaux accablans
Et glacé par le froid des ans,
Irai-je d'une voix tremblante
Chevrotter des hymnes divins,
Et de Calliope expirante
Ranimer les feux preſqu'éteints ?
Au ſein de l'horreur, des alarmes,
Dans le tumulte et les haſards,
Crois-tu que ſous nos étendards,
Parmi le carnage et les armes,
Et l'énorme fracas des camps,
Les Grâces prodiguent leurs charmes,
Et daignent m'inſpirer leurs chants ?
Je vois ces Nymphes fugitives,
Timides, errantes, craintives,
Chercher des aſiles plus doux :
Leurs pas ſe détournent de nous,
Pour ſe fixer ſur cette rive
Où la paix habite avec vous.
Vois ici, de meurtres avides,
L'œil enflammé, de rang en rang,
Les implacables Euménides
Se baigner dans des flots de ſang.
Comment à cette race impie
Le Ciel unirait-il jamais
Ces tendres filles du génie,
Des beaux arts et de l'harmonie,
De l'opulence et de la paix?

Qui voudrait joindre à la fanfare
La flûte ou la douce guitare,
Ferait un mélange odieux.
Il faut qu'en ce monde bizarre
Chaque choſe ſoit en ſon lieu;
C'eſt pourquoi la Nature ſage
Aux êtres, par un juſte choix,
De dons divers fit le partage.
L'inſtinct qui leur preſcrit des lois,
Aſtreint chacun à ſon uſage.
Une agréable et tendre voix
Echut à ces chantres des bois
Qui nous charment par leur ramage.
L'aigle, le vautour dévorant,
Armés d'un cœur plein de courage,
De ſerres et d'un bec tranchant,
Des airs apercevant leur proie,
Pouſſent des cris aigus de joie,
Et la déchirent en volant.
Le ſort de notre pauvre eſpèce
Eſt (n'en déplaiſe à ta ſageſſe),
Comme celui des animaux.
Chacun reçut dès ſa jeuneſſe
Certains talens, certains défauts:
L'homme que la raiſon éclaire,
Sait ſe limiter dans ſa ſphère,
Ou s'il en ſort mal à propos,
Il devient le jouet des ſots.
Hercule, dont la main fatale
Acheva tant de grands travaux,
Lorſqu'il filait aux pieds d'Omphale,
Mettait en pièces ſes fuſeaux,

Moi, qu'un aveugle deſtin guide
Sur les pas du fameux Alcide,
Moi donc, qui m'oppoſe aujourd'hui
A des brigands auſſi perfides,
A des monſtres plus homicides
Que ceux qu'il écraſa ſous lui,
Prétends tu que ma main déçue,
Faite à manier ſa maſſue,
Déchire du premier début
Les cordes de l'aimable luth
De Tibulle et de la Chapelle,
Ou la lyre à mes doigts rebelle
Sur laquelle Homère chanta,
Et rendit la fable immortelle
Que ſon beau génie inventa?
Ah! laiſſe ma Muſe groſſière,
Avec ſon harnais martial,
Couvert de ſang et de pouſſière,
S'eſcrimer comme un Annibal,
Comme Amadis, ou Diomède,
Don Quichotte, Ajax ou Tancrède,
Et de la guerre, qui m'excède
Abréger le cours infernal.
Bientôt la gazette fidelle
T'apprendra la grande nouvelle
Que nos preux chevaliers errans,
Marchant en pompe ſolennelle,
Ont attaqué, remplis de zèle,
Des moulins qu'agite le vent
Dont ils emporteront une aile.
La très-ſainte religion,
Ainſi qu'un ſublime héroïſme,

Ont inſpiré le fanatiſme.
Bien des héros, grands de renom,
Pouſſant la gloire à l'optimiſme,
Sont Don Quichottes dans le fond.
Mais, ſans acharner ma critique
Sur cette démence héroïque,
Je ſens, ô Marquis ! mon appui,
Combien ma verve germanique
Sur ta cervelle académique
Répand un ſombre et froid ennui.
Crois-m'en, il eſt dur pour moi-même
D'ennuyer un ami que j'aime
Par des vers tracés au haſard ;
Mais je veux, ſi je ne t'amuſe,
T'inſtruire comme à leur égard
Il faut que la ſageſſe en uſe.
Au crépuſcule, quand la nuit
T'apparaît ſur ſon char d'ébène,
Quand ton eſprit las de la gêne
Où le travail l'avait réduit,
Quitte Euripide et Démoſthène
Pour chercher le chevet du lit ;
Prends alors ce ſoporifique :
Je te vois au premier diſtique,
En commençant de t'aſſoupir
Soupirer, bâiller et dormir.
Puiſſent ces vers peu ſupportables,
A ton repos plus favorables,
De ton aſyle ténébreux
Bannir ces fantômes hideux,
Enfans des rêves effroyables,

Et t'amener ſelon mes vœux,
Toujours des ſonges agréables.

A Landshut, 29 Avril 1759.

EPITRE

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Comme les Ruſſes et Autrichiens bloquaient le camp du Roi.

Le philoſophe des Marquis,
Le Provençal le plus fidelle,
Ne m'a de deux grands mois tranſmis
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.
Ce n'eſt pas lui que je querelle,
Mais ce vil ramas de brigands,
Ces barbares qui tous les ans
Viennent au milieu de l'automne,
Des riches faveurs de Pomone
Dépouiller nos fertiles champs.
Comme un vaſte et ſombre nuage
Renferme en ſes flancs ténébreux
La grêle, la flamme et l'orage,
Eſt dévancé par le ravage
Des aquilons impétueux :

Ainſi cet eſſaim de barbares
De nos troupeaux, de nos tréſors,
Pilleurs et raviſſeurs avares,
En inondant ces triſtes bords,
Ont été précédés des corps
De leurs Coſaques et Tartares,
Artiſans de deſtruction,
D'horreur, de dévaſtation.
Ils ont enlevé pour prélude
Vos lettres et mon poſtillon.
Bientôt leur vaſte multitude,
Jointe à l'Autrichien Laudon,
Nous entoure avec promptitude;
Tous leurs guerriers font un cordon.
Voilà notre camp qu'on aſſiége;
L'Autrichien veut batailler,
Tout orgueilleux de ſon cortége.
Le Ruſſe craint de ferrailler.
Mais le Dieu de l'intelligence,
Qui n'entre point dans les conſeils
De ces gens à Thraſon (*) pareils;
Nous fit trouver dans la conſtance
Notre rempart, notre aſſurance
Et non dans de grands appareils.
La méfiante vigilance,
Tous les matins, au trait vermeil
Que dardait la naiſſante Aurore,
De nos yeux tout prêts à ſe clore
Chaſſait les pavots du ſommeil.

(*) Brave de Térence.

Et Mars qui ſelon ſa coutume
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,
Gagné dans ſes champs périlleux,
Au lieu de la douillette plume,
Nous fournit des lits plus pompeux
Que n'ont les courtiſans oiſeux,
Qui dans la molleſſe, à Verſailles,
En étourdis de nos batailles
Se font les juges ſourcilleux.
Une colline en batterie,
Monument de notre induſtrie,
Fut notre ſomptueux palais,
Et des javelles que ſans frais
Amaſſait une main guerrière,
Nous offraient leur douce litière;
La terre portait notre faix,
Et des cieux l'immenſe carrière
De notre lit formait le dais.
Là quinze jours, et plus encore,
Nous vîmes la naiſſante Aurore
A ſa toilette le matin
De vermillon hauſſer ſon teint,
Se parer de ſes émeraudes,
De ſes rubis; montés aux modes
Qui de Paris vont à Berlin.
De même vers le crépuſcule,
Tant que dura la canicule,
On nous vit, ſans nous relâcher,
Aſſiſter au petit coucher
De Phébus, qui chez Amphitrite
Toutes les nuits fait ſa viſite.

Enfin par un heureux haſard,
Ou bien quel qu'en ſoit le principe,
Des bataillons l'épais brouillard
En moins d'un clin d'œil ſe diſſipe.
Où ſont ces hommes qu'ont vomis
Les bords glacés du Tanaïs,
Les marais empeſtés du Phaſe,
Ou les cavernes de Caucaſe ?
Je n'aperçois plus d'ennemis.
Non, non, ils n'ont point de ſcrupule ;
Ils vont fuyant vers la Viſtule,
Pour cacher la honte et l'affront
Dont on a fait rougir leur front.
Qu'ils retournent dans leur repaire
Chez les farouches animaux,
Et qu'ils déchargent leur colère
Sur cette engeance ſanguinaire,
De tigres, d'ours, de lionceaux.
Pour Laudon, ce vaillant Achille,
Qui traite à préſent d'imbécille
Ce Daun qu'il mépriſe et honnit,
Quoique du Saint Père bénit,
Laudon et ſa troupe dorée,
Et ſes guerriers et ſes archers,
Se ſont une belle ſoirée,
Blottis derrière un rocher,
Où nous n'irons pas les chercher.
Tels ſont les geſtes véridiques,
Les faits, les exploits héroïques
Qu'ont vus les champs ſiléſiens
Des Ruſſes et des Pruſſiens.

Mais tandis que ma Muſe accorte
Très-ſuccintement vous rapporte
Les proueſſes de nos ſoldats,
Subitement devant ma porte
Arrive, avec un grand fracas,
Cette bavarde *) à l'aile prompte
Qui ſans reſpirer vous raconte
Ce qu'elle ſait ou ne ſait pas,
Et qui répand à chaque pas
La gloire tout comme la honte
Des belles et des potentats.
Cette rapide Renommée
Dont l'homme le plus éventé,
Et le ſage par vanité,
Convoitent tous deux la fumée,
Nous apprend par des bruits confus
Que Daun et Broglio ſont battus. (**)
C'eſt ainſi que le Ciel ſe joue
De ce que l'homme croit prévoir;
Ce plan où ſe fondait l'eſpoir
Que la grande alliance avoue,
Et que Laudon ſans s'arrêter
Contre nous dût exécuter,
Ce plan dans un moment échoue.
Ceci me rappelle, Marquis,
La montagne de la Fontaine,
Qui hurlant et jetant des cris,
Du travail d'enfanter en peine,
N'accoucha que d'une ſouris.

(*) Fauſſe nouvelle.

(**) Cela était faux.

GAZETTE MILITAIRE.

Dans ce moment, de grand matin,
Nous apprenons par le Sarmate
Qu'un de nos héros, nommé Plate,
Vient de donner un coup de patte
Au Moſcovite Butturlin.
Il a pris un gros magaſin
Et deux mille hommes à Koblin;
Mais, ce qui paſſe la croyance,
Et fâche la ruſſe Excellence,
Ce ſont cinq mille chariots,
Tous bien chargés par prévoyance
Du butin que fit ce héros.
Oh, que la guerre eſt impolie!
De plus, voici ce qu'on apprend:
Qu'une cité très-bien munie,
Capitale de Poſnanie,
Par un bonheur tout auſſi grand,
Signale le bras triomphant
Du vainqueur du peuple ourſoman.
Neuf bataillons portent nos chaînes,
Et ce Butturlin ſi rétif,
Cet ardent dévaſteur de plaines
Chez le Sarmate fugitif
Se cache pour pleurer ſes peines.
Ainſi, bonnes gens de Berlin,
Ne craignez plus pour cette automne
Les maux que vous ferait Bellone
Sous la forme de Butturlin.

Pour éviter votre ruine,
Nous avons eu l'art de traiter
D'une alliancé à la ſourdine
Avec Madame la Famine;
Lorſque ſur elle on peut compter,
Juſqu'aux ours tout peut ſe dompter.
Ah! puiſſent-ils dans la mer noire
Tous ces fâcheux, tout d'un plein ſaut,
La tête en bas le cul en haut
S'abymer eux et leur mémoire!

Du camp de Bunzelwitz, 1761.

Fin de la Correſpondance du Roi avec le Marquis d'Argens.

DD
405
1790
t.15

Friedrich II
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY